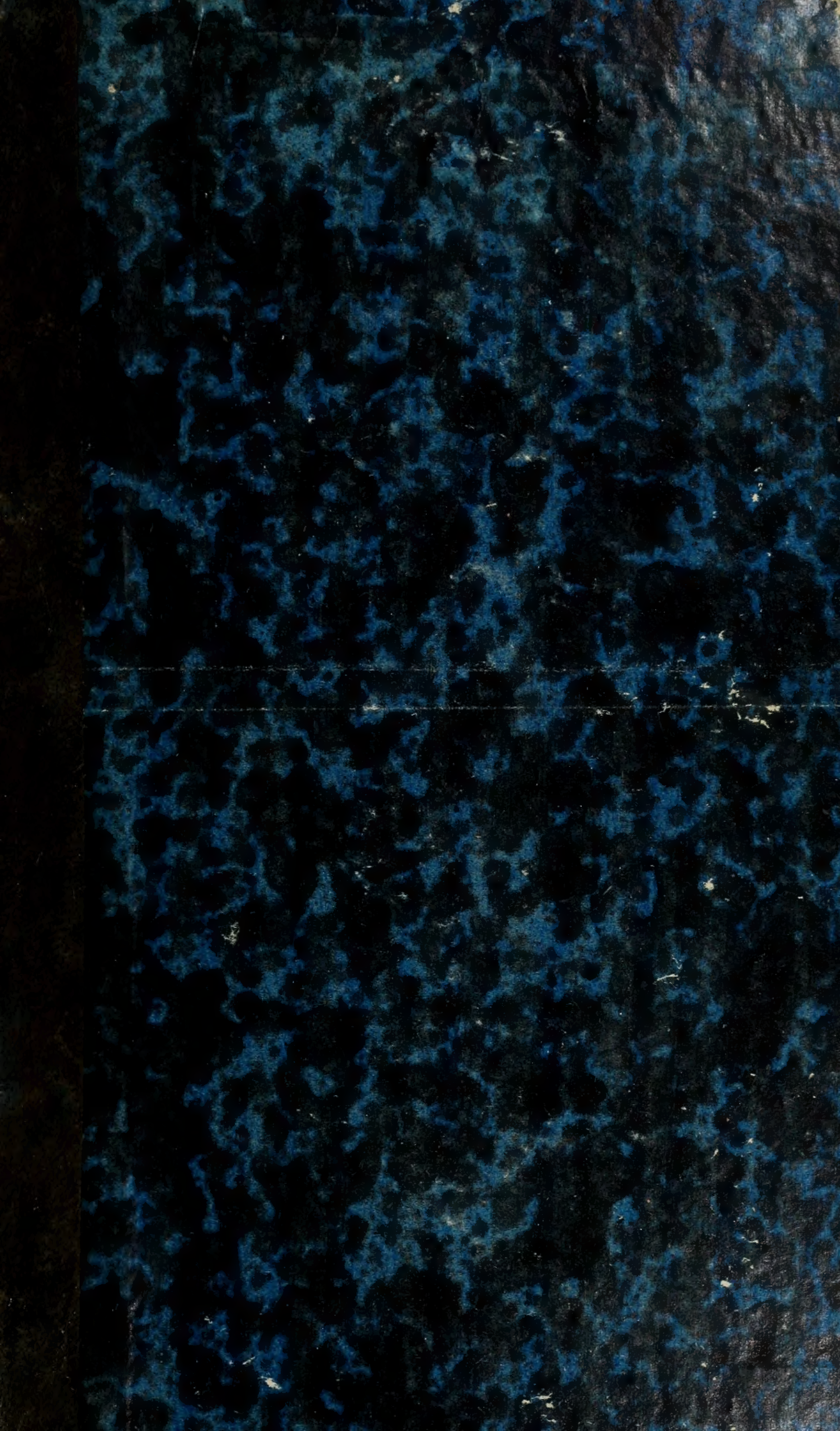
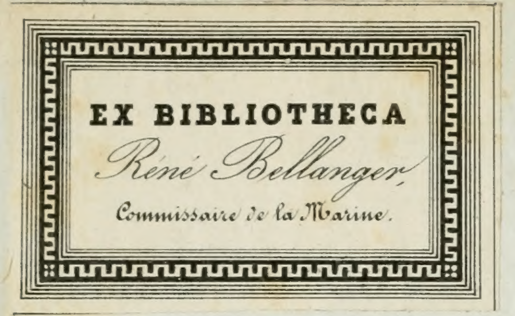



EX BIBLIOTHECA
René Bellanger,
Commissaire de la Marine.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XLIX.

Paris. — Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

UN HOMME A MARIER,

Suivi de

RECETTE POUR FAIRE UN MARIAGE, UN TOUR DE GRISETTES,
LE MAITRE D'ÉCOLE DE COUBERON, LE JARDIN TURC,
UNE MAISON OU L'ON A PEUR, LES PARISIENS AU CHEMIN DE FER,
LES CROIX ET LE VENT, LES CONCERTS D'AMATEURS,
LA VOITURE DU FARINIER, TYLER LE COUVREUR, PARIS DE MA FENÊTRE,
UNE SOIRÉE CHEZ UN MÉDECIN, UN SECRET;

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

TOME PREMIER.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

UN HOMME

A MARIER.

CHAPITRE I.

UN HOMME TRÈS-SENSIBLE.

—

Veuillez vous transporter d'abord dans un salon de restaurateur : ce n'est pas Véry, ce n'est pas Véfour, ce n'est ni le café de Paris, ni le Rocher de Cancale ; c'est un petit restaurateur bourgeois, sans prétention, sans importance, où l'on dîne passablement quand on n'est pas un *Lucullus* ou un *Brillat-Savarin*. Il

n'y a point profusion de glaces, de lustres, de candélabres dans le salon, mais les tables sont presque toujours occupées : on ne vous y apporte point, quand vous avez dîné, un bol bleu avec de l'eau tiède et un rond de citron pour laver les mains et vous rincer la bouche (propropreté que, par parenthèse, je trouve fort sale) ; mais rien ne vous empêche de tremper le bout de vos doigts dans votre verre et de les essuyer avec votre serviette ; enfin, vous n'y voyez point des gens à équipage, vous n'y respirez pas un parfum de musc et d'ambre, mais vous y rencontrez des artistes, des auteurs, et vous y entendez rire et parler très-haut. Après cela, c'est entre la Porte Saint-Denis et la rue du Temple : choisissez.

Il était près de cinq heures lorsque M. Girardière entre dans le salon du restaurant.

M. Girardière est un homme de quarante-neuf ans sonnés, qui voudrait bien n'en avoir que trente et qui est décidé à faire tout ce qu'il faut pour cela. Ce n'est pas un bel homme, mais sa taille est moyenne, et pour dissimuler l'embonpoint qui commence à le gagner, il est toujours extrêmement serré dans ses habits :

ce n'est pas un joli garçon, car ses yeux vert-gris sont ronds et bordés de rouge, ce qui leur donne un aspect fort singulier; mais M. Girardière porte des besicles et ne les quitte jamais : son nez est trop aplati, son menton trop pointu et sa bouche trop grande, mais M. Girardière s'est composé avec tout cela une expression de physionomie très-gracieuse et dont il ne sort pas, à moins qu'il ne lui arrive des événements extraordinaires. Enfin c'est un homme qui est toujours fort soigné dans sa mise et qui est surtout très-fier de ne porter ni perruque ni faux toupet; à la vérité ses cheveux d'un blond clair sont devenus fort rares sur le sommet de sa tête, mais il a soin de tenir très-longs ceux qu'il possède encore au-dessus des oreilles, et il les jette de côté avec assez d'adresse pour ombrager son front qui devient d'une hauteur infiniment trop prolongée.

Vous voyez d'après cela que M. Girardière est un homme qui a le désir de plaire : c'est qu'il possède un cœur très-sensible, c'est qu'il adore le beau sexe et que l'amour fut la principale occupation de sa vie.

Il y a bien peu de personnes qui n'aient

connu ce sentiment et ne lui aient consacré de doux instants : celles même que d'autres passions dominent trouvent encore dans leur cœur une place pour aimer, car, ainsi que le dit Voltaire : *Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient, et sans aimer il est triste d'être homme!*

Mais M. Girardière avait peut-être outré ce précepte. Dès son enfance il avait donné des preuves de son penchant à la tendresse : il adorait les oiseaux, il chérissait les chats, il pleurait huit jours l'absence de son chien. Puis, quand vint l'adolescence, il s'enflamma pour une bonne grosse fille de campagne qui était cuisinière chez ses parents. Le petit Girardière était toujours fourré à la cuisine, il y apprenait son rudiment, et, pour avoir souvent affaire auprès de la grosse Tourloure (c'était le nom de la bonne), il s'était imaginé de lui apprendre le latin.

Pendant que Tourloure plumait un pigeon ou assaisonnait des épinards, le petit bonhomme la regardait de très-près en lui disant :

« *Amo*! Tourloure, *amo tibi*!... ah! veux-tu » conjuguer avec moi le verbe *amare*?

» — Quoi donc... qu'est-ce que votre *amo*?..

» c'est-i'là celui où j'allions danser tous les di-
» manches à côté de cheux nous?...

» — Il n'est pas question de cela, je te parle
» latin, je veux t'apprendre à dire : Je t'aime!
» avec une langue morte.

» — Laissez-moi plutôt faire mes sauces...

» — Ça ne t'empêche pas... ô Tourloure!...
» *mulier mulieris*!...

» — Tiens! pourquoi donc que vous m'appe-
» lez Mulier... c'est pas mon nom, je m'appelons
» Tourloure Desmignart.

» — C'est égal, tu es femme... Dieu! les
» femmes... Je voudrais *muliebre bellum gerere*!

» — Ah! mon Dieu! est-ce que vous jurez?..

» — Tourloure, laisse-moi t'apprendre le la-
» tin. — Laissez-moi donc, vous me ferez man-
» quer mes sauces.

» — Dis donc avec moi : *amo... amas...*
» *amat*... je t'embrasserai pour la peine...

» — Par exemple! est-ce qu'un petit garçon
» de votre âge doit penser à embrasser les
» filles!...

» — Tu ne sais pas, toi, Tourloure, que : *For-*
» *mosum pastor Coridon ardebat Alexin.*

» — Non, je ne connais pas tous ces gens-

elle à passer, si par hasard elle levait les yeux sur lui, il se figurait qu'elle le remarquait, et c'en était assez pour que de son côté il en devînt amoureux. Alors il suivait la dame au grand châle, il marchait presque sur ses talons. Risquant quelques mots, quelques phrases qu'il croyait bien spirituelles, et qui n'étaient que sottes, comme presque toutes celles qu'on débite en pareille circonstance. On ne lui répondait pas, ou on le priait fort sèchement de passer son chemin; mais il tenait bon, suivait la dame, attendait dans la rue lorsqu'elle entrait dans une boutique, et ne la quittait qu'après l'avoir vue disparaître dans une maison; encore restait-il longtemps devant la porte pour s'assurer que la dame n'allait pas sortir de nouveau; présumant alors connaître sa demeure, il notait avec soin sur ses tablettes le numéro de la maison, puis s'éloignait en se disant : « Je viendrai souvent rôder par ici; je la verrai » sortir, et je la suivrai. » Voilà ce que Théophile Girardière appelait faire une conquête. De cette façon, l'homme le moins fait pour plaire peut se donner trois ou quatre conquêtes chaque fois qu'il mettra le pied dans la rue. Il ne faut

pour cela qu'avoir du temps à perdre et de bonnes jambes.

Mais après avoir passé ses plus belles années à suivre des châles long ou carrés, des capotes, et même de petits bonnets, sans pouvoir réussir à avoir quelques intrigues galantes, à être un homme à bonnes fortunes, Girardière, tout attristé du peu de succès de ses tentatives, résolut de changer de batterie et d'aller dans le monde, espérant y obtenir plus de succès que dans les promenades et les lieux publics.

Girardière avait quelque fortune : il ne lui fut pas difficile d'être admis dans les promenades et les lieux publics.

Girardière avait quelque fortune : il ne lui fut pas difficile d'être admis dans beaucoup de maisons, invité à des bals, à des soirées de musique, de jeu, à des raouts même.

D'ailleurs Girardière était un homme bien élevé ; il avait reçu une assez bonne éducation; ses manières étaient polies; ce n'était même pas un homme absolument sot, et il eût peut-être été aimable sans cette malheureuse manie de vouloir inspirer de l'amour à toutes les femmes, manie que le temps augmentait au

elle à passer, si par hasard elle levait les yeux sur lui, il se figurait qu'elle le remarquait, et c'en était assez pour que de son côté il en devînt amoureux. Alors il suivait la dame au grand châle, il marchait presque sur ses talons. Risquant quelques mots, quelques phrases qu'il croyait bien spirituelles, et qui n'étaient que sottes, comme presque toutes celles qu'on débite en pareille circonstance. On ne lui répondait pas, ou on le priait fort sèchement de passer son chemin ; mais il tenait bon, suivait la dame, attendait dans la rue lorsqu'elle entrait dans une boutique, et ne la quittait qu'après l'avoir vue disparaître dans une maison; encore restait-il longtemps devant la porte pour s'assurer que la dame n'allait pas sortir de nouveau ; présumant alors connaître sa demeure, il notait avec soin sur ses tablettes le numéro de la maison, puis s'éloignait en se disant : « Je viendrai souvent rôder par ici ; je la verrai » sortir, et je la suivrai. » Voilà ce que Théophile Girardière appelait faire une conquête. De cette façon, l'homme le moins fait pour plaire peut se donner trois ou quatre conquêtes chaque fois qu'il mettra le pied dans la rue. Il ne faut

pour cela qu'avoir du temps à perdre et de bonnes jambes.

Mais après avoir passé ses plus belles années à suivre des châles long ou carrés, des capotes, et même de petits bonnets, sans pouvoir réussir à avoir quelques intrigues galantes, à être un homme à bonnes fortunes, Girardière, tout attristé du peu de succès de ses tentatives, résolut de changer de batterie et d'aller dans le monde, espérant y obtenir plus de succès que dans les promenades et les lieux publics.

Girardière avait quelque fortune : il ne lui fut pas difficile d'être admis dans les promenades et les lieux publics.

Girardière avait quelque fortune : il ne lui fut pas difficile d'être admis dans beaucoup de maisons. invité à des bals, à des soirées de musique, de jeu, à des raouts même.

D'ailleurs Girardière était un homme bien élevé ; il avait reçu une assez bonne éducation; ses manières étaient polies; ce n'était même pas un homme absolument sot, et il eût peut-être été aimable sans cette malheureuse manie de vouloir inspirer de l'amour à toutes les femmes, manie que le temps augmentait au

lieu de corriger et qui se raidissait contre les revers.

Dans le monde, Girardière apporta ses œillades, ses prétentions et ses soupirs ; la facilité de causer avec les dames qui lui plaisaient lui persuada qu'il arriverait plus vite au dénoûment ; qu'il lui serait bien plus aisé d'y former de tendres liaisons, et, voulant réparer le temps qu'il avait perdu, il n'avait pas été trois fois dans une maison, que déjà il y avait fait quatre déclarations d'amour.

Le pauvre Théophile se perdit par sa précipitation. En général les femmes n'aiment point les hommes qui se jettent à leur tête.

Il y a une manière de mener vite une intrigue, de ne point languir près d'une belle ; mais elle ne consiste pas à courir après toutes les femmes, à leur serrer à toutes les mains et à les regarder fixement pendant des quarts d'heure comme si l'on avait des yeux d'émail.

On s'amusa des soupirs, des œillades et des déclarations de ce monsieur. Sa sensibilité, sa promptitude à s'enflammer passa en proverbe. Dans beaucoup de maisons, on ne disait plus

à table : Voilà un poulet qui est bien tendre. On disait en riant : Voilà un poulet qui est bien *Girardière* ! Et en France, à Paris surtout, où le ridicule est mortel, il eût suffi de ce mot pour empêcher que Théophile triomphât d'aucune femme.

Chaque soir le pauvre garçon rentrait chez lui, en se disant : « C'est singulier... c'est bien » extraordinaire que je ne puisse pas parvenir » à être un mauvais sujet!... je fais cependant tout ce que je peux pour cela!... mais » les femmes me craignent... Oh! je vois » bien qu'elles me craignent... en me cédant, » elles ont peut-être peur de m'aimer trop!.. »

Il restait à Girardière une consolation, de celles qui ne nous manquent jamais et vers lesquelles nous allons toujours chercher de l'adoucissement à nos ennuis ; c'était une bonne mère qui l'aimait tendrement, qui trouvait à son fils toutes les qualités , toutes les perfections , et qui croyait que tout le monde devait penser comme elle.

Girardière demeurait avec sa mère , qui n'était plus jeune et sortait fort peu. Mais quand le soir il se disposait à se rendre dans le monde,

la bonne maman lui disait, en le regardant avec admiration :

« Tu vas dans quelque réunion?.. en soirée?

» Oui, ma mère.

» — Ah! libertin!... comme tu t'amuses... » comme tu t'en donnes!... je gagerais que tu » as des amourettes de tous les côtés...

» — Ah! ma mère... quelle idée!..

Et Girardière souriait en répondant cela, puis il se regardait dans la glace, passait ses ses doigts dans ses cheveux, rajustait le col de son habit, tandis que la vieille mère continuait :

« Oh! tu n'en conviendras pas!.. Mais, » après tout, tu as raison... amuse-toi, mon » garçon... profite de ta jeunesse... tu es assez » joli garçon pour faire des conquêtes!...

» — Vous trouvez? » répondait Théophile d'un air qui signifiait : Je suis parfaitement de » votre avis.

» — Si je le trouve... hom!.. coquin!.. tu » dois bien savoir que j'ai raison; tout ce que » je te demande, mon petit, c'est de ne point » te lancer dans des aventures trop dangereu» ses... C'est que, vois-tu, tous les maris ne

» sont pas bien aises de... tu m'entends... et
» puis, ne rentre pas trop tard, je t'en prie,
» mon petit ; les rues de Paris ne sont pas tou-
» jours sûres. »

Girardière rassurait sa mère et s'en allait fort satisfait de ce qu'elle lui avait dit ; il trouvait doux à son oreille d'être encore appelé *mon petit*, quoiqu'il devînt très-gros ; il aimait à entendre sa mère lui dire de profiter de sa jeunesse, quoiqu'il eût déjà trente-six ans ; et, comme si cela l'eût effectivement rajeuni, il descendait alors son escalier en chantant, en faisant le gamin, quelquefois même il sautait hardiment trois marches à la fois ; et tout cela, parce que sa mère l'appelait mon petit !

Mais en dépit de l'opinion avantageuse que madame Girardière avait de son fils, celui-ci n'était pas plus heureux près des dames ; ses triomphes se bornaient à quelques coups d'éventail ; quelques marques bleues au bras étaient la récompense de ses témérités. Lorsqu'il avait été fortement pincé par la main d'une jolie femme, en entrant chez lui Théophile s'empressait d'ôter son habit et de regarder son bras,

Puis il se disait : « La marque y est !... oh !
» elle m'a pincé d'une force... elle veut appa-
» remment que je porte de ses marques... Oh !
» la méchante !.. »

C'étaient là les seules faveurs dont M. Girardière pût se vanter.

Nous ne prétendons pas dire cependant que cet homme sensible était encore étranger aux douceurs de l'amour. Il avait eu quelques maîtresses, mais de celles qu'on ne peut pas mener dans le monde et dont il n'y a pas moyen de citer la conquête. Avec de l'argent, des cadeaux, il avait eu l'avantage de conduire une dame au spectacle ou chez le traiteur; et ces jours-là il se serait bien gardé de prendre une voiture, il voulait être rencontré avec une dame sous le bras.

Dans ces liaisons légères, où le brûlant Girardière essayait encore de trouver de l'amour, avait constamment joué de malheur; lorsqu'après quinze jours de connaissance il se disait :

« Je crois que je suis aimé pour moi-même !..
» je crois qu'elle me serait fidèle, mais si j'étais
» pauvre, » il recevait un petit billet dans lequel on lui marquait :

« Je suis bien fâchée de ne plus pouvoir con-
» tinuer nos relations ; mais je dois penser à
» mon avenir, et un monsieur très comme il
» faut m'ayant offert un fort beau mobilier eu
» acajou, je crois de mon devoir de l'accepter
» et de vous prier de ne plus vous présenter
» chez moi, ni même me parler quand vous me
» rencontrerez, vu que cela pourrait me com-
» promettre. »

C'est fort désagréable de recevoir de semblables épitres, surtout l'orsqu'on commençait à se faire illusion sur le sentiment que l'on inspirait. Girardière froissait avec colère la lettre dans ses mains et la jetait à ses pieds en murmurant :

« Parbleu ! elle a aussi bien fait de m'écrire
» cela.:. je ne plus la souffrir... je ne l'ai même
» jamais aimée... j'aurais rompu demain peut-
» être, elle m'évite cette peine... Femme sor-
» dide !.. cœur intéressé !.. elle me quitte parce
» qu'on lui offre de l'acajou et que je ne voulais
» donner que du noyer .. Ah ! fi !.. fi !.. ce n'est
» pas là de l'amour... ce n'est pas là ce senti-
» ment que je désire inspirer, que je rêve de-
» puis que j'ai un cœur... et l'âge de raison !..

» Je ne veux plus de ces femmes qui se ven
» dent !.. non, je n'en veux plus !.. Comme dit
» ma mère, je suis fait pour inspirer des pas-
» sions... pour tourner des têtes. Oh ! si une
» femme savait tout ce que mon cœur peut
» contenir d'amour !.. elle me dirait : Tu es
» l'homme idéal ! l'amant modèle !... et elle
» m'ouvrirait ses bras. Malheureusement ces cho-
» ses-là ne sont pas écrites sur notre visage. »

Théophile Girardière recommençait alors à soupirer dans les salons ou à suivre les dames à la promenade. Mais le temps s'écoulait, le temps !.. ce vieillard impitoyable qui n'écoute ni le riche, ni le pauvre, ni les princes, ni les prolétaires, ni les grands hommes, ni les sots ; qui est sourd aux prières de la beauté, aux larmes de la vieillesse, aux grâces de l'enfance !.. Et, après tout, c'est fort heureux qu'il soit également inexorable pour chacun ; car, s'il avait accordé ses faveurs à quelques personnes, il y a tout lieu de croire que ce n'est pas le vrai mérite qui les eût obtenues. On aurait intrigué près de lui, comme on intrigue près de tout ce qui est puissant.

Or donc, M. Girardière avaient atteint, puis

dépassé sa quarantaine ; il commençait à être fort près des cinquante, et quoique sa bonne vieille mère, dont la tête tremblotait et qui n'y voyait guère, même avec ses lunettes, continuât de lui dire :

« Profite de ta jeunesse, mon petit, amuse-» toi... libertin !.. mais ne rentre pas trop tard!» Girardière s'apercevait que sa jeunesse faisait comme ses cheveux qui s'en allaient et ne repoussaient plus, ce qui le menaçait d'être chauve malgré le soin qu'il avait, en se peignant, de ramener les mèches de derrière par devant et d'y joindre celles des côtés, cela faisait encore illusion, surtout quand il n'était pas en plein air; mais lorsque, par hasard, Girardière se trouvait nu-tête contre le vent, alors on voyait se relever, s'envoler les grandes mèches qu'il avait rassemblées avec soin, et tout le charme était détruit.

C'est alors que cet homme sensible, qui n'avait pas pu réussir à devenir un mauvais sujet, mais qui n'en conservait pas moins au fond de son cœur l'amour du beau sexe, le besoin d'aimer, c'est alors qu'il pensa à se marier.

Pendant longtemps Girardière avait plai-

santé sur le nœud conjugal et s'était moqué des maris. Persuadé que sa vie de garçon serait une série d'intrigues, de bonnes fortunes, d'aventures piquantes, il s'était promis de la prolonger indéfiniment. Mais les événements n'avaient pas répondu à son attente, et voyant qu'il ne pouvait pas attraper une maîtresse, il se résolut à prendre une femme.

Un beau matin donc, après avoir été souhaiter le bonjour à sa vieille mère, qui venait de se lever et de s'établir dans sa chaise longue où elle passait une partie de la journée, Girardière se mit à tousser plusieurs fois, il se promena dans la chambre, et, ayant ramené sur son front deux mèches de ses cheveux qui s'obstinaient à tomber sur le collet de son habit, se rapprocha du fauteuil de sa mère et lui dit :

« — Ma chère maman, il faut que je vous » dise une chose...

» — Voyons, mon petit, parle, je t'écoute.... » Tu vas peut-être me conter quelque aventure » piquante dont tu es le héros... Eh! eh! mau- » vais sujet!.. »

Girardière sourit et se caressa le menton ; cela

lui faisait toujours grand plaisir de s'entendre appeler *mauvais sujet*! quoiqu'il sût fort bien qu'il ne l'était pas. Cependant il répondit :

« Non, chère maman, non, ce n'est pas de » cela qu'il s'agit... C'est de quelque chose de » beaucoup plus sérieux... de quelque chose de » fort important même... enfin je vous dirai... » qu'il m'est venu l'envie de me marier...

» — Te marier !.... toi?.... » dit la bonne vieille, en poussant une exclamation de surprise. « Ah ! bon Dieu !.. mais qu'est-ce que » c'est donc que cette idée-là ?... Te marier ! .. » toi qui disais que tu voulais toujours garder » ta liberté... toi, qui est si heureux... qui t'a» muses tant... qui fais tant de conquêtes?...

» — Oui... je sais bien tout ça... mais on » finit par se lasser de la vie de garçon. Tous » ces amours de passage... c'est bien gentil, cer» tainement ; mais ça laisse un vide dans le » cœur, au lieu qu'une femme, des enfants... » qui vous caressent... cela vous fait connaître » de nouvelles jouissances... Le titre de père de » famille est certainement fort respectable, et, » ma foi, j'ai envie de faire comme les autres.

» — Tu te marieras si cela te plaît, je ne t'en

» empêcherai pas... mais rien ne te presse... tu » as bien le temps... »

Et la bonne vieille donnait avec sa main de légers coups sur les joues de son fils ; si elle en avait eu la force, elle l'aurait encore pris et fait sauter sur ses genoux. Pour elle, c'était toujours son petit Théophile, son petit Benjamin; elle ne songeait pas que ce cher enfant était dans sa quarante-neuvième année; elle ne le voyait pas vieillir, et le trouvait toujours jeune et beau!... Doux effet de la tendresse maternelle! c'est avec son cœur qu'une mère regarde ses enfants.

Mais Girardière, qui se voyait avec ses yeux, ne pouvait se dissimuler que sa jeunesse avait fui C'est pourquoi il répondit à sa mère :

« Je vous le répète, je suis las de la vie de » garçon, je me fais une idée charmante du bon» heur que je goûterai dans mon ménage près » d'une femme qui m'adorera et vous comblera » de petits soins, de prévenances. Ma foi, quand » on est décidé à faire une chose, il me semble » qu'il est inutile de la reculer.

» — Eh bien, mon petit, s'il en est ainsi, ma» rie-toi... Prends une compagne... prends-la

» bien gentille, bien aimante... qu'elle ait bien » soin de mon petit Théophile... Oh dam! tu vas » en trouver plus que tu n'en voudras, des fem- » mes!... Mais sois dificile dans le choix que tu » feras. Est-ce que tu as déjà quelqu'un en vue?

» — Non, chère-maman, je n'ai encore per- » sonne en vue, mais je pense comme vous que » je vais avoir seulement l'embarras du choix. » J'ai mille écus de revenu... J'en avais davan- » tage, mais je n'ai pas été heureux dans les spé- » culations auxquelles je me suis livré; enfin, » mille écus de rente, c'est encore assez joli, et » quand on joint à cela un physique qui n'a rien » de défectueux...

» — Tu dois trouver une femme qui t'appor- » tera cent mille francs au moins, mon cher en- » fant.

» — Vous croyez?... Oui... cent mille francs » ça ne fait jamais que cinq mille livres de ren- » tes; mais, après tout, quaud je trouverai ce » qui me conviendra, je ne tiendrai pas à quel- » ques mille francs de plus ou de moins. Par » exemple, je veux une jolie femme... Oh! je » veux une femme excessivement jolie!.,.

» — Tu as bien raison. D'ailleurs, quand on

» est beau garçon comme toi, on a le droit d'ê-
» tre difficile. Oh! mauvais sujet... quand on
» va savoir dans le monde que ton intention est
» de te marier, tous les pères, toutes les mères
» vont te faire la cour; mais je te le répète, mon
» petit, ne te presse pas. »

Girardière était persuadé qu'il trouverait un grand nombre de partis, parce qu'en effet, dans le monde, les maris étant plus rares que les amants, ceux qui s'annoncent avec la courageuse intention de prendre une femme sont d'ordinaire très-recherchés; et il se disait : « Je
» n'ai pas eu de bonnes fortunes, parce que le
» hasard ne m'a pas servi; mais quand je vais dire :
» Je veux me marier, oh! ce sera bien différent!
» Toutes les demoiselles, toutes les veuves me
» feront des agaceries. »

Théophile ne disait pas : « J'ai bientôt cin-
» quante ans, je suis presque chauve, j'ai la fi-
» gure chiffonnée, les yeux bouffis et la patte
» d'oie; je ne suis pas spirituel, je n'ai aucun
» talent d'agrément, et je suis pétri de préten-
» tions. » *Bridoison* prétend que ce sont de ces choses que l'on se dit à soi-même; moi, je crois que peu de gens se font de tels aveux.

CHAPITRE II.

UN HOMME A MARIER.

—

Voilà donc Théophile Girardière qui se présente dans le monde avec une nouvelle confiance ; qui lorgne les jeunes personnes d'une manière beaucoup plus significative, et, négligeant toutes les dames qui ne sont pas libres, va faire des yeux langoureux et de tendres soupirs près de celles qui le sont.

Bientôt la nouvelle s'est répandue, car les nouvelles vont vite dans le monde, parce que chacun se charge de les propager. « M. Girardière cherche une femme, M. Girardière veut se marier. »

Voilà ce qui se dit tout bas quand il est là, tout haut quand il n'y est point.

Et cette nouvelle apporte en effet du change-

ment dans la conduite de beaucoup de personnes à son égard. Les jeunes filles font attention à lui, ce qu'elles ne faisaient point auparavant, elles le regardent en dessous, elles chuchottent entre elles quand il entre dans un salon ; mais l'examen ne semble nullement favorable à M. Girardière.

Les jeunes personnes se disent :

« C'est ce monsieur-là qui veut se marier.

» — Je n'en voudrais pas, moi.

» — Ni moi.

» — Il est vieux, il est laid, il a l'air bête !..»

Une ou deux ajoutent :

» — Ah ! cependant s'il était bien riche...

» — Mais non, il n'est pas bien riche !...

» — Il a déjà dit qu'il ne donnerait pas de cachemire à sa femme...

» — Ni de voiture, ni de diamants ; alors ?

» — Cela va sans dire.... C'est un homme » qui ne voudra pas qu'on sorte, qu'on aille » beaucoup au bal, de peur de dépenser de l'ar» gent.

» — Et puis s'il conduit sa femme au specta» cle, il la mènera à la seconde galerie !. . Ah ! » comme ce serait galant ! »

Et toutes ces petites filles rient ; mais comme les mamans regardent de leur côté en leur lançant des regards sévères, elles se pincent les lèvres et se font des mines pour cacher et contenir leur humeur moqueuse.

Girardière, qui ne se doute pas que l'on puisse rire à ses dépens, s'approche du cercle de jeunes filles en souriant, en se dandinant, en faisant rouler ses yeux sous ses besicles. Il s'appuie sur le dos d'une chaise, et dit, en traînant ses paroles, comme s'il eût craint qu'on ne l'entendît pas assez :

« Eh bien! mesdemoiselles... vous ne... faites » rien ?... »

Mademoiselle Astasie, qui est une des plus délibérées du petit cercle, répond en se pinçant les lèvres :

« Qu'est-ce que vous voulez que nous fas» sions, monsieur? »

Girardière semble tout étonné de cette réponse, et, après y avoir réfléchi, se met à dire : « Ah! moi, je ne vois rien du tout!... Je pen» sais seulement que... vous pouviez vous en» nuyer de ne rien faire...

» Nous ne nous ennuyons jamais, monsieur! » N'est-ce pas, mesdemoiselles?

» — Certainement! il y a toujours tant de » choses à regarder dans un salon... tant d'ob- » servations à faire.

» — Ah! vous observez, mesdemoiselles!.... » Diable! mais ceci n'est pas donné à tout le » monde! Cela demande certain tact, certaine » profondeur dans l'esprit...

» — Et cela vous étonne que nous puissions » observer, nous, monsieur?

» — Mesdemoiselles, ce n'est pas du tout cela » que je veux dire... Je vous prie de croire que, » bien au contraire... je suis porté à penser gé- » néralement que...

» — Je crois que monsieur ne sait pas trop ce » qu'il pense de nous, dit une petite brune en ricanant.

« — Elles sont pétries d'esprit! » s'écrie Girardière en se tournant vers un jeune homme qni est près de lui.

Le jeune homme s'éloigne avec humeur, sans avoir l'air de l'entendre, parce qu'il est amoureux d'une des demoiselles de la société, et qu'il craint que Girardière ne veuille l'épouser.

« Jouons aux petits jeux, dit une des demoiselles, et la vive Astasie répond : « — Ah! oui, » jouons aux petits jeux! »

Et elle ajoute à voix basse : Si ce monsieur » vient jouer avec nous, il faudra nous moquer » de lui sans qu'il s'en doute. Oh! ce sera bien » amusant ! »

Ce que les jeunes personnes ont prévu arrive en effet. Girardière se dit : « Voilà une excel- » lente occasion de causer, de faire plus ample » connaissance avec ces demoiselles... aux jeux » innocents on rit, on badine, on se permet » mille petites choses... qui dévoilent le carac- » tère. » Puis Théophile s'écrie :

« Mesdemoiselles, si vous le permettez, je » me mêlerai aux petits jeux; je suis très-fort à » *pigeon vole* et à la *main chaude*, et je sais de » très-jolies pénitences.

» — Eh bien, monsieur, venez jouer avec » nous; nous ne demandons pas mieux. »

Les jeunes personnes agrandissent leur cercle pour faire place à ce monsieur qui veut jouer aux jeux innocents. Cependant Girardière n'est point le seul homme admis dans le petit cercle; il y a quelques jeunes gens qui

du moins sont là à leur place, car ils ne dépassent point vingt-cinq ans; notre vieux jeune homme les regarde, il ne peut se dissimuler que, du côté de l'âge, l'avantage est beaucoup trop de leur côté, et qu'il y aurait plus de parité entre ces messieurs et ces demoiselles; mais il se dit : « Tous ces jeunes gens-là ne songent point à se marier!..et voilà en quoi maintenant je l'emporte de beaucoup sur eux! »

« A quoi allons-nous jouer? « Voilà toujours ce que l'on se dit avant de se livrer aux jeux innocents.

Chacun propose un jeu, Girardière penche pour *pigeon vole* ou *berlingue et chiquette*, et il propose de lever le doigt; mais les jeunes personnes ont d'autres projets, elles veulent mettre quelqu'un sur la sellette : c'est d'abord la vive Astasie qui s'y place, puis une jolie blonde, puis une blanche fille au teint pâle et à l'œil mélancolique. Pour chacune de ces demoiselles, Girardière a dit de manière à être entendu :

« Mademoiselle est sur la sellette parce qu'elle est remplie de grâces. »

Si bien qu'un jeune homme ne peut s'empê-

cher de s'écrier : « Il paraît que monsieur ressemble à *M. Beaufils*, il ne sort pas de là. »

Girardière, qui ne connaît pas la pièce que l'on jouait à l'Odéon (quand il y en avait un), est sur le point de se formaliser de la réflexion du jeune homme, mais en ce moment on vient lui annoncer que c'est à son tour d'être sur la sellette, et il accepte avec joie.

« Que vont-elles dire de moi !... » C'est ce que pensait Girardière tout en se tenant sur la sellette, tandis que mademoiselle Astasie recueillait, en riant beaucoup, ce qu'on la chargeait de rapporter à la personne qui faisait la pénitence.

Pour tâcher de se rendre ses juges favorables, Girardière, après s'être assuré avec sa main gauche que ses mêches de derrière étaient bien sur le devant de sa tête, se caressait le bas de la jambe avec sa main droite, puis arrêtait tour-à-tour ses regards sur chacune des jeunes filles en les reposant plus longtemps sur les plus jolies.

Il se disait en lui-même : « Je n'ai pourtant » que l'embarras du choix dans tout cela... les » parents aiment à marier leurs filles ; je suis

» bien certain que je n'aurai qu'à me déclarer...
» et quant à ces petites, elles m'accepteront...
» Oh! elles m'accepteront sans balancer... elles
» désirent tant d'être appelées *madame*, et porter un bouquet de fleurs d'oranger!... elles
» vont, j'en suis sûr, me dire des choses gentilles pour que je sois bien disposé en leur faveur. »

En ce moment, mademoiselle Astasie avait achevé de recueillir les voix. Elle s'approche de Théophile Girardière et lui dit, en parlant bien haut et en prononçant très-distinctement :

« — Monsieur, vous êtes sur la sellette parce
» que vous avez un gros nez !

» Vous êtes sur la sellette parce que vous êtes
» chauve !

» Vous êtes sur la sellette parce que vous avez
» de grandes oreilles.

» Vous êtes sur la sellette parce que vous avez
» l'air d'un magot de la Chine.

» Vous êtes sur la sellette parce que vous auriez besoin d'une perruque.

» Vous êtes sur la sellette parce que vous n'êtes pas beau. Enfin vous êtes sur la sellette

» parce que vous n'êtes pas jeune..... C'est » tout. »

Un peintre qui aurait croqué la figure de Girardière pendant que la jeune personne parlait y aurait aperçu de bien singulières grimaces. Le pauvre garçon voulait tâcher de rire ; mais, à chaque chose que l'on ajoutait, une légère contraction agitait sa physionomie ; son nez se pinçait, son front se plissait ; tous les mouvements nerveux qu'il éprouvait et voulait cacher tournaient en dépit le sourire qu'il s'efforçait de conserver.

Une des demoiselles en eut pitié, et lui dit :

« — Monsieur, vous savez qu'on se permet » tout ce qu'on veut à ce jeu-là... et comme on » sait que c'est pour rire, on ne s'en fâche ja- » mais.

» — Aussi, mademoiselle, vous devez bien » voir que je suis loin de m'en fâcher... par » exemple... tout cela est très-drôle... très-spi- » rituel !...

» — Devinez donc, monsieur.

» — Oh ! non... je ne pourrais jamais devi- » ner... je confonds tout...

» — Voulez-vous que je répète, monsieur? » s'écrie la vive Astasie en s'avançant.

« — Non, mademoiselle, je vous remercie! » c'est inutile... je ne suis pas fort du tout à ce » jeu-là... »

Girardière commençait à ne plus trouver si gentils les jeux innocents. Cependant on propose de donner des gages, et cela le tente encore, parce qu'il dit : « — On va s'embrasser, » c'est beaucoup plus amusant que la sellette; » j'ai eu les ennuis d'un jeu, il faut avoir les » bénéfices d'un autre. »

Bientôt, en effet, on ordonne le *portier d couvent*, le *baiser à la capucine*, le *voyage à Cythère*, le *baiser caché*, et autres pénitences du même genre. Un monsieur qui, ne jouant pas à tout cela, se contentait de regarder, assis tranquillement dans un coin du salon, ne put s'empêcher de dire à son voisin :

« — Si j'ai jamais une fille, elle ne jouera » pas aux jeux innocents quand elle aura passé » dix ans. — Pourquoi cela? — Parce que je » ne trouve rien de plus indécent, de plus in- » convenant, de plus dangereux pour les de- » moiselles bien élevées, que tout ce commerce

» de baisers, de confidences, de cachettes avec
» les jeunes gens dans des chambres noires ou
» derrière des rideaux; et, ce que je ne puis
» concevoir, c'est que la plupart des parents de
» ces jeunes personnes ne voudraient point les
» mener au spectacle, de crainte qu'elles n'y en-
» tendissent des mots trop lestes, ou ne vissent
» représenter des sujets trop égrillards. Pauvres
» gens! que vous êtes sots avec vos précautions!
» que vous raisonnez faussement et lisez mal
» dans ces jeunes cœurs! Quand votre fille ou
» votre nièce aura ri, pensez-vous pour cela
» qu'elle en rêvera la nuit, qu'elle y songera
» encore le lendemain? Non, le rire est un bon-
» heur, un plaisir du moment, qui ne laisse
» après lui aucune trace dangereuse... Le rire
» n'est point criminel, car il ne se cache pas. On
» ne devient pas amoureuse en riant; on ne
» soupire pas après avoir entendu un mot un
» peu gai. Mais ces serrements de mains, ces
» mots que l'on se dit à l'oreille, ces baisers que
» l'on prend en cachette, ces demi-aveux qu'on
» reçoit derrière un rideau, ah! voilà ce qui fait
» penser, ce qui fait rêver les jeunes filles; voilà
» ce qu'il fallait éviter, et ce qui est beaucoup

» plus dangereux qu'un vaudeville, même ceux » où Déjazet joue si bien!

Ce monsieur parlait encore, que Girardière était depuis très-longtemps contre la porte d'un cabinet; on l'avait condamné à faire le *portier du couvent;* il voyait tout le monde entrer dans le petit cabinet, tout le monde s'embrasser, et il restait toujours là; cela menaçait de se prolonger indéfiniment, et devenait aussi peu flatteur pour lui que le jeu de la sellette.

Enfin une bonne dame de la société, mère d'une des jeunes filles, fut touchée de la situation de ce monsieur qui restait en faction contre une porte; elle s'avança d'un pas déterminé, entra sans façon dans le cabinet, puis en sortit à moitié en s'écriant :

«— J'appelle le portier! »

Girardière se retourna et embrassa cette dame avec beaucoup d'effusion, puis il s'éloigna du jeune cercle, et fut se mêler à la société raisonnable. Il avait assez des jeux innocents.

CHAPITRE III.

UNE DEMANDE.

—

Cependant, quelques jours plus tard, Girardière, après avoir fait une toilette soignée, se présentait chez d'anciens négociants fort à leur aise, dont la fille avait dix-huit ans, de beaux yeux noirs, une petite bouche, une petite main et un petit pied; mais qui ne passait pas pour être très-spirituelle.

Après une conversation assez insignifiante, comme cela arrive souvent entre gens qui sont nuls des deux côtés, Girardière aborda enfin la question, et, d'un ton qui ne manquait pas d'assurance, dit :

« — Monsieur Grandvillain, depuis quelque » temps vous avez dû entendre dire que j'ai » formé la résolution de me marier.

M. Grandvillain (c'était le père de la demoiselle) fait un signe de tête négatif, puis se tournant vers sa femme qui caressait un petit épagneul, qu'elle tenait sur ses genoux, lui dit : « — Ma bonne, as-tu entendu dire que M. Girardière voulût se marier? »

La dame relève la tête, cherche derrière elle pour trouver son mouchoir, prend sa tabatière sur la cheminée, et répond enfin :

« — Azor ne mange pas depuis hier ; il refuse même du sucre qu'il aimait tant; je crains qu'il ne soit indisposé. »

M. Grandvillain, qui voit sa femme tout occupée de son chien, ne croit pas nécessaire de recommencer sa question, et il se met à tisonner son feu.

Girardière juge convenable de poursuivre son discours.

« — Oui, monsieur Grandvillain, je désire me marier, je renonce aux folies de la vie de garçon, et je veux désormais ne plus m'occuper que de ma femme et des enfants que le Ciel m'accordera sans doute : ce doit être pour l'homme la plus douce félicité!.... »

M. Grandvillain continuait de tisonner son

feu, comme quelqu'un à qui tout cela était fort égal. Madame Grandvillain avait reporté ses regards sur Azor; elle n'écoutait plus ce qu'on disait.

Girardière, enchanté de la manière dont il vient de commencer son discours, passe le bout de sa langue sur ses lèvres, et relève fièrement la tête, en ajoutant :

« — Maintenant, monsieur Grandvillain, » j'arrive au but de ma visite... but que vous » avez pressenti sans doute. »

M. Grandvillain fait encore un signe de tête négatif.

« — Je vais donc m'expliquer : Vous avez » une fille charmante, monsieur Grandvillain; » c'est un modèle de grâce et de beauté.... ai- » mable, instruite, bien élevée... enfin je ne » saurais dire plus juste qu'en la comparant à » madame sa mère ..

» — Il faudra lui mettre une emplâtre sur le » dos, » dit madame Grandvillain en passant la main sur l'oreille de son chien.

Girardière s'arrête un moment d'un air étonné; mais il se remet et continue :

« — Je n'ai pu voir tant d'attraits sans en

» être touché... sans éprouver cette flamme pure » et honnête qui convient à un homme qui veut » devenir père de famille. Enfin, monsieur » Grandvillain, je viens vous demander la main » de mademoiselle Héléna, votre fille. »

M. Grandvillain lâche un tison qu'il tenait alors dans le bout de ses pincettes, et, se tournant vers Théophile, lui dit : « — Vous venez » me demander la main de ma fillle... et pour » qui? »

Cette question prouvait que le vieux monsieur n'avait pas bien écouté ce qu'on venait de lui dire, ou qu'il avait mal compris; Girardière trouve cela singulier, et il se hâte d'ajouter :

« — Pour moi, monsieur; Pour moi-même, » Théophile Girardière. Vous me connaissez » depuis assez longtemps pour savoir ce que je » vaux... Je crois inutile de vous faire mon » éloge; mais j'ose vous assurer que je ferai le » bonheur de votre charmante fille. »

M. Grandvillain pince sa bouche en avançant sa lèvre inférieure, ce qui donne à toute sa physionomie une expression peu flatteuse pour ceux qui en attendent une réponse. Le vieux

monsieur reprend avec la pincette le tison qu'il avait abandonné un moment, et répond par monosyllabes :

» — Ah! vous voulez..... épouser..... notre » fille... ah! ah!.. Jeannette, apportez-moi une » bûche... »

La domestique entre et apporte ce que son maître vient de lui demander. M. Grandvillain se remet à faire son feu en marmottant à demi-voix : «Vous voulez... épouser... notre... fille... » Il faut de l'air là-dessous... ou ça ne brûlera » pas.

» — Ce qu'il y a de certain, » se dit Girardière en lui-même « c'est que voilà des parents » bien ennuyeux! mais leur fille est riche, jolie » et bien faite. Il faut passer là-dessus... Une » fois marié, je laisserai le papa tisonner et la » maman caresser son chien tout à son aise.

» — Bobonne, » dit M. Grandvillain au bout d'un assez long intervalle de temps, « voilà » M. Théophile Girardière, que nous connais» sons depuis vingt-cinq ans, qui nous demande » la main de notre fille. »

Bobonne pousse un profond soupir, et répond :

« — Si on lui faisait un peu de pâtée avec » du blanc de volaille, il en mangerait peut-» être!.. »

Girardière frappe du pied avec dépit; cela fait peur au chien qui se met à aboyer; madame Grandvillain pousse les hauts-cris; elle est sur le point de pleurer, elle regarde d'un air courroucé celui qui vient de faire peur à Azor, et lui dit d'un ton bien sec :

« Monsieur, pourquoi frappez-vous du pied » comme cela? c'est fort ridicule : on ne frappe » pas du pied dans un salon... Azor n'est point » habitué à cela, vous l'avez effrayé ce pauvre » mignon... son poil s'en est rebroussé... lui » qui est déjà malade!.. c'est capable de lui » faire beaucoup de mal!.. »

Girardière sent bien qu'il vient de commettre une faute; son mouvement d'impatience peut lui coûter cher; afin de réparer sa bévue, il se hâte de s'écrier :

« — Ah! madame, je suis désolé... désespé-» ré... c'est une crampe qui m'a pris... Ce joli » petit chien!.. je lui ai fait peur... Oh!.. pau-» vre petit... ce c'était pas mon intention... il a » une queue superbe!.. »

Et Théophile avance la main pour caresser Azor ; mais le chien se met à grommeler sourdement, et madame Grandvillain recule sa chaise en disant :

« Laissez-le, monsieur, laissez-le... il ne vous » aime pas... cela se voit bien... Ne vous appro- » chez pas... vous le faites grogner... »

Girardière s'éloigne d'un air soumis, et, se rapprochant du maître de la maison, lui dit :

« — Vous n'avez pas répondu à ma demande » relativement à votre charmante fille..... Que » dois-je en conclure?

» — Mon cher monsieur, j'y réfléchis... vous » êtes un peu âgé pour notre enfant.

» — Je n'en serai que plus sage, plus em- » pressé de lui plaire.

» — Vous ne possédez pas une grande for- » tune ?

» — Avec ce qu'elle m'apportera, ce sera très- » suffisant pour nous deux. Je ne suis pas am- » bitieux !

» —Vous ne lui plairez peut-être pas?

» — J'ose espérer le contraire.

» — Alors nous verrons... Moi, je ne m'y op- » poserai pas... Je connais depuis longtemps

» votre famille ; je sais que vous êtes un galant » homme... et comme ma fille est fort raison» nable, il est possible que vous ne lui déplai» siez pas. »

Girardière est au comble de la joie ; il se jetterait volontiers dans les bras de M. Grandvillain ; mais comme celui-ci tient alors un tison au bout de ses pincettes, il réprime ses transports, de crainte de commettre encore quelque bévue.

En ce moment, mademoiselle Héléna entre dans le salon : c'était une jeune fille douée d'un de ces heureux caractères que rien n'afflige, que rien ne tourmente ; gaie, sans souci, peu sensible, n'ayant jamais senti son cœur battre pour personne, elle ne songeait qu'aux plaisirs du moment, ne donnant aucun souvenir à la veille, aucune pensée au lendemain. Elle était jolie, et le savait, parce qu'on le lui avait répété souvent ; mais elle n'était point coquette, parce qu'elle se souciait peu de plaire plus à l'un qu'à l'autre. Un jeune homme qui la regardait en soupirant lui donnait envie de rire ; quand on lui prenait la main, elle s'écriait : Vous me faites mal ! Quand on lui mar-

chait sur le pied, elle se fâchait. Il y avait des personnes qui prétendaient que mademoiselle Grandvillain était fort bête ; mais en tout cas l'expression de niaiserie que l'on trouvait à ses beaux yeux pouvait encore ajouter à leur charme, surtout dans un siècle où les femmes niaises sont si rares.

Avec un tel caractère, on prend un mari jeune ou vieux, beau ou laid, sans y faire attention ; on se marie pour avoir une toilette de mariée, pour être la reine d'une fète, pour changer de situation, avec cette joie qu'éprouvent les enfants lorsqu'on leur annonce qu'on va déménager, et sans s'inquiéter de ce qui s'en suivra.

Mademoiselle Héléna est entrée dans le salon en chantant, en sautillant ; elle va embrasser sa mère, caresse Azor, puis va prendre son père par la tête et l'embrasse sur le front. Girardière s'est levé, il fait à la jeune personne un profond salut accompagné d'un sourire qu'il prolonge indéfiniment. Pendant ce temps, M. Granvillain a fait un signe à sa fille ; elle se penche vers lui, il lui parle à l'oreille, et notre

homme à marier se dit : « Je gage que le papa » lui parle de moi. »

En effet, mademoiselle Héléna a levé les yeux un moment pour regarder Théophile qui a pris une pose romantique, puis elle éclate de rire, mais ensuite elle dit à demi-voix :

« — Ah ! mon Dieu ! cela m'est égal à moi... » autant ce monsieur-là qu'un autre !.. il a des » besicles... ça m'amusera d'avoir un mari à » besicles... Eh bien ! mariez-nous, mon papa, » il y a longtemps que j'ai envie d'aller à une » noce... Oh ! mariez-moi... ça fait qu'on m'ap- » pellera madame ! . »

Et mademoiselle Héléna s'éloigne et sort du salon en sautillant, reprenant la chanson qu'elle fredonnait en arrivant et avait quelque peine à chanter juste.

Girardière n'a pu entendre ce que la jeune personnne a dit à son père ; mais il lui semble que sa gaité était d'un favorable augure ; aussi se rapproche-t-il de M. Grandvillain.

« J'ai parlé de vous à ma fille, » dit le vieux monsieur en reprenant les pincettes.

« — Eh bien, sa réponse ?..

» — Eh bien, je n'ai rien de désagréable à

» vous annoncer... Elle ne vous hait point.

» — Il se pourrait... Quoi! mademoiselle Hé-» léna me trouve à son goût?..

» — C'est-à-dire... elle vous trouve... Jean-» nette! une bûche... Elle vous prendrait pour » mari... assez volontiers... Une bûche ronde, » Jeannette.

» — Ah! monsieur!.. que vous me rendez » heureux! »

Et Girardière, dans l'excès de sa joie, recule sa chaise brusquement pour sauter sur la main du vieux monsieur, et la chaise, repoussée trop vivement, tombe en arrière, et le petit épagneul se met de nouveau à aboyer, et la veille dame s'écrie :

« En vérité, monsieur, il semble que vous le » fassiez exprès; avez-vous donc résolu la mort » de mon chien?.. Ce pauvre Azor, il allait s'en-» dormir... et vous l'avez fait tressauter... il » couche ses oreilles, il ne sait plus où il en est. » Voyez comme sa queue frémit!.. »

Girardière ramasse la chaise d'un air confus et balbutie de nouvelles excuses; il veut ensuite reprendre la conversation avec M. Grandvillain; mais celui-ci a envie de faire sa sieste

habituelle, et il congédie Théophile en lui disant : « Revenez nous voir dans quelques jours; » je causerai avec ma femme... nous vous donnerons une réponse définitive. »

Girardière s'incline, salue jusqu'à terre madame Grandvillain et son chien, se recommande de nouveau au vieux monsieur et s'éloigne le cœur rempli d'espérances, car du moment qu'il convient à la demoiselle, il lui semble que le plus fort est fait et que le reste doit aller tout seul.

Il rentre chez lui ivre de joie, se regarde dans une glace, se figure que ses cheveux ont repoussé, et chante à sa vieille mère :

« Oui, c'en est fait, je me marie... »

« — Est-ce que ton choix est fait, mon petit ?—Oui, chère maman, je me suis présenté » aujourd'hui, j'ai fait ma demande, j'ai sur-le-» champ convenu à la jeune personne, d'où je » conclus qu'à ma prochaine visite, on me dira : » Elle est à vous.

» — Tu as été bien vite, mon garçon ; tu au-» rais dû te donner le temps de choisir.

» — Je ne me repens pas de mon choix ; ma-
» demoiselle Héléna Grandvillain est jolie... fort
» jolie... et un air spirituel... sémillant... ma-
» lin... Oh! je suis sûr qu'elle pétille d'esprit !..
» Avec cela, au moins cent vingt mille francs
» en mariage, sans compter les espérances... Il
» me semble que je dois être satisfait.

» — Mais, mon petit, elle sera bien heureuse
» aussi celle qui t'aura pour mari... comptes-tu
» cela pour rien ?

» — Chère maman, vous me flattez un peu,
» je crois.

» — Je te dis que tu es charmant... je te
» connais bien, peut-être : c'est moi qui t'ai
» fait ! »

Girardière laisse deux jours s'écouler ; mais le troisième, ne résistant plus à son impatience, il se met tout en noir, puis se rend chez monsieur Grandvillain.

Le vieux monsieur était encore au coin de son feu, mais sa femme n'était pas là, et Théophile se présenta avec plus de fermeté et demanda au père d'Héléna s'il pouvait se flatter qu'il le nommerait bientôt son fils.

« Mon cher monsieur Girardière, » dit mon-

sieur Grandvillain en jouant avec la pincette, « moi, vous me convenez assez... je sais que » vous êtes un parfait honnête homme... et puis » votre âge raisonnable me semblait pour mon » Héléna une garantie de sûreté. Vous ne dé» plaisez pas à ma fille, qui, du reste, aime tout » le monde... c'est bien la meilleure enfant que » je connaisse...

» — D'après cela, monsieur, je puis donc es» pérer.

» — Non, mon cher monsieur, vous n'épou» serez pas ma fille... J'en suis faché, mais mon » épouse vous refuse sa main, parce que vous » avez deux fois effrayé son chien et que vous » déplaisez beaucoup à Azor.

Girardière reste pétrifié ; il se croyait si certain d'être agréé, qu'il est plus cruellement mortifié du refus qu'il reçoit. Enfin, il s'écrie d'un air mécontent :

« Comment, monsieur... c'est à cause du » chien... que l'on me refuse pour gendre!..— » Oui, mon cher ami... — Mais, monsieur... » un homme mérite, ce me semble, plus de » considération qu'un épagneul! — Ah!.. que » voulez-vous, ma femme aime beaucoup son

» chien... — Je l'aurais aimé aussi, moi, monsieur. —Mais il ne vous aime pas, lui. —Peut-être qu'avec du temps et des gimblettes... — Je vous ai rapporté la réponse de ma femme. » Quand elle a décidé une chose, elle ne revient jamais dessus ; ainsi, prenez votre parti... — » D'honneur, monsieur... je ne puis croire que pour une cause si légère...—Dans ce monde, mon cher ami, il n'y a point de causes légères !.. maintenant, un chien ou tout autre animal serait capable de faire une révolution ! » —Ainsi, si j'avais plu à l'épagneul de madame votre épouse... — Vous auriez été mon gendre, il n'y a pas le moindre doute. — C'est fort désagréable, et je ne croyais pas que mon alliance dépendrait du caprice d'un chien ! — » Adieu, mon cher monsieur... Jeannette, apportez-moi une bûche.... un gros rondin, » Jeannette. »

Girardière quitte M. Grandvillain avec beaucoup d'humeur. Il s'éloigne en enfonçant son chapeau jusque sur ses sourcils, et dans l'escalier frappe du pied avec colère, en se disant : « Ah ! maudit Azor ! si je te tenais, tu japperais pour quelque chose. »

Avoir manqué un excellent parti, une jeune et jolie femme, parce qu'on a déplu à un épagneul, c'est extrêmement mortifiant, surtout lorsqu'on pensait n'avoir qu'à se présenter pour triompher.

Pendant quelques jours, Girardière a de la peine à surmonter le dépit que lui a causé cette aventure; mais enfin il se console en se disant :

« Ceci est un accident qui ne se renouvellera » pas!... je ne trouverai pas partout des belles- » mères folles de leur chien, des femmes aussi » ridicules, aussi méchantes que cette madame » Grandvillain!... Cherchons-nous un autre » parti, portons nos vues ailleurs!... Après » tout, parce qu'on m'a refusé une fois, ce n'est » pas encore le cas de dire avec Catulle : *Lugete,* » *Venus Cupidinesque* !... »

M. Girardière se souvenait encore un peu du latin que dans son adolescence il voulait enseigner à la grosse Tourloure.

CHAPITRE IV.

TROP PAUVRE

—

Et, quelques semaines après, M. Girardière, toujours habillé en noir, la botte bien cirée, et ganté comme pour aller au bal, allait faire une visite à M. Duhaucourt : celui-ci était un particulier fort riche qui avait amassé de la fortune, après avoir passé sa vie à faire des entreprises qui toutes avaient manqué. Mais les actionnaires seuls y avaient perdu, et, ainsi que nous le voyons tous les jours, après une suite non interrompue d'affaires malheureuses et plusieurs déclarations de faillite, M. Duhaucourt s'était trouvé fort à son aise, et se montrait hardiment dans les cercles, dans les réunions, levant la tête aussi haut qu'un honnête homme et plus haut peut-être ; car les hon-

nêtes gens n'ont pas pour habitude d'avoir l'air impertinent et de faire de l'embarras : ceci est l'apanage des fripons, il ne faut pas le leur envier.

Mais ce M. Duhaucourt avait une fille assez jolie et qui devait être fort riche, cela faisait fermer les yeux sur les antécédents peu flatteurs pour monsieur son père. Du reste, le monde est généralement fort tolérant pour les personnes riches, et il ferme les yeux volontiers quand on lui offre des dîners, des bals, des thés et autres babioles de ce genre, sans lesquelles il mourrait d'ennui

Girardière avait fait comme les autres ; peu soucieux de quelle manière M. Duhaucourt avait amassé sa fortune, il résolut de lui demander la main de sa fille, et c'était dans cette intention qu'il s'était mis en noir et se présentait chez lui.

On l'introduisit dans un magnifique salon : là, il trouva le maître du logis enveloppé dans une robe de chambre en étoffe de Perse, les pieds dans de larges pantoufles doublées en peau de renard, la tête enveloppée dans un foulard de Bruxelles, et qui, assis ou plutôt

couché sur un divan, ressemblait à un pacha ennuyé de son harem.

M. Duhaucourt connaissait Girardière pour l'avoir souvent rencontré dans des salons de Paris, et lui avoir fait prendre quelques actions dans une de ses entreprises qui avait eu le même résultat que les autres ; mais il le croyait riche parce que celui-ci avait eu la politesse de ne jamais lui demander ni dividende ni intérêt de son argent.

Aussi en l'apercevant daigna-t-il se lever à demi de dessus son divan et lui tendre la main en s'écriant ;

« Eh bonjour, cher ami... enchanté de vous » voir... prenez donc un siége... Pardon si je » vous reçois en négligé, mais je me suis couché » si tard... hier nous avons bouillotté jusqu'à » cinq heures du matin, la partie était assez » intéressée... on se faisait le billet de mille » francs... J'ai été décavé avec trois dames... » c'est piquant!.. Sur quoi donc compter main- » tenant? »

Girardière a pris un siége, il a vu avec plaisir que madame Duhaucourt n'est point là, il ne craint pas de faire quelque maladresse qui lui

déplaise; il se pose, entame la conversation, puis l'amène insensiblement sur le mariage; enfin il arrive à son but.

« Monsieur Duhaucourt, ma visite a un mo-
» tif... que je vais vous apprendre. Je désire me
» marier, je renonce aux folies de la vie de gar-
» çon, et je veux désormais ne plus m'occuper
» que de ma femme et des enfants que le ciel
» m'accordera sans doute : ce doit être pour
» l'homme la plus douce félicité ! »

M. Duhaucourt, qui écoutait Girardière en se roulant dans sa robe de chambre et se caressant le gras de la jambe, se met à rire et répond :

« Mon ami, il faut vous marier si c'est votre
» fantaisie, et surtout si vous faites un bon ma-
» riage... j'entends une affaire d'argent, car il
» n'y a que celles-là de bonnes... Il faut placer
» son nom comme ses capitaux, à gros intérêt.

» — Je vous certifie que ce n'est nullement
» l'intérêt qui me guide dans la démarche que
» je fais aujourd'hui près de vous; mais j'ai eu
» le bonheur de me trouver plusieurs fois, dans
» le monde, aevc mademoiselle votre fille ; elle

» me plaît beaucoup... et c'est pourquoi je viens
» aujourd'hui vous demander sa main. »

M. Duhaucourt se redresse sur son divan, pose ses pieds à terre, et, regardant Girardière comme un homme que l'on n'a pas encore bien vu, et qui mérite d'être connu, lui dit d'un ton qui n'est plus celui de la plaisanterie :

« C'est la main de ma fille que vous venez
» me demander ?

» — Oui, monsieur, c'est sa main.

» — Ah diable!.. c'est bien différent... je ne
» m'y attendais pas... Mais alors ceci devient
» une grande affaire et mérite toute notre atten-
» tion. Je vous avoue que je vous connais très-
» superficiellement.... je vous croyais dans le
» monde... une petite position bourgeoise...
» mais, d'après la proposition que vous venez de
» me faire, j'ai tout lieu de croire que je me suis
» trompé, et je suppose que votre fortune est au
» moins égale à la mienne... Excusez-moi, mon
» cher monsieur Girardière, d'en avoir agi un
» peu légèrement avec vous. »

Girardière ne sait trop que répondre ; ce début l'embarrasse : cependant il serre avec effusion dans les siennes la main que M. Duhau-

court lui présente. Ensuite celui-ci le regarde entre les deux yeux, et reprend :

« Entre gens de notre position, on va tout » de suite au but : voyons, de combien se com- » pose votre actif, tant en immeubles qu'en » espèces ? »

Girardière r'avance ses besicles sur son nez, et passe sa main sur le haut de sa tête, en répétant :

« Mon actif... c'est mon actif que vous vou- » lez connaîre ? que vous me demandez ?

» — Sans doute ! autrement dit, votre fortune, » ce que vous possédez... L'actif est ce qu'on » a, le passif ce qu'on doit ; tout le monde sait » cela.

» — Oh ! pour du passif, je n'en ai pas du » tout !.. je m'en flatte, je ne dois pas un sou.

» — Cela ne serait encore rien. Ayez un actif » de cinq cent mille francs et devez-en six cent » mille ! Cela ne vous empêche pas d'être pos- » sesseur de cinqt cent mille francs, parce » qu'on ne paie pas tout ce qu'on doit... Il y a » manière de s'arranger. Enfin combien avez- » vous ?

» — J'ai mille écus de rente ! » répond Girar-
» dière en grossissant sa voix.

Duhaucourt avance la tête en disant :

« — Je n'ai pas bien entendu, ou j'ai mal
» compris.

» — J'ai l'honneur de vous dire que j'ai trois
» mille francs de revenu sur le grand livre. »

Duhaucourt se laisse retomber en arrière sur son divan, remet ses pieds sur les coussins et se tortille dans sa robe de chambre en riant aux éclats.

« — Ah! ah! ah!... La plaisanterie est ex-
» cellente... moi qui avais pris la chose au sé-
« rieux.... ah!.. ah!.. ah!... c'est fort drôle...
» ce diable de Girardière, je ne vous savais pas
» farceur à ce point-là... c'est fort plaisant !....

» — Comment, farceur, » répond Théophile, en relevant la tête d'un air piqué.. « Mais je ne
» plaisante pas du tout... j'ai mille écus de rente.
» Il me semble que pour un homme ce n'est
» déjà pas mal. Je ne m'informe pas de combien
» sera la dot de mademoiselle votre fille ; je vous
» demande sa main, cela me suffira.

» — Ah! ah! ah!.. très-joli... très-amusant!

» ma fille qui a deux cent mille francs en ma-
» riage épouserait monsieur qui n'a rien... c'est
» délicieux!

» —Comment, rien je viens de vous énumérer.

» — Ou à peu près... Oh! je vous dis que
» vous êtes très-amusant quand vous le voulez.
» Je parie que tout ceci est le résultat d'une ga-
» geure que vous avez faite.

» — Monsieur, » dit Girardière en se levant,
« il n'est point question de gageure... si ma
» proposition ne vous convient pas, ce n'est pas
» une raison pour me rire au nez... Je n'aime
» pas que l'on se moque de moi.

» — Oh! oh!... délicieux... très-bien dit...
» C'est un proverbe que vous me jouez, n'est-ce
» pas? Ma fille, votre femme... mais, mon pau-
» vre garçon, il faudrait mettre tout votre capi-
» tal dans la corbeille de mariage! Vous ferez
» mieux de prendre des actions pour une nou-
» velle entreprise que je vais former.

» — Merci, je sors d'en prendre, » répond
Girardière d'un air ironique; et, enfonçant son
chapeau sur sa tête, il quitte le salon, tandis
que M. Duhaucourt continue de rire en se rou-
lant sur son divan.

CHAPITRE V.

TROP LAID.

—

« Ces gens à argent sont insociabes ! » se dit Girardière en sortant de chez M. Duhaucourt.
» Ils ont le cœur sec ! l'âme sordide. Peu leur
» importe le bonheur de leurs enfants ! ils ne
» connaissent que l'or ! *Auri sacra fames !...*
» comme dit Virgile, je crois !... Après tout je
» m'adressais mal... je n'aurais pas été heureux
» dans cette famille-là ; moi qui ai les goûts
» simples, les habitudes modestes !.. Il m'aurait
» fallu recevoir... traiter, avoir un grand train
» de maison... non, ce n'est pas là ce qu'il me
» faut !

» Heureux qui dans le sein de ses dieux domestiques !... »

» Je ne sais plus le reste... je vais m'adresser

» à une femme d'une fortune modeste, qu'elle en
» ait autant que moi, ou à peu près, et ce sera
» bien suffisant! Ce M. Duhaucourt me dégoû-
» terait de la richesse.»

Et huit jours ne s'étaient point écoulés que Théophile Girardière, toujours en noir et parfaitement ganté, se présentait chez madame Belleville.

Madame Belleville était veuve d'un ancien officier, qui ne lui avait laissé qu'une modeste fortune et une fille tout aussi modeste. Née de parents forts riches, madame Belleville avait résisté à leur volonté, qui était de la marier à un capitaliste pour suivre le jeune officier qui lui plaisait; elle avait été déshéritée; mais l'amour de son époux lui avait tenu lieu de tout, et, depuis sa mort, qui datait déjà de plusieurs années, elle ne cessait pas de le pleurer. Madame Belleville était excessivement sentimentale; elle adorait sa fille; et elle ne voulait la donner qu'à un homme qui l'idolatrât. Ce n'était point un sentiment sage, une passion raisonnable qu'il fallait laisser paraître pour captiver cette tendre mère; tout ce que le romantisme a de plus extravagant, voilà ce qui char-

mait madame Belleville, qui passait sa vie à parler de ses amours passées, à pleurer et à pr ndre du tabac.

Girardière est introduit dans une petite chambre dont la tenture sombre inspire la tristesse. Dans une chaise longue, près du feu, madame Belleville est assise ; elle tient dans une main une tabatière, dans l'autre un mouchoir, et derrière elle sont deux autres mouchoirs de précaution.

Madame Belleville a au moins cinquante-cinq ans ; ses yeux sans cesse humectés de larmes, son nez continuellement bourré de tabac, ont beaucoup gâté sa physionomie, et son costume, mêlé de noir, de jais et de pleureuses, ne contribue pas peu à lui donner l'aspect d'une magicienne ou d'une tireuse de cartes.

Girardière s'est incliné profondément en ayant bien soin de regarder autour de lui s'il n'y a pas quelque chien que sa présence puisse effrayer ; mais il n'en aperçoit pas, et va s'asseoir sur un siége que lui indique la maîtresse du logis en poussant un profond soupir.

» — Vous venez me voir, monsieur Girar-
» dière, » dit la veuve en tendant la main au

nouveau-venu : « ah ! c'est bien aimable à » vous... vous venez mêler vos larmes aux » miennes et m'aider à semer des fleurs sur sa » mémoire... Hélas ! il y a bientôt quatorze ans » qu'il est mort, ce cher ami... hi, hi, hi !.. il » aurait maintenant soixante-trois ans !.. »

Madame Belleville pleure, se mouche et prend du tabac.

Girardière, un peu ému par ce début, cligne des yeux, pour avoir l'air attendri, et tâche d'entrer en matière.

« Madame !.. votre douleur est très-respec- » table, certainement... je la partage ; mais ce- » pendant, après quatorze ans... d'ailleurs, vous » avez une fille... une fille qui est très-belle, » très-intéressante !

» — Je le sais bien, monsieur ; mais une » fille n'est pas un mari... mon mari était un » amant... qui m'avait enlevée, car j'ai été en- » levée, mon cher monsieur ! Nous sommes » partis au milieu de la nuit, par un temps af- » freux ! en voiture, il est vrai... mais au milieu » de la route nous avons versé... et il me tenait » dans ses bras. Il ne m'aurait pas lâchée pour

» tout l'or du monde ! C'est qu'il m'aimait, cet
» homme-là !.. »

Madame Belleville prend du tabac, se mouche et pleure.

Girardière porte son mouchoir à ses yeux pour essuyer ses besicles, et reprend :

« Madame, un motif bien puissant m'amène
» près de vous : je désire me marier ; je renonce
» aux folies de la vie de garçon ; je veux désor-
» mais ne plus m'occuper que de ma femme et
» des enfants que le Ciel m'accordera sans doute.
» Ce doit être pour l'homme la plus douce féli-
» cité ! et j'ose me flatter que...

» — Ah! vous avez envie de vous marier,
» monsieur Girardière ; vous êtes donc amou-
» reux, passionnément amoureux? car je ne
» comprends pas le mariage sans l'amour, moi !
» il faut beaucoup d'amour !..

» — Madame, je serai très-amoureux... quand
» j'aurai le consentement des parents de la per-
» sonne.

» — Vous serez amoureux quand vous aurez
» le consentement des parents... c'est-à-dire
» que votre cœur attend la permission d'une
» mère ou d'un oncle pour s'enflammer ! Vous

» vous dites : Je serai amoureux, comme on se » dit : Je dînerai bien tantôt, si je fais une pro- » menade auparavant ; ou je m'amuserai ce soir » au spectacle, si tel acteur joue ! Ah ! fi ! mon- » sieur, fi !.. vous ne vous doutez pas de ce que » c'est que l'amour... vous profanez ce mot, » monsieur !.. Ah ! c'est mon mari qui était » amoureux, lui !.. Il aurait été capable de tout » si j'avais refusé de répondre à sa flamme !.. » Le fer, le feu, le poison... il aurait tout em- » ployé !.. A la bonne heure, voilà ce que j'ap- » pelle aimer, moi... et si jamais je marie ma » fille, il faudra qu'on l'aime comme cela, ou » on ne l'aura pas : voilà mon dernier mot. »

Girardière voit qu'il faut le prendre sur un autre ton pour se faire agréer : il se met alors à pousser des soupirs tels que cela fait voltiger dans la chambre la cendre du foyer ; puis il passe sa main dans ses cheveux, afin d'y mettre du désordre et de se donner l'air plus romantique ; enfin il porte une de ses mains à son front, en se frappant d'un air convulsif. Tout cela intéresse la veuve, qui lui offre du tabac, en lui disant :

« Voyons, mon cher ami... je me suis peut-

» être trompée, ou vous vous êtes mal expliqué :
» votre agitation, vos soupirs m'intéressent ;
» contez-moi vos souffrances : de qui êtes-vous
» amoureux, mon cher Girardière ?

» — De mademoiselle votre fille, que je viens
» vous demander en mariage... et que j'ido-
» lâtre !

» — Ma fille !.. Comment, vous êtes amou-
» reux de ma Cœlina ?.. — Passionnément, ma-
» dame ! — Passionnément. C'est très-bien, et
» si je vous la refuse ? — J'en mourrai de cha-
» grin, madame ! — De chagrin... Hom !.. mon
» ami, on est quelquefois bien lent à mourir de
» chagrin... Il y a des personnes qui traînent
» leur chagrin jusqu'à quatre-vingts et quelques
» années. J'aimerais mieux vous voir mourir
» d'une façon plus brusque. — Moi, madame
» je préfèrerais épouser mademoiselle votre fille.
» — Je le conçois. Elle n'aura qu'une faible dot.
» — Cela m'est égal, c'est elle que je veux. —
» C'est très-bien ceci... vous me rappelez mon
» mari... ce tendre ami, hi, hi, hi !.. Lui aussi
» ne voulait qu'une chaumière et mon cœur !..
» et du rosbeef à son dîner... Il tenait beau-
» coup au rosbeef !.. Enfin ma Cœlina partage-

» t-elle votre amour? — Je n'ai jamais osé le » lui déclarer, madame, et mes yeux seuls ont » dû lui apprendre le secret de mon cœur. — » Vos yeux seuls... c'est bien chevaleresque... » Vous êtes timide, mon cher monsieur, mais » je ne vous en blâme pas! Cela devient si rare » de nos jours! D'ailleurs, un sentiment pro- » fond peut rendre très-timide ou très-auda- » cieux; les extrêmes se touchent. Mon cher » défunt était très-audacieux, hi, hi, hi! Oh! » quel mari que celui-là!

» — Et si je plaisais à mademoiselle votre » fille?

» — Oh! alors je vous marierais... Je sais » trop ce que c'est que les tourments de l'amour » pour ne point y compatir. Je vais faire venir » Cœlina; j'observerai l'impression que lui cau- » sera votre vue... je la questionnerai : c'est la » candeur même, et il me sera facile de lire dans » son cœur. »

Madame Belleville fait dire à sa fille de se rendre près d'elle. Girardière jette un coup-d'œil dans une glace, rajuste son col, arrange ses cheveux, se frotte les joues pour se donner

des couleurs, et attend avec impatience l'arrivée de mademoiselle Cœlina.

La jeune fille entre dans la chambre de sa mère en suçant un bâton de sucre d'orge ; mademoiselle Cœlina n'avait rien de romantique dans les manières et dans la figure ; elle salue M. Girardière en riant, casse son sucre d'orge et va en offrir la moitié à sa mère en lui disant : « Il est bien bon... il est au citron... c'est » Hélène qui me l'a donné ; il vient de Rouen, » je crois.

Madame Belleville refuse le sucre d'orge, et dit tout bas à Théophile : « Votre vue ne lui a » causé aucune sensation.

» — N'importe, madame, veuillez lui dire » quelques mots pour moi, je vous en supplie. »

Madame Belleville fait signe à sa fille et lui parle à l'oreille. Mademoiselle Cœlina se retourne alors pour regarder Girardière, puis elle part d'un éclat de rire et sort en courant de la chambre après avoir dit quelques mots à sa mère, qui veut en vain la retenir.

L'homme à marier ne sait que penser de la disparition soudaine de la jeune fille ; il se rap-

proche de sa mère et lui dit : « Eh bien, ma-
» dame ? »

Avant de répondre, madame Belleville fouille dans son sac ; elle en sort des binocles qu'elle porte à ses yeux, et, regarde attentivement Girardière, en murmurant entre ses dents :

« C'est vrai... Cœlina a raison... si je vous
» avais regardé plus tôt avec mes binocles, j'au-
» rais répondu pour elle... mais j'ai tant versé
» de larmes depuis quelque temps que ma vue
» s'est extrêmement affaiblie ; j'y vois à peine
» sans binocles, et je vous croyais beaucoup
» mieux ! je vous croyais même assez bien...
» oh ! ma vue baisse tous les jours, je m'en
» aperçois aujourd'hui.

» — Madame, que veut dire tout cela ?.. —
» Cela veut dire, monsieur, que ma fille ne veut
» pas vous épouser parce qu'elle vous trouve
» trop laid !.. Et, en vérité, elle a raison. Il est
» impossible que vous inspiriez de l'amour à
» une jeune fille !.. Si j'avais pris mes binocles
» à votre arrivée, je vous aurais dit cela tout
» de suite. Croyez-moi, monsieur Girardière,
» renoncez à l'espoir de faire un mariage d'a-

» mour, faites un mariage de convenance, mais » cessez de penser à ma fille !.. »

Girardière n'a pas attendu tranquillement la fin de ce discours ; il s'est levé, s'est promené dans la chambre, a pris son chapeau et répond en s'efforçant de rire :

« Ma foi, madame, si mademoiselle votre » fille me trouve laid, je vous prie de croire » que cela m'affecte peu, car, après tout, je » n'en ai jamais été amoureux, et je trouverai » sans peine des femmes qui me rendront plus » de justice, qui m'apprécieront mieux. »

Et Girardière s'éloigne en se disant : « La » fille est aussi folle que la mère ! »

CHAPITRE VI.

TROP VIEUX.

—

« Que l'on trouve que je n'ai pas assez de » fortune!.. passe encore!.. » se disait Girardière en réfléchissant à sa visite chez madame Belleville : « mais que l'on vienne me dire que » je suis laid!.. c'est absurde!.. C'est un pré- » texte pour m'éconduire!.. Ah! pourquoi ai-je » fait peur au petit chien de madame Grandvil- » lain, j'aurais épousé sa fille... Elle ne me » trouvait pas laid, cette jeune personne. et les » parents me trouvaient assez riche! Mais il y » a encore beaucoup de femmes à marier dans » le monde... et, comme dit ma respectable » mère, je n'ai que l'embarras du choix... Ce- » pendant voilà plusieurs choix qui m'échap- » pent. C'est une fatalité! »

Pendant plusieurs jours, Girardière flotte indécis sur la nouvelle demande qu'il veut faire; enfin, il se rappelle une maison dans laquelle il allait souvent avant de se lancer dans le grand monde, une maison de bons bourgeois tout ronds, tout francs, tout sans façons; de ces gens chez lesquels on ne peut pas aller faire visite sans qu'ils vous retiennent pour dîner, et qui, à table ne sont point satisfaits si vous ne vous donnez point une indigestion.

Cette maison était celle de M. Lapoucette, ancien tabletier retiré; elle se composait du père, de la mère, de deux tantes et de trois filles; les demoiselles étaient encore fort jeunes lorsque Girardière était commensal de la maison. Mais, depuis cinq ans environ qu'il a cessé d'y aller, ces jeunes filles ont dû grandir. Elles avaient alors, l'une onze ans, l'autre treize et la plus âgée quatorze : cinq ans en ont fait des femmes qui doivent être bonnes à mettre en ménage.

« Il y en a peut-être une ou deux de mariées, » se dit Girardière, « mais il n'est pas probable » qu'elles le soient toutes. Autant que je me » rappelle, elles étaient toutes trois fort gentilles;

» l'âge n'aura fait que développer leurs grâces...
» Ma foi, je prendrai celle qui sera libre; on
» m'aimait beaucoup dans cette maison-là...
» chez ce bon Lapoucette ; retournons-y : c'est
» une idée que je suis fâchée de n'avoir pas eue
» plus tôt. »

Après avoir fait sa toilette de cérémonie, Girardière se rend chez son ancien ami Lapoucette.

C'est une tante qui lui ouvre la porte ; elle s'écrie en le voyant : « Je crois vraiment que
» c'est M. Girardière !..

» — Lui-même, ma chère dame...

» — Oh ! quel miracle de vous voir !.. Lau-
» rence ! Anna ! Cécile ! mes sœurs... c'est
» M. Girardière !.. »

« — C'est M. Girardière ! » répète-t-on de tous côtés, et bientôt la famille accourt. Les sœurs, la mère, le père, les enfants, chacun s'empresse de venir recevoir l'ancien ami, de lui prendre la main, de la presser avec amitié, en lui faisant d'aimables reproches de son long oubli. Il semble que l'enfant prodigue soit revenu et que l'on veuille tuer le veau gras, car déjà le maître de la maison s'est écrié :

« Tu dîneras avec nous... oh! tu dîneras » avec nous... nous te tenons ; non, nous ne te » laisserons pas partir. Ma femme, soigne le » dîner... fais-nous quelques friandises : Girar- » dière était gourmand, il doit l'être toujours : » ce sont de ces qualités qui ne font qu'aug- » menter avec le temps. La gourmandise ne » nous trahit jamais.

» — Mon ami. mon cher ami ! » dit Girardière en portant sa main à ses yeux, « je suis » si touché... si flatté de votre réception... qu'en » vérité... je crois que...

» — Allons, ne fais pas de bêtises... viens te » chauffer, ça vaudra mieux que de pleurer, » et ici nous avons plutôt l'habitude de rire. »

M. Lapoucette était un petit homme, très-gros, très-coloré, et dont l'abord annonçait la santé et la bonne humeur ; il fait asseoir Girardière, en lui disant :

« Tu as été cinq ans à peu près sans venir » nous voir... c'est que tu n'as pas pu, n'est-ce » pas ? je ne t'en ferai point d'autres reproches ; » nous ne nous sommes pas quittés fâchés, » nous nous retrouvons bons amis. C'est comme » ça qu'il faut se traiter quand on s'aime. Main-

» tenant, sois ici comme si tu n'avais pas cessé
» d'y venir.

» — Mon cher Lapoucette, sois bien per-
» suadé que mon amitié est restée toujours la
» même !

» — Je n'en doute pas, mon ami ; mais par
» exemple ton visage n'est pas resté comme ton
» amitié.. tu as vieilli... oh ! tu as beaucoup
» vieilli... tes cheveux sont couchés chez Pi-
» card... Eh ! eh !... tu sais toujours mon vieux
» mot... tu as beau ramener sur ton front les
» dix-sept qui te restent !.. tu bats le rappel...
» eh, eh, eh !... »

Girardière se pince les lèvres en répondant :

« Je ne sais pas si j'ai vieilli... mais je sais
» que je me porte très-bien ; ma santé est déli-
» cieuse.

» — Eh bien ! mon ami, c'est le principal.
» D'ailleurs est-ce que nous ne vieillissons pas
» tous ? n'est-ce pas la loi commune !.... Et ta
» mère, vit-elle encore ?

» — Certainement !... elle vit toujours.

» — Elle doit être bien âgée !..... bien cas-
» sée !...

» — Mais non, elle se porte fort bien.

» — Tant mieux ; tant mieux ; mais ce sont » mes filles qui sont changées depuis cinq » ans !... Elles, par exemple, ça ne les a pas » enlaidies..... au contraire. Mesdemoiselles, » venez donc..... approchez donc, que mon » ami Girardière renouvelle connaissance avec » vous. »

Les trois demoiselles Lapoucette s'empressent de venir près de leur père et adressent un sourire aimable à l'ancien ami de la famille, qui plus d'une fois les a fait sauter sur les genoux et leur a donné des bonbons.

Girardière reste en admiration devant les jeunes personnes, et le papa s'écrie d'un air de fierté :

» Elles ne sont pas mal, n'est-ce pas?

» —Ces demoiselles sont ravissantes, éblouis- » santes !...

» — Oh ! ravissantes ! tu vas tout de suite » nous chercher ces mots dont on se sert dans » le monde, lorsqu'on veut mentir. Elles sont » gentilles, et de plus feront de bonnes ména- » gères, voilà l'essentiel, selon moi.

» — Oh ! oui, mon ami ! tu as raison ! c'est

» le point capital... c'est à cela que l'on doit » tenir. »

En disant cela, Girardière roulait ses yeux gris-vert sur les trois jeunes filles, ne sachant pas encore à laquelle il donnerait la préférence.

Le papa prend la main de sa fille aînée en disant :

« Voilà Laurence... qui a dix-neuf ans. Oh! » c'est une fille raisonnable qui se charge de » gronder ses sœurs quand elles ne travaillent » pas... très-bonne enfant du reste, et faisant » les confitures parfaitement... Te souviens-tu » comme elle était mauvaise étant petite?... Un » jour sa mère voulait la fouetter ; tu demandas » sa grâce... il y a environ seize ans de cela... » oh! oui, il y a au moins seize ans!

» — Mademoiselle ressemble beaucoup à sa » mère! » s'écrie Girardière, pour ne pas s'appesantir sur les souvenirs d'anciennes dates et pour changer la conversation.

« — Tu trouves?... Ce n'est pas mon avis. » Voici Anna... l'espiègle Anna... elle va sur ses » dix-huit ans!... Te rappelles-tu quand tu dî» nais ici et qu'elle commençait à marcher, elle

» te faisait endêver; elle voulait toujours être » dans tes bras. Ah! elle était moins lourde » alors.

» — Mademoiselle te ressemble. Oh! c'est » toi... c'est ton expression... c'est même ton » nez!...

» — Par exemple! moi qui suis rond et très-» coloré, et Anna a le visage ovale, le teint » pâle... Je ne sais où tu prends tes ressem-» blances. Voici maintenant mademoiselle Cé-» cile... La méchante Cécile!... Eh, eh! elle » était très-volontaire étant petite. Elle a eu » avant-hier quinze ans... Mais tu dois savoir » son âge, car tu étais à son baptême... T'en » souviens-tu, mon vieux?

» — Tu crois que j'étais...

» — Oui, oui, tu as même mangé des dra-» gées... à te faire mal!... Eh eh!... dis donc, » Girardière, comme ça nous pousse tout » cela!... »

Girardière trouve que son ami fait des réflexions tout-à-fait inutiles, aussi change-t-il toujours la conversation.

» — Ces demoiselles sont toutes trois très-

» bien, et tu n'a pas encore songé à les ma-
» rier ?

» — Oh ! si fait, j'y songe bien quelquefois...
» mais cela n'est pas facile, quand on n'a point
» de dot à donner... Eh ! ma foi j'en suis bien
» faché, mais je n'en puis pas donner à mes en-
» fants, car je n'ai que juste ce qu'il me faut
» pour vivre. Les parents qui se dépouillent de
» tout pour leurs enfants sont des sots et se pré-
» parent de grands chagrins pour leur vieillesse.
» On prendra mes filles pour elles, ou on ne les
» prendra pas, voilà tout !

» — On les prendra, mon cher Lapoucette ;
» il se présentera des maris, garde-toi d'en dou-
» ter.

» — En attendant, allons nous mettre à
» table. »

On place Girardière entre mesdemoiselles Laurence et Anna ; c'étaient les deux aînées. Les filles de M. Lapoucette sont remplies de prévenances pour l'ancien ami de leur père. C'est à qui dans la maison lui témoignera le plus d'amitié. Le papa lui verse sans cesse à boire, la maman veut continuellement emplir son assiette ; Laurence lui passe le sel, Anna craint

que les pieds de la table ne le gênent, et la petite Cécile lui offre en riant des cornichons ou de petits ognons.

Il n'est pas jusqu'aux deux tantes, qui ont chacune passé la cinquantaine, qui font avec soin fermer les portes derrière lui, et lui demandent s'il veut un petit tabouret sous ses pieds, s'il ne sent pas de vent coulis.

Girardière ne sait auquel entendre, et il se dit :

« Les bonnes gens!... quelle charmante fa-
» mille!... les demoiselles n'ont point de dot,
» c'est vrai, mais elles ont des grâces, de l'a-
» mabilité, des talents et surtout des qualités...
» Ensuite je connais Lapoucette, c'est un gail-
» lard qui est à son aise. Il ne veut rien donner
» à ses filles... mais enfin, à sa mort, elles au-
» ront toujours quelque chose! ça ne peut pas
» leur manquer. »

Girardière oubliait qu'il était du même âge que son ami Lapoucette, et que, par conséquent c'était bien téméraire à lui de fonder des espérances sur son héritage... Mais, ainsi que nous l'avons dit en commençant cette véridique histoire, Théophile Girardière ne voulait

avoir que trente ans ; il avait la prétention d'être toujours jeune, et il avait fini par se le persuader à lui-même : semblable en cela à ces gens qui, à force de débiter des mensonges, les adoptent eux-mêmes pour des vérités.

Les demoiselles Lapoucette étaient toutes trois fort aimables et surtout fort gaies... L'une en riant, montrait des dents rangées comme des perles, l'autre avait des yeux dont l'expression était tout-à-fait piquante; enfin la dernière avait une voix si douce, que l'on se sentait ému rien qu'à l'entendre parler.

Girardière portait sans cesse ses regards de l'une à l'autre des trois demoiselles, en se disant :

« Demanderai-je l'aînée... la petite est bien » séduisante... Mademoiselle Anna me comble » de petits soins... C'est bien embarrassant! Oh! » si nous étions en Turquie, je les épouserais » toutes les trois !

» — Mais tu ne bois ni ne manges, » disait M. Lapoucette, surpris des distractions de son ancien ami. « Autrefois tu allais mieux que » ça,,, à quoi diable penses-tu donc?,,, tu regar-

» des au plafond... est-ce que tu as mal aux » dents ?...

» — Non, mon cher ami, je n'ai mal nulle » part... et je t'assure que je dîne fort bien... » Tes filles sont si aimables pour moi!... Je » suis dans l'enchantement.

» — Ce n'est pas cela qui doit t'empêcher de » manger... Ah! jadis, tu étais un si bon con» vive. Te rappelles-tu quand nous dînions en» semble à la *Renommée des pieds de mouton*... aux » *Vendanges de Bourgogne;* alors ce n'était » qu'un simple marchand de vin traiteur... » Nous y allions très-souvent le dimanche... il » y a vingt-cinq ans de cela... je crois même » qu'il y en a vingt-sept...

» — Je demanderai encore un peu de vo» laille! » s'écrie Girardière, qui est décidé à se faire du mal plutôt que de laisser son ami lui rappeler des faits de leur jeunesse.

Et Théophile se remet à manger en disant : « Excellente volaille... délicieuse bête... par» faitement cuite... »

Et comme Lapoucette s'obstine à chercher ses dates et répète encore : « Il y a au moins vingt-

» sept ans... car je n'étais pas marié... c'est bien
» avant...

» — A boire... s'il vous plaît? Je vous de-
» manderai à boire!... » crie Girardière en tendant son verre; « votre vin est bon... Oh! il est
» très-bon... je m'y connais...

» — A la bonne heure donc! voilà que tu te
» mets en train, » dit Lapoucette en versant à son ami.

Et le pauvre Girardière avale en se disant : « S'il continue de nous parler de ce que nous
» avons fait autrefois... Certainement, je me
» donnerai une indigestion. »

Enfin le dîner est terminé. On passe au salon. Mademoiselle Laurence touche agréablement du piano; Anna montre de ses dessins; Cécile chante avec beaucoup de goût. Girardière est émerveillé, transporté, et il se gratte le front en se disant : « Mais laquelle choisir...
» Ah! Dieu! si la polygamie n'était pas défen-
» due!... Mais il faut me décider, et sans tarder,
» car on pourrait bientôt venir demander celle que j'aurais choisie. »

Vous voyez que Théophile était bien persuadé qu'il n'avait qu'à choisir, et cependant

les refus qu'il avait déjà essuyés auraient dû le rendre moins confiant, moins présomptueux ; mais l'expérience ne corrige pas toujours les hommes ; ils sont trop souvent incorrigibles.

« Naturam expellas furca tamen usque recurret. »

A force d'avoir considéré, examiné, lorgné les demoiselles Lapoucette, Girardière se décida, et ne pensez pas que ce fût pour l'aînée, ce qui du moins eût été plus raisonnable ; non, il se dit : « Décidément j'épouserai Cécile... » elle est délirante ! »

Et, s'approchant de son ancien ami, Girardière lui dit à demi-voix, et d'un ton très-ému :

« — Je voudrais bien... j'aurais bien envie » de...

» — Mon cher ami, » répond M. Lapoucette en l'interrompant, « on va te donner une lu- » mière, et t'indiquer où c'est.. Je devine ce » que tu cherches...

» — Ce n'est pas cela du tout, mon cher La- » poucette, je voudrais causer un moment avec » toi... Passons un instant dans ton cabinet..,

» ou dans ta chambre à coucher, si tu n'as » pas de cabinet, ou dans ton antichambre...

» — Est-ce que tu es indisposé?... veux-tu » un verre d'eau sucrée?... désires-tu que l'on » te fasse du thé?

» — Mais non, non, encore une fois; je te » répète que je désire te parler d'une chose fort » importante, et qu'il faut d'abord en causer » entre nous. »

Lapoucette, fort étonné, et ne comprenant pas ce que son ancien ami peut avoir à lui dire en secret, prend une lumière et passe avec lui dans une autre pièce. Là, il le regarde d'un air inquiet et lui dit :

« — Voyons, qu'est-ce que c'est..... est- » ce qu'on veut réduire les rentes à deux pour » cent?

» — Il n'est pas du tout question de cela. » C'est de moi d'abord que je désire te parler. » Écoute, mon cher Lapoucette, depuis que » nous ne nous sommes vus, il s'est fait en moi » quelques changements...

» — Oui, je t'ai trouvé changé... tu as la » patte d'oie.

» — Ce n'est pas cela du tout. Fais-moi le

» plaisir de m'écouter. Tu n'ignores pas que je » fus longtemps un peu étourdi... un peu vo- » lage... Enfin le beau sexe me faisait faire mille » folies, mille extravagances !

» — Je ne m'en souviens pas ; c'est égal, va » toujours.

» — Eh bien ! mon ami, je ne suis plus ce » *Joconde*, ce *Faublas* qui ne pensait qu'aux » plaisirs ; je suis devenu plus posé, plus raison- » nable... je suis même très-posé !

« — Parbleu ! avec l'âge il faut bien s'a- » mender.

« — Fais-moi donc le plaisir de me laisser » m'expliquer. Je vais aller droit au but, mon » cher Lapoucette... *Je désire me marier, je re-* » *nonce aux folies de la vie de garçon, et je veux* » *désormais ne plus m'occuper que de ma femme et* » *des enfants que le ciel m'accordera sans doute :* » *ce doit être pour l'homme la plus douce féli-* » *cité.*

« — Ah ! tu veux te marier !... Ma foi ! tu » ne feras pas mal... il me semble qu'il est bien » temps que tu y penses, mais je ne vois pas » pourquoi il fallait mettre tant de mystère pour » me dire cela.

« — Tu vas le voir, Lapoucette... tu vas le » comprendre. Je ne tiens pas à la fortune, » moi, j'ai de quoi nourrir une femme, mais je » veux en prendre une qui me plaise, à qui je » plaise, et...

« — Qui te plaise, c'est possible, mais à qui » tu plaises, ce sera plus... plus difficile, mon » vieil ami.

« — Lapoucette, veux-tu m'écouter : je » viens de faire mon choix, je viens de trouver » celle qui doit embellir mon existence... et » c'est pourquoi je te demande la main de ta fille » Cécile, de la ravissante Cécile! »

M. Lapoucette ouvre de grands yeux et regarde son ami en s'écriant :

« — Ah! bah!... est-ce sérieusement que tu » parles?

« — Très-sérieusement : donne ton consen- » tement et dès demain nous nous occuperons du mariage.

« — Tu veux épouser une de mes filles, toi, » Girardière ?

« — Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela?

« — Ce qu'il y a d'étonnant!... mais tu n'y

» penses pas, mon pauvre ami!... tu es trop
» vieux pour mes filles.

« — Trop vieux! c'est toi qui ne sais ce que
» tu dis. Je suis dans la force de l'âge.

« — Tu as cinquante ans, pour le moins.

« Ça n'est pas vrai... je n'en ai pas encore
» tout-à-fait quarante-neuf.

« — Et tu veux prendre pour femme une
» jeune fille de quinze ans, car tu choisis juste-
» ment la plus jeune... ah, ah, ah, tu es fou,
» mon vieil ami, tu es fou!

« — Eh bien, écoute, Lapoucette; si tu
» crois ta petite Cécile encore un peu jeune,
» j'épouserai la seconde, mademoiselle Anna;
» elle me convient beaucoup aussi.

« — Mais Anna n'a que dix-huit ans... songe
» donc que dans dix ans elle sera bien jeune
» encore, et toi...

« — Voyons; aimes-tu mieux me donner
» l'aînée? ça m'est égal, je prendrai l'aînée, elle
» me convient parfaitement.

« — Il me paraît qu'elles te conviennent tou-
» tes... Ah, ah, ce pauvre Girardière qui veut
» être mon fils.

« — Je ne pensais pas que tu aurais été fâché

» de me voir dans ta famille, » répond Théopile d'un air piqué.

« — Fâché! non, sans doute... et si tu avais » seulement quinze ans de moins... vingt ans » de moins même.

« — Ainsi, tu me refuses pour gendre?

« — Ah, c'est que ça me semble si drôle de » te voir me demander une de mes filles... mais » je ne te refuse pas... oh! je ne te refuse pas, » je m'en garderais bien.

« — Ce cher Lapoucette!... » Et Girardière prenait la main de son ami et la pressait avec effusion.

« Si l'une de mes filles veut de toi... je vous » marie volontiers... mais ce sont elles qui te » refuseront, mon vieux... eh, eh... ce sont » elles qui diront non.

« — Lapoucette, fais-moi le plaisir de ne » point m'appeler mon vieux... d'abord, c'est » un mot très-commun... ensuite, je n'aime » pas cela.

« — Ah! tu crois que mes filles vont vouloir » de toi...

« — J'ose l'espérer; elles m'ont traité avec » tant de bonté, avec tant d'amabilité.

« — Parce qu'elles ont vu en toi un ancien
» ami de leur père; et tu as pris leurs petits
» soins, leur bon accueil pour des agaceries,
des coquetteries de femmes... Tu as pensé que
» tu avais fait leur conquête !... Ah! mon vieil
» ami, je t'aurais cru plus raisonnable. N'im-
» porte, je vais te présenter à ces demoiselles
» comme un aspirant à leur main, et ton affaire
» va se décider tout de suite.

« — Au moins n'aie pas l'air de plaisanter;
» songe, Lapoucette, que ma demande est sé-
» rieuse.

« — Sois tranquille, je suis bien sûr que ta
» proposition ne fera pas rire mes filles; mais
» je te promets de ne pas les influencer. Je te le
» jure, même. »

Le père de famille revient dans le salon avec son ami. Les trois demoiselles viennent folâtrer et rire près de Girardière; l'une veut le faire chanter, l'autre lui propose de danser un galop, la plus jeune veut qu'il la fasse tourner en tournant avec elle. Girardière est enchanté. Il regarde son ami d'un air qui veut dire : « Vois
» comme on m'aime!.. comme on me cajole!..

» Tes filles ont une autre manière de voir que » toi; on m'épousera très-volontiers. »

M. Lapoucette réclame un moment d'attention et dit d'un ton fort sérieux : « Mes enfants, » ce n'est pas seulement pour revoir d'anciens » amis que Girardière est revenu parmi nous. » Il a un autre but... il a formé un projet pour » se lier plus intimement à notre famille... enfin » il désire se marier et il m'a fait l'honneur de » me demander la main d'une de mes filles. »

Les trois jeunes personnes ne rient plus ; elles regardent leurs parents d'un air stupéfait ; elles se regardent entre elles ; il n'y a que Girardière qu'elles ne regardent plus.

M. Lapoucette semblait attendre une réponse de ses enfants, mais toutes gardaient un morne silence ; ce que l'on venait de leur annoncer les avait glacées. Enfin la plus jeune s'écrie au bout de quelques instants :

« Ah ! c'est pour rire tout cela... je suis bien sûre que c'est pour rire ; papa et monsieur ont » été dans l'autre chambre, où ils ont comploté » pour nous attapper. M. Girardière ne peut pas » se marier... se marier avec nous.

» — Mesdemoiselles, » dit Girardière en pre-

nant une pose académique, « je vous jure que » monsieur votre père vous a dit la vérité... Vous » êtes toutes trois charmantes... et comme il » me serait difficile de fixer mon choix, je pren- » drai pour épouse celle qui daignera accepter » ma main ; je l'accepterai aveuglément.

« — Ah bien ! ce ne sera pas moi, toujours ! » s'écrie la petite Cécile en faisant une moue fort comique.

Girardière se pince les lèvres et rassemble ses mèches de cheveux en tournant ses regards vers les aînés ; tandis que M. Lapoucette dit à sa plus jeune fille :

« Pour quelle raison, Cécile, ne voudrais-tu » pas épouser mon ami Girardière ?

» —Ah ! papa, parce que je ne veux pas pour » mari d'un homme qui pourrait être mon » grand-père. »

Girardière fait un bond sur sa chaise et tâche de rire en murmurant : « Ah ! ah ! mademoi- » selle plaisante ! »

M. Lapoucette fait ce qu'il peut pour conserver sa gravité en répondant : « Ton grand-père ; » ma chère amie... tu te trompes... ce n'est pas » qu'à la rigueur... enfin tu ne veux pas épouser

» Girardière, passons à une autre; Anna, la re-
» cherche de mon ami te sourit-elle ? réponds,
» ma fille. »

Mademoiselle Anna baisse les yeux et répond d'un air modeste, mais en appuyant sur ces mots : « M. Girardière est bien bon... de vou-
» loir m'épouser... mais cela ne se peut pas...
» parce que... je suis beaucoup trop jeune pour
» lui...

« — Ceci est mieux répondre, » dit Lapoucette, tandis que Girardière, déconcerté par ce second refus, porte des regards furtifs vers l'aînée des trois demoiselles.

« — Allons, Laurence, c'est à ton tour, » reprend M. Lapoucette, « veux-tu être la
» femme de mon ami Girardière ?... parle fran-
» chement, s'il te convient, je ne demande pas
» mieux que de vous unir. »

Mademoiselle Laurence répond d'un ton très-sec : « Par exemple !... moi, épouser mon-
» sieur !... est-ce que monsieur me ferait dan-
» ser, me promènerait, courrait avec moi dans
» la campagne? Je veux pouvoir m'amuser, rire
» avec mon mari... certainement monsieur est
» bien aimable, mais je veux un mari de mon

» âge à peu près, sans cela j'aime bien mieux
» ne pas me marier.

« — J'en suis bien fâché, mon cher ami, » dit Lapoucette en regardant Girardière d'un air un peu goguenard, « mais tu es repoussé » avec perte... tu vois que les avis ont été una-» nimes... cependant, si tu tiens absolument » à entrer dans ma famille, prends une de mes » sœurs... la plus jeune a cinquante-deux ans, » mais elle est fort bien conservée.

« — Merci, infiniment obligé! » répond Girardière en s'efforçant de sourire pour cacher son dépit.

« — J'espère que tout ceci ne t'empêchera » pas de continuer à venir nous voir, ajoute M. Lapoucette en prenant la main de son ami, « songe que ton couvert sera toujours mis chez » moi, et que mes filles te trouveront encore » très-aimable, pourvu que tu ne veuilles plus » les épouser.

« — Je ne l'oublierai pas, » répond Girardière. Puis, s'empressant ne prendre son chapeau, il prétexte un rendez-vous, et prend congé de la famille Lapoucette. Lorsqu'il est

dehors, il donne carrière à sa colère, et s'écrie :

« Tu peux m'attendre pour dîner !... J'ai été
» cinq années sans aller chez toi, mais il s'en
» écoulera davantage avant que tu me revoies..
» Famille d'imbéciles ! ils ne savent que rire et
» sans savoir pourquoi !... Ses filles sont trois
» petites coquettes et pas autre chose... Ah !
» tout cela ne vaut pas mademoiselle Grand-
» villain... Quel malheur que j'aie fait peur à
» Azor ! »

CHAPITRE VII.

TROP BÊTE.

—

Monsieur Girardière ne se tenait pas pour battu : il accusait toujours le sort, la destinée qui depuis sa plus tendre jeunesse lui avait été contraire lorsqu'il avait voulu triompher d'une belle. Elle supporte bien des choses, cette pauvre destinée, c'est toujours à elle que nous nous en prenons dans nos moments d'humeur, dans nos revers, dans les échecs que reçoit notre amour-propre; au lieu de nous avouer franchement à nous-mêmes que nous avons fait une sottise, que nous avons manqué de tact ou de finesse, nous aimons bien mieux faire une amère sortie contre ce destin, qui est sans doute bien innocent de nos malheurs; et nous ne nous rappelons jamais ces paroles de

saint Grégoire, qui devraient être gravées dans ote cœur :

» Quand il t'arrive une infortune, cherche » bien, et tu verras qu'il y a toujours un peu de » ta faute. »

Théophile Girardière, qui a sagement pris le parti de ne plus tenir à la fortune, puisque la fortune le dédaigne, se dit bientôt : Pourquoi tiendrai-je à la beauté? la beauté passe; un hasard, un accident, une maladie peuvent tout-à-coup changer un visage... cela se voit tous les jours, il y a même des femmes qui ont la petite vérole après avoir été vaccinées ! il ne faut donc compter que pour peu de chose les formes du visage. C'est à l'âme, c'est à l'esprit, au cœur, qu'il faut chercher des attraits durables, car le cœur, l'âme et l'esprit ne changent point.

Ce pauvre Théophile Girardière se trompait encore !... en se figurant que l'esprit ne change point, il n'avait pas étudié son siècle ; il ne lisait pas les journaux ; il ne causait point politique ; car alors il aurait vu qu'il n'y avait rien de plus versatile, de plus capricieux que l'esprit ! combien de nos grands génies écrivent aujourd'hui d'une façon et demain d'une autre,

combien d'avocats plaident le pour et le contre! combien d'auteurs sont aujourd'hui gais et demain tristes, et après-demain absurdes! Par conséquent, une femme peut être aimable lorsqu'elle est l'objet de tous les soins, lorsqu'on brigue comme faveur un seul de ses regards; puis cette même femme pourra devenir très-maussade, très-ennuyeuse, lorsque l'on aura cessé de s'occuper d'elle: un rien l'irritera, la moindre contrariété fera sortir de sa bouche des mots aigres, des plaintes, des récriminations! oh! ne vous fiez pas à l'esprit d'une femme!... s'il n'y a pas derrière lui un fonds de bonté qui le tempère.

Est-ce ensuite sur le cœur que vous croyez pouvoir compter!... Mais le cœur!... c'est ce que nous possédons de plus traître! de plus décevant!... souvent nous n'en sommes pas maîtres; nous croyons le diriger, et c'est lui qui nous conduit. Lorsque de bonne foi nous l'avons donné à quelqu'un, ne sommes-nous pas tout surpris de nous apercevoir un beau matin que, lui, s'est donné à un autre! Quand nous comptons sur sa fermeté, il nous manque; quand nous le croyons froid, il s'enflamme;

quand nous cherchons à lui imposer silence, il parle sans cesse et malgré nous. Ce n'est donc pas encore sur le cœur qu'il faut compter. Reste l'ame, que chacun définit à sa manière : *Éraristrate* la loge dans la membrane qui enveloppe le cerveau ; *Hippocrate* la place dans le ventricule gauche du cœur ; *Épicure* et *Aristote* prétendent qu'elle est dans tout le corps ; *Empédocle* et *Moïse* la croient dans le sang ; *Strabon* la veut entre les deux sourcils ; *Platon* la divise en trois parties : la raison dans le cerveau, la colère dans la poitrine, et les désirs voluptueux dans les entrailles. Les Grecs se sont beaucoup occupés de l'âme : *Parménidas* prétend qu'elle est du feu ; *Anaximandre* qu'elle est de l'eau, *Zémon* la compose de la quintessence des quatre éléments ; *Héraclidès* ne voit en elle que la lumière ; *Xénocrate*, un nombre ; *Thalès*, une substance toujours agissante, et *Aristote*, une entéléchie ; enfin, suivant le poète *Mallebranche*, nous ne connaissons notre âme que par la conscience !... C'est peut-être pour cela que peu de gens parviennent à savoir ce que c'est.

Girardière cherche une demoiselle, une

veuve ou une douairière qui ait de l'esprit. Il se dit : une femme d'esprit ne me refusera point. Tous ces gens qui ont rejeté ma demande sont des sots, à commencer par madame Grandvillain qui a la sottise de me préférer son chien. Adressons-nous à quelqu'un qui soit en état de m'apprécier, et, comme le dit ma respectable et honorée mère, on rendra justice à mes qualités, à mes agréments.

Théophile se souvient qu'il a été jadis en soirée chez madame de la Berlinguerie, et que madame de la Berlinguerie possédait une fille que l'on nommait Arabella. Cette jeune personne s'était annoncée de bonne heure comme devant être un prodige, une dixième Muse, une *Sapho* ou tout au moins une *Scudéri*. A l'âge de six ans, elle avait composé un compliment sans *a* pour la fête de son père; l'année suivante, elle avait fait un compliment sans *o* pour madame sa mère, et dit des choses fort aimables sans *u*, à son parrain. D'après cela, on avait cru qu'elle parviendrait à parler sans employer aucune espèce de lettres, ce qui certainement en eut fait une personne fort extraordinaire : quoique nous ayons à Paris un mar-

chand de nourolles qui s'exprime à peu près comme cela.

Girardière se dit : « Depuis quatre ou cinq ans que je n'ai vu mademoiselle Arabella de la Berlinguerie, son esprit n'a dû que croître et embellir. Comme nous nous entendrons!... Je ne suis pas un sot; je suis même assez passablement savant... moi, qui, dans mon adolescence, voulais apprendre le latin à ma bonne, à cette pauvre Tourloure!... Si mademoiselle Arabella veut faire sa rhétorique ou ses humanités, je suis parfaitement l'homme qu'il lui faut. »

Et un soir Girardière fait une toilette encore plus soignée que de coutume, car il se rapelle que chez Madame de la Berlinguerie régnait toujours un ton assez cérémonieux, puis il se dirige vers le Marais. C'est dans la rue des Trois-Pavillons que demeure la famille de mademoiselle Arabella. Cette famille se compose premièrement de monsieur de la Berlinguerie, petit vieillard septuagénaire, qui a passé une grande partie de sa vie à faire deviner des logogriphes, puis de la mère d'Arabella : c'est une femme d'une toute petite taille, si

petite que son époux semble presque grand à côté d'elle. Sa figure maigre, mais très-expressive ,ses yeux fauves qui brillent comme des escarbouches , enfin l'extrême mobilité de ses traits , lui donnent l'aspect de ces petites fées qui peuvent assément sortir d'un meuble et se cacher dans un potiron. Ajoutez à tout cela que madame de la Berlinguerie tient constamment à sa main, même pour se promener dans ses appartements, une canne à pomme d'ivoire, qui est aussi grande qu'une queue de billard, et avec laquelle elle frappe sur le parquet dans ses moments d'impatience , et vous ne serez point étonné que monsieur de la Berlinguerie , homme naturellement fort pacifique , s'arrête au milieu de ses phrases et perde le fil de ses discours lorsqu'il entend la redoutable canne dont le bout retentit sur le parquet. Mademoiselle Arabella avait été le premier fruit d'une union si bien assortie : cette jeune personne qui venait d'atteindre sa vingt-troisième année était plus grande à elle seule que son père et sa mère placés verticalement au-dessus l'un de l'autre (ce que les Bédoins appellent la pyramide humaine) : mademoiselle Arabella avait cinq pieds

six ou sept pouces, et son nez était parfaitement en analogie avec sa taille, ce qui devait beaucoup la gêner pour embrasser quelqu'un. Son teint était de la couleur de l'écorce d'orange ; son cou avait quelque chose de celui de l'autruche, et sa démarche beaucoup du laisser-aller de la girafe ; elle était d'une prodigieuse maigreur ; au maindre mouvement qu'elle faisait, on éprouvait la crainte qu'elle ne se cassât quelque chose. Tout enfin était pointu dans cette demoiselle, depuis son genou jusqu'à son coude, depuis son nez jusqu'à son esprit. Les heureuses dispositions qu'elle avait montrées dans son enfance s'étaient considérablement développées. A la vérité, elle employait des *o* et des *a* en parlant ; mais comme elle parlait !

Cependant Arabella n'était point l'unique fruit de l'hymen de ces respectables parents; un fils aussi leur était né, mais dix ans plus tard. Ce garçon, que l'on avait cru appelé à imiter, et peut-être à surpasser sa sœur, avait été nommé Philéosinus. A peine commençait-il à balbutier quelques mots, que sa sœur voulut lui apprendre à s'exprimer avec élégance, sa

mère à dire *nanan* sans *a*, et son père à deviner des logogriphes. Le petit Philéosinus se montrait fort rétif à tout ce qu'on voulait lui enseigner ; il ne semblait pas prendre goût aux jolies phrases de sa sœur ; il demandait à manger ou à boire comme un vil prolétaire, et ne comprenait pas même ce que c'était qu'une charade. La famille de la Berlinguerie y mit de l'entêtement ; elle avait résolu que le petit Philéosinus serait un génie, et on tourmenta tellement le petit garçon, qu'à l'âge de huit ans il devint complètement imbécile. Mais la famille ne se tint pas pour battue, elle prétendit que l'enfant était *inspiré*, et l'on eut l'air de le croire, parce que dans le monde bien élevé on est trop poli pour démentir les gens.

C'est dans cette famille que le pauvre Théophile Girardière a pensé à se chercher une épouse ; il y a des personnes qui auraient pris cela pour un acte de désespoir, mais lui qui voit tout en beau se persuade d'avance que son union avec la spirituelle Arabella doit assurer le bonheur de sa vie.

La famille de la Berlinguerie habite dans une vieille maison dont les murs noircis par le

temps pourraient presque rivaliser avec ceux de l'hôtel Cluny. Une grande porte cochère ouvre sur une cour immense, dans laquelle l'herbe peut, sans crainte, encadrer chaque pavé. Le concierge a sa loge tout au fond de la cour, ce qui fait qu'en entrant dans la maison, si la personne que vous allez voir est sortie, il n'en faut pas moins que vous fassiez deux fois toute la longueur de la cour pour vous en assurer. C'est surtout extrêmement agréable lorsqu'il pleut et que vous n'avez point de parapluie. Ce sont de ces bonnes inventions de nos ancêtres, auxquelles les amateurs du gothique trouvent très-mauvais que l'on veuille renoncer.

Girardière descend de cabriolet, car il n'a pas voulu venir à pied, parce qu'il pleut, que le pavé est sale, et qu'il a craint de ternir le luisant de ses souliers. Il paie son cocher et frappe à la porte cochère, qui est fort longtemps à s'ouvrir, ce qui donne à Théophile le temps de recevoir la pluie. Enfin, la grosse porte roule sur ses gonds ; il la referme, puis, ne sachant pas où est le concierge, vu que c'est la première fois qu'il vient dans cette maison,

où la famille de la Berlinguerie n'habite que depuis trois ans, Girardière regarde de tous côtés, et, n'apercevant personne, commence à craindre de s'être trompé ; il se dirige au hasard vers une petite porte basse qu'il aperçoit sur sa gauche ; il approche, il appelle, on ne lui répond point, il tire la porte à lui, tout est noir et silencieux ; il fait quelques pas... le pied lui manque, il tombe, roule plusieurs marches, et s'aperçoit alors qu'il a pris le chemin d'une cave. Girardière se relève en pestant, en jurant, et retourne dans la cour. La pluie tombe beaucoup plus fort : notre épouseur est de très-mauvaise humeur; le pavé de la cour, presque tout recouvert d'herbe, est infiniment glissant, et malgré la pluie qui tombe, il faut marcher avec précaution, sous peine de faire une seconde chute. Girardière arrive au milieu de la cour en se disant : « Quelle singulière mai- » son!... c'est comme le château dans le conte » de *la Belle et la Bête*... c'est fort triste, on ne » se douterait jamais qu'on est dans Paris. Où » diable se cache donc le portier de cette de- » meure?... Ah! je crois que j'aperçois cepen- » dant une lumière.. pourvu que ce ne soit pas

» un feu follet... Depuis que je suis tombé dans » une cave, tout m'est suspect dans cette mai» son... Avançons avec prudence. »

Et Girardière se dirige vers la petite lumière. Il arrive enfin contre des bâtiments, il frappe à un petit carreau enfumé ; une voix rauque lui crie : « Que faites-vous donc dans la cour, mon» sieur, depuis une demi-heure au moins que je » vous ai ouvert la porte? Qu'est-ce que c'est » que ce genre-là, de venir frapper aux maisons » et puis d'aller se cacher dans la cave?

» — Se cacher dans la cave! » répond Girardière, en entrant dans la loge pour se mettre à l'abri ; « parbleu, portier, je vous trouve encore » fort plaisant, vous!.. je suis tombé dans votre » cave, où j'aurais pu même compromettre mon » existence ; quand on a des piéges tendus chez » soi, on avertit les gens, on place des réverbè» res pour éclairer les personnes qni se rendent » chez les locataires. Je me suis fait extrême» ment mal au genou ; c'est agréable! je vais » être obligé de me présenter en boitant!.. En» fin, dites-moi d'abord si Monsieur et madame » de la Berlinguerie sont chez eux?

» — Ah! monsieur va chez madame de la

» Berlinguerie ! » dit le portier en prenant un ton plus poli ; « oh ! c'est différent. Je vous de-» mande bien pardon alors de la méprise ; c'est » que voyez-vous, monsieur, dans le Marais, il y » a une foule de petits polissons qui passent » leur soirée à faire endiabler tous les concier-» ges ! ces drôles-là ne savent quels tours nous » jouer, quelles méchancetés nous faire. D'a-» bord, ils frappent aux portes cochères, nous » ouvrons, et il n'entre personne ; alors nous » sommes obligés de nous lever, de quitter no-» tre loge pour aller fermer la porte ; une autre » fois, ils entrent, mais c'est pour faire des in-» famies dans la cour ; nous sommes encore » obligés de sortir de notre loge pour les chas-» ser. Nous accourons armés d'un fouet ! mais » quand nous croyons mettre la main dessus, » ils se sauvent en nous riant au nez. Ce sont » des drôles qui périront sur l'échafaud, certai-» nement. Une autre fois...

» — Portier, c'est assez, vous me direz le » reste une autre fois. Est-ce qu'il y a société ce » soir chez M. de la Berlinguerie ?

» — Oui, monsieur, oh ! oui, il y a beaucoup » de monde, grande compagnie, c'est leur jour

» de réception. Il est monté quatre personnes, » dont une avec une lanterne magique, que je » crois susceptible d'être pour amuser le petit » monsieur Philopusse ; vous savez, c'est le pe- » tit jeune homme, le frère de mademoiselle, » celui qui est inspiré, à ce qu'on assure. Ce » pauvre garçon! je ne sais pas ce qui peut l'ins- » pirer comme ça ; mais il passe son temps à » faire des bêtises dans cette cour! Il fait tom- » ber les seaux dans le puits ; il jette des pierres » dans les carreaux ; il montre sa langue à tout » le monde...

» — Très-bien, portier, me voici un peu plus » propre ; je puis me présenter maintenant. Où » est le logement de madame de la Berlingue- » rie?

» — Monsieur, c'est au second, la porte à » gauche ; d'ailleurs il y a une corne de cerf au » cordon de la sonnette.

» — Il suffit ; la corne me guidera. »

Théophile Girardière monte l'escalier et arrive au second, précédé par deux coups de sifflet qui ont déjà annoncé une visite pour la famille de la Berlinguerie. Notre homme à marier voit la corne de cerf qui remplace le gland de

la sonnette, il la saisit et la tire avec une secrète émotion, et en disant : Drôle d'invention de mettre du cerf à sa porte! Certainement, quand je serai marié, j'aurai un gland à ma sonnette, c'est infiniment préférable à une corne.

On ne tarde pas à ouvrir; Girardière entre dans un appartement très-vaste, mais où les meubles sont fort rares. Dans l'antichambre, il n'y a absolument rien, dans la salle à manger on trouve deux banquettes ; dans la chambre de monsieur, qu'il faut traverser pour arriver au salon, on ne voit, avec le lit, qu'un vieux bureau et deux fauteuils, enfin, dans le salon, où Girardière ne tarde pas à pénétrer, il n'y a en sus d'un vieux canapé que juste ce qu'il faut de chaises pour faire asseoir la société lorsqu'elle est au grand complet, c'est-à-dire pour une quinzaine de personne. Girardière se dit en observant la rareté des meubles : « Les personnes d'esprit attachent peu d'importance aux objets de luxe et se contentent du strict nécessaire. Tant mieux, mademoiselle Arabella est alors une demoiselle économe, cela me convient parfaitement ; présentons-nous avec ai-

sance, et tâchons de nous énoncer d'une manière spirituelle. »

Quand Théophile entra dans le salon, tout le monde était assis, on formait un demi-cercle. M. de la Berlinguerie, enfoncé dans un vieux fauteuil, était en train de dire à la société un logogriphe de sa composition. Madame son épouse était assise sur le canapé, tenant sa redoutable canne sur laquelle elle appuyait sa main gauche. Une vieille dame, mise avec beaucoup de coquetterie, était près d'elle et tenait sur ses genoux une petite lanterne magique en fer-blanc, qu'elle semblait regarder avec complaisance. La superbe Arabella était un peu plus loin; ses regards planaient sur toute la société dont elle paraissait attendre les hommages. Trois messieurs s'étaient placés sur des chaises immédiatement après le canapé. Le premier, qui pouvait avoir soixante ans, était un personnage grave, long, dont la main devait avoir tenu une férule. Après ce monsieur venait un jeune homme qui souriait continuellement et de la meilleur foi du monde, écoutant avec une religieuse attention, tendant le cou vers M. de la Berlinguerie, roulant ses yeux

comme des boules de loto, et paraissant enchanté de se trouver en si bonne compagnie. Ce jeune homme, qui annonçait dix-neuf ans au plus, avait un petit habit noisette râpé, dont les manches n'arrivaient point à quatre pouces de sa main, et un pantalon également si court, que fort souvent il était obligé de le retirer par le bas pour qu'il ne devînt point une culotte. Mais, à cela près, cet adolescent était fort présentable. Enfin, après lui, était le dernier étranger : un gros papa entre deux âges, figure rubiconde et tout ce qui annonce un homme heureux de sa position sociale. Celui-ci écoutait avec infiniment moins d'attention, quelquefois il fermait les yeux, mais il les rouvrait ensuite et les frottait avec vivacité, surtout lorsqu'il entendait tousser son voisin, dont les regards sévères semblaient lui reprocher son envie de dormir.

Quant au petit Philéosinus, il n'était point dans le cercle ; couché par terre dans un coin du salon, il s'amusait à faire des châteaux de cartes, riait par instants comme un hébété, puis se roulait jusqu'au canapé, tirant alors les jambes aux personnes qui étaient dessus.

L'arrivée de Théophile n'interrompt point le maître de la maison ; on se contente de saluer gravement le nouveau-venu ; on lui indique un siége, puis on continue de s'occuper du logogriphe, qui est une des récréations habituelles chez les parents d'Arabella. Théophile est donc obligé de s'asseoir et d'écouter ainsi que les autres ; mais il porte très-peu d'attention au logogriphe ; ses yeux se tournent incessamment sur la fille de la maison, qu'il n'avait pas vue depuis longtemps et qu'il trouve singulièrement grandie. Il juge que mademoiselle de la Berlinguerie doit employer beaucoup d'étoffes pour ses robes ; mais ces considérations mercantiles ne l'arrêteront pas ; et, à force de vouloir se persuader que cette jeune personne est jolie, il finit par lui trouver un faux air de ressemblance avec la Vénus pudique. M. de la Berlinguerie ayant achevé son logogriphe, les assistants restent quelques instants plongés dans un grand silence. Chacun cherche le mot, ou du moins est censé le chercher. Le maître d'école tousse, se frotte le front, se mouche, se gratte l'oreille et s'écrie enfin : « Je ne devine jamais bien le » soir ; mais demain matin en m'éveillant, je

Le jeune adolescent roule ses yeux d'un air hagard, tire ses manches, tire son pantalon et dit :

« Le mot est moutarde ou vinaigre. »

A quoi mademoiselle Arabella répond :

« Vous en êtes à cent lieues. »

Quand on est arrivé au gros monsieur, on est obligé de lui répéter trois fois la même question pour lui faire ouvrir les yeux, qu'ils s'obstine à tenir fermés ; en les ouvrant il murmure :

« Le mot, j'y rêvais ; je vous assure que j'y » rêvais. »

On s'adresse bientôt à Théophile ; celui-ci semble tout surpris qu'on lui demande s'il a deviné le logogriphe, et il dit naïvement :

« Il m'eût été assez difficile de deviner votre » charade, car je vous avoue que je ne l'ai point » écoutée. »

Cette réponse est loin de satisfaire l'honorable assemblée, et la mère d'Arabella, frappant de sa canne sur le parquet, dit d'un air piqué à Théophile :

« Et à quoi donc pensez-vous, monsieur, si » vous n'écoutez pas ce que nous disons ? Quel

» est donc le motif qui nous a procuré l'avantage
» de vous voir après un si long intervalle écoulé
» depuis votre dernière visite? »

Théophile rougit et demeure fort embarrassé ; il ne veut pas faire sa demande en mariage devant tout le monde, et, baissant les yeux, il murmure entre ses dents :

« Plus tard, madame, j'aurai l'honneur de
» m'en expliquer; mais, en général, je n'ai ja-
» mais été, non, jamais été fort sur les énigmes
» et les logogriphes ; il faut pour cela dans l'es-
» prit une certaine aptitude que je ne possède
» pas. »

Madame de la Berlinguerie regarde son mari, celui-ci regarde sa fille, et Arabella ne peut maîtriser un petit mouvement d'épaule accompagné d'un pincement de lèvres qui doivent vouloir dire infiniment de choses. Mais bientôt, s'adressant à la société, elle dit :

« Je vais réciter à la compagnie quelques
» charades de ma composition ; puis, si cela ne
» se prolonge pas trop, nous terminerons la soi-
» ré par des bouts-rimés. »

La société témoigne qu'elle sera fort satisfaite de ce surcroît de plaisir. La dame qui tient

sur ses genoux la lanterne magique est la seule qui soit disposée à faire de l'opposition; remuant assez vivement les verres coloriés qui sont à côté d'elle, elle dit :

« Mais j'avais cru que, pour distraire le petit » Philéosinus, on se donnerait le plaisir de... »

Madame de la Berlinguerie ne laisse pas cette dame achever sa phrase; elle l'interrompt en s'écriant :

« Mon fils joue ; il s'amuse beaucoup en cet » instant; et je pense qu'il vaut mieux remettre » à une autre fois le spectacle de la lanterne » magique. Arabella, dis-nous tes charades, ma » fille; nous sommes tout oreilles. »

Arabella, docile aux volontés de sa mère, fait une charade pour la société. Chacun écoute avec attention, ou du moins en a l'air. Girardière seul, toujours préoccupé de son projet de mariage, ne peut appliquer son esprit à deviner le mot; et quand la demoiselle lui dit :

« Eh bien! monsieur, quel est mon premier, » mon second, mon tout?

» — Votre tout, mademoiselle, » reprend Théophile; ah! c'est singulier, je n'y suis pas;

»je vous avouerai que je n'ai pas pu saisir votre »tout. »

Un murmure désapprobateur se fait entendre dans le salon, et on ne daigne plus jeter les yeux sur Girardière ni lui adresser la parole. Les plaisirs spirituels que l'on goûte chez M. de la Berlinguerie ne passent jamais neuf heures et demie. A cette heure toute la société se lève et prend congé. Au lieu de faire ainsi que les autres, Théophile reste, et, s'approchant avec embarras du père d'Arabella, lui demande un instant d'entretien particulier. Le vieux monsieur croit qu'il s'agit d'un logogriphe que l'on veut lui soumettre, et il fait passer Girardière dans son cabinet, où celui-ci, après son préambule ordinaire, lui demande la main de sa fille. M. de la Berlinguerie est très-désappointé ; il s'attendait à tout autre chose ; il répond sèchement : « La main de ma fille! cela ne me »regarde pas. Au reste, j'en parlerai à ma fem»me. Revenez demain, monsieur, et je vous »communiquerai la réponse de ces dames. »

Girardière s'éloigne assez mécontent de l'accueil qu'il a reçu. Il est très-fâché de n'avoir pu deviner la charade de mademoiselle Arabella,

et passe toute la nuit à en chercher le mot. Le lendemain il retourne rue des Trois-Pavillons. Cette fois il ne s'égarè pas dans la cour et ne roule pas dans la cave. Il arrive droit chez M. de la Berlinguerie, qu'il trouve seul. Théophile, qui est pressé de savoir à quoi s'en tenir, demande tout de suite quelle a été la réponse de ces dames. Le vieux monsieur lui dit fort sèchement :

« Vous êtes refusé, mon cher ami.

» — Refusé ! » s'écrie Girardière ; « et puis-je » savoir pour quelle raison ?

» — On ne m'en a donné qu'une seule, que » j'aimerais autant ne point vous rapporter.

» — Et moi, monsieur, je tiens à la savoir.

» — Eh bien ! mon cher, ma fille vous refuse, » parce qu'elle vous trouve trop bête. »

Girardière ne veut pas en entendre davantage, et, enfonçant son chapeau sur sa tête, il s'éloigne en disant : « Après tout, monsieur, » j'aime mieux être tel que je suis que d'être » *inspiré* comme monsieur votre fils. »

CHAPITRE VIII.

CHEZ LE TRAITEUR.

—

Et je ne vous raconterai pas toutes les demandes en mariage qui suivirent celles de mesdemoiselles Grandvillain, Duhaucourt, Belleville et Lapoucette : je me contenterai de vous dire qu'elles n'eurent pas de plus heureux résultats, et pourtant Girardière s'était amendé ; il en était venu à demander des demoiselles de trente-six ans, des veuves, presque des douairières ; mais une secrète fatalité semblait le poursuivre, et il était encore garçon. Cependant le temps s'écoulait, il avait accompli sa quarante-neuvième année entrait dans sa cinquantaine.

Et puis le chagrin qu'il éprouvait d'être sans cesse refusé contribuait encore à le vieillir. Il perdait ses couleurs et son appétit et ses der-

niers cheveux. Il était sans cesse morose ; il ne pouvait plus apercevoir une jolie femme sans faire la grimace et se dire : « Encore une qui ne » sera pas pour moi ! »

Et quand il poussait de gros soupirs, assis près de sa vieille mère, celle-ci lui disait :

« Mon petit, crois-moi... ne te presse pas de » te marier !.. Tu as bien le temps... avec ta » tournure, tes avantages, on trouve des partis, » tant qu'on en veut... Souviens-toi qu'il faut se » hâter lentement ! »

Les discours de la bonne femme commençaient à impatienter le pauvre Théophile, et un jour que la maman Girardière s'était étendue plus que de coutume sur le physique et les avantages de son fils, celui-ci prit son chapeau, et, au lieu de dîner chez lui, s'en alla chez un traiteur. C'est positivement à ce moment que nous en étions lorsque nous avons commencé cette histoire.

Maintenant que vous connaissez suffisamment les précédents de M. Girardière, ayez la complaisance de revenir avec lui chez le traiteur.

Girardière s'est placé à une table à laquelle

est déjà un monsieur d'un certain âge. Mais, dans un salon de traiteur, lorsqu'il y a foule, on se contente d'une moitié et quelquefois d'un quart de table.

Le voisin de Girardière est un homme d'une telle corpulence qu'à lui seul il remplit tout son côté de table. Ce monsieur, tout entier au plaisir qu'il éprouve à se nourrir, ouvre une énorme bouche toute les fois qu'il y présente le bout de sa fourchette ; c'est le tableau du gourmand en action ; il ne s'inquiète nullement de ce qui se passe autour de lui ; il dîne, et l'on voit que pour lui c'est l'affaire la plus importante de sa journée.

Girardière prend une carte et y jette nonchalamment les regards. Il n'a pas d'appétit, et pourtant il voudrait se procurer quelque plaisir en dînant bien.

Le garçon s'arrête devant Girardière.

« Que faut-il servir à monsieur ?

» — Hom!... hom!... je ne sais pas... nous » allons voir.

» — Garçon ! ma côtelette ! » dit le gros monsieur, sans ôter les yeux de dessus son assiette

qui contenait les débris d'un perdreau. «—Dans »l'instant, monsieur. »

Une famille entre et parvient à se placer à une table à côté de Girardière : c'est un bon bourgeois de la rue Saint-Denis, avec sa femme, qui a un chapeau avec des fleurs, dont on ne voudrait pas pour faire une enseigne ; puis une fille de dix ans, qui est habillée à l'instar de madame sa mère, ce qui lui donne l'apparence d'une petite bossue ; puis un petit garçon de huit ans à qui l'on fait déjà porter un chapeau rond à larges bords.

Tout cela ne se place pas sans peine. D'abord le chef de famille veut ôter la redingote qu'il porte par-dessus un habit, mais quand elle est ôtée, il cherche des yeux et ne voit pas où la placer. Toutes les patères sont garnies de chapeaux ; il n'y a point de chaises de libres. Ce monsieur se décide à remettre sa redingote.

Ensuite, c'est la dame qui a envie d'ôter son chapeau, qui le dénoue... qui cherche des yeux un endroit où sa coiffure n'aura rien à craindre, et finit par faire comme son mari, garder son chapeau.

La petite fille s'est placée la première, mais

elle est assise trop bas; le chef de famille demande au garçon :

« — Un coussin, un tabouret, quelque chose » pour mettre sous ma fille ! »

Le garçon s'éloigne et revient au bout de quelque temps avec un gros paquet que l'on arrange sur la chaise de la petite fille. Le garçon croit en être quitte et demande si l'on veut des huitres.

« Il nous faudrait maintenant quelque chose » pour mettre sous mon fils. Vous voyez, la table lui va au nez... ça le gênerait pour porter » la fourchette à sa bouche...

» — Non, papa, » dit le petit garçon, « oh! je » mangerai la même chose..... je suis assez » grand.

» — Je vous dis, Fanfan, que la table est » trop haute pour vous. Ne faites pas le raisonneur, sinon nous ne prendrons pas d'omelette » soufflée. »

Le garçon s'éloigne et revient enfin avec un de ces ronds en cuir dont les employés font un fréquent usage dans les administrations.

« Je n'ai pu trouver que cela, monsieur.

» — C'est fort bien... c'est ce qu'il faut. »

On met le rond sur la chaise du petit garçon, qui ne veut pas s'asseoir dessus et s'écrie :

« — Tiens!.. pourquoi donc qu'on me donne » une chose trouée comme ça!..... Je ne veux » pas de ça, moi... c'est vilain...—Taisez-vous, » monsieur Fanfan!... encore une fois, soyez » sage! ou point d'omelette soufflée!... »

Cette menace produit toujours son effet; le petit garçon s'assied sur le rond en cuir; mais il fait la grimace et ne cesse pas de se remuer sur sa chaise.

« — Prendrez-vous des huitres ? » répète le garçon.

» — Je prendrai d'abord une chauffrette pour » mettre sous mes pieds, » dit la dame. « J'ai » froid aux pieds... et vous, mes enfants... vou- » lez-vous quelque chose... un petit banc pour » mettre vos pieds?..

» — J'ai faim... j'ai faim ! ..

» — Chut! soyez sage!... ma femme, veux- » tu me passer la carte?...

» — Oui, mon cher ami. »

Le monsieur regarde la carte pendant fort longtemps ; on croirait qu'il lit le *Moniteur*.

Le garçon revient encore avec une chauffe-

rette qu'on met sous les pieds de madame. Il varie sa question...

« — Que faut-il vous servir? »

Le monsieur passe la carte à sa femme en lui disant :

« Vois donc ce que tu veux manger. »

La dame se met à étudier la carte, et comme elle reste dessus aussi longtemps que son mari, le garçon va servir ailleurs.

« Ma côtelette, et pas trop cuite surtout!.. » dit le voisin de Girardière. Quant à celui-ci, il a dit au garçon : « Apportez-moi quelque chose » de bon... ce que vous voudrez, je m'en rap- » porte à vous.

» — Garçon! garçon! » crie le chef de famille.

Le garçon accourt ; il croit qu'on va lui commander le dîner, il tend le cou et prête l'oreille.

« Nous n'avons point de salière, garçon!.... » à quoi donc pensez-vous?.. Est-ce qu'on peut » dîner sans salière?...

Le garçon en prend une sur une table voisine, et l'apporte à la respectable famille, en disant :

« Avez-vous décidé ce que vous voulez pren-
» dre?...

» — Ma bonne, as-tu décidé ce que tu veux » prendre? » dit le monsieur en s'adressant à sa femme qui a l'air d'apprendre la carte par cœur.

» — Mais je cherche... je ne sais pas. Tiens, » je t'en prie, mon ami, commande à ton » goût.

» — Non, ma chère, prends au tien, moi » j'aime tout.

» — De l'omelette soufflée, papa, » dit le petit garçon en s'agitant sur son rond de cuir.

« — Oui, Eanfan... oui nous en demande- » rons si vous êtes sage, mais nous ne pouvons » pas commencer le dîner par-là. Eh bien! ma » femme... que demandes-tu? »

La dame repasse la carte à son mari, en disant :

» — Ah! ma foi, il y a tant de choses là-des- » sus, que ça m'embrouille, moi, je ne m'y re- » connais plus,

» — Il faudrait pourtant nous décider, quel » potage?

» — Tiens-tu à du potage? nous en pre-
» nons tous les jours chez nous, et tu le fais dé-
» licieux.

» — Ma foi non, je n'y tiens pas. Garçon,
» garçon. »

Le garçon revient tout essoufflé.

« Garçon, nous ne prendrons pas de po-
» tage.

» — Voulez-vous des huîtres alors? »

Le monsieur regarde sa femme, la dame regarde sa fille, la petite fille regarde son frère, et celui-ci regarde son rond en cuir auquel il ne peut pas s'habituer.

Le chef de la famille renouvelle sa question, sa femme lui pousse le genou par-dessous la table, puis lui fait des signes de tête, en répondant :

» — Moi je ne tiens pas du tout aux huîtres.
» Est-ce que tu y tiens toi?

» — Pas du tout, je t'assure. »

Et la dame ajoute à voix basse : « C'est trop
» cher les huîtres. Il y a un citron... et d'ail-
» leurs cela ne fait aucun profit, ça donnerait
» plutôt de l'appétit.

» — Garçon... ici, garçon.

» — Voilà, monsieur.

» — Nous ne prendrons pas d'huîtres. »

Le garçon commence à prendre de l'humeur; il s'en va en haussant légèrement les épaules; le monsieur et sa femme se remettent à étudier la carte. Les enfants, qui croient qu'on les a amenés là seulement pour contempler une salière et des carafes, s'amusent, pour passer le temps, à renverser le poivre sur la table.

Le voisin de Girardière a avalé sa côtelette, et Girardière n'ose pas lever les yeux sur lui de crainte d'apercevoir cette énorme bouche qui s'ouvre grande comme une cheminée à la prussienne et menace de tout engloutir.

Un jeune homme, qui vient de payer sa carte, se lève et s'arrête en passant devant Girardie; il lui tend la main en lui disant :

» — Eh! bonjour, cher ami. Comment, nous
» dînons tout seul? Oh! mais il fallait donc ve-
» nir vous mettre à côté de moi. Vous m'auriez
» fait grand plaisir.

» — Je ne fais que d'arriver.

» — Eh bien! avons-nous été voir la dame en
» question... ça fait-il votre affaire? hein...
» qu'en dites-vous?

» — Ah! oui... à propos, vous êtes bien ai-
» mable, vous m'indiquez un café, en me di-
» sant que la limonadière est veuve et désire se
» marier; vous m'engagez à aller la voir ; moi
» j'y vais... je me dis : La vue n'en coûte rien,
» et pourtant ça m'a coûté une bavaroise au
» lait. N'importe, je vois une très-jolie femme,
» de la grâce, de la jeunesse encore. Je vais
» causer au comptoir tout en payant ma bava-
» roise ; on me répond d'une façon aussi gra-
» cieuse que spirituelle!... je suis enchanté.
» Pendant six jours de suite, je retourne au café,
» où je fais une très-grande consommation ; en-
» fin, le septième, je me décide à faire quel-
» ques avances, quelques propositions à la jolie
» limonadière ; mais aux premiers mots, elle
» m'arrête, en me disant : A qui monsieur croit-
» il parler?

» — A une veuve charmante, à laquelle je ne
» serais nullement éloigné d'offrir mon cœur et
» ma main.

» — Monsieur, vous êtes bien honnête, mais
» vous faites erreur, je suis marié, et j'ai trois
» enfants.

» — Cependant, madame, on m'avait as-

» suré que la maîtresse de cet établissement était
» veuve.

» — On ne vous a pas trompé, monsieur, mais
» je ne suis pas la maîtresse de cet établisse-
» ment ; elle a été obligée de faire un petit
» voyage pour affaire d'intérêt, et m'a priée de
» vouloir bien tenir son comptoir pendant son
» absence ; elle ne reviendra que dans deux
» jours. Là-dessus je reste un peu sot ; cepen-
» dant, je fais mes excuses, et m'éloigne en me
» promettant de retourner au café le surlende-
» main. Je ne manque pas en effet de m'y ren-
» dre. La propriétaire du café, la veuve, était
» revenue en effet. Ah ! juste ciel, quelle diffé-
» rence ; je vois au comptoir une femme horri-
» ble, qui a cinquante ans et un goître. Je me
» suis sauvé sans rien prendre.

» — Ah ! ah ! ce pauvre Girardière... que
» voulez-vous, il n'y a pas de ma faute... j'avais
» vu une jolie limonadière, et on m'avait dit :
» La maîtresse de l'établissement cherche un
» mari... je ne pouvais pas me douter que ce
» n'était pas celle-là. N'importe, je vous cher-
» cherai autre chose, et je vous en ferai part.
» Comptez toujours sur moi.

» — Merci, infiniment obligé... j'aime autant » chercher moi-même, ça vous en évitera la » peine. »

Le jeune homme s'éloigne en riant, et Girardière se remet à dîner en se disant : « J'ai » bien assez de ses services à celui-là... il me » cherche des femmes pour m'attraper des dî- » ners... il m'envoie chez des personnes qui ne » savent pas ce que je veux dire ; il me donne » de fausses adresses. Non, je ferai désormais » mes affaires moi-même ; et si le ciel a décidé » que je devais rester célibataire... eh bien ! il » faut savoir prendre son parti. Ah ! maudit » épagneul, sans toi je possèderais maintenant » la petite Granvillain... Aussi depuis ce temps » je ne puis plus voir un chien !... je les ai pris » en aversion.

» — Garçon !... ici donc, garçon !... voilà » une heure que j'appelle ; vous n'êtes pas à » votre affaire. »

C'est le chef de famille qui se tourne à droite et à gauche en criant ; et le garçon, qui l'entend fort bien, fait exprès de le laisser appeler.

« — Garçon !... nous servirez-vous enfin ?

» — Mais, monsieur, vous ne m'avez rien
» demandé... voilà vingt fois que je m'informe
» de ce que vous voulez prendre, vous n'êtes
» jamais décidé. J'ai du monde à servir.

» — On peut bien se donner le temps, il me
» semble. Garçon, apportez-nous... un bœuf
» au naturel.

» — Un bœuf seulement... pour vous qua-
» tre...

» — Ah! au fait... comme j'ai amené mon
» fils qui mange beaucoup, deux bœufs, garçon,
» deux beaux bœufs.

» — Cela suffit, monsieur.

» — Mais je ne l'aime pas, papa, le bœuf, »
crie le petit garçon en usant toujours sa culotte
sur le rond de cuir.

« — Taisez-vous Fanfan... ce petit bon-
» homme devient d'une gourmandise extraor-
» dinaire.

» — Quel vin prenez-vous, du blanc ou du
» rouge?

» — Quel vin?... ah! c'est juste... il y a dif-
» férents vins ici... Ma femme, quel vin pre-
» nons-nous?

» — Mon ami, cela m'est égal, tu sais que

» j'en bois fort peu, et jamais sans eau. Oh!
» pas une goutte sans eau.

» — C'est vrai... malgré cela, une fois par
» hasard, chez le traiteur on est bien aise de...
» voyons l'article des vins. »

Le garçon s'en va parce qu'il prévoit que l'on sera aussi longtemps à se décider pour le vin que pour le reste.

Le monsieur qui ouvrait une si grande bouche, après avoir fait disparaître du fromage et des pruneaux qu'on lui avait servis, vient de payer sa carte et se lève.

Girardière se trouve alors seul possesseur de sa table ; il n'en est pas fâché ; il s'étale, se met à son aise, et peut éloigner de son assiette sa carafe et sa bouteille.

Le chef de famille se retourne et cherche le garçon, auquel il crie : « Du vin ordinaire...
» mais du meilleur.

» — Voici votre bœuf, monsieur.

» — Ah! très bien.

» — Qu'est-ce que vous prendrez après cela?

— Nous allons voir... As-tu la carte, ma
» femme?

» — Tu l'as sur tes genoux, mon ami.

» — Ah! c'est juste... nous nous consulte-
» rons. »

Girardière venait d'espacer ses assiettes et son pain, il se disposait à dîner plus à son aise et risquait un de ses coudes sur la table, lorsque deux dames entrent dans le salon du restaurant.

L'une est âgée, sa mise est modeste, mais décente ; sa tournure celle d'une honnête rentière qui habiterait la province, et ne viendrait à Paris que pour toucher son semestre.

L'autre personne est jeune ; sa figure fraîche et assez gentille accuse à peine dix-neuf ans ; sa toilette est aussi modeste que celle de la vieille dame ; sa tournure est embarrassée ; si elle vit à Paris, ce doit être dans le fond de quelque faubourg.

Ces deux dames ont rougi en entrant dans le salon, comme des personnes qui n'ont pas l'habitude de dîner en public. Elles ne savent si elles doivent avancer ou reculer ; tout ce monde qui les regarde les effraie ; mais le garçon s'empresse de les conduire à la table où dîne Girardière ; il les fait asseoir à la place qu'occupait le gros monsieur en leur disant :

« Vous serez très-bien là, mesdames... très-
» bien... Monsieur voudra reculer un peu son
» assiette. »

Cette invitation s'adressait à Girardière, qui est très-contrarié de ne pas pouvoir s'organiser comme il lui plaît, mais qui pourtant retire à lui son plat et sa bouteille, parce qu'on n'a pas le droit de faire le despote dans un salon de restaurateur.

Les deux dames font une inclination de tête à leur vis-à-vis pour le remercier de sa complaisance, puis elles commandent leur dîner au garçon.

Girardière examine ses voisines : à leurs manières, à leur langage, à leur tournure, on voit que ce sont des femmes honnêtes, et quoi qu'on dise qu'à Paris il est facile de se tromper et de commettre de graves erreurs, si une femme entretenue peut tromper par sa toilette, on la reconnaîtra toujours en l'écoutant parler.

La jeune personne est gentille ; sa fraîcheur, son air de modestie lui donnent beaucoup de charmes. Plus Girardière l'examine et plus il retire à lui son assiette et son pain : c'est au point que la vieille dame lui dit :

« — Monsieur, vous êtes trop bon... ne vous » gênez donc pas tant pour nous ; nous aurons » toujours bien assez de place. Oh ! ne vous gê- » nez pas, je vous en prie.

» — Comment donc, mesdames, mais c'est » un plaisir... je suis trop heureux... avancez » donc votre cuiller... vous n'avez pas de pain... » garçon, du pain à ces dames.

» — En vérité, monsieur, nous sommes bien » heureuses ma nièce et moi de nous trouver » près d'une personne aussi honnête... nous » n'avons point l'habitude de dîner chez les » traiteurs, c'est un petit extraordinaire que » nous faisons. Je craignais d'abord que cela » ne fût inconvenant d'aller deux femmes dans » un salon de restaurateur ; mais on m'a assuré » qu'à Paris cela ne tirait point à conséquence, » et nous nous sommes risquées.

» — Et l'on vous a dit vrai, madame ; à Pa- » ris on fait assez ce qu'on veut ; il y vit tant de » monde, qu'on a fini par ne s'y occuper de » personne. Madame n'habite pas la capitale » habituellement, à ce que je vois ?

» — Non, monsieur, je suis venue m'y fixer » à cause de ma nièce, qui a l'intention de s'y

» établir. Aujourd'hui nous avons formé le pro-
» jet d'aller au spectacle dans ce quartier; ce
» sera la première fois que j'irai au spectacle à
» Paris, et de crainte de ne pas arriver assez à
» temps, nous avons dit : Il faut aller dîner au-
» près du théâtre, car je crois que c'est très-dif-
» ficile de trouver de la place au spectacle; les
» journaux assurent que le théâtre ici à côté est
» toujours plein.

» — Madame, si vous aviez l'habitude de Pa-
» ris, vous verriez qu'il ne faut jamais se fier aux
» journaux; en politique comme en littérature,
» ils prônent leur parti ou leur coterie! A force
» de mentir, ils se sont fait beaucoup de tort à
» eux-mêmes. Quant à moi, je vous certifie que
» vous avez bien le temps de dîner et que vous
» trouverez aisément de la place au théâtre voi-
» sin, quoique le journal vous ait dit que la salle
» était pleine tous les soirs. »

La dame s'incline, et comme le garçon apporte ce qu'elle a demandé, elle se met à dîner avec sa nièce, et sa conversation avec Girardière est momentanément interrompue. Mais celui-ci qui était alors à la fin de son repas, se décide à demander un plat de plus, parce qu'il

ne veut pas s'en aller encore et que tout en mangeant il pourra entendre et observer ses deux voisines.

« — Garçon ! garçon ! il n'est jamais là, ce » garçon ! » crie le père de famille en frappant de son couteau contre une carafe.

Le garçon accourt enfin et lui demande ce qu'il veut.

« — Garçon, le saumon est-il bien frais?

» — Oui, monsieur.

» — Vous en répondez ?

» — Oh ! monsieur, je vous certifie que le » saumon est très-frais. »

Le monsieur regarde sa femme, puis regarde la carte, et reprend avoir froncé le sourcil :

« — Alors... donnez-nous un merlan au gra- » tin. Fanfan, avez-vous bientôt fini de vous » trémousser sur votre chaise ; il ne reste pas » deux minutes en repos, ce petit bonhomme ! » Il est vraiment insupportable.

» — Papa ! et l'omelette soufflée ! » dit le petit garçon d'un ton pleurard.

« — Silence donc, monsieur ! Voyez votre » sœur comme elle est raisonnable, elle ne souf-

» fle pas. Ma fille, es-tu contente de dîner chez » le restaurateur? »

La petite fille regarde son père d'un air bête et répond :

« — Je ne sais pas, papa.

» — C'est bien ; tu es sage, toi... voilà comme » j'aime que l'on réponde. »

La dame et sa nièce dînaient et parlaient peu ; la jeune personne qui paraissait timide et embarrassée n'osait pas tourner la tête pendant qu'elle mangeait et se contentait de regarder son assiette.

Girardière, sans en avoir l'air, observait ses voisines ; il aurait voulu renouer la conversation ; mais il craignait d'être indiscret et attendait un moment opportun.

Cependant la tante s'était fait servir des mauviettes, et, tout en les mangeant, la jeune personne dit en poussant un léger soupir :

« Ah! si M. Frontin était là! lui qui aime » tant les mauviettes, comme il se régale- » rait! »

La tante se contente de répondre : « — C'est » vrai. »

Girardière se met à faire des conjectures dont

le résultat fut : « Il paraît que ce monsieur » Frontin est un ami de ces dames, et qu'il » aime passionnément les mauviettes.

» — Voici le merlan demandé! » dit le garçon en mettant un plat devant le père de famille.

« — Il est bien petit.

» — Dame, monsieur, vous n'avez demandé » que pour un.

» — Sans doute, mais pour un on doit avoir » un beau merlan!... Et vous marquez cela » vingt-cinq sous..... diable! c'est fort cher » ici. »

Ce monsieur ne s'en met pas moins en devoir de servir sa famille. Il donne à sa femme la tête, à sa fille la queue, à son fils l'arrête du milieu, et prend pour lui tout ce qui reste.

Cette distribution ne semble pas satisfaire le petit garçon qui se tortille de plus belle sur sa chaise, et se permet de dire :

« J'ai faim, moi! et on ne me donne que » des riens du tout à sucer! »

Les réflexions du fils ne cessant pas, monsieur son père lui donne du manche de son couteau sur les doigts. Il s'ensuit une grande

explosion de pleurs et de cris. Le père se lève et veut mettre son fils à la porte du salon; le le petit garçon, qui croit que son père veut le battre, se laisse glisser de sa chaise sous la table, en entraînant avec lui le malheureux rond de cuir. Le rond va rouler sous une table voisine, où un monsieur, en se baissant pour le ramasser, s'aperçoit que sa femme a le pied beaucoup trop près de celui d'un jeune homme assis à son côté. Le mari se relève fort en colère et adresse des mots piquants à sa femme. Celle-ci se trouble et prend le parti de se trouver mal. Plusieurs personnes se lèvent pour lui donner du secours et l'emporter, c'est un mouvement presque général dans le salon. Le mari jaloux insulte le jeune homme, celui-ci réplique avec emportement; ils sortent tous deux, un duel s'ensuit le lendemain matin; et tout cela parce que le père de famille n'avait donné à son fils qu'une arrête de merlan.

Enfin, le calme est rétabli dans le salon où Girardière et ses deux voisines sont les seuls qui soient restés paisibles à leur place. De temps à autre, la jeune personne dit à sa tante :

« Pourvu que nous trouvions de la place au
» spectacle, ma tante.

» — Ma chère Augustine, n'as-tu pas entendu
» monsieur? il nous a dit que nous pouvions
» dîner tranquillement.

» — Et j'ai l'honneur de vous le répéter, mes-
» dames, » reprend Girardière ; « d'ailleurs.....
» comme je vais aussi au théâtre voisin, si vous
» le permettez, mesdames, j'aurai le plaisir
» d'entrer avec vous, et je me fais fort de vous
» placer parfaitement.

» — Monsieur, en vérité, vous êtes trop bon, »
dit la tante, « nous acceptons avec reconnais-
» sance ; car ma nièce va si rarement au specta-
» cle, qu'elle serait désolée de ne pas bien voir,
» cette chère enfant !

» — C'est fort naturel, mais mademoiselle
» peut se fier à moi. Je serais désespéré qu'elle
» ne fût pas bien. »

La jeune personne sourit en remerciant Girardière d'une façon tout aimable. Celui-ci est enchanté d'avoir conçu l'idée d'aller au spectacle avec ses voisines, car plus il regarde mademoiselle Augustine, et plus il se sent disposé à en devenir amoureux. C'est même déjà

une chose faite; le temps de manger un fricandeau et des mauviettes était plus que suffisant à Girardière pour s'enflammer.

Mademoiselle Augustine est jeune et gentille, elle a l'air un peu simple, un peu gauche peut-être; mais, aux yeux du célibataire, ces défauts sont des qualités ; il se dit : « Cette jeune fille » arrrive de province avec sa tante dans le des» sein de s'établir; je ne sais pas dans quel » genre, mais peu m'importe. Elle n'a point en» core pris les goûts frivoles et les manières » coquettes des demoiselles de Paris. Si elle y » épousait maintenant nn homme sage, rangé... » comme moi, par exemple, il est probable que » son mari en ferait une bonne ménagère... il » faut que je tâche de me lier avec ces dames... » Après tout, qu'est-ce que je risque?... si on me » refuse... ce sera une de plus, voilà tout... » mais si je réussis... Elle me regarde d'une manière très-aimable, cette demoiselle, j'ai » dans l'idée que je réussirai.

» — Garçon !.. garçon!.. une omelette souf» flée, » crie le père de famille en grossissant sa voix de manière à être entendu de tout le salon.

A ces mots, le petit garçon, transporté de joie, se remet à faire des bonds sur le rond de cuir que l'on a ramassé et replacé sous lui. Sa mère, qui craint de nouveaux événements, se hâte de le contenir sur sa chaise, et le papa lui dit : « Si tu ne te tiens pas tranquille, Fanfan, » tu n'en auras pas... Ah! garçon! des cure-» dents.

» — Voilà, monsieur. »

Girardière demande des mendiants et s'amuse à casser des noisettes pour faire durer son dîner aussi longtemps que celui de ses vis-à-vis. La tante ne mangeait pas vite et ne secondait pas l'impatience de sa nièce. Mademoiselle Augustine tournait de temps à autre les yeux vers une pendule placée dans le salon, et poussait un petit soupir, auquel Girardière répondait par un autre, que personne ne remarquait quoiqu'il le prolongeât beaucoup.

L'omelette soufflée est apportée. Le petit garçon pousse un cri d'admiration, la petite fille reste la bouche béante, le père et la mère se regardent avec satisfaction ; c'est un bonheur général. Il y a des gens auxquels il faut peu de chose pour être heureux ; il y en a d'autres qui

ne peuvent plus l'être, justement parce qu'ils ont trop de choses! Tout cela se balance.

Mais pendant que le père de famille et ses enfants sont en extase, l'objet de leur admiration diminue à vue d'œil; encore quelques minutes, et de ce monticule qui s'arrondissait avec grâce, tendu comme un ballon, il ne restera plus qu'une crèpe plate et mesquine.

La famille se hâte de faire disparaître l'omelette soufflée, ensuite le monsieur demande sa carte à payer, qui est bientôt faite, et que le garçon place devant lui. Madame se penche vers son époux pour regarder le total, puis le monsieur dit: « On nous assassine!... c'est horriblement cher!... nous ne devons pas avoir » dépensé tout cela.

» — Mon ami, c'est bien facile, il n'y a qu'à » vérifier le prix sur la carte. Tu calcules si par- » faitement!

» — Tu as raison, ma bonne... »

Et les deux époux reprennent la carte du restaurant, comptent les prix, vérifient l'addition, enfin le monsieur s'écrie en frappant sur la table avec son poing :

» —Garçon! il y a une erreur de cinq sous!..

» — Vous croyez, monsieur, qu'il y a une » erreur?...

» — Vous comptez du pain pour quatre, et » ma femme n'a pas mangé le sien... Ah! dia- » ble, il faut faire attention à ces choses-là!... » Tenez, voici votre compte... il y a six liards » pour vous. »

Et la respectacle famille qui s'est fait donner des coussins, des ronds en cuir et une chauffe-rette, s'éloigne après avoir eu soin d'emporter tous les cure-dents qu'on a mis sur la table.

La vieille dame et sa nièce avaient aussi achevé leur dîner; elles paient, Girardière en fait autant, et ils sortent ensemble de chez le restaurateur.

Girardière, en chevalier galant, court prendre des places au bureau, puis il conduit les dames, les fait entrer à la première galerie, qui était au trois quarts vide, quoique le journal eût assuré qu'on refusait du monde tous les jours; enfin, la tante et la nièce sont placées au premier rang, et Girardière se met derrière ces dames, afin de pouvoir causer plus facilement avec elles deux, car il avait tout calculé, et, pendant le spectacle, il espérait faire plus am-

ple connaissance et obtenir plus de confiance.

La tante de mademoiselle Augustine a commencé par rembourser à Girardière le prix de ses places, que celui-ci ne croit pas devoir refuser, parce qu'il n'est pas assez lié avec ces dames pour se permettre de leur offrir gratis le plaisir du spectacle. Il voudrait ensuite entrer en conversation; mais la pièce commence, et la tante ainsi que la nièce n'entendent plus que ce qui se passe sur la scène.

Pendant que ces dames sont tout yeux et tout oreilles, Girardière continue à les observer, et il est de plus en plus satisfait de les avoir rencontrées. La tante annonce une digne femme, de bonnes mœurs, d'une sévère probité. C'est à son chapeau, à sa robe et à son sac que Girardière voit tout cela. Chacun a sa manière de juger le monde. Les uns, et ce sont les plus nombreux, s'en rapportent à l'expression de la physionomie; les autres fondent leur jugement sur la voix, sur l'écriture, sur les manières, sur la main de la personne. Girardière jugeait une femme d'après sa robe et son chapeau.

Dans un entr'acte, notre homme à marier

en apprend davantage : la tante se nomme Gerbois ; elle est veuve et n'a qu'une médiocre fortune ; la nièce sera son héritière ; mais en attendant sa nièce n'a rien; il faut donc qu'elle travaille pour s'amasser une petite dot et trouver à se marier, parce que maintenant une jeune fille sage trouve rarement à s'établir si elle n'apporte rien à son mari ; et comme mademoiselle Augustine coud dans la perfection, on l'a amenée à Paris pour qu'elle se perfectionne dans la profession de couturière et soit bientôt en état d'y gagner de l'argent et d'y former un bon établissement.

Girardière trouve tout cela extrêmement sage ; il approuve la conduite de madame Gerbois et se dit en lui-même en poussant encore un profond soupir :

« Une femme couturière!... cela n'a rien de » désagréable! Quand une femme s'occupe, elle » ne pense pas... ou du moins elle pense moins » à écouter les galants, et, après tout, si elle n'a » point de pratiques, elle est toujours en état de » faire ses robes elle-même : c'est une écono- » mie... Mademoiselle Augustine me convien-

» drait beaucoup ; elle pourrait faire mes » gilets. »

Toute la soirée Girardière contemple la jeune fille, qui ne voit que le spectacle ; et, à chaque acte, il devient plus épris. Comme ce soir-là on donnait des pièces fort longues, Girardière est passionnément amoureux de mademoiselle Augustine lorsqu'on arrive au dénoûment.

Dans les entr'actes, le célibataire, tout en causant avec la tante, a eu soin de parler de lui, de sa position dans le monde et de ses mille écus de rente. La vieille dame a paru flattée de voir qu'elle avait fait la connaissance d'un homme comme il faut et d'un rentier.

Le spectacle finit. Girardière ne veut pas souffrir que ces dames reviennent seules. Elles demeurent dans le haut du faubourg Saint-Jacques : la course est un peu longue ; il offre un fiacre : la tante refuse ; il offre un *omnibus*, et l'on accepte.

Girardière monte avec les dames, quoiqu'il demeure rue de Paradis, qui n'est pas du côté du faubourg Saint-Jacques ; mais l'amour, qui rapproche les cœurs, confond les rangs et triomphe des préjugés, fait probablement disparaître

la distance qui existe entre la rue Paradis-Poissonnière et le faubourg Saint-Jacques. Girardière se place dans la voiture à côté de mademoiselle Augustine, qui ne souffle pas mot tout le long de la route, parce qu'elle est encore toute aux impressions que le spectacle lui a fait éprouver, et que ces impressions sont encore un bonheur.

Les dames descendent lorsqu'elles sont près de leur demeure. Girardière descend aussi ; il offre son bras, qui est accepté ; on le fait marcher encore pendant dix minutes au moins, parce que la voiture ne passait pas précisément devant la maison de ces dames. Mais Girardière ne trouve pas le chemin long ! Il tient sous son bras celui de mademoiselle Augustine ; et, comme le pavé est un peu glissant, la jeune personne s'appuie avec un abandon qui enchante son cavalier.

On s'arrête devant une maison à allée noire et sombre, comme la plupart de celles du faubourg Saint-Jacques.

« C'est ici que nous demeurons, » dit madame Gerbois ; « il ne nous reste plus qu'à vous » remercier de votre extrême obligeance. »

Girardière trouvait qu'il restait encore quelque chose à lui dire, qui était de l'engager à venir quelquefois voir la tante et la nièce, enfin la permission de faire sa visite.

Comme on ne lui propose pas, il s'enhardit jusqu'à le demander. L'amour le rendait téméraire.

« Monsieur, » dit la vieille dame, « ma nièce » et moi, nous recevons fort peu de monde, car » à Paris on craint de faire quelquefois de dan» gereuses liaisons ; mais vous semblez trop » honnête pour que je vous refuse la permission » que vous demandez, et si ma société ne vous » ennuie pas trop, je serai flattée de faire plus » ample connaissance avec un homme aussi » poli et aussi distingué. »

Girardière sincline jusqu'à terre, tant il est enchanté de ce que madame Gerbois vient de lui dire ; pendant qu'il salue, la tante et la nièce ouvrent leur allée, dont elles connaissent le secret, et, refermant la porte sur elles, laissent leur galant cavalier saluer profondément l'entrée de leur maison.

Quand Girardière s'aperçoit qu'il ne salue

plus qu'une porte, il se décide à s'en aller; mais ce n'est qu'après avoir regardé avec beaucoup d'attention la maison où demeure mademoiselle Augustine, afin de bien la reconnaître quand il reviendra au grand jour.

CHAPITRE IX.

MONSIEUR FRONTIN.

—

Girardière a rêvé toute la nuit de mademoiselle Augustine. Son image ne lui sort pas de la pensée.

Le lendemain, il va promener dans le faubourg Saint-Jacques. Il n'osera pas se présenter chez madame Gerbois; tant d'empressement pourrait paraître ridicule, mais il regardera la maison qui renferme la gentille couturière, et il pourra *respirer l'air qu'elle respire*! — Vous savez que les amants tiennent beaucoup à cela.

La maison où demeurent ces dames n'est ni belle ni neuve : l'allée est longue et un peu obscure, et il n'y a point de portier, ce qui est très-contrariant pour quelqu'un qui voudrait

prendre des informations. Girardière, après s'être promené quelque temps dans l'allée, va jusqu'à l'escalier, dont la rampe à colonnes de bois massives, et grossièrement sculptées, ne fait pas honneur aux architectes de la renaissance. Il hasarde un coup-d'œil, et lève le nez en l'air, en mettant le pied sur la première marche.

Dans ce moment, une vieille femme du premier étage, qui secouait son paillasson sur la rampe de son carré, fait tomber dans les yeux de Girardière une nuée de poussière et de brins de paille; il se retire alors en se frottant les yeux et se dit :

« J'ai assez pris connaissance des lieux, en
» voilà suffisamment pour aujourd'hui; demain
» je reviendrai et je me présenterai chez ma-
» dame Gerbois. »

Le lendemain, notre célibataire soigne sa toilette, puis se dirige vers le faubourg Saint-Jacques.

Il connaît bien la maison où demeurent les dames qu'il veut voir, mais il ignore à quel étage est leur logement. Girardière monte un

escalier noir et sale, il se décide à frapper à une porte au second étage.

Une vieille femme en camisole, et qui a au moins quatre mouchoirs sur sa tête, ouvre à Girardière, qui demande madame Gerbois, rentière, qui a une nièce.

« — Ce n'est pas ici, monsieur...

» — Elle demeure cependant dans cette mai-» son.

» — Qu'est-ce qu'elle fait, cette dame?

» — Ce qu'elle fait? mais je pense qu'elle ne » fait rien. Par exemple, elle a une nièce qui » est couturière... une jeune personne fort in-» téressante, fort gentille.

» — Ah! bon... alors je présume que ce sont » mes voisines d'au-dessus, des dames qui sont » depuis peu à Paris.

» — Précisément, elles arrivent de la pro-» vince.

» — La chambre de la nièce est au-dessus de la mienne... elle y fait même assez de bruit, » dans sa chambre!.. Je ne sais pas si c'est » qu'elle s'amuse à sauter et à danser sur ses » talons, mais quelquefois cela m'empêche de » m'endormir; du reste, je ne vous dirai pas si

» ces dames sont aimables!.. je ne leur ai ja-
» mais demandé qu'un peu de feu, qu'elles
» m'ont refusé, sous le prétexte qu'elles n'en
» avaient pas! on voit bien que cela n'a pas l'u-
» sage de Paris; cela n'est ni liant, ni complai-
» sant. »

Girardière remercie et quitte la voisine, qui paraît très-disposée à causer. Il monte à l'étage supérieur, et frappe à la porte parallèle. On ne lui ouvre pas. Cependant il entend comme le bruit d'une chaise qu'on remue. Au même instant, une porte s'ouvre en face, et madame Gerbois paraît.

« Mille pardons, madame, » dit Girardière,
« je croyais frapper chez vous. On m'avait in-
» diqué cette porte.

» — Non, monsieur, la porte où vous avez
» cogné est celle de la chambre de ma nièce;
» nous sommes séparées par le carré; c'est assez
» désagréable; mais que voulez-vous? on se loge
» comme on peut, quand on n'a pas les moyens
» de payer cher un appartement. Donnez-vous
» donc la peine d'entrer, monsieur. »

Girardière suit la vieille dame, qui l'accueille fort bien et l'introduit dans son logement, qui

se compose d'une assez belle pièce et d'une petite cuisine.

« Vous voyez tout mon appartement, mon-
» sieur ; ma nièce a ensuite sa chambre, où elle
» se tient rarement, parce qu'elle me fait pres-
» que toujours compagnie. Nous ne sommes
» pas riches et ne voulons point faire de dettes ;
» il faut aller sagement. D'ailleurs, nous ne re-
» cevons presque personne. Quelques appren-
» ties, amies de ma nièce, et un homme établi
» dans cette rue, un tabletier, qui vient quel-
» quefois nous dire bonsoir, voilà toute notre
» société, elle est excessivement bornée. »

Girardière cherche des yeux mademoiselle Augustine, qu'il n'aperçoit pas.

« Ma nièce est sortie, » dit madame Gerbois, « elle est allée apprendre une façon de robe
» chez une dame qui l'aime beaucoup, mais elle
» ne tardera pas à rentrer.

» — Je la croyais dans sa chambre, » dit Girardière.

« — Non, monsieur, non, elle est sortie. »

Girardière, pour attendre la nièce, fait la conversation avec la tante. D'ailleurs, il n'est pas fâché d'avoir l'occasion de parler de lui, de

sa famille, de sa fortune ; il craint tant d'être pris pour un intrigant, qu'il a toujours sur lui ses quittances de loyer et sa police d'assurances contre l'incendie. Mais madame Gerbois n'a pas l'air de mettre en doute ce qu'il avance, et elle-même donne à sa nouvelle connaissance de plus amples détails sur sa famille et sa fortune. La tante ne possède que quatorze cents francs de revenu, et c'est avec cela qu'il faut qu'elles vivent elle et sa nièce, jusqu'à ce que cette dernière ait assez de talent pour gagner de l'argent.

» — Ou jusqu'à ce qu'elle soit mariée, » ajoute Girardière en souriant d'un air significatif.

« — Oh! monsieur, est-ce que l'on épouse » les jeunes filles qui n'ont rien ?.. ce serait un » bien heureux hasard si ma nièce rencontrait » un honnête homme qui voulût assurer son » bonheur. »

Girardière n'ose pas encore s'expliquer ; il craint d'aller trop vite ; il se contente de murmurer : *Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.* »

Mademoiselle Augustine arrive ; elle adresse

à Girardière un aimable sourire qui achève de le transporter ; il cause longtemps avec ces dames ; enfin il se retire craignant d'être indiscret à une première visite ; mais il prie madame Gerbois de lui permettre de venir quelquefois passer la soirée avec elles, et la vieille tante lui assure qu'elle et sa nièce seront toujours charmées de le voir.

Girardière sort fort satisfait. Quand il est sur le carré, il s'arrête devant la porte de la chambre de la nièce, en chantonnant : *C'est ici que Rose respire*!..

Alors il lui semble encore entendre du bruit dans cette chambre. Il écoute, cela cesse ; il pense s'être trompé, et descend l'escalier en se frottant les mains et en disant :

» Ça va bien... ce sont des personnes honnê-
» tes ! Et c'est à quoi je tiens avant tout. Car, si
» j'épouse une jeune fille qui n'a rien, au moins
» je veux être sûr de sa vertu !.. Oh ! cette fois,
» je crois que j'ai trouvé la femme qu'il me faut.
» J'ai eu de la peine !.. mais j'y suis parvenu ! »

Et Girardière revient chez lui rayonnant de joie ; il embrasse sa vieille mère en lui disant : « Réjouissez-vous ! bientôt vous aurez une bru

» qui vous tiendra compagnie !.. elle vous avan-
» cera vos pantoufles et vous soufflera votre
» feu !.. elle aura pour vous mille égards.

» — Vraiment, mon petit, » répond la bonne vieille, qui commence à tomber en enfance, « mais il me semble que tu es bien jeune pour » te marier ?.. »

Girardière ne juge pas nécessaire de répondre à sa mère, mais il va se mettre devant une glace, et fait une guerre à mort à ses cheveux blancs.

Le lendemain, après avoir dîné, Théophile ne manque pas de se rendre chez madame Gerbois. Une jeune femme et un monsieur sont assis près de mademoiselle Augustine.

Le monsieur a l'air d'une oie. Il allonge son nez et contorsionne sa bouche quand il veut dire un mot, mais il se contente presque toujours d'écouter. C'est un homme entre deux âges, qu'on appelle M. Trubert, et Girardière apprend bientôt que c'est le tabletier qui demeure dans le quartier, et dont on lui a déjà parlé.

La demoiselle est jeune, gentille, elle a l'air

très éveillé : c'est une couturière, amie de mademoiselle Augustine.

Girardière est accueilli avec empressement ; son arrivée semble faire autant de plaisir à la nièce qu'à la tante ; et comme la certitude de plaire donne de l'aplomb et de la hardiesse, Girardière se met à bavarder, à pérorer, à trancher, enfin il tient le dé de la conversation, car les dames ont l'air de l'écouter avec admiration, et le tabletier est trop timide pour oser se permettre de l'interrompre et même de lui répondre.

La soirée se passe vite ; elle semble très-courte à Girardière ; on se plaît toujours dans une maison où l'on est écouté comme un oracle. Notre célibataire s'éloigne enchanté de l'effet qu'il a produit. Le tabletier s'en va en même temps que lui, et le quitte dans la rue, en lui disant d'un air profondément respectueux :

J'ai l'honneur, monsieur, de vous souhaiter »le bonsoir. » C'était la plus longue phrase qu'il eût prononcée de la soirée, et encore il s'est repris à trois fois.

Le lendemain soir, Girardière retourne chez

madame Gerbois, puis le jour suivant. Quinze jours s'écoulent enfin, et il est allé tous les soirs chez ses nouvelles connaissances, qui ont tellement l'habitude de le voir, que l'on s'inquiète lorsque, à sept heures du soir, il n'est pas arrivé.

La société de ces dames est presque toujours la même ; elle ne se compose que de la jeune couturière et du tabletier ; mais celui-ci, après avoir salué en entrant et s'être informé de la santé de chacun, n'ouvre plus la bouche que pour souhaiter le bonsoir. Et Girardière se dit : « Si M. Trubert va chez madame Gerbois pour » y voir mademoiselle Augustine, à coup sûr ce » n'est pas un rival dangereux Il a l'air stu- » pide, ce monsieur ; et d'ailleurs il ne me fait » pas du tout l'effet d'un amoureux. »

Girardière avait déjà glissé quelques mots à double entente sur ses projets de mariage ; il avait laissé entrevoir qu'il cherchait une femme et ne tenait pas à la fortune. La tante lui avait souri d'un air attendri, et la nièce l'avait regardé du coin de l'œil en poussant un petit soupir.

Girardière s'en allait toujours en se frottant les mains, et se disait : « Ça va très-bien... Je

» plais, on me le laisse assez voir..... j'ai enfin
» trouvé une femme!... Le ciel soit béni! Dé-
» cidément, je me marierai. »

Mais un soir, tout en causant avec la vieille tante, Girardière prêta l'oreille à ce que se disaient derrière lui Augustine et son amie ; les jeunes filles parlaient à demi-voix. Malgré cela, Girardière entendait fort bien ces mots :

« A propos, Augustine, et M. Frontin? Com-
» ment se conduit-il avec toi?

» — Oh! très-bien!... il est charmant!

» — Tu l'aimes toujours, n'est-ce pas?

» — Si je l'aime, oh! j'en suis folle!

» — Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu,
» moi.

» — Quand tu voudras le voir, viens dans ma
» chambre, il y est presque toujours, parce que
» ma tante ne l'aime pas. »

Les jeunes filles n'en disent pas davantage ; mais ce qu'il vient d'entendre a bouleversé Girardière. Un frisson le parcourt de la tête aux pieds, puis le sang lui monte au visage, il devient pourpre, et ne sait plus ce qu'il dit, au point que madame Gerbois lui demande s'il se

trouve incommodé, s'il a besoin de quelque chose.

« Non, madame, je n'ai rien, absolument » rien, » répond Girardière, en cherchant à dissimuler son trouble ; et il lance un regard à Augustine ; mais la jeune fille a les yeux sur son ouvrage et ne semble plus occupée que de ce qu'elle fait.

Tout le reste de la soirée, Girardière est distrait, préoccupé, il n'est point à la conversation, il épie les moindres mouvements d'Augustine, il prête l'oreille quand elle cause avec son amie ; enfin il éprouve déjà toutes les angoisses de la jalousie ; il est excessivement malheureux.

Il s'éloigne plus tôt que de coutume, et lorsqu'il est seul, il réfléchit à la conversation qu'il a entendue, et se dit :

« Quel est donc ce monsieur Frontin?... Au» gustine a dit qu'elle l'aimait, qu'elle en était » folle!... Oh! la petite dissimulée! qui aurait » jamais cru cela de cette jeune fille qui a l'air » si naïf, si candide! A qui donc se fier à pré» sent? Ce qui me fait penser que cette liaison » est criminelle, c'est qu'elle a ajouté : « Il vient

» presque toujours dans ma chambre, parce » que ma tante ne l'aime pas!... » Voilà qui est » positif. La tante n'aime pas ce monsieur, elle » lui aura défendu sa porte, et il va chez sa » nièce!... car le fait est que jamais je n'ai ren- » contré ce M. Frontin chez madame Gerbois! » Cela devient très-inquiétant... on me fait bon- » ne mine... on a l'air enchanté quand je parle » de me choisir une femme. Aurait-on quelque » intrigue criminelle, quelques antécédents cou- » pables à cacher? Un instant! je veux une » femme, c'est vrai, mais je ne veux pas être » trompé. Oh! je saurai le fin mot! J'éclaircirai » tout cela!... »

Girardière passe une nuit fort agitée; car, tout en se rappelant le commencement de sa liaison avec la tante et la nièce, il se souvient que chez le restaurateur, en mangeant des mauviettes, mademoiselle Augustine a poussé un soupir et dit :

« Ah! si monsieur Frontin était là!... lui » qui aime tant les mauviettes!

» — Ce Frontin l'occupe donc bien?... elle » pense donc sans cesse à lui? oh! perfide Au- » gustine! »

Et Girardière se tourne et se retourne dans son lit, et, au bout d'un moment, il se dit encore :

« Et ce bruit que j'ai entendu plusieurs fois » dans la chambre de la nièce, lorsque la tante » la croyait sortie... sans doute qu'alors elle y » était avec ce M. Frontin. O les femmes! ô les » jeunes filles! Ma chère mère a bien raison de » me dire de ne pas me presser... si j'avais cédé » à mes premières impressions, j'aurais déjà » demandé la main de cette petite... je serais » son époux à présent... et elle ne m'aimerait » pas, et elle me trahirait; mais dissimulons encore, et tâchons d'acquérir des preuves de la » perfidie de mademoiselle Augustine. »

Le soir venu, Girardière retourne au faubourg Saint-Jacques; il s'est bien promis de ne rien laisser paraître et de cacher ses soupçons.

La société habituelle est réunie chez madame Gerbois. M. Trubert ne parle pas plus qu'à son ordinaire; mais en revanche, les deux jeunes filles chuchotent souvent entre elles; malheureusement Théophile ne peut pas bien saisir ce qu'elles se disent; pourtant le nom de

Frontin a encore frappé son oreille, et mademoiselle Augustine a plus d'une fois poussé des éclats de rire, que notre célibataire a trouvés très-indécents.

Madame Gerbois, qui est assise à côté de Girardière, a amené la conversation sur le mariage; plus d'une fois elle a dit : « Je serai fort » contente de marier ma nièce. »

Puis elle s'est arrêtée et a regardé Girardière comme pour attendre une réponse; mais celui-ci change toujours la conversation et n'a pas l'air de comprendre. Ce qui semble beaucoup étonner la vieille dame.

L'heure est venue de se retirer, Girardière prononce un « Bonsoir, mesdames! » qui a quelque chose de solennel, et il sort de la maison avec la société qui le quitte dans la rue. Girardière a eu l'air de suivre comme de coutume le chemin qui le mène à sa demeure. Mais bientôt il s'arrête et se dit :

« Tout le monde est parti, maintenant Au» gustine doit avoir quitté sa tante pour retour» ner dans sa chambre... qui sait si ce n'est pas » ce moment qu'elle choisit pour recevoir son » M. Frontin! .. si je pouvais m'en assurer.....

» pourquoi pas? il n'y a point de portier dans la » maison, et la porte de l'allée s'ouvre au » moyen d'un secret que je connais : par con- » séquent à toute heure de la nuit je puis m'in- » troduire dans la maison sans qu'on s'en dou- » te; laissons tout le monde se coucher; en- » suite j'entrerai dans l'allée, je monterai l'es- » calier bien doucement, j'irai coller mon » oreille contre la porte de la chambre d'Au- » gustine. S'il y a quelqu'un avec elle, bien cer- » tainement je l'entendrai. »

Girardière, enchanté de son idée, se promène pendant trois quarts-d'heure dans la rue. Lorsqu'il pense n'avoir plus à craindre de rencontrer du monde dans l'escalier, il se rapproche de la demeure de madame Gerbois.

Tout est calme dans la rue, les réverbères ne jettent qu'une clarté vacillante (car le gaz n'a point encore pénétré dans ce quartier.) Girardière se glisse le long du mur en regardant derrière lui; il atteint l'allée, pousse le ressort et entre doucement dans la maison.

Le cœur lui bat comme s'il allait faire un mauvais coup, et il se dit : « On a bien raison » de comparer un amoureux à un voleur... En

» ce moment, si l'on me surprenait, certes on » me prendrait pour un larron... et même un » mauvais larron !... Diable ! si quelque habi- » tant de la maison me rencontrait dans l'esca- » lier... et attendait pour voir où je vais... pour » un rien je m'en irais... mais non ! il faut que » j'éclaircisse mes soupçons, il faut que je sache » si je puis épouser Augustine... si je n'entends » rien ce soir, je recommencerai demain, et si, » au bout de quinze jours je n'ai rien entendu » de suspect, je lui rendrai mon amour. »

Girardière se dirige vers l'escalier, il le monte avec beaucoup de précaution pour ne pas faire de bruit, il retient jusqu'à son haleine, tant il a peur de voir quelque porte s'ouvrir devant lui.

Enfin, il arrive au troisième étage ; il commence en montant par regarder par-dessous la porte de la chambre de la jeune fille. Il n'y a point de lumière ; elle est donc déjà couchée, ou elle est encore chez sa tante ; il s'approche Il colle son oreille contre la porte, et, comme il lui semble que tout est silencieux, il va se retirer, lorsqu'une voix bien connue arrive à

son oreille. C'est celle d'Augustine ; il distingue parfaitement ces mots :

« Eh bien! monsieur Frontin, vous ne ve-
» nez pas près de moi?... allons, venez donc,
» mauvais sujet!... Vous verrez qu'il faudra que
» j'aille le chercher !

» — Oh ! la perfide !... oh! l'indigne ! » murmure Girardière en se meurtrissant le front contre le trou de la serrure, « elle veut avoir
» son amant près d'elle... il est là, ce Frontin,
» mon infâme rival!... il est là... dans sa cham-
» bre... la nuit... »

Girardière suffoque; cependant il se contient et écoute toujours. Bientôt quelque chose de nouveau arrive à son oreille et lui déchire plus cruellement le cœur ; il distingue le bruit de doux baisers tendrement répétés. Alors, n'y tenant plus, il s'éloigne de la porte, cherche à tâtons la rampe de l'escalier, et le redescend rapidement en se disant :

« J'en sais assez, j'en sais bien assez, je ne
» veux pas en entendre davantage... O Provi-
» dence! je te remercie de m'avoir donné l'idée
» d'écouter à la porte. Et j'aurais épousé cette
» jeune fille!... je l'aurais épousée avec la plus

» entière confiance, si je n'avais pas entendu » ce qu'elle a dit à son amie... Allons... remer- » cions le ciel..... et disons adieu au faubourg » Saint-Jacques... on ne m'y verra pas de long- » temps. »

Girardière est sorti de l'allée dont il referme la porte un peu brusquement, et au risque de faire du bruit, mais maintenant cela lui est égal. Il se met à arpenter la rue, et tout le long du chemin il parle tout seul et tout haut; il lâche la bride à sa fureur, il maudit les femmes, il maudit les jeunes filles, et il marche dans le ruisseau; mais, comme il est fort tard, il est entièrement libre de tenir le milieu de la rue.

Pendant un mois entier, Girardière ne sort pas de chez lui. Quand sa vieille mère le questionne sur la femme qu'il doit épouser, il la quitte brusquement en s'écriant : « Ne me par- » lez plus de mariage, ni de femmes, ni de dé- » moiselles... O les femmes! *je ne peux pas les* » *sentir*! »

Et Girardière appuie sur cette phrase, parce que, dans un journal, il a lu un article où l'on plaisantait sur cette locution employée par un

auteur pour une autre ; mais Girardière n'en persiste pas moins à croire , ainsi que Wailly, dans son *Dictionnaire*, que *sentir* peut s'entendre et s'employer pour *apercevoir*. Par conséquent, dire : *Je ne peux pas sentir* telle personne, signifie fort bien : Je ne puis pas l'apercevoir.

Revenons à Girardière, qui, tout en disant qu'il haïssait les femmes, pensait jour et nuit à mademoiselle Augustine, dont il maudissait la perfidie, et se disait :

« Quel dommage!... cette jeune fille était si » bien ce que je désirais... laborieuse.... point » coquette... du moins, elle le dissimulait... et » ce qu'il y a de plus indigne de sa part , c'est » qu'elle avait l'air de m'aimer ! pourquoi donc » me traiter si bien, puisqu'elle adore en secret » son monsieur Frontin ?... »

Le mois écoulé , Girardière ne peut résister au désir de savoir ce que l'on pense , ce que l'on dit, ce que l'on fait chez les dames Gerbois, où l'on doit être au moins fort surpris de ne plus le voir , lui qui presque tous les soirs allait leur tenir compagnie.

« Qui m'empêche d'aller leur faire une vi-

» site? » se dit Girardière ; « après tout... qu'ai-je » à craindre ? Maintenant que je connais les al- » lures de mademoiselle Augustine avec mon- » sieur Frontin, cette petite fille ne me prendra » plus dans ses filets!.. Et comme je ne me suis » jamais positivement déclaré, on n'a aucun » reproche à me faire. Allons chez ces dames. » Parbleu. cela m'amusera de voir le dépit de » cette petite à laquelle je ne ferai plus la » cour. Je lui lancerai quelques petits mots à » double sens, et je jouirai de son embarras. »

Girardière est enchanté de son idée ; il fait sa toilette et monte dans une voiture qui le conduit rue Faubourg-Saint-Jacques.

On est au milieu de la journée lorsque notre homme à marier entre dans cette maison à laquelle il avait dit un éternel adieu. Le cœur lui bat en montant l'escalier, et bien plus encore en passant devant cette porte contre laquelle il a surpris des secrets qui ont changé tous ses projets ; enfin il rappelle sa fermeté et sonne chez madame Gerbois.

C'est Augustine qui lui ouvre ; elle est habillée avec plus d'élégance que de coutume. Son amie, la couturière, et M. Trubert, le ta-

bletier, sont là, ainsi que quatre autres personnes. Les hommes sont en noir, les dames en toilette.

En apercevant Girardière, Augustine s'écrie: « Ah! c'est vous, monsieur; mon Dieu! depuis » si longtemps que vous nous avez abandon» nées!... quel miracle de vous revoir!... ma » tante va venir... elle est dans la pièce voisine, » entrez donc, monsieur. »

Girardière entre et cherche à deviner quel peut être le motif de cette réunion chez madame Gerbois. Pendant qu'il salue et prend une chaise, mademoiselle Augustine prend dans ses bras un gros chat rouge qui vient de traverser la chambre, et, l'embrassant tendrement, elle le porte à Girardière en lui disant :

« Je vous présente, monsieur Frontin... le » voilà ce gros méchant... vous ne le connaissez » pas encore, car il est presque toujours dans » ma chambre, vu que ma tante n'aime pas » beaucoup les chats; mais aujourd'hui .. com» me c'est un grand jour, j'ai obtenu son entrée » ici... Allons, monsieur Frontin, faite rou-rou » bien vite. »

Pendant que la jeune fille parle, Girardière

devient de toutes les couleurs, une sueur coule de son front, ses besicles tombent de dessus son nez; enfin, regardant fixement la jeune fille, il balbutie :

« Comment, mademoiselle... ce chat... c'est » monsieur Frontin? monsieur Frontin, c'est un » chat?..

» — Sans doute, monsieur, qu'est-ce qu'il y » a donc d'extraordinaire à cela? »

Girardière se frappe le front, et, sans se donner le temps de ramasser ses besicles, se lève, court à travers la chambre, se jette le nez dans une autre armoire, renverse deux chaises et arrive enfin dans la pièce où est madame Gerbois, à laquelle il crie du plus loin qu'il l'aperçoit :

« Madame! je viens vous demander en ma- » riage la main de mademoiselle votre nièce... » Je veux me marier... Je renonce aux folies » de garçon... J'adore mademoiselle Augustine. » Mariez-nous promptement, je vous en prie... » j'ai mille écus de rente...je ne demande point » de dot... »

Toute la société semble très-étonnée de cette brusque sortie de ce monsieur qui bouscule

tout pour demander une jeune fille en mariage; mais madame Gerbois répond fort tranquillement à Girardière :

« Monsieur, votre demande ne pouvait que » nous honorer, et si vous l'eussiez faite plus » tôt, vous seriez maintenant le mari de ma » nièce ; mais vous avez brusquement cessé de » venir nous voir, sans nous donner aucun mo- » tif de votre absence. Pendant ce temps mon- » sieur Trubert s'est déclaré et m'a demandé » la main d'Augustine. M. Trubert est un brave » et honnête tabletier, et nous n'avions aucune » raison pour la lui refuser... »

Ici M. Trubert fait un profond salut à toute la société, et madame Gerbois reprend :

« Je lui ai accordé la main de ma nièce, et » aujourd'hui même nous allons à la mairie... » il est même temps de partir. Allons, messieurs » et mesdames, descendons, ne faisons point » attendre monsieur le maire... Au plaisir de » vous revoir, monsieur Girardière ; ma nièce » sera établie dans cette rue : quand vous aurez » besoin de tabatière, donnez-lui votre pra- » tique. »

Girardière est atterré, il n'a pas la force de répondre un seul mot. Cependant la société sort, il est obligé d'en faire autant : on le salue, et bientôt il se trouve seul dans l'allée de la maison.

Alors il s'abandonne à son désespoir, il se cogne la tête: il s'arrache ce qui lui reste de cheveux, puis il revient chez lui avec la fièvre; et quand sa vieille mère lui demande ce qu'il a, il ne peut que répondre en faisant une mine piteuse :

« C'était un chat!... ma mère!... c'était un » chat!... Mais aussi quelle idée d'appeler un » chat monsieur Frontin!.. Ah! je suis malheu- » reux!.. Ce fut un chien qui m'empêcha d'ob- » tenir la main de mademoiselle Grandvillain, » et aujourd'hui c'est un chat qui est cause que » je perds Augustine. Ces animaux-là m'ont con- » damné au célibat. »

Girardière fait une forte maladie pendant laquelle il ne rêve que de chiens et de chats. Enfin il guérit, mais il reste triste, abattu et inconsolable. La vue d'un chien ou d'un chat lui donnait toujours des crispations.

Et il mourut célibataire dans les bras de sa vielle mère qui lui disait encore :

« Sois tranquille, mon petit, tu trouveras des » femmes plus que tu n'en voudras ! »

FIN D'UN HOMME A MARIER.



RECETTE POUR FAIRE UN MARIAGE.

§ Ier.

Je connais une dame qui a la manie de faire des mariages ; je dis manie, car si c'était intérêt, spéculation ou gourmandise, je comprendrais l'empressement qu'elle met à se charger de ces sortes d'affaires ; mais elle n'en retire aucun profit ; elle ne danse pas, ne mange guère : quel plaisir trouve-t-elle donc à aller à la noce? Est-ce pour entendre plus tard les plaintes, les reproches de ceux qu'elle a alliés?

ce qui doit être plus fréquent que les remercìments des heureux qu'elle a faits. Il y a dans le monde de ces bizarreries qu'on ne saurait expliquer.

Cette dame a toujours une grande quantité de demoiselles à pourvoir, de jeunes, de mûres, (on ne dit jamais de vieilles), d'aimables, de douces, de spirituelles, rarement riches ; celles qui le sont n'ont pas besoin qu'on s'occupe de leur trouver des maris : elle n'ont que l'embarras du choix, Mais si les partis qu'offre madame B... ne sont pas bien pourvus du côté de la fortune, ils sont toujours riches de vertus et de qualités.

Malheureusement pour les demoiselles pauvres, nous sommes dans l'àge d'or ; c'est-à-dire dans l'âge où l'or est considéré comme la première puissance de la terre, comme la véritable force motrice qui donne le mouvement à tout; où il a le pas sur l'innocence, et bien souvent sur les talents ; et, s'il faut le dire, je crois qu'il en fut ainsi de tout temps. Les hommes d'autrefois ne valaient pas mieux que les hommes d'aujourd'hui ; l'histoire est là pour les convaincre : que de crimes, de fourberies, et

toujours pour de l'or! On se courbe devant la puissance, parce que la puissance distribue les faveurs, les emplois, et que les emplois font avoir de l'or. « Que faut-il pour faire la *guerre?* » disait le grand Frédéric : *« de l'argent, de l'ar-» gent, et de l'argent* ! »

Ces mots du roi de Prusse peuvent s'appliquer à tout. Que faut-il pour être considéré, encensé, pour faire l'amour, pour marier les jeunes filles? de l'argent, de l'argent, et de l'argent.

Vous me répondrez : — J'en connais qui n'ont rien, et qui se marient pourtant.

J'en conviens, il n'y a pas de règle sans exception, et ce que j'ai à vous raconter en est la preuve; mais que de peines, de tracas, d'attente avant d'arriver au but! et est-ce vraiment l'avoir atteint que d'ètre obligé, pour ne pas mourir dans le célibat, de se lier à un être pour lequel on n'éprouve aucune sympathie, qui souvent même nous déplaît?

Mais laissons ces réflexions qui nous entraîneraient trop loin, et revenons à cette dame qui aime tant à faire des mariages.

Madame B... ne peut pas me marier, puisque je le suis; mais elle ne me voit pas sans me dire :

» — Trouvez-moi donc un parti pour ma » petite Celestine!... c'est une si bonne fille! si » douce, si aimable, un caractère comme on en » rencontre rarement! Jamais de mauvaise hu- » meur!.. jamais boudeuse... toujours conten- » te... même lorsqu'elle a mal aux dents! Ah! » qu'un mari sera heureux avec cette femme-là!

» — A-t-elle une dot?

» — Hélas! non... Vraiment, si elle avait une » dot, il y a dix ans qu'elle serait mariée!

» — Dix ans! Quel âge a donc votre petite » Célestine?

» — De vingt-sept à vingt-huit ans... Mais » l'innocence même : quant à cela, j'en ré- » ponds.

» — Si je ne me trompe, il me semble qu'elle » est considérablement laide?

» — Oh! par exemple!... quelle méchan- » ceté! Elle n'est pas jolie... c'est vrai, surtout » depuis qu'elle a eu la petite vérole et qu'il lui » en est resté un œil qui pleure toujours; mais » cela ne s'aperçoit pas quand elle rit : je vous » assure qu'elle n'est pas laide... elle n'a rien de » repoussant... Son sourire est très-agréable.

» — Ah! oui, il est bien, son sourire?... il

» fait voir ses gencives et ses dents qui ont l'air » de défenses de sanglier !..

» — Ah ! vous outrez les choses... Ses dents » sont un peu longues, un peu jaunes, c'est » vrai... mais elle ne sont pas gâtées.

» —C'est dommage. Elle est d'une maigreur !

» — Je conviens qu'elle n'a pas d'embon- » point, et ses genoux battent nn peu le bri- » quet en marchant ; mais tout cela n'empêche » pas que ce ne soit une excellente fille, très- » laborieuse, très-économe, qui tiendrait fort » bien un ménage...

» — Mais, je crois qu'elle ne tiendrait pas » longtemps son mari : des genoux cagneux... » c'est fort laid. Je sais que cela n'empèche pas » de bien soigner un potage, mais je crois que » cela empêche les sentiments.

» — Eh ! mon Dieu ! mon cher ami, que » vous êtes drôle ! d'où sortez-vous donc ? Est-ce » qu'on se marie toujours pour le sentiment !

» — Alors, quand ce n'est pas pour cela, c'est » pour l'argent.

» — Pas du tout... On se marie pour ne pas » être seul. . pour avoir une compagne... pour » pour se marier, enfin !..

» — Ah ! oui, j'entends... Comme dit *Béran-*
» *ger*, c'est pour trouver, en rentrant chez soi,
» *des pantoufles et des égards.*

Madame B... avait beau dire, je ne croyais pas qu'il fût facile de marier mademoiselle Célestine, et d'ailleurs je ne m'en occupais nullement ; mais un jour le hasard veut qu'un de mes amis me dise :

« — Je connais un jeune homme qui désire-
» rait se marier... auriez-vous une femme à lui
» offrir ? »

Je me mets à rire, car je me rappelle mademoiselle Célestine, et je réponds :

« — J'aurais bien une demoiselle à vous
» proposer, mais votre jeune homme n'en vou-
» drait pas.

» — Pourquoi donc ?.. Oh ! il ne serait pas
» difficile... je commence par vous dire qu'il ne
» tient pas à l'argent, mais il veut que sa femme
» ait un état.

» — Un état... justement celle-là est frangère.

» — Frangère ça lui conviendrait. Il est em-
» ployé, il a seize cents francs d'appointements,
» et de plus il fait un petit commerce de bou-
» chons qui lui rapporte quatre à cinq cents

» francs, il voudrait une femme pour tenir sa
» maison et ses bouchons pendant qu'il est à
» son bureau.

» — Mais quel âge a votre jeune homme?

» — Trente-six à trente-huit ans.

» — Diable, c'est un jeune homme dans sa
» maturité !...

» — Voyons, mon cher, faites-nous voir votre
» demoiselle. Que diable ! je pense que la vue
» n'en coûte rien.

» — Je le pense aussi, mais ce n'est pas moi
» qui la fais voir ; je vous conduirai chez une
» dame de ses amies qui désire beaucoup la ma-
» rier; et là, vous vous arrangerez, car pour moi
» je vous préviens que je ne fais pas de ma-
» riages. »

Dupont (c'est le nom de mon ami) me prie très-instamment de le conduire chez cette dame. Je m'aperçois que Dupont aime aussi beaucoup à faire des mariages, mais à lui je le pardonne, je sais que c'est pour le plaisir d'aller à une noce et de s'y donner une indigestion.

Je mène Dupont chez madame B... elle pousse un cri de joie en apprénant le sujet de notre visite. Elle et Dupont s'entendent bientôt

comme s'ils se connaissaient depuis vingt ans; leur dialogue est vif et coupé, comme celui de Marivaux :

« — Votre ami est-il beau ?

» — Non.

» — Tant mieux.

» — Et votre demoiselle ?

» — On ne parle pas de sa figure.

» — Je comprends, ça nous va.

» — Mais laborieuse, douce, complaisante, » économe, rangée...

» — Très-bien ; point d'argent ?

» — Un petit trouseau et des espérances.

» — C'est assez.

» — Votre ami a un emploi ?

» — Seize cents francs de traitement et un » petit fonds de bouchons.

» — Cela s'accorde parfaitement.

» — L'âge de votre demoiselle ?

» — Age... raisonnable.

» — Ça nous va encore ; mon ami ne veut » pas avoir d'enfants...

» — Célestine n'y tient pas du tout.

» — Ils sont faits l'un pour l'autre.

» — Il faut décider l'entrevue.

» — Le plus vite possible...

» — Après-demain?

» — Après-demain soit... Où?

» — Au Jardin-Turc, le soir pendant le con-
» cert.

» — J'y consens; ce n'est que vingt sous
» d'entrée, mon ami peut se permettre ça.

» — Ainsi, après-demain au Jardin-Turc, à
» huit heures.

» — Nous y serons.

» — J'aurai un chapeau lilas... d'ailleurs
» monsieur sera avec nous.

» — C'est dit. »

C'était moi que madame B... venait de désigner pour lui donner le bras et la conduire au Jardin-Turc. Il n'y avait pas à reculer; mais comme je ne m'étais pas encore trouvé à une entrevue de ce genre, je ne refusai point madame B..., curieux de voir comment cela se passerait.

§ II.

Le jour indiqué, je me rends chez madame B... une heure avant celle marquée pour l'entrevue, parce que je désire apprendre ce que Célestine a dit du projet de son ami, et je sais que notre marieuse n'est point avare de détails.

Je trouve tout en désordre chez madame B...; je vois des apprêts de toilette, des fichus, des collerettes, des fleurs artificielles; des rubans sont étalés sur un sofa, la domestique va et vient en tenant un fer à papillotes à la main. Cependant madame B... est entièrement parée.

« Que va-t-il donc se passer chez vous? » dis-je en regardant tous les chiffons que l'on développait autour de moi.

« — Comment, mon cher ami, vous ne de-
» vinez pas! Nous allons procéder à la toilette de
» la jeune fille à marier; c'est ici que nous y
» donnerons la dernière main; car Célestine n'a
» pas beaucoup de goût, elle n'est pas même

» assez coquête, et je gage qu'elle sera attifée
» comme une provinciale; il est indispensable
» que je mette la main à sa parure.

» — Alors je suis venu trop tôt ; je vais m'en
» aller.

» — Non pas vraiment !... D'abord elle ne
» changera pas de robe, elle doit avoir mis sa
» plus belle ; ensuite vous êtes sans conséquence,
» vous, puisque vous n'avez aucune prétention
» sur Célestine.

» — Aucune, je vous le certifie.

» — Vous voyez bien que vous pouvez rester; il
» n'y a même pas de mal à ce que Célestine s'ha-
» bitue à se parer un peu devant un homme...

» — Et que dit-elle de votre projet?

» — Elle est dans l'enchantement!... elle n'a
» pas dormi, pas mangé depuis !... elle ne sait
» plus ce qu'elle fait, ce qu'elle dit... enfin elle
» en perd la tête !...

» — Pauvre fille!..... peut-être sera-t-elle
» moins enchantée en voyant le prétendu. »

On sonne à casser la sonnette.

» — Voilà Célestine ! » s'écrie madame B...

En effet, c'est la demoiselle à marier qui entre comme une effarée, en disant :

« J'ai peut-être sonné un peu fort, ma bonne » amie, mais c'est que je ne trouvais plus la son- » nette... depuis ce matin je ne sais pas ce que » j'ai... je ne trouve plus rien !... Ah! pardon, » monsieur, je ne vous avais pas vu. »

Je considère Célestine ; jamais elle ne m'a semblé si laide; elle a une robe de taffetas gorge de pigeon, un bonnet et un chapeau par-dessus, un fichu de dentelle noire qui lui monte jusqu'aux oreilles ; avec tout cela un air raide, gauche et les yeux rouges comme un lapin.

« — Ah! ma chère! comme tu es mal ar- » rangée ! » dit madame B... en courant ôter le chapeau à Célestine. « Quelle idée de se coif- » fer ainsi ! C'est bien heureux que je t'aie dit » de venir de bonne heure...

» — Je croyais que ce chapeau m'allait bien.

» — Il te va horriblement... Ah ! mon Dieu ! » ton œil pleure plus qu'à l'ordinaire, ce soir!... » c'est désagréable. Est-ce que tu as épluché » des ognons?

» — Oh! par exemple...

» — Nous te mettrons sur la tête un petit » bouquet qui descendra sur ton œil... tu vas » voir... et ce fichu noir... ça te rend encore

» plus maigre. A quoi penses-tu de te maigrir ? » comme si tu ne l'étais pas assez! je vais te » prêter une pèlerine blanche... Pourquoi donc » ne t'es-tu pas fait un peu de hanches?..... tu » as l'air d'un manche à balai...

» — C'est que je n'aime pas de mettre du » faux, moi !

» — Quelle simplicité !... du faux... du faux!.. » quand on n'a pas du vrai, il faut bien se faire » quelque chose... Justine, apportez-moi une » tournure bien empesée.

» — Ma bonne amie, j'ai rêvé cette nuit que » je voyais un cheval rouge qui galopait dans » les airs.

» — C'est très-bon signe... cheval rouge, » c'est réussite dans nos entreprises... il galo- » pait, c'est que ton mariage se fera vite...

» — Et puis je montais sur le cheval...

» — Toujours bon signe... Assieds-toi là, » que je te recoiffe... »

Madame B... essaie plusieurs fleurs sur la tête de Célestine ; à chacune on me consulte.

« Comment la trouvez-vous avec ce jas- » min?...

» — Mais le jasmin n'est pas laid...

» — C'est trop pâle... essayons ce coqueli-
» cot... hein? qu'en dites-vous?

» — J'aime assez le coquelicot.

» — Non, c'est trop foncé... Voyons ces jon-
» quilles... la trouvez-vous mieux ainsi?

» — Les jonquilles ne sont pas désagréa-
bles.

» — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'allais
» faire, moi... un bouquet jaune!... fi l'hor-
» reur!... ôtons cela bien vite!... ah! cette
» rose... parfait la rose... n'est-ce pas?

» — Je vous avoue que la rose me séduit
» moins...

» — Vous avez tort... tu garderas la rose...
» Célestine... mon Dieu! comme ton œil pleure
» ce soir : tu le baisseras, entends-tu?

» — Et l'autre, ma bonne amie?

» — L'autre aussi, cela va sans dire ; tu ferais
» une jolie grimace si tu essayais d'en lever un
» et de baisser l'autre! Je vais te remettre en-
» core deux petits peignes, et tu seras char-
» mante. »

La pauvre fille se laissait coiffer comme on
voulait ; mais pendant que madame B... lui at-

» tache les petits peignes, je lui entends dire à » demi-voix :

» — Quel âge avez-vous annoncé, ma bonne » amie?

» — Vingt-huit ans.

» — Je vous avais priée de dire trente-deux.

» —Laisse-moi donc faire; quand une femme » se donne vingt-huit ans, on sait très-bien » qu'elle en a trente-deux.

» — Mais puisque j'en ai trente-cinq...

» — Ça ne fait rien du tout!.. pourvu que tu » ne les paraisses pas. »

Enfin la toilette est terminée; madame B... fait lever Célestine; elle la fait tourner, marcher devant elle, en lui disant :

« — Tiens-toi moins raide... là... ne ba» lance pas ton bras gauche comme une aile de » moulin... très-bien... Qu'en dites-vous, mon» sieur?

» — Moi, madame, je n'ai point d'avis, telle » est mon opinion.

» — Vous ne vous compromettrez pas; mais » voilà huit heures, il faut partir.

» — Déjà huit heures! » s'écrie Célestine en

pâlissant. « Ah! ma bonne amie, je crois que
»je vais me trouver mal!...

» — Ne t'en avise pas! et devant le monsieur
» ne va pas faire de ces bêtises-là. Un homme
» qui n'a que seize cents francs d'appointements
» et qui vend des bouchons n'épouserait point
» une femme qui aurait des vapeurs et s'éva-
» nouirait; il faut apporter une grosse dot à son
» époux pour se permettre ces minauderies-là.
» Partons.

» — Un instant, mesdames, il faut qu'on
» aille nous chercher une voiture d'abord.

» — C'est inutile; il fait beau, ce n'est pas
» loin; nous irons bien à pied.

» — Non, je vous déclare que je ne vais pas
» à pied, moi.

» — Vous êtes par trop galant. »

Il n'y avait pas du tout de galanterie dans mon fait, mais je ne voulais pas sortir avec mademoiselle Célestine sous mon bras; je la trouvais épouvantable; les fleurs et les rubans dont on avait orné sa tête ajoutaient à sa laideur en la faisant remarquer; je pensais déjà que ce serait un terrible moment que celui où il faudrait entrer avec elle dans le Jardin-Turc, et je

regrettais d'avoir accepté d'être le conducteur de ces dames

La voiture est en bas, nous descendons : dans l'escalier, Célestine marche cinq ou six fois sur sa robe, et elle tombe deux fois sur mon dos.

» — Vous voyez bien, dis-je à madame B..., » que j'ai eu raison de prendre une voiture; » Célestine ne serait jamais arrivée ce soir au » Jardin-Turc.

» — C'est le bonheur qui lui fait emmêler les » jambes.

» — Si cette femme-là était longtemps » heureuse, elle ne tarderait pas à se casser le » nez. »

§ III.

Nous sommes arrivés ; je vois avec douleur qu'il y a foule au Jardin-Turc ; on exécutait ce soir-là un concert *monstre;* l'affluence était

considérable. Je prends mon parti en brave, je tiens mes deux dames sous le bras, j'enfonce mon chapeau en arrière, je lève fièrement la tête et je me dis : on nous prendra pour des étrangers.

Je ne sais pas pour qui on nous prend, mais j'entends sur notre passage un murmure, des rires, des chuchotements qui ne me font pas grand plaisir. J'entraîne ces dames ; je renverse quelques chaises ; je crois que je renverse aussi une glace que portait un garçon ; enfin nous sommes assis. Je voulais me mettre dans un bosquet, mais on a donné le rendez-vous sur la terrasse, il faut donc y rester.

La musique *monstre* se fait entendre. Ces dames n'écoutent guère ; elles cherchent des yeux Dupont et son ami ; ils ne sont pas encore venus. J'aperçois quelques jeunes gens qui s'arrêtent près de nous pour considérer Célestine ; l'un d'eux murmure en s'éloignant :

« Elle est comme le concert. » Je suis parfaitement de son avis.

On jouait le charmant quadrille de *Venise*. J'avais oublié mes deux dames ; j'étais tout

oreille, surtout lorsque le délicieux cornet à piston exécutait un solo; mais au beau milieu d'un passage madame B... s'écrie :

« Les voilà!... »

Ce *les voilà*! a été crié si fort, que tout le monde s'est retourné pour nous regarder, et chacun murmure :

» — Ah! les voilà!... qui donc?... Est-ce » qu'on attend quelques princes, quelques cé- » lébrités ici? »

Jugez de la surprise générale en apercevant les deux messieurs pour qui l'exclamation a été prononcée. Dupont est un homme ordinaire; mais son jeune homme vaut la peine d'être détaillé : c'est un grand corps qui a près de six pieds d'élévation, et qui semble vouloir jouter pour la maigreur avec l'homme-squelette qui se faisait voir sur les boulevards; sa tête est séparée de ses épaules par un cou qui ferait envie à la girafe; son teint est olivâtre et son nez tellement camus, que de loin on jurerait qu'il n'en a pas; enfin il a un pied-bot, ce qui donne à sa marche un dandinement continuel qui ne peut point passer pour de la grâce.

J'entends rire de tous côtés. « C'est la soirée monstre ! » dit l'un.

« C'est plus fort que le concert, » dit un autre.

Pendant ce temps, ces messieurs arrivent jusqu'à nous. J'avais eu soin de leur garder des chaises ; mais, même étant assis, la tête du jeune homme à marier dépasse toutes celles de la réunion.

On s'est salué en silence, on échange les politesses d'usage ; mais Dupont et madame B... portent seuls la parole. Célestine n'ose pas lever les yeux ; maintenant je trouve qu'elle fait bien. Le jeune homme s'incline, salue et ne parle pas ; moi, je me contente d'observer.

Cependant le temps s'écoule : les jeunes gens à marier ne se sont encore rien dit, mais le monsieur, en regardant Célestine, a fait une grimace qui a fait disparaître entièrement son nez, et Célestine, après avoir risqué son œil qui ne pleure pas, pour examiner son futur, a fait aussi une moue qui n'annonce pas précisément de la satisfaction.

Je vois que madame B... a de l'humeur ; elle

pousse Célestine par le coude et lui dit à l'oreille :

» — Ne pince donc pas ta bouche comme
» cela, ça te donne l'air bête. Je ne t'ai pas dit
» non plus de ne regarder que la pointe de tes
» souliers.

» — Oh! j'ai regardé autre chose...... et
» j'aurais aussi bien fait de ne pas lever les
» yeux.

» — Pourquoi donc cela?

» — Parce que je trouve ce monsieur très-
» vilain.

» — Ma chère, il ne faut pas tant faire la dif-
» ficile quand on a trente-cinq ans et pas le
» sou... D'ailleurs, tu n'es pas belle non plus,
» toi, il s'en faut.

» — C'est possible, mais je n'ai pas un pied-
» bot, moi.

» — Qu'importe! ça ne se voit pas quand on
» est couché!

» — Je ne me marie pas pour être toujours
» couchée!...

» — Prends garde de ne pas l'être du tout. »

Pendant que ce dialogue avait lieu à ma gauche, le suivant s'établissait à ma droite :

» — Eh bien! mon ami, vous ne dites rien à » cette demoiselle?

» — C'est que je ne trouve rien à lui dire!

» — Vous auriez dû mettre deux cravates, ce » soir.

» — J'en ai mis trois.

» — Alors vous auriez dû en mettre quatre, » ça garnit le cou. Que pensez-vous de la de- » moiselle?

» — Je la trouve bien laide!...

» — Elle n'est pas positivement jolie; mais » elle a une de ces figures auxquelles on s'ac- » coutume... Et puis, les vertus, les qualités... » voilà l'essentiel dans un ménage.

» — Oui, mais... elle est trop laide.

» — Eh! mon cher ami, est-ce que vous » vous croyez un *Spartacus*, vous! avec votre » pied-bot, votre long cou et votre méchant » nez?...

» —Je sais bien comment je suis... ça n'em- » pèche pas d'aimer la beauté.

» — Je vous conseille de l'aimer de loin, » alors; quand on n'a que votre place et des » bouchons à lui offrir, la beauté nous tient ri- » gueur.

» — Alors je ne me marierai pas.

» — Et on dira : il ne s'est pas marié parce » que personne n'a voulu de lui. »

On cesse de parler. Dupont n'est pas content; il voit s'évanouir le repas de noces qu'il lorgnait dans la perspective. Madame B... est très-contrariée, parce que c'est le neuvième parti que Célestine manquera. Le jeune homme frappe la mesure avec son pied-bot et a l'air de ne s'occuper que de la musique, et Célestine commence à regarder à droite et à gauche, la présence de ce monsieur lui étant devenue fort indifférente.

Le temps se passait; on jouait l'avant-dernier morceau du concert. J'examinais en silence les deux personnages qu'on avait voulu marier, et je commençais à trouver qu'ils étaient fort bien assortis; Dupont et madame B... perdaient au contraire toute espérance de les unir.

Il me passe alors par la tête l'idée la plus bouffonne, et tandis que Dupont me dit d'un air piteux :

C'est une affaire manquée!... » et que madame B... répond :

« — Il y a incompatibilité d'humeur, » je leur glisse un *peut-être* qui les fait tressaillir de joie, puis je m'adresse tout haut à la société :

« — Il me semble que nous pourrions main-» tenant faire autre chose que d'écouter la mu-» sique?... Allons nous placer dans un de ces » bosquets, devant une table. Je propose et » j'offre du punch à la société ; cela nous ani-» mera un peu, je l'espère, et je crois que nous » en avons besoin. »

Ma proposition est acceptée. Je prends bravement le bras de Célestine... (il faut dire que la moitié des assistants était partie). On me suit ; j'entre dans un bosquet et je demande un bol de punch au rhum.

Le punch arrive, je verse.

« — Je l'aime beaucoup, dit Célestine, mais » je n'en bois jamais.... je crains que cela ne » me porte à la tête.

» — Eh ! mon Dieu ! ma chère, il n'est plus » question de faire petite bouche... » dit madame B... ; « tu l'aimes, bois-en!... si ça te » porte à la tête tu feras un peu plus la pares-» seuse demain. »

M. Pincelure, c'était le nom du grand jeune homme, s'écrie :

« — Moi, je puis boire du punch sans jamais » en être incommodé ; quand je suivais l'armée » française en Espagne, j'en buvais très-sou» vent..... j'ai une forte tête, rien ne me fait » mal... »

Je soigne M. Pincelure, qui avale le punch comme du petit lait ; et Célestine, qui paraît s'y être accoutumée, ne fait plus aucune façon pour en boire. Notre bol n'est pas achevé que j'en ai déjà demandé un second. Ainsi que je l'avais prévu, le punch commence à faire son effet ; nous sommes beaucoup plus gais qu'avant d'être sous le bosquet. Madame B... fredonne avec l'orchestre le galop de *Gustave;* Dupont se dandine sur sa chaise, se bourre de macarons et lorgne les dames ; M. Pincelure parle à tort, à travers, et Célestine rit.

» — Ma foi, vive la musique ! » dit le grand monsieur, « ça me met en train... Moi, je ne » danse pas à cause de mon pied bot, et ce» pendant j'aime beaucoup la danse?.... Une » seule fois j'ai voulu me risquer dans un ga» lop..... je suis tombé avec ma danseuse et

» nous avons reçu la moitié des galopeurs sur » nous !...

» — Moi, » dit Célestine, « je n'ai jamais pu » aller en mesure ; je n'ai pas du tout d'oreille, » et puis je brouille toutes les figures et j'empê- » che les autres de danser... Mais je n'ai pas » souvent cette peine ; quand je vais à un bal, » je fais constamment tapisserie : on ne m'in- » vite jamais...

» — Et moi on me refuse toujours..

» — Ah! ah! ah!...

» — Les messieurs m'appellent *calorgne!*

» — Les dames me nomment la girafe...

» — Ah! ah! ah!...

» — Ça va bien, » dis-je tout bas à madame B.. t je continue d'emplir les verres.

« — Il est plus aimable que je ne croyais, » dit tout bas Célestine en parlant de M. Pincelure.

« — Elle a l'air bon enfant! » dit le grand monsieur en parlant de Célestine.

Moi, j'ai soin d'animer l'entretien.

« Monsieur, » dis-je en m'adressant à Pincelure, « vous faites le modeste ; mais convenez

» qu'un pied-bot n'empêche pas d'avoir des » aventures galantes.

» — C'est possible ; mais, quant à moi, les » miennes n'ont jamais eu de conclusions agréa» bles. Une fois, on me donne rendez-vous » dans une rue étroite ; j'y attends deux heures, » et je finis par être arrosé d'une façon fort peu » gracieuse. Une autre fois, je causais avec une » dame, elle me dit : Voilà mon mari, sauvons-» nous ! et la voilà qui se met à courir ; je veux » en faire autant, je me laisse choir au milieu de » la rue et je suis battu par le mari. Décidément, » il faut que je renonce à l'amour...

» — Et au mariage ?

» — Encore bien plus !... Une vieille tireuse » de cartes m'a dit que si je me mariais jamais, » je serais...

» — Eh bien ?...

» — Je serais... oh !. . parbleu, ces dames » devinent bien. »

Ces dames riaient beaucoup ; Célestine pleurait à force de s'amuser, ce qui l'embellissait en mettant plus d'égalité dans ses yeux ; M. Pincelure ne déparlait plus, si ce n'est quand il

portait son verre à ses lèvres : ce qui arrivait très-souvent.

Nous passons ainsi plus d'une heure sous le bosquet ; le concert est fini, nous ne nous en sommes pas aperçus ; nous faisons une conversation *monstre* qui remplace la musique ; Célestine ne cesse de répéter :

» — Mais c'est qu'il est tout-à-fait aimable, » ce grand monsieur. »

Et M. Pincelure dit à chaque instant :

« — Cette demoiselle est beaucoup moins » mal quand on est à l'ombre ! »

Tout-à-coup de grosses gouttes de pluie tombent dans notre punch.

« — Ah ! mon Dieu ! voilà un orage, » s'écrie madame B..... « moi qui ai mon joli chapeau » lilas !

» — Et moi ma plus belle robe, » dit Célestine en riant toujours.

« — Venez sous ces tentes, mesdames..... » vous serez à l'abri ; cela va peut-être se pas- » ser...

» — Je ne crois pas que cela se passe, » dis-je ; « d'ailleurs il est onze heures et demie, il » vaudrait mieux s'assurer d'une voiture.

» — Onze heures et demie !... Mon Dieu ! » comme le temps a passé vite ! »

M. Pincelure a pris le bras de Célestine pour la conduire sous une tente, et quand on est arrivé, soit oubli, soit préméditation, Célestine laisse son bras sous celui du grand monsieur.

L'orage redoublait ; je cours à la porte, je ne vois qu'un fiacre ; je le retiens, puis je retourne vers ma société.

Dupont et madame B... s'occupaient de se retrousser, de prévenir les atteintes de la pluie ; je fais de loin signe à M. Pincelure, il accourt avec Célestine ; je les fais sortir du jardin, je les pousse vers le fiacre et je les fais monter dedans.

« — Mais madame B... ? » balbutie Célestine.

« — Ne vous en inquiétez pas ; elle demeure » d'un autre côté, je la reconduirai.

» — Mais M. Dupont ?...

» — Il est déjà fort loin...

» — Mais...

» — Mais... »

Je n'en écoute pas davantage ; je referme la portière sur eux.

Le punch, l'orage, ma précipitation, tout les étourdit, et le cocher, auquel j'ai donné l'adresse de Célestine, a fait partir ses chevaux avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître.

Je retourne près de madame B...

« — Où donc est Célestine? » me dit-elle; « qu'en avez-vous fait?

» — Je viens de la marier.

» — Ah! la bonne plaisanterie!..

» —Je gage à présent qu'elle épousera M. Pin-» celure!

» — Vraiment!... mais où sont-ils donc?

» — Partis en fiacre, tous deux!...

» — En fiacre.... tous deux!... Ah! qu'avez-» vous fait là? et la décence?

» — Qui vous dit qu'elle sera outragée?..... » D'ailleurs, quand un mariage doit s'ensuivre, » il faut bien pardonner quelque chose, et je » vous parie de nouveau que celui-ci se fera. » Par exemple, il vous en coûtera une robe » crottée et un chapeau un peu mouillé, car le » fiacre qu'ils ont pris était le dernier... il n'y en » a plus sur le boulevard.

» — Je ne regretterai rien si vous réussis-

» sez! mais j'avoue que je n'ai pas encore vu » faire un mariage de cette façon. »

§ IV.

Un mois après, ma prédiction était accomplie. Célestine devenait madame Pincelure. J'ignore si l'horoscope de la tireuse de cartes doit s'accomplir aussi, toutes les probabilités sont contre.

Voilà la seule fois où je me sois mêlé de faire un mariage; tant de gens se cassent la tête et perdent du temps pour arriver à ce but; ma recette est cependant très-simple : il ne faut que deux bols de punch.



UN TOUR DE GRISETTES.

Figurez-vous d'abord deux jeunes filles de vingt ans ans à peu près : l'une, que nous nommerons tout simplement Aline, était grande, svelte, bien faite ; ses cheveux et ses yeux très-noirs faisaient encore ressortir la blancheur de sa peau ; sa bouche, un peu grande peut-être, renfermait des dents dont une princesse eût été jalouse ; sa main douce et potelée eût été admirée par un statuaire ; et sa jambe... ah ! ma foi, sa jambe, je ne vous en dirai rien, parce que je

ne l'ai pas vue, et c'est très-fâcheux, car probablement j'aurais eu de bien jolies choses à vous dire sur la jambe de mademoiselle Aline.

Ici je vois un de mes lecteurs s'arrêter et me dire :

« — Ah çà, monsieur l'auteur, c'est donc » une histoire véritable que vous allez nous ra- » conter, puisque vous nous avouez que vous » connaissez cette demoiselle Aline... Ceci n'est » donc pas un conte fait à plaisir, une petite » nouvelle inventée tout simplement pour la » récréation de vos lecteurs, et qui sans doute » ne tarderait pas à se reproduire sur la scène » sous la forme d'un vaudeville? »

Non, lecteur, je ne vous fais point un conte. Fi donc! Il faut laisser cela aux Arabes, aux nourrices et aux grand'mères; moi, je vous rapporte un fait qui m'a été conté par une des personnes qui ont figuré dans cette aventure. J'ai seulement changé les noms et la position de quelques personnages, parce qu'il faut toujours qu'un écrivain change quelque chose, quand ce ne serait que pour avoir l'air d'inventer. Maintenant que vous savez à quoi vous en tenir, continuons.

Mademoiselle Aline était donc fort gentille : c'était une modeste brodeuse ; elle avait de l'esprit et un cœur sensible, ce qui se rencontre beaucoup plus souvent qu'on ne le croit, car les gens bêtes sont en général beaucoup moins faciles à attendrir que les personnes spirituelles, par la raison toute simple que, l'esprit étant le chemin du cœur, quand on n'a point d'esprit, on a un cœur sans chemin, auquel il doit être fort embarrassant d'arriver.

Je reviens à mademoiselle Aline. Vingt ans, jolie, bien faite, brodeuse et sensible, on doit faire de l'amour son plus doux passe-temps, sa principale occupation ; on doit avoir pour le moins un amoureux ; le quitter quand il est volage, le remplacer quand il est jaloux, et l'adorer quand il est mauvais sujet. On doit penser à son amant en allant chercher sa petite cruche de crême et sa demi-once de café, en mettant ses papillotes et en enfilant son aiguille ; enfin on doit parler de lui avec sa bonne amie, et en rêver toutes les nuits.

Eh bien ! rien de tout cela n'avait lieu. Aline ne rêvait point à ses amours, elle ne soupirait pas après son amant, elle ne croyait pas voir

sa douce image dans une rose, dans le fond d'une tasse, dans un bonnet à poil et dans la queue de son chat; elle ne parlait pas de lui à son amie, elle ne l'attendait pas à la fenêtre, ne le guettait point dans la rue, ne le suivait pas au spectacle, ne dansait point avec lui le galop et la *cachucha*, et tout cela pour une seule raison qui vous suffira, je l'espère : c'est qu'Aline n'a point d'amant.

Une grisette sans amant! allez-vous dire; mais c'est un phénomène, un être à part! c'est une femme sans corset, un salon sans piano, uue salade sans vinaigre, des asperges sans sauce, un habit sans boutons et un garde national sans buffleterie.

« Mais pourquoi mademoiselle Aline, que » vous avez dit être sensible et spirituelle, ne » connaissait-elle pas l'amour? Un savant a dit » qu'il n'y avait point d'effet sans cause. Tout » le monde en aurait dit autant que ce savant-là.

« — Oui, sans doute, il y avait une cause. »

Aline n'avait encore que douze ans; elle habitait avec une vieille tante, lorsque celle-ci la mena chez une tireuse de cartes, qui, disait-on, avait le talent de lire dans l'avenir.

La bonne femme voulut régaler sa jeune nièce, et, au lieu de la mener au spectacle, elle lui fit tirer son horoscope.

La tireuse de cartes, pour faire plus d'impression sur l'esprit tout neuf de la jeune fille, la fit entrer dans un petit cabinet tout tendu en tapisserie sombre, et dans lequel une fois entré on ne voyait plus de porte.

Là, la bohémienne endossa une grande robe noire dans les manches de laquelle on aurait pu cacher deux enfants et un pain de quatre livres.

Elle mit sur sa tète un grand chapeau pointu sur lequel il y avait de petits morceaux d'écarlate qui figuraient des diables, des flammes, des serpents et de grands chaudrons.

Ensuite elle étala sur la table son grand jeu ; car vous savez que les tireuses de cartes ont plusieurs jeux. C'est comme chez les marchands de vin, où l'on en vend de différents prix, et c'est toujours du même.

Mais la vieille tante avait voulu faire les choses grandement : elle avait payé à sa nièce le grand jeu.

Vous devez juger si la petite Aline écoutait

avec recueillement les paroles de la bohémienne. La pauvre enfant, déjà impressionnée par tout ce que la tante lui avait dit sur le grand talent de la sorcière, tremblait de tout son corps en jetant de timides regards autour d'elle pour tâcher de voir une porte de sortie. Elle sentait son cœur glacé par la terreur, et elle retint parfaitement ces paroles que prononça la devineresse avec une voix qui aurait pu lutter contre un cornet à piston :

« Petite fille... le destin te défend par ma » voix de jamais écouter le langage de l'amour ; » car je vois dans l'avenir que les hommes fe- » raient ton malheur ! »

La pauvre Aline avait parfaitement retenu les paroles de la sorcière ; en grandissant, elle ne les avait jamais oubliées.

La vieille tante était morte, et Aline était allée demeurer avec une de ses amies : c'est l'autre jeune fille que j'avais à vous faire connaître en commençant cette histoire véritable.

Celle-ci se nomme Stéphanie ; elle a un petit nez malin, des yeux très-vifs, de petites fossettes dans les joues : elle est blonde et fraîche, vive et gaie.

Elle chante toute la journée en reprisant sa dentelle, car mademoiselle Stéphanie est ouvrière en dentelles.

Elle a toujours le cœur occupé, et lorsque son amant lui fait infidélité, elle n'est jamais embarrassée pour lui donner un remplaçant.

Et vous devez penser combien la conduite de son amie lui semble extraordinaire et même ridicule. Elle ne conçoit pas qu'Aline s'obstine à refuser les hommages des jeunes gens.

Elle lui dit tous les jours :

« — Aline, tu n'as pas le sens commun!...
» On ne vit pas sans avoir un sentiment, un
» attachement ; quelquefois même on en a plutôt
» deux qu'un. Quel motif as-tu pour haïr les
» hommes ?

» — Je ne les hais pas, bien au contraire! » répond mademoiselle Aline.

« — Alors tu n'en as donc pas encore ren-
» contré un seul qui t'ait plu ?

» — Oh! si... j'en ai vu plusieurs qui m'ont
» semblé bien gentils.

» — Pourquoi donc alors ne les as-tu pas
» voulu écouter?

» — Parce qu'il m'est défendu de connaître » l'amour.

» — Qui t'a défendu cela?

» — Une bohémienne, quand j'étais toute » jeune, que je n'avais que douze ans au plus.. » On m'a tiré les cartes, et on m'a prédit que » je serais très-malheureuse si j'écoutais le lan- » gage de l'amour.

» — Ah! que tu es folle! comment, Aline, » tu crois cela?

» — Certainement, puisque c'est une sor- » cière.

» — Tu ne sais donc pas qu'il n'y a rien de » si gentil que l'amour... Si tu aimais une fois, » tu ne voudrais plus faire que cela.

» — Ah! c'est possible.

» — Tu as vingt ans, tu es jolie... et tu n'as » pas un amoureux! C'est épouvantable!... » Écoutes-en au moins un, quand ce ne serait » que pour voir si la tireuse de cartes t'a dit » vrai...

» — Oh! non, je serais malheureuse, et ce » serait ma faute. »

Stéphanie se dépitait de voir que ses discours et ses conseils ne faisaient rien; mais elle avait

mis dans sa tête que son amie aurait un sentiment, et elle n'était pas fille à reculer devant les difficultés.

Toute la journée, mademoiselle Stéphanie, qui avait une voix fort bien timbrée, chantait en travaillant :

> C'est l'amour, l'amour, l'amour,
> Qui fait le monde
> A la ronde.

Et tout en chantant elle regardait si les paroles de sa chanson faisaient impression sur Aline. Quand celle-ci paraissait distraite, elle s'écriait :

> Quand on sait aimer et plaire,
> A-t-on besoin d'autre bien ?

Si cela ne faisait point d'effet, elle entonnait avec des roulades :

> Du moment qu'on aime
> On devient si doux !

Et comme dans presque tous les opéras et tous les vaudevilles on a fait des morceaux pour vanter les douceurs et les plaisirs de l'amour, la jeune ouvrière en dentelles avait un

grand répertoire et pouvait en chanter fort longtemps à ce sujet.

Aline aimait la lecture : son amie lui faisait lire *la Nouvelle Héloïse*, *le petit Jehan de Saintré* et *Faublas*.

Aline était folle du spectacle : Stéphanie l'y mena voir *Antony*, *Joconde* et *la Bouquetière des Champs-Élysées*. Il y avait de quoi rendre amoureuse la personne la plus froidement constituée.

Aline continua de traiter avec la même rigueur un beau petit blondin qui venait soupirer sous ses croisées, qui lui écrivait tous les jours des choses charmantes sur sa porte, avec de la craie, et qui mettait quelquefois des bouquets de violettes dans sa serrure.

Stéphanie se désespérait ; elle fut un moment tentée de s'arracher les cheveux... ce qu'elle eût fait probablement si elle en avait eu de blancs ; mais comme ils étaient tous d'un fort joli blond cendré, elle ne s'arracha rien.

Elle se rapprocha encore de son amie et lui dit, avec un accent qui partait de l'âme :

« Aline, tu me fais bien de la peine... Est-» ce que tu ne sens pas au fond du cœur qu'il

» te manque quelque chose? Est-ce que tu ne » t'ennuies pas de vivre comme cela? »

Aline poussa un gros soupir et répondit :

« Si vraiment, cela m'ennuie beaucoup!... » mais l'horoscope de la tireuse de cartes?

» — Tu crois donc toujours à sa science... et » si l'on te prouvait que ces femmes-là ne sa- » vent ce qu'elles disent?

» — Alors ce serait différent! mais tu ne peux » pas me prouver cela! »

Stéphanie se frappe le front et s'écrie :

» — Au contraire! cela me sera facile.

» — Comment s'appelait la tireuse de cartes?

» — Madame Rotomago.

» — Superbe nom pour une bohémienne. » Exerce-t-elle toujours?

» — Je n'en sais rien. — Tu te rappelleras » bien sa demeure?...

» — Attends... Je crois que pour trois francs » elle vous disait votre bonne aventure; mais » le grand jeu valait cent sous, et moi on m'a » fait le grand jeu qui est bien plus infail- » lible.

» — Allons, nous demanderons le grand jeu, » et nous donnerons cent sous... C'est un peu

» cher!... J'avoue que j'aimerais mieux les » manger en biscuits et en meringues; mais » enfin, pour te guérir de ta folie, il faut » bien faire des sacrifices .. Mets ton châle et » partons. »

Aline est bientôt prête, et les deux jeunes filles se mettent en route, munies de la pièce de cent sous qui doit leur permettre de savoir leur avenir. Elles arrivent dans une rue de la Cité.

« — C'est là ! » dit Aline d'une voix émue.

— Ah ! c'est là ! » répond Stéphanie; et déjà elle s'avance dans une allée obscure, étroite et sale, où elle fait bravement quelques pas; mais elle revient aussitôt et va dire à sa compagne :

» — Avant d'aller me casser le nez là-dedans, » il me semble que je ne ferais pas mal de pren- » dre des informations; car enfin, depuis huit » ans la tireuse de cartes a pu déménager...J'ai » bien déménagé sept fois en un an. Tiens, » j'aperçois une fruitière en face; je vais aller y » prendre des renseignements. »

Stéphanie va chez la fruitière, et demande si

madame Rotomago, tireuse de cartes, occupe toujours le même logement.

« — Non sans doute, depuis plus de trois » ans elle a quitté ce quartier. Apprenez que la » réputation de madame Rotomago a grandi!... » grandi!... au point que c'est maintenant la » première sorcière de Paris.

» — Serait-il possible?

» — Oui, ma chère amie, maintenant elle » habite dans une superbe maison du faubourg » Saint-Germain. Voici sa nouvelle adresse im- » primée. »

Les deux jeunes filles prennent l'adresse et se dirigent vers le faubourg Saint-Germain; mais tout le long du chemin Aline est triste, et elle soupire en disant à sa compagne :

« Tu vois bien que cette femme-là est vrai- » ment sorcière, qu'elle dit toujours juste et ne » se trompe jamais, puisqu'elle a fait sa fortune, » puisque les gens du grand monde vont aussi » la consulter.

» — Cela ne prouve rien du tout, » répond Stéphanie. « Allons toujours chez madame Ro- » tomago. »

On arrive à la nouvelle demeure de la tireuse

de cartes. C'est un superbe hôtel, à la porte duquel se promène un suisse tout galonné.

Les deux grisettes entrent dans la cour; elles demandent madame Rotomago. Le suisse daigne leur montrer un beau vestibule au fond en leur disant:

« — Entrez là... Il y a du monde, mais vous » prendrez votre tour. »

Avant d'aller plus loin, Stéphanie fait une réflexion : c'est qu'en changeant de local, la sorcière a fort bien pu aussi changer le prix de ses séances : et, comme elles n'ont que cent sous dans leur poche. elle juge prudent de s'en assurer.

Elle retourne à la loge du suisse, et lui dit :

« — Monsieur, pourriez-vous nous dire ce » qu'il en coûte pour se faire tirer les cartes par » madame Rotomago ?

» — Oui, mesdemoiselles, je puis très-bien » vous dire cela, » répond le suisse d'un air de protection ; « c'est vingt-cinq francs quand on » ne demande que le jeu simple, et c'est cin- » quante francs pour avoir le grand jeu.

» — Cinquante francs! » s'écrient les deux

» jeunes filles en se regardant ; « ah ! mon Dieu ! » c'est horriblement cher...

» — C'est un prix fait comme les petits pâtés, » madame n'en rabat jamais un sou... Cependant on est libre d'en donner plus quand on » en a la fantaisie...

» — Ah ! on peut donner plus... c'est encore » heureux ; mais on doit aussi pouvoir donner » moins.

» — Non, mademoiselle.

» — Mais, quand on n'a pas cinquante » francs !

» — On prend le petit jeu, ce n'est que vingt-» cinq francs.

» — Et quand on en a pas vingt-cinq ?

» — Alors on ne se permet pas de se présen-» ter chez madame Rotomago, tireuse de cartes » de tous les princes de l'Europe et du Nouveau-» Monde. »

Les jeunes filles sortent de l'hôtel toutes consternées.

» — Allons-nous-en, » dit Aline, » tu vois » bien que madame Rotomago est une grande » sorcière chez laquelle nous ne pouvons plus » pénétrer.

» — Je vois... je vois que tout ceci est de la » bamboche, » s'écrie Stéphanie. « Nous irons » chez la bohémienne... je le veux... et... Ah! » quelle idée... Oh! ce serait délicieux... Oui, » oui, madame Rotomago nous tirera les cartes, » elle nous fera le grand jeu... et cela ne nous » coûtera pas cinquante francs... pas même » cent sous...

» — Que veux-tu dire?

» — Laisse-moi faire... J'ai un projet! Fie-toi » à moi; viens... viens. »

Les deux grisettes montent dans un omnibus et retournent chez elles... Arrivées là, Stéphanie commence par changer entièrement de toilette; elle met une jolie robe, un petit bonnet, un élégant tablier; ce n'est plus une grisette, c'est une femme de chambre de bon ton.

Elle fait prendre à son amie une toilette semblable à la sienne et lui dit :

« — Souviens-toi que nous ne sommes plus » grisettes, nous sommes toutes deux femmes » de chambre de madame la marquise de... de.. » Attends donc que je cherche un nom bien ron» flant... la marquise de Villaflorosa, et nous » allons prendre un fiacre.

» — Mais je ne comprends pas...

» — Viens toujours... tu comprendras chez la » sorcière... »

Aline suit son amie. Les deux jeunes filles montent dans un fiacre et se font conduire à l'hôtel de madame Rotomago.

Chemin faisant, Aline dit à son amie :

« — Si la tireuse de cartes allait me reconnaître. . pour m'avoir dit la bonne aventure » quand j'avais douze ans...

» —Oh! tu es bien changée depuis ce temps; » mais c'est alors que nous verrons si elle est » sorcière.

Le fiacre arrête les grisettes devant l'hôtel; le suisse ne les reconnaît pas. Elles vont droit au vestibule et pénètrent dans une grande pièce où plusieurs personnes semblent attendre qu'on veuille bien les admettre.

« — Je vais vous donner un numéro, mesde- » moiselles, » dit une espèce de servante en allant aux deux grisettes.

» — Oh ! ce n'est pas la peine, » répond Stéphanie; « nous n'avons pas le temps d'atten- » dre, dites à votre maîtresse que nous voulons

» lui parler de la part de notre maîtresse, ma-
» dame la marquise de Villaflorosa... »

Le ton décidé de Stéphanie impose à la servante ; elle va faire la commission et revient bientôt vers les grisettes, auxquelles elle fait signe de la suivre. Elle ouvre une petite porte, et les introduit dans une pièce où est madame Rotomago.

« — Que voulez-vous de moi, jeunes filles ? » demande la sorcière d'un air grave.

» — Madame, » répond Stéphanie, » madame
» la marquise de Villaflorosa, notre maîtresse,
» donne ce soir une fête dans laquelle elle désire
» avoir une bohémienne pour amuser la société.
» Notre maîtresse ne nous a pas indiqué celle
» qu'il fallait lui avoir ; elle nous a laissées li-
» bres de choisir la sorcière qui nous convien-
» drait, et à laquelle on donnera cinq cents francs
» pour la soirée. »

Ici la figure de madame Rotomago se déride, et elle fait un gracieux sourire aux jeunes filles.

Stéphanie reprend :

» — Nous sommes venues chez vous, mada-
» me, mais nous ne ferons venir chez notre

» maîtresse que la devineresse qui d'abord aura » bien voulu nous tirer les cartes à toutes deux... » Voyez, madame, si cela vous convient, sans » quoi nous irons chez une autre.

» — Eh! oui vraiment, mes enfants, cela me » convient, et beaucoup même! s'écrie madame Rotomago; « je vais vous tirer les cartes, et je » vous ferai le grand jeu... Oh! je vous promets » que rien n'y manquera. »

Les jeunes filles sont enchantées; la bohémienne les fait passer dans son laboratoire. C'est un petit cabinet tendu tout en tapisserie, et dans lequel on ne voit plus de porte une fois qu'on y est, absolument comme celui dont Aline avait fait la description.

Madame Rotomago prend son grand costume, robe, bonnet, lunettes, rien n'y manque; enfin elle étale son grand jeu et dit la bonne aventure aux deux jeunes filles.

Aline éprouve un moment de frayeur, car elle croit d'abord que madame Rotomago va voir dans les cartes qu'elles l'ont trompée et ce qu'elles sont véritablement; mais bientôt elle se rassure en s'entendant dire une foule de choses qui lui sont étrangères et ne pourraient

convenir qu'aux personnages dont elles ont pris la qualité.

Stéphanie se mord les lèvres pour ne point rire au nez de la tireuse de cartes, Aline se sent envie d'en faire autant, car déjà sa foi s'est évanouie. Enfin le grand jeu est terminé, l'horoscope est tiré : leur maîtresse, la marquise, doit les marier et les doter richement. Les jeunes filles remercient et sortent après avoir laissé à madame Rotomago une adresse où elle cherchera la marquise de Villaflorosa.

Une fois dans la rue, les grisettes rient comme deux petites folles.

« — Eh bien, » dit Stéphanie à son amie, » crois-tu toujours à la science de cette femme, » qui n'a pas deviné le tour que nous venons de » lui jouer... et auras-tu peur de connaître l'a» mour maintenant ?

» — Oh! non vraiment ! » répond Aline, » et » je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir suivi jusqu'à » vingt ans les conseils de madame Rotomago.

» — Tiens ! Aline, en faits de pronostics, il » faut s'en souvenir quand ils nous annoncent » du bonheur, mais dans le cas contraire il vaut » bien mieux les oublier. »



LE MAITRE D'ÉCOLE DE COUBERON.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, petit, maigre, et qui, par l'habitude du travail, avait contracté celle de se tenir un peu voûté, ce qui, de loin même, lui donnait l'air contrefait. Ses traits étaient fortement prononnoncés, ses yeux petits et gris, son nez fort; sa bouche grande, serrée et souvent ironique; ses cheveux grisonnaient déjà et devenaient rares sur le milieu de son front; enfin M. Ma-

thias, c'était son nom, pouvait, sans calomnie être trouvé laid, et pourtant, lorsqu'il s'animait en parlant, lorsque l'amour de la science échauffait ses discours, alors ses yeux devenaient brillants, les pommettes de ses joues perdaient leur pâleur habituelle, et toute cette figure si peu agréable quelques minutes auparavant devenait presque séduisante, tant elle avait alors d'expression et de jeu.

M. Mathias n'était qu'un pauvre maître d'école dans le village de Couberon. Il n'avait pour élèves que de petits paysans qui abandonnaient l'école dès qu'ils savaientpeu lire et à peu près écrire. Cela désolait M. Mathias, qui était un savant,qui avait passé sa vie à étudier, et qui aurait au moins voulu que les trésors de la science qu'il avait analisés pussent être profitables à d'autres, puisqu'ils ne l'avaient pas été à lui ; car M. Mathias était fort pauvre : il avait dépensé le peu d'argent qu'il avait eu à acheter des livres ;il avait étudié pendant que les autres s'amusaient. Puis l'âge était venu sans qu'il s'en aperçût, car le temps passe bien vite quand on est studieux. Enfin, M. Mathias s'était vu

forcé, pour vivre, de se faire maître d'école à Couberon.

Mais M. Mathias, qui était orgueilleux de ses connaissances, s'était fait des illusions : les savants en ont comme tant d'autres; il s'était dit, en se mettant à la tête de l'école de Couberon : « A force de patience, de travail, je vais » faire des élèves dont on parlera. Les paysans » de ce village ne s'exprimeront plus grossière» ment comme tous ceux des environs de Paris; » on les remarquera, on voudra connaître la » cause de cette exception à la règle. Quand on » entendra un laboureur parler grec, ou une » laitière offrir de la crème en latin, on voudra » s'expliquer ce phénomène, on remontera à la » source, et bientôt on saura qu'il y a dans le » modeste village de Couberon un homme sa» vant, versé dans toutes les sciences, possédant » une foule de connaissances. On viendra m'y » voir, m'y chercher; car on se dira : Un » homme qui sait tout n'est pas fait pour végé» ter avec des paysans, et on m'offrira des pla» ces des emplois, et je m'y distinguerai par » mon savoir; j'entrerai à l'Académie, dont j'a» chèverai le dictionnaire. J'en enverrai des

» exemplaires à tous les souverains de l'Europe, » en les engageant à en lire au moins une page, » tous les jours. Chacun d'eux m'offrira des » décorations, des cordons, des pensions, et je » ne vois pas trop où ma fortune s'arrêtera. »

Malheureusement pour M. Mathias, rien de tout cela n'était arrivé. Ses élèves n'avaient point voulu mordre à la science. Quand il leur avait parlé de racines grecques, ceux-ci avaient cru qu'il s'agissait de carottes et de navets; quand il avait essayé de leur enseigner le latin, ils s'étaient endormis, et ce n'était qu'avec peine qu'il réussissait à leur apprendre un peu de français. Cependant les villageois avaient une grande vénération, un profond respect pour le maître d'école, qu'ils reconnaissaient pour un homme infiniment au-dessus d'eux. Ils l'écoutaient volontiers le soir, lorsque, rassemblés dans les bois délicieux de Montfermeil, ou sous les vieux arbres de la forêt de Chelles, ils se reposaient un moment de leurs travaux. Alors M. Mathias venait quelquefois s'asseoir au milieu des paysans ébahis, et leur disait :

« Chelles possédait autrefois une superbe » abbaye. C'est là que Chilpéric renfermait ses

» trésors. Mais bien avant ce temps, dans ce » lieu où nous sommes, habitaient les druides.. » qui rendaient des oracles... Mais l'oracle le » plus fameux fut celui de Delphes... quoique » l'ancienne sybille de Cumes ait eu aussi beau- » coup de réputation. Elle laissa neuf volumes » sur son art. Une bonne femme qui les trouva » vint les apporter dans Rome à Tarquin l'An- » cien. Comme il marchandait trop, elle en jeta » six au feu et exigea autant d'argent des trois » restant. Ils furent consumés dans un incendie » du Capitole. »

Quelques paysans se regardaient en ouvrant de grands yeux, mais beaucoup d'autres les fermaient ; ou bien un d'eux profitant d'un moment où M. Mathias s'arrêtait, se hasardait à lui dire :

« — Ah! oui dà... il y a eu des oracles brû- » lés...dansle...Et croyez-vous que nous aurons » de l'eau demain, monsieur Mathias? »

Le maître d'école soupirait. Il haussait même un peu les épaules ; mais le plaisir d'étaler ses doctes connaissances l'emportait bientôt, et il reprenait :

« — Le maître du tonnerre pourrait bien

» lancer ses foudres... Jupiter est irrité... Tout » l'Olympe a frémi !.. Junon n'ose affronter sa » présence...

» — Bah ! est-ce qu'il y a aussi queuque ré» volution là-haut ? » s'écriait le villageois.

« Une révolution !... mais la terre en fait » une chaque jour !... Oui, il se prépare quel» que chose... Le temps est rarement trompeur, » surtout lorsqu'on a quelque connaissance des » astres... Tenez, voyez... au bout de mon doigt, » c'est *Vénus*, l'une des sept planètes, la plus » voisine du soleil après Mercure. La triple Hécate » a autour d'elle un cercle noir, et les derniers » rayons de Phœbus n'ont point fait chanter » Philomèle ; Clytie baisse la tête, et la ques» tion sera résolue demain avant que l'oiseau » de Mars n'ait chanté. »

Le paysan écoutait d'un air hébété, et s'éloignait en murmurant : « Tout cela ne me » dit pas si je dois arroser mes haricots. » M. Mathias soupirait encore et retournait chez lui ; là il s'écriait : « Que je suis malheureux » d'avoir affaire à des buses qui ne sentent pas » le prix de la science !... Quand donc serai-je » enfin à la place que je mérite !... Il n'en est

» aucune que je ne sois en état de remplir!...
» Je devrais être député, ministre, roi même...
» Oui, car si j'étais roi, il n'y aurait point d'i-
» gnorants dans mon royaume. Je ferais porter
» des oreilles d'âne à tous ceux qui refuseraient
» d'étudier. J'établirais dans tous les villages
» des jeux floraux à l'instar de ceux que prési-
» dait Clémence Isaure ; je ferais fermer tous
» les cabarets, et ouvrir à la place des cabi-
» nets de lecture ; on ne danserait pas le di-
» manche, mais on devinerait des énigmes que
» je tâcherais de faire plus difficiles que celle
» que le sphinx proposa à Œdipe ; enfin on ne
» chanterait ni ronde ni air de vaudeville ; mais
» on réciterait de beaux vers alexandrins, et
» mes peuples seraient bien heureux, car ils
» béniraient leur roi dans plusieurs langues. »

M. Mathias passait ainsi son temps à se lamenter, quand il ne pouvait pas faire quelque citation. Cependant le maître d'école aurait pu se trouver heureux, s'il avait eu un peu de philosophie : mais cette science lui manquait. Son école lui rapportait de quoi vivre ; elle lui eût rapporté plus encore, s'il eût voulu se borner à enseigner le *ba be bi bo bu*. Chaque habitant

de l'endroit ôtait son chapeau du plus loin qu'il voyait M. Mathias, et c'était à qui s'empresserait à lui être utile. Le village de Couberon n'est pas beau, mais les environs en sont charmants. Il est situé au milieu des bois, auprès d'un joli petit lac sur les bords duquel on trouve en abondance des jacinthes, du muguet, de la violette. Aux environs on aperçoit Montfermeil, Lagny, et des promenades pittoresques et solitaires dans lesquelles le dimanche même vous rencontrez rarement la famille des bourgeois de Paris dînant sur l'herbe avec le pâté et le melon obligés. Il y a donc moyen d'être heureux dans ce pays ; il ne faut pour cela qu'aimer la campagne, avoir des goûts simples et borner ses désirs.

Un matin, un villageois se présenta chez M. Mathias : c'était un nommé Gros-Jean, un des plus riches cultivateurs du pays, et de ceux qui s'inclinaient le plus profondément devant le maître d'école.

Il s'avança d'un air assez embarrassé dans la classe qui était déserte alors, et fut se poser devant M. Mathias, qui lui dit : *Quid de me dicunt homines?*

Le villageois se gratta l'oreille en murmurant: « — C'est pas pour ça que je suis venu... Tenez, monsieur Mathias, j'avons une proposition à vous faire.

» — Une proposition, Gros-Jean? voyons; établissez-la. Si elle est longue, divisez-la en trois points ; si elle est difficile, n'employez ni dilemme ni métaphores ; si elle est abstraite, tournez-la ; si elle est claire, laissez-vous aller aux charmes des figures. Il y a cent manières de présenter une proposition. »

Gros-Jean se gratta encore l'oreille en murmurant ;

« — C'est pas pour ça que je suis venu... Tenez, monsieur Mathias, je ne suis pas un savant, moi ; je ne sais pas faire de belles phrases comme vous, mais j'allons au fait : je vous estime parce que vous êtes un honnête homme.

» — Et un homme lettré, Gros-Jean.

» — C'est juste, mais je mettons l'un avant l'autre. Enfin, c'est égal, voilà le fait : j'avons une fille, pas d'autre enfant ; vous connaissez Jeannette, elle a bientôt vingt ans· C'est un beau brin de fille et aussi sage que bonne. Eh bien! il m'est venu dans l'idée de vous la

» donner en mariage... Je serions fier d'avoir » un gendre tel que vous. Vot' petite école n'est » pas grand'chose, mais je donne à Jeannette » six mille écus et ce beau terrain que je possé- » dons jusqu'à Monfermeil. Avec tout ça vous » serez à votre aise, et plus tard, dam, ma fille » héritera de tout mon bien. Si ça vous va, » comme je l'espère, touchez là ; ça sera bientôt » bâclé, car Jeannette m'a dit qu'elle prendrait » de confiance le mari que je lui donnerais. »

M. Mathias secoua la tête, sembla réfléchir, puis tapa dans la main de Gros-Jean, en lui disant :

« — Mon cher ami, je vous remercie beau- » coup.

» — Vous acceptez ?..

» — Non, je refuse.

» — Vous refusez d'épouser ma Jeannette ?..

» — Oui, Gros-Jean.

» — Et pourquoi donc cela ?... ah ! je devi- » nons... parce que je ne sommes que des pay- » sans, et que vous vous trouvez au-dessus de » nous.

» — Ce n'est pas cela du tout. Vous êtes cul- » tivateur, c'est la profession la plus ancienne et

» la plus honorable. La nation juive n'en a ja-
» mais connu de plus belle; les hommes les plus
» vénérés chez les Juifs étaient laboureurs ou
» pâtres. Gédéon battait lui-même son blé,
» David gardait ses brebis, Saül conduisait des
» bœufs.

» — Alors, pourquoi refusez-vous ma Jean-
» nette?

» — Parce que votre fille est un âne.

» — Un âne... ma fille!

» — Oui, mon cher Gros-Jean. Jeannette ne
» sait pas écrire et à peine lire. Je me rappelle
» qu'elle venait à ma classe il y a quatre ou cinq
» ans; et je n'ai jamais pu parvenir à lui faire
» distinguer le singulier du pluriel. Elle disait
» toujours à ses petites camarades : *Viens* avec
» moi, mes amies : je lui criais : c'est *venez* qu'il
» faut dire, parce qu'il y en a plusieurs; mais
» elle se mettait à rire en me répondant : Ah!
» bien, par exemple... vous voulez que je ne
» tutoie pas mes camarades... oh! ça serait
» drôle!... allons! *Viens* avec moi, mes amies!
» Et elle s'en allait en me riant au nez. Donc il
» n'y a pas moyen de rien faire de votre fille, et
» je ne ne veux pas épouser un âne, parce qu'il

» y aurait incompatibilité d'esprit entre nous. »

Gros-Jean était devenu tout rouge, et, malgré son estime pour M. Mathias, il avait été sur le point de se mettre en colère. Il se contint pourtant, et lui dit :

« — Je ne sais pas si ma fille est un âne, » mais je sais qu'elle a bien soin du ménage, » qu'elle sait traire les vaches, faire des fromages, soigner le jardin, la basse-cour. Et une » femme qui sait tout ça, i' m'semble que ça ne » peut pas faire une mauvaise ménagère. Adieu, » monsieur le maître d'école. Je souhaitons que » vous trouviez une femme qui vaille ma Jean» nette. Ah! c'est un âne! ah! pour le coup, » c'est trop dur, ça ! »

Et Gros-Jean s'éloigna, sans même ôter son chapeau. Mais M. Mathias le laissa aller, en se disant : « Qu'il se fâche s'il le veut! Certaine» ment je n'épouserai pas sa fille. Elle sait soi» gner une basse-cour... c'est fort bien, mais il » me serait impossible de vivre avec une femme » qui dit : *Viens*, mes amies! »

A quelque temps de là, une jolie maison de campagne, située entre Couberon et Montfermeil, fut achetée par une dame d'une quaran-

taine d'années, nommée madame Dubois. C'était la veuve d'un riche négociant. Elle n'avait point d'enfant et possédait quinze mille francs de rente. Cette dame, qui avait été élevée dans un des premiers pensionnats de Paris, n'avait épousé un négociant que pour obéir à ses parents car elle se croyait née pour les lettres, pour la gloire, et aurait voulu porter le nom d'un homme de génie ; aussi, depuis la mort de son mari, madame Dubois avait quitté le commerce, et s'était livrée entièrement à son goût pour la littérature.

Madame Dubois se promenait assez souvent, suivie de sa femme de chambre, dans les bois de Couberon. Plusieurs fois elle avait entendu M. Mathias pérorant devant les paysans, elle s'était arrêtée pour écouter. Surprise d'entendre tant de choses sortir de la bouche d'un petit homme qui n'avait qu'un habit noir rapé et qui vivait avec des paysans, madame Dubois avait pris des informations sur ce savant, et elle avait su que c'était le maître d'école de Couberon.

De son côté, M. Mathias avait remarqué cette dame qui semblait prendre plaisir à l'entendre.

Madame Dubois n'était rien moins que jolie ; mais le maître d'école estimait peu la beauté des traits, et il se sentait fier de captiver l'attention d'une personne de la ville.

Quand on se rencontre à la campagne, il est encore d'usage de se saluer; car il semble que l'on devienne plus poli, plus amical, en se retrouvant au milieu des simples productions de la nature. M. Mathias salua madame Dubois, qui lui rendit sa politesse. Quond on s'est salué plusieurs fois, on a déjà presque fait connaissance. Un jour que madame Dubois se promenait auprès du petit lac de Couberon, qu'elle semblait regarder avec plaisir, M. Mathias s'approcha d'elle et se hasarda à dire :

« — Ceci n'est rien auprès des beaux lacs » que l'on trouve en Écosse. Il y a entre autres » le lac Laumond sur lequel sont des îles flot- » tantes.

» — Des îles flottantes, monsieur!..... elles » doivent être alors d'une bien petite dimen- » sion?

» — Pardonnez-moi, madame, elles sont » considérables; elles contiennent des forêts, des » bois, des châteaux.

» — Et tout cela flotte… c'est merveilleux!

» — La nature est féconde en merveilles, » madame, on ne les ignore que parce qu'on ne » se donne pas la peine d'étudier. Mais il suffi- » rait d'apprendre un peu de *géomantie*, d'*hydro-* » *mantie*, de *pyromantie*, d'*astrologie* et de *bota-* » *nomancie*, pour connaître ce qui échappe aux » yeux du vulgaire.

» — Ah! monsieur, on doit être bien heureux » lorsqu'on sait tout cela… et… Ah! mon Dieu… » ah! mon Dieu!… »

Madame Dubois venait de pousser un cri et de pâlir, parce qu'un gros crapaud s'était trouvé presque sous son pied et avait sauté devant elle. Pour se remettre de sa frayeur, elle fut obligée de s'asseoir, ce qu'elle fit en disant à M. Mathias :

« — Je dois vous paraître bien ridicule, » monsieur.

» — Et pourquoi donc cela, madame?

» — Parce que je ne puis pas voir un cra- » paud sans être près de me trouver mal .. J'ai » horreur de cette bête-là.

» — Madame, vous ressentez pour le crapaud » une antipathie qui probablement ne dépend

» pas de votre volonté ; il n'y a rien là qui doive
» vous faire rougir. Une foule de grands per-
» sonnages ont eu des faiblesses semblables !...
» Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un
» levraut. Henri III ne pouvait rester seul dans
» une chambre où il y avait un chat. Le maré-
» chal d'Albret se trouvait mal dans un repas
» où l'on servait un marcassin. Uladilas, roi de
» Pologne, changeait de couleur et prenait la
» fuite quand il voyait des pommes. Scaliger
» frémissait en voyant du cresson. Le chancelier
» Bacon tombait en défaillance toutes les fois
» qu'il y avait une éclipse de lune. Je n'en fini-
» rais pas, madame, si je vous citais tous les
» grands hommes qui ont eu des faiblesses, des
» antipathies ou des superstitions.

» — Vous me consolez, monsieur, et me
» voilà moins honteuse de pâlir devant un cra-
» paud. Mais quelle peut être la cause de cette
» aversion que l'on ressent pour des objets qui
» n'ont rien de désagréable à la vue... comme
» ces affreux crapauds ?... car des pommes, du
» cresson, cela n'est pas effrayant.

» — Madame, si, avant de manger des écre-
» visses, vous vouliez savoir par quelle raison,

» en cuisant. elles sont devenues rouges de ver-
» tes qu'elles étaient, il est probable que vous
» n'en mangeriez jamais. Il est des choses de-
» vant lesquelles la science même doit s'humi-
» lier.

» — Mais, monsieur, est-ce que je ne pour-
» rais pas avoir assez de force dans mon âme
» pour triompher d'une faiblesse que je recon-
» nais être déraisonnable?

» — D'abord, madame, il s'agirait de savoir
» si c'est l'âme ou l'esprit qui a de la force. *Par-
» ménides* dit que l'âme est du feu; *Anaximandre*
» dit que c'est de l'eau; *Zénon* la compose de la
» quintessence des quatre éléments; *Hippocrate*
» en fait un esprit; *Héraclides* n'y voyait que de
» la lumière, *Xénocrate* un nombre, *Thalès* une
» substance toujours agissante, et *Aristote* une
» entéléchie. *Hippocrate* la loge dans le ventri-
» cule gauche du cœur, *Érasistrate* dans la
» membrane qui enveloppe le cerveau; *Strabon*
» la place entre les deux sourcils; *Platon* la di-
» vise en trois parties : la raison dans le cer-
» veau, la colère dans la poitrine, et les désirs
» dans les entrailles; enfin, selon *Mallebranche*,
» nous ne connaissons notre âme que par la

» conscience, et nous n'en avons point d'idée. »

Madame Dubois écoutait et n'osait plus parler; elle ne se sentait pas de force, mais elle était ravie, enchantée; elle ne voyait plus l'habit rapé du maître d'école, et M. Mathias lui semblait grandi de deux pieds. Tout ce débordement de paroles la stupéfiait d'admiration.

Cette rencontre fut suivie d'autres; puis madame Dubois engagea M. Mathias à lui faire le plaisir de venir voir sa maison de campagne, et M. Mathias promit de profiter d'une si aimable invitation; ce qu'il ne manqua pas de faire, et souvent : car la société de madame Dubois lui plaisait bien plus que celle des rustiques habitants de Couberon.

Enfin, au bout de quelques mois, madame Dubois, qui était toujours enchantée de M. Mathias, lui offrit franchement sa fortune et sa main; et cette fois le savant ne répondit pas à cette proposition comme il l'avait fait à celle de Gros-Jean.

« — Je ne suis point jolie, » dit madame Dubois, « mais j'ai de la fortune, et il m'est doux » d'enrichir un homme de votre mérite.

» — La fortune et la figure ne sont rien pour

» moi, » dit Mathias ; « la fortune n'est qu'une » convention !... Je ne voudrais pas d'une sotte » qui aurait des millions. Quant à la laideur, je » n'en vois point où il y a de l'esprit. Socrate » était laid ; Pélisson et mademoiselle Scudéri » n'étaient pas beaux ; Horace était trapu ; Anni- » bal était borgne ; Cicéron avait une verrue sur » le nez ; Sapho était petite ; Cléopâtre rousse. » La beauté passe, l'esprit reste. »

Le mariage se fit. Le jour de ses noces, M. Mathias apporta pompeusement à sa femme une quenouille avec un fuseau.

Madame parut un peu surprise de ce présent de son nouvel époux, et lui dit : « — Je ne sais » pas filer, mon ami. »

Monsieur répondit à madame : « — C'est pour » vous rappeler que vous devez vous occuper » des soins du ménage et travailler. C'était un » usage chez les Romains : en conduisant la » nouvelle mariée à la maison de son époux, on » portait devant elle une quenouille et un fu- » seau. »

Cette citation ne fit pas grand plaisir à madame Mathias. Le savant quitta sans peine Couberon et la petite école dans laquelle il avait

passé plusieurs années ; il ne fut que médiocrement touché des regrets que les paysans témoignèrent en le voyant les quitter. Malgré son mépris pour les richesses, M. Mathias se sentait cependant satisfait de posséder une jolie maison de campagne et quinze mille francs de rentes ; car il pensait qu'il allait être à même de se faire connaître et de faire parler de lui.

Les nouveaux époux se trouvèrent d'abord très-heureux ensemble. M. Mathias, tout en dînant avec sa femme, trouvait toujours moyen d'étaler son savoir. Si madame demandait à boire, monsieur lui disait en lui versant du vin :

« Du temps de Romulus, Mécénius tua sa » femme pour avoir bu du vin. Une femme » ayant rompu les sceaux d'un cellier, ses pa- » rents la condamnèrent à mourir de faim. A » cette époque, on obligeait toutes les femmes » à embrasser leurs parents, afin qu'à leur ha- » leine on reconnût leur sobriété. »

Là-dessus, madame Mathias disait : « — Mon » ami, donnez-moi beaucoup d'eau. »

Si madame demandait un peu de filet de bœuf, monsieur s'écriait, tout en lui en présen-

tant : « La ville de Carthage fut fondée en Lybie
» par les Tyriens ; d'abord les gens du pays vou-
» lurent les chasser, mais ils les supplièrent de
» leur donner pour habiter autant de terre
» seulement que pourrait en environner un cuir
» de bœuf ; on rit de leur proposition et on leur
» accorda volontiers ce qu'ils demandaient, cu-
» rieux de voir par quelle subtilité les Tyriens
» espéraient édifier une ville dans un si petit
» espace de terrain. Alors ceux-ci firent tanner
» un bœuf, et ils en coupèrent le cuir par de si
» menues courroies, qu'ils en environnèrent le
» lieu où fut bâtie la forteresse de Carthage.

» — En ce cas, mon ami, » répondait madame Mathias, « je vous serais obligée de me
» donner un peu de sauce. »

Si madame mangeait du melon, monsieur lui disait : « Prenez garde !... l'empereur Maximi-
» lien mourut à Inspruck d'un excès de melon. »

Si elle voulait du poisson, il s'écriait : « Érasme
» ne pouvait sentir le poisson sans avoir la fiè-
» vre. » Enfin, si elle admirait la beauté d'une grappe de raisin, il lui disait : « Vous croyez
» avoir de beau raisin !... mais à Chiras il y a
» des grappes qui pèsent jusqu'à douze livres !..

» Il faut aller en Perse pour manger du raisin. »

On revint à Paris; M. Mathias avait hâte de se retrouver dans la capitale et d'y faire parler lui. Madame Dubois avait habité un assez bel appartement au faubourg Saint-Germain. M. Mathias dit à sa femme : « Il nous faut avoir » un hôtel, parce que nous recevrons tout ce » qu'il y a de mieux à Paris. Vous avez quinze » mille francs de rente ; mais je veux que l'on » me nomme à quelque emploi important... Je » veux vous offrir bien plus que vous ne m'avez » apporté. J'ai dans l'idée que je deviendrai » ministre ; pour cela il faut avant tout que je » me fasse connaître. Prenons donc un hôtel; » donnons des repas dans le genre de ceux de » Lucullus, des fêtes à l'instar de celles de Ba- » bylone. J'ai de grands projets ! Vous verrez !.. » Je veux que nous ayons un salon romain, un » boudoir athénien, une salle à manger chi- » noise et un jardin grec ; vous prendrez le cos- » tume antique, il vous ira fort bien, vous avez » quelque chose de Sapho. Moi, je me draperai, » je chausserai le cothurne ; nous habillerons » tous nos gens selon la partie de l'hôtel où ils serviront. Je tâcherai qu'ils parlent aussi la lan-

» gue du pays dont ils auront le costume. Tout » Paris sera ravi, enthousiasmé de ce qu'il verra » chez nous, et avant trois mois on me nommera » chef de l'instruction publique. »

Madame Mathias approuva tous ces projets ; elle trouva surtout fort piquant de s'habiller en Sapho. On ne l'avait jamais remarquée pour sa figure, il était présumable qu'on la remarquerait pour son costume.

A Paris, avec de l'argent, il n'y a rien d'impossible. M. Mathias eut bientôt mis ses beaux projets à exécution. Il loua un vaste hôtel, fit venir des peintres, des décorateurs, des tapissiers ; on peignit, on décora ses appartements à la grecque, à la romaine ; et comme il n'était pas aussi facile de trouver des domestiques qui parlassent latin, M. Mathias eut soin de faire écrire en lettres d'or, sur la porte de chaque pièce, le nom qu'elle devait porter. Puis il prit sa femme par la main et lui dit :

« — Vous voyez, ma chère amie, que nous » entrons d'abord dans l'*antithalamus*, c'est » l'antichambre ; de là nous passons dans la » salle à manger, *cœnatio* ; quand nous serons » entre nous, nous dînerons dans la petite, *cœ-*

»*naculum*; puis de là nous prendrons le café
» dans l'*œcus*, autrement dit le salon. »

Madame Mathias se promit de faire tous ses efforts pour se rappeler qu'il fallait dire : « Passons dans l'*œcus* pour prendre le café. » On s'occupa ensuite des invitations ; M. Mathias prit le Dictionnaire des vingt-cinq mille adresses ; il fit un choix de cent personnes pour le dîner, et de trois cents autres pour la fête qui devait suivre. Il ne mit pas sur les billets d'invitation : « Il y aura un violon, » mais il mit : « Il y aura des divertissements renouvelés des » Grecs. »

A Paris, on est curieux ; on voulut connaître ce M. Mathias qui donnait une fête d'un genre nouveau ; on accepta ses invitations, on vint à son dîner, et on ne fut pas peu surpris d'être recu par une dame vêtue en Sapho et un monsieur habillé en Curtius. Au moment où chacun venait de se mettre à table, des jeunes filles, vêtues en esclaves, arrivèrent dans la salle à manger en tenant des aiguières, et offrirent aux convives de se laver les mains ; la société prétendit avoir les mains propres et ne voulut point de cette cérémonie renouvelée des

Gercs. Alors, sur un signal de M. Mathias, les jeunes filles posèrent sur la tête de chaque personne une couronne de fleurs. Ce fut une explosion de rire général, car les couronnes n'allaient pas bien à tout le monde, et plus d'un convive qui portait une perruque et des besicles faisait une très-singulière figure avec une couronne de roses sur le front. On se moqua beaucoup de cette nouvelle idée de M. Mathias ; néanmoins, pour lui être agréable, quelques dames auxquelles cela allait assez bien consentirent à rester couronnées. Heureusement pour les convives, le dîner n'eut plus rien d'ancien, M. Mathias n'ayant pu parvenir à trouver un cuisinier qui sût faire un repas comme ceux de Rome ou de Lacémone.

L'amphitryon, pendant que l'on servait le potage, prononça un discours grec auquel personne ne répondit. Au second service, il parla latin ; au dessert, il s'exprima en français. La compagnie fêta le dîner et laissa parler M. Mathias. On se contentait de se regarder, de sourire, et de se pincer les lèvres pour ne pas éclater. Le ci-devant maître d'école prenait tout cela pour de l'admiration.

Le dîner terminé, M. Mathias dit à la société: « — Venez dans les jardins; mille surprises » vous y attendent. Vous y verrez la vallée du » Tempé, le temple d'Éphèse, le Parnasse et le » rocher de Leucade. »

On alla visiter les jardins, mais on ne parut que médiocrement enchanté de ces souvenirs grecs, que M. Mathias avait fait construire à grands frais, et lorsqu'il proposa à la compagnie de jouer au ceste, à la lutte, et d'imiter les jeux olympiques, il fut très-mortifié d'entendre chacun s'écrier : « Nous préférons un » quadrille de Tolbecque ou de Musard. »

Et comme M. Mathias n'avait point songé à avoir un orchestre qui sût jouer des contredanses, la compagnie se retira de fort bonne heure, laissant *Sapho* et *Curtius* se promener maritalement dans la vallée de Tempé, et libres de faire le saut de Leucade, si cela les amusait.

« Les Parisiens sont bien légers ! » dit M. Mathias à sa femme. « Il faut les forcer à s'ins- » truire ; malgré cela, je suis certain qu'on par- » lera de notre fête et que l'Académie m'enverra » complimenter. »

On parla en effet de tout ce qu'on avait vu

chez M. Mathias, mais il ne reçut de compliments de personne. Alors il dit à sa femme :
« — Nous allons donner une autre fête, d'un » genre tout différent ; nous y porterons des cos» tumes du moyen-âge. Vous, ma chère amie, » vous serez en *Agnès Sorel*, et moi en *Dunois;* » nos jardins seront disposés pour des tournois » et des carrousels. On rompra des lances en » votre honneur ; vous donnerez le prix au vain» queur, et moi je ferai un discours sur l'ori» gine de la chevalerie. Je prouverai que les » tournois ont été inventés en Italie par les rois » lombards, et qu'ils s'appelaient *battagliole.* »

Madame Mathias trouva très-joli de se mettre en Agnès Sorel. Son mari fit de nouveau venir des ouvriers ; les souvenirs grecs furent démolis et remplacés par des monuments imités du moyen-âge. Les salons, la salle à manger, tout fut repeint. Le ci-devant maître d'école était enchanté de pouvoir à son gré faire revivre l'époque qu'il voulait célébrer. De tous côtés on ne voyait que trophées, armures, devises chevaleresques ; les domestiques furent habillés en pages, en varlets ; enfin M. Mathias endossa l'armure de Dunois.

La foule accourut à cette fête. Un jeune et joli couple, représentant Agnès Sorel et Dunois, aurait pu charmer l'assemblée; mais M. et madame Mathias étaient trop laids pour ne point paraître ridicules sous le costume qu'ils avaient pris. Personne ne voulut rompre une lance pour Agnès Sorel; et lorsque M. Mathias commença son discours sur l'origine de la chevalerie, la compagnie se mit à danser le galop.

M. Mathias ne se décourageait pas; la fête moyen-âge fut suivie d'une fête asiatique, puis d'une chinoise, puis de bien d'autres encore.

« — Il faut aller toujours, » disait M. Mathias à sa femme, « le gouvernement a les yeux sur » moi, il veut s'assurer de tout ce que je suis » en état de faire, avant de m'appeler à un poste » important.

» — Allons toujours! » répondait madame Mathias, qui d'ailleurs n'était pas fâchée de se mettre tantôt en Chinoise, tantôt en Grecque. Mais l'ancien maître d'école, qui savait tant de choses, avait probablement oublié son Barême. Il aurait fallu une immense fortune pour continuer le genre d'instruction que M. Mathias voulait donner à ses concitoyens. En très-peu

de temps il mangea tout le bien de sa femme; et, un beau jour, il fut fort étonné de se voir entouré de gens qui lui présentaient des mémoires et lui demandaient de l'argent.

« —Monsieur, » disait un tapissier, « vous me » devez cinq mille francs pour les tentures et » les meubles d'un salon chinois.

» — Monsieur le tapissier, j'ai à me plaindre » de vous, » répondait le savant, « je vous avais » ordonné de me tendre tout ce salon en jaune, » et vous ne l'avez point fait. Vous ignorez qu'en » Chine la couleur jaune est très en faveur. Les » marques de distinction sont les gilets jaunes » et les plumes de paon ; en revanche, les plu- » mes de corbeau annoncent la disgrâce. Vous » me ferez le plaisir de me mettre en jaune, » monsieur le tapissier.

» — Monsieur, je serai obligé auparavant de » vous mettre en prison, si vous ne me payez » pas. »

Les marchands sont peu sensibles à la science. Il fallut satisfaire les créanciers ; pour cela, on vendit tout ce qu'on possédait encore, et quand on eut payé les fournisseurs, il fallut abandonner l'hôtel pour aller se loger au qua-

trième, dans un modeste logement au Marais.

Ce changement de situation avait beaucoup attristé madame Mathias. Pour la consoler, son époux lui dit : « — Je projette une fête nautique sur le canal de la Villette ; vous y serez » habillée en Naïade et moi en Triton ; pendant » que l'on exécutera des joutes, je prononcerai » un discours sur l'origine de la navigation. »

Mais, cette fois, M. Mathias en fut pour son projet ; il ne restait plus en caisse de quoi donner une fête même chez un restaurateur de Paris, et madame voyait avec effroi venir le moment où il ne resterait rien du tout ; elle perdait toutes ses illusions et commençait à regretter son mari le négociant, qui ne savait pas faire de citations, mais qui lui achetait des cachemires et des diamants. Un jour, madame Mathias se permit de dire à son époux :

« Monsieur, quand je vous ai épousé, j'avais » quinze mille francs de rente ; il ne nous reste » plus rien que mes diamants ; vous deviez être » ministre, vous n'êtes pas même commis dans » un bureau. Que comptez-vous faire enfin ?

» — Madame, » répondit le savant, « avant » d'être pape, Sixte-Quint, qui se nommait

» *Félix Peritti*, gardait les pourceaux. Urbain IV
» fut savetier à Troyes, et Adrien IV mendia
» d'abord son pain.

» — Qu'est-ce que cela signifie, monsieur?
» est-ce que vous voulez demander l'aumône ou
» garder des pourceaux, dans l'espoir de devenir
» pape ?

» — Non, madame, mais cela prouve qu'il
» ne faut désespérer de rien, et que le mérite
» perce tôt ou tard. Quant à notre fortune, *Deus*
» *dederat, Deus abstulit!*

» — Monsieur, je ne sais pas le latin!...

» — Tant pis, pour vous, madame; mais je
» puis encore vous l'apprendre. Caton a bien
» appris le grec à quatre-vingts ans.

» — Eh! monsieur, tâchez plutôt de trouver
» un emploi et de gagner de l'argent. »

M. Mathias haussa les épaules et s'en alla bouquiner le long des quais. Sa femme, s'apercevant qu'il ne l'écoutait pas, s'occupa elle-même de chercher une place à son mari.

Quand on lui demandait ce que son mari savait faire, elle répondait avec assurance : « Il » sait tout. » Cette réponse inspirait peu de con-

fiance ; car les gens qui savent tout ne sont en général que des propres à rien.

Cependant madame Mathias parvint à trouver pour son mari une place de teneur de livres dans une maison de commerce, et M. Mathias consentit à la prendre en attendant qu'on le nommât directeur de l'instruction publique.

Mais, tout en transcrivant ses écritures sur son grand-livre, M. Mathias s'occupait toujours de recherches scientifiques. Un beau jour, voulant savoir ce qu'il devait à l'un de ses correspondants, le commerçant ouvrit son compte et lut : « Les Carthaginois donnèrent à l'Espagne » le nom de *Hispania*, dérivé de *spaniam*, qui, » dans la langue des Phéniciens, dont les Car- » thaginois descendaient, signifie : *pays des la-* » *pins*, parce qu'ils en avaient trouvé une mul- » titude dans ce pays. Sur des médailles romai- » nes, l'Espagne est représentée sous la figure » d'une femme ayant à ses pieds un lapin. »

Le commerçant se mit dans une violente colère ; il appela son teneur de livres, et lui dit :

« Que signifie ce gribouillage, monsieur ? je » veux savoir l'état de situation d'un de mes » correspondants, auquel je fais des envois en

» soieries, en percale, et je trouve sur son compte
» des Carthaginois et des lapins ?

» — Monsieur, » répondit Mathias, « ce que
» vous appelez gribouillage n'est qu'une suite
» naturelle de mon érudition. En faisant ce
» compte, je faisais des réflexions sur le com-
» merce ; je me rappelais que ce sont les Phé-
» niciens qui furent les premiers commerçants;
» les Phéniciens me rappelèrent les Carthagi-
» nois, et les Carthaginois me firent souvenir...

» — C'est assez, monsieur ; vous irez écrire
» ailleurs vos notes et vos réflexions ; je me suis
» déjà aperçu de plusieurs erreurs sur mes re-
» gistres ; vous avez trop de distractions ; vous
» pouvez être fort savant, mais vous ne savez
» pas tenir des écritures ; si je vous gardais un
» mois encore, il deviendrait impossible d'éta-
» blir un compte d'après mon grand-livre. »

Mathias salua et s'éloigna en murmurant :
« *Numerus stultorum est infinitus* ! »

En apprenant que son mari venait de perdre
sa place, madame Mathias se mit à pleurer, et
dit : « Que deviendrons-nous !

» — Madame, » répondit Mathias, « il faut
» peu de chose au philosophe pour exister. Dio-

» gène se contentait d'un tonneau pour loge-
» ment.

» — Monsieur, si vous m'aviez prévenue que
» c'était là le sort que vous me réserviez, j'au-
» rais fait des réflexions avant de vous épou-
» ser. »

M. Mathias fut chercher le volume de Sénèque sur le mépris des richesses; il le présenta à sa femme. Madame jeta Sénèque au milieu de la chambre, et dès-lors l'union conjugale fut rompue.

Madame Mathias s'occupa encore de placer son mari. A force de s'informer dans son quartier, elle sut que l'épicier qui était établi dans sa rue venait de renvoyer son garçon de boutique. Elle s'empressa d'aller acheter de la chandelle, et, tout en se faisant servir, présenta sa requête à l'épicier.

Celui-ci était un gros homme, tout rond; il demanda si M. Mathias connaissait son commerce.

« —Il sait tout, » répondit la pauvre femme.

« —En ce cas, » dit l'épicier, « je ne lui en
» demande pas davantage. »

M. Mathias se révolta d'abord à la proposi-

tion d'entrer chez un épicier. Il était bien pénible pour un savant d'aller peser du poivre et servir du fromage. Mais madame Mathias, qui ne manquait pas de mémoire, lui répondit fort à propos : « — Vous m'avez bien dit, monsieur, » que le fils de Persée, roi de Macédoine, était » menuisier à Rome ; que Pierre-le-Grand tra- » vailla en Hollande comme un simple ouvrier; » que Sixte-Quint avait gardé des pourceaux.

» — C'est juste, » répondit Mathias, et il se résigna à aller servir de la cassonade.

Mais, au bout de quelque temps, l'épicier s'aperçut que son nouveau garçon mêlait le poivre avec le riz, les mendiants avec la potasse, le sucre avec le savon ; qu'il pesait une livre quand on lui demandait un quarteron ; qu'il servait de la pâte de guimauve pour de l'amidon, et qu'il pérorait pendant une heure avec chaque personne qui voulait l'écouter.

« Mon cher ami, lui dit l'épicier, votre femme » m'a dit que vous saviez tout, et moi je trouve » que vous ne savez rien, que bavarder, comme » une pie, de choses auxquelles on n'entend » goutte ! Vous voulez que j'aie des vases étrus- » ques pour mettre ma mélasse... des casso-

» lettes pour mon poivre ! des trépieds pour mes » pruneaux ! des amphores pour mon eau-de-» vie ! vous me feriez tourner la tète !.. vous » avez mis tout en désordre dans ma boutique ; » faites-moi le plaisir de rester chez vous. »

Mathias sourit d'un air dédaigneux, jeta sur le comptoir la casquette qu'on lui avait donnée, et s'en retourna chez lui en murmurant : « *Plus » negare potest asinus quam probare philosophus.* »

En apprenant que son mari venait encore de perdre son emploi, madame Mathias tomba dans un accès de chagrin qui attaqua sa poitrine, et au bout de quelques semaines le savant se trouva veuf. En perdant sa femme, Mathias se dit, comme il l'avait déjà fait en perdant sa fortune : « *Dieu me l'avait donnée, Dieu me l'a » ôtée.* » Il resta encore plusieurs mois à Paris ; mais, dégoûté du peu d'accueil qu'on lui faisait, mécontent des autres et peut-être de lui-même, il se rappela le village où il avait été longtemps maître d'école, et se dit : « Il vaut mieux mon-» trer l'*a*, *b*, *c* à des paysans qui vous écoutent » avec respect que de parler littérature et his-» toire à des gens qui ne vous écoutent pas. Re-» tournons à Couberon. »

M. Mathias se remit en route avec son petit paquet sur son dos. Il y avait cinq ans qu'il avait quitté le village. Depuis ce temps, un autre maître d'école l'avait remplacé ; c'était un homme instruit, mais simple et sans prétention ; il se faisait écouter des villageois dont il savait aussi se faire comprendre, car il ne parlait pas à ces bonnes gens de choses au-dessus de leur intelligence ; il les entretenait de ce qui pouvait les intéresser. C'est ainsi qu'il leur avait donné de nouvelles connaissances en agriculture, en mécanique, en histoire naturelle, parce qu'il avait su mettre la science à leur portée et qu'il évitait d'employer avec eux les mots techniques que les bonnes gens ne comprennent pas. Enfin, au lieu de les dégoûter de l'étude, le nouveau maître d'école en avait donné le goût aux habitants de Couberon, dont quelques-uns déjà s'étaient abonnés au *Musée des familles*, depuis qu'on leur avait fait comprendre l'utilité de ces publications populaires qui éclairent et instruisent en amusant.

M. Mathias se mordit les lèvres, il sentit que son successeur avait suivi une marche meilleure que la sienne, mais il se dit pour se con-

soler : « Malgré cela, je suis bien plus savant » que lui. »

Il s'estima heureux pourtant de rentrer comme sous-maître dans cette école qu'il avait dirigée. Mais il ne se promenait plus que rarement dans le village, car la fille de Gros-Jean était mariée ; elle avait déjà trois enfants, et tout cela avait prospéré pendant que M. Mathias mangeait à Paris la fortune de sa femme.

Mais Jeannette parlait toujours de même, quoiqu'elle fût mère de famille. Cela consola Mathias, qui se répétait : « Je n'aurais jamais » pu vivre avec une femme qui dit : *Viens* ici, » mes enfants. »



LE JARDIN TURC.

Il y a bien des années qu'il existe, ce jardin-café ou ce café-jardin, situé sur le boulevard du Temple, et qui forme presque la limite du Marais. Autrefois, beaucoup plus simple dans ses décorations, plus modeste dans son but, le jardin n'était qu'une succursale du café, où le bourgeois du Marais, l'honnête rentier et la respectable douairière venaient, pendant l'été, prendre le frais et de la bière, chercher un peu de verdure et se permettre une limonade.

Alors le café n'avait pas encore revêtu toutes les parures de l'Orient ; le croissant ne dominait pas sur ses portes ; ses pavillons, dessinés en minarets, ne s'élevaient point dans les airs ; les glaces et les peintures n'avaient point fait de toutes ses salles un élégant caravansérail ; l'or, le gaz et le cristal n'éblouissaient pas les yeux des consommateurs ; une musique enivrante et mélodieuse ne venait point, en charmant vos oreilles, en troublant vos sens, ajouter à l'ivresse du punch et au parfum des sorbets.

Quantum mutatus ab illo !

Un homme est venu qui a dit : Ce jardin deviendra le *Frascati*, l'Élysée du Marais. Cet homme aurait pu dire encore : le Jardin-Turc restera seul debout lorsque tous les autres jardins-cafés ne seront plus. Et, en effet, trouvez-moi maintenant dans Paris un autre établissement de ce genre? Car, en bonne conscience, les orangers que l'on avait apportés dans la salle Musard ne pouvaient point passer pour un jardin. D'ailleurs, la salle des concerts Musard n'est point un café.

Le Jardin-Turc devait, comme toute chose,

subir le joug de la mode. Après avoir agréablement disposé ses allées et ses bosquets, après avoir embelli ses terrasses de petits pavillons, dont les fenètres à vitres de couleurs vous permettent de voir les boulevards et les passants bleus, rouges ou violets, suivant votre fantaisie; après avoir enfin pris pour enseigne un croissant, cet établissement se reposa : il fut pendant quelques années stationnaire.

Mais, à cette époque, le boulevard sur lequel est situé le Jardin-Turc était le rendez-vous de la belle société du Marais ; il y avait double et quelquefois triple rang de chaises, et tous les soirs, depuis sept heures jusqu'à dix, la petite-maîtresse de la rue des *Trois-Pistolets* et le fashionable de la rue de l'*Oseille* venaient montrer leurs grâces, leur toilette, retrouver leurs connaissances, causer un moment du mélodrame nouveau (le mélodrame était alors à son apogée , se rappeler toutes les vicissitudes de la dernière partie de boston qu'ils avaient faite ensemble, critiquer les personnes qui se promenaient, et enfin se donner rendez-vous pour le lendemain.

Alors aussi le Jardin-Turc était, dans la jour-

née, le but de promenade des mères de famille et des bonnes d'enfant. Comme les chaises n'y coûtaient rien, c'était là que l'on allait promener les marmots et les faire jouer. Je suis persuadé que, parmi la jeunesse actuelle du Marais, plus de la moitié a fait ses premiers pas et couru après sa première balle dans la grande allée du Jardin-Turc : car alors il y avait une grande allée bien sablée, au bout de laquelle on trouvait une espèce de grotte ; et au-dessus de cette grotte il y avait un pont qui réunissait le côté gauche an côté droit du jardin : le pont était nécessairement le juste-mililieu.

Nous arrivons maintenant à la seconde révolution que subit le jardin. La musique devenait la déesse à la mode, elle envahissait tout, cafés, rues, boulevards, places publiques ; les concerts des Champs-Élysées attiraient tout Paris ; le Jardin-Turc était désert. Malgré ses lilas et ses corbeilles de fleurs ; malgré ses jolis pavillons à verres de couleurs et ses bosquets touffus, au milieu de l'été, pendant les plus grandes chaleurs, les garçons se croisaient les bras, la dame du comptoir avait le temps de lire un roman, et le maître de l'établissement était

obligé de manger ses glaces. On courait aux Champs-Élysées, on bravait la poussière pour aller entendre des contredanses nouvelles et des variations exécutées sur un instrument nouveau encore : le cornet à pistons.

Le maître du Jardin-Turc se dit, comme Mahomet : « Si la montagne ne veut pas venir » à moi, c'est moi qui vais aller à la montagne. » En fort peu de temps son jardin changea de face : la grande allée disparut, le pont disparut, au désespoir des marmots du Marais, que l'on fut obligé de mener chez *Séraphin* pour les consoler; les bosquets touffus disparurent aussi, ce qui désola d'autres habitués qui n'étaient pas des enfants. Un grand pavillon s'éleva ; enfin, un orchestre vint, orchestre jeune, nombreux, rempli de verve, de talents, conduit par un chef que les lauriers de Musard empêchaient de dormir, et qui sut en peu de temps se faire un nom illustre.

Alors la foule revint, la foule capricieuse, qui se laisse guider par la mode, qui ne sait pas toujours ce qu'elle veut, mais qui sait très-bien ce qu'elle ne veut pas. Avec les concerts, on revit au Jardin-Turc les femmes élégantes,

les petits-maîtres, les étrangers, les toilettes, les modes et les amateurs de contredanses. Cette fois ce n'était pas le Marais seul qui fournissait tout cela; on y voyait du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin, du Palais-Royal et de la Madeleine. Les équipages attendaient sur le boulevard, les voitures prenaient la file, les badauds encombraient la chaussée ; il fallait de la garde à cheval pour faire ranger le monde; enfin, quand on jouait le quadrille des *Huguenots*, c'était une fureur : la cloche qui annonçait le massacre mettait en émoi tous les habitants du quartier ; sur le boulevard c'était un *tohu-bohu* général ; on se poussait, on se bousculait, on montait sur les bornes, et quand on entendait le bruit de la mousqueterie, c'étaient des applaudissements universels.

Le jardin-Turc a toujours son beau pavillon et ses concerts en été ; la musique continuera-t-elle d'y attirer le monde? c'est ce que nous n'osons pas prédire : la mode est inconstante, ce qu'on fait pour la fixer est souvent ce qui l'éloigne.

Mais laissons un moment le jardin et entrons un peu dans le café ; il mérite bien que l'on y

fasse une station. Il a sa physionomie particulière, il a surtout ses habitués fidèles, habitués qui n'ont pas cessé de le fréquenter pendant qu'il subissait des révolutions de la mode, révolutions auxquelles portant ils n'ont pas pris part, et qu'ils ont traversées sans rien changer à leur costume, à leur tournure, à leurs habitudes, et probablement à leurs mœurs.

C'est au Café-Turc que vous retrouverez encore dans toute sa pureté le costume de nos pères, les modes de la convention et de l'empire : les cheveux poudrés, la queue, la culotte courte, les souliers à boucles, et quelquefois même le chapeau à trois cornes. Autrefois, parmi les habitués du billard, on ramarquait un vieux monsieur, grand et maigre, vêtu d'une ample redingote noisette, et qui chaque jour venait faire sa poule. Ce monsieur, dont l'abord sévère et la tournure distinguée semblaient annoncer un ancien magistrat, venait régulièrement sur les sept heures. Il saluait les habitués, mais il parlait fort peu. Sur un signe qu'il faisait au garçon, celui-ci lui prenait une bille ; quand son numéro arrivait, ce monsieur quittait la place qu'il avait adoptée et s'avan-

çait gravement pour jouer ; il visait longtemps avant que de risquer son coup, mais sa bille lancée manquait rarement de blouser celle de son adversaire. Souvent la galerie faisait entendre des murmures flatteurs, des applaudissements pour la manière dont le coup avait été joué. Le vieux monsieur demeurait impassible; il regagnait sa place, y restait les yeux fixés sur le billard jusqu'à ce que son tour revînt; puis, après avoir gagné une ou deux poules, ce qui lui arrivait fort souvent, reprenait son chapeau, saluait la galerie et sortait du café, sans jamais passer par le jardin, ni pour entrer ni pour sortir.

Pour ce vieux monsieur, le Jardin-Turc resta toujours *in statu quo* ; il ne s'aperçut point des nombreux bouleversements qu'on lui fit subir, des changements notables opérées dans ses allées et ses bosquets ; il ne remarqua pas que l'on avait abattu le pont et supprimé la grotte, il ne fit pas attention aux nouvelles entrées, enfin, il ne vit point l'immense pavillon bâti pour l'orchestre de *Jullien*, et lorsqu'un soir la musique se fit entendre, il crut bonnement

que c'était une sérénade que l'on donnait à une dame du quartier.

Le Café-Turc a toujours de beaux billards et de nombreux habitués ; mais, avec la foule qui se pressait dans les jardins, un nouveau monde est venu renouveler le public du café. Maintenant, aux respectables bourgeois du Marais se joignent d'autres habitants de la capitale ; les modes du jour s'y mêlent aux coutumes anciennes ; le café a ressenti les effets de la révolution du jardin.

Puis enfin la partie de domino a là ses grands joueurs, ses maîtres, ses prosélytes. Vous ne savez peut-être pas, lecteur, que le domino est devenu un jeu savant, un jeu rempli de combinaisons, de chances, de calculs? Vous ne vous en doutiez pas, ni moi non plus ; vous aviez cru jusqu'à ce jour qu'il suffisait d'avoir beaucoup du même point pour en poser et faire bouder son adversaire?... Ah ! que vous êtes loin de posséder votre domino, et combien vous vous trouveriez ignorant si vous entendiez parler les maîtres.

Allez voir jouer une partie *à quatre*. La partie à quatre est le grand jeu du domino, c'est là

où le talent se déploie. Il y a des coups piquants, des coups d'*assommoir*, des coups étourdissants, qui pendant huit jours deviennent un sujet d'entretien pour la galerie.

Voyez ces quatre joueurs qui s'abordent la tête haute, le regard fier, et qui se dirigent en souriant vers une table qu'on a l'habitude de leur conserver ; déjà ils se mesurent de l'œil, déjà par quelques paroles malignes ils aiguillonnent l'amour-propre de leur partner. Ces messieurs sont tous les quatre très-forts au domino, et ne se compromettraient pas avec des écoliers. Approchez-vous un peu de la partie, examinez avec quelle assurance ce petit monsieur à perruque blonde a posé des blancs, et quel regard malin il lance à son partner, gros papa de bonne mine, qui avant de jouer un coup a toujours besoin de se moucher ou de prendre du tabac. Mais la partie s'anime.

« — A vous, monsieur Boulinard, » dit un des joueurs, en s'adressant au gros monsieur.

« — J'y suis... Attendez que je prenne une » prise. Ma foi, je pose des quatre.

» — Ah! monsieur Boulinard, qu'est-ce que

» vous faites donc? » s'écrie le joueur à perruque blanche, en frappant de son poing sur la table. « Comment! vous ouvrez les quatre...
» Mais vous ne vous rappelez donc pas... vous
» n'avez donc pas vu?..

» — Attendez... attendez avant de parler...
» Vous verrez... J'ai mes raisons, apparem-
» ment.

» — Vos raisons!... C'est égal, vous ne de-
» viez pas jouer des quatre... Je vous demande
» un dé... vous devez me le donner, je ne con-
» nais que cela... je suis pour les principes.

» — Mais ne dites donc rien. Vous savez bien
» que j'ai une manière.

» — Oh! si nous perdons, ce sera bien votre
» faute.

Vous qui regardiez jouer, et qui pouviez voir le jeu de M. Boulinard, vous vous êtes dit : « Il
» a posé ce dé-là parce qu'il n'en n'avait pas d'au-
» tre à jouer, ce n'est pas bien malin! » Vous croyez cela parce que vous n'êtes pas fort au domino.

Vous connaissez maintenant le Café et le Jardin-Turc. Je pourrais vous dire encore que pendant les concerts on ne laisse aux con-

sommateurs qui veulent écouter sans payer qu'une très-petite partie du jardin, celle qui touche au café ; que là les tables sont très-rapprochés les unes des autres, afin d'utiliser le terrain ; que les élégants, les petites-maîtresses ne vont que dans la partie du jardin qui se paie ; que dans l'autre j'ai vu un monsieur et une dame passer toute leur soirée devant une table où ils s'étaient fait apporter un seul petit verre, et une famille israélite, composée de sept personnes, se faire servir *une* bavaroise au chocolat ; que les joueurs de billard passent par le jardin sans jamais s'y arrêter ; que les amateurs de musique n'entrent point dans le café ; qu'une fois le concert terminé, la barrière qui coupe le jardin est ouverte, et que le consommateur économe peut alors parcourir les allées foulées par l'aristocratie ; mais je pense que vous aimerez mieux parcourir le jardin lorsque les arbres auront des feuilles, ou prendre votre demi-tasse au café lorsque vous vous trouverez, après votre dîner, sur le boulevard du Temple.

UNE MAISON OU L'ON A PEUR,

ESQUISSE CHAMPÊTRE EN QUATRE JOURNÉES.

PERSONNAGES.

M. GROSEILLON.
Madame GROSEILLON.
BENJAMIN GROSEILLON, leur fils.
JOSÉPHINE, domestique chez M. Groseillon.
M. POTARD.
M. CROTONET.
ROSE, jeune servante de M. Potard.
MARIE-JEANNE, paysanne.

PREMIÈRE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une chambre d'une petite maison au bois de Romainville.)

M. GROSEILLON, regardant à une fenêtre ;
MADAME GROSEILLON, rangeant dans la chambre.

M. GROSEILLON.

Vue superbe!.. admirable!... Vincennes en face de nous... Bagnolet en avant; dans le fond... là-bas, Montreuil-aux-Pêches. Ah! que c'est joli, la campagne. Comment peut-on ne pas aimer la campagne?

MADAME GROSEILLON.

C'est singulier, je ne trouve que quatre pantalons... Il me semble que tu m'en as

donné cinq à emporter quand on a fait les paquets.

M. GROSEILLON.

Quatre, cinq, je ne sais plus au juste. Mais laisse donc un moment tout cela... tu as le temps de ranger, puisque nous ne sommes qu'en juin et que nous resterons à la campagne toute la belle saison, jusqu'au mois d'octobre, et même jusqu'en novembre, si octobre est beau. Quant à moi, je suis si content d'être à la campagne... ah! comme on respire bien ici... comme l'air est pur... Il n'y a pas de fuite de gaz comme à Paris.

MADAME GROSEILLON.

Enfin, tu en sais le compte... et je regarderai le livre de la blanchisseuse.

M. GROSEILLON.

Mon Dieu! ma femme, que tu es peu champêtre. Tu ne veux donc pas venir admirer les bois, les prairies? Est-ce que tu n'es pas contente que j'aie acheté cette petite maison au bois de Romainville?

MADAME GROSEILLON.

Si fait ; tu sais bien que j'aime la campagne

tout autant que toi. Je vivrais dans un désert, pourvu que j'y aie des poules, des lapins, des pigeons. Oh! j'aime les bêtes.

M. GROSEILLON.

Plus tard je tâcherai de te donner une basse-cour. Mais cette maison est gentille : devant nous, la route; derrière, le bois, qui n'est pas grand, mais qui est fort gai... et j'aime les bois gais, moi, cela inspire... cela fait rêver aux amours. Nous irons souvent promener dans le bois. Cette maison ne m'a coûté que huit mille francs, je ne la donnerais pas pour dix.

MADAME GROSEILLON.

Pourvu que j'engraisse ici! ah! j'ai bien besoin d'engraisser. J'ai beau prendre du racahout, je sens toutes mes côtes; moi qui étais si ronde autrefois.

M. GROSEILLON.

Tu engraisseras; notre fils Benjamin engraissera; nous engraisserons tous. Ce pays me plaît, parce que c'est vraiment la campagne. Il ne faut pas ici de toilette comme à Passy, à Sceaux. On peut se promener en casquette, en

pantoufles ; on n'y rencontre guère dans la semaine que des paysans... et j'aime les paysans... ce sont de braves gens, des hommes de la nature. Vive la nature... vive la verdure... vive le laitage... oh ! le laitage, comme il doit être bon ici : Romainville est un pays de laitières.

MARIE-JEANNE (passant sur la route avec son âne, et criant à la porte de la maison).

Voulez-vous queuque chose ?

M. GROSEILLON.

Tiens, ma femme, voilà à la porte une paysanne avec son âne, qui vient t'offrir des provisions... c'est très-commode, il paraît qu'on n'a pas besoin de se déranger, ici. Joséphine, allez donc voir à la porte ce que vend cette paysanne.

JOSÉPHINE (en dehors).

Monsieur, elle n'a plus que des œufs.

M. GROSEILLON.

As tu besoin d'œufs, ma femme ?

MADAME GROSEILLON.

Eh non !... mais demain qu'elle apporte des légumes.

JOSÉPHINE (arrivant).

Elle dit qu'elle passe tous les jours devant la porte.

M. GROSEILLON.

C'est agréable, vivent les champs! on a tout sous la main.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BENJAMIN.

BENJAMIN (accourant).

Papa... papa... je viens de compter nos abricots : nous en avons trente-huit... il y a un arbre qui en a dix-sept à lui seul.

M. GROSEILLON.

C'est déjà gentil, trente-huit abricots!..... c'est un commencement. Le jardin n'est pas grand, mais je veux qu'il soit en plein rapport.

BENJAMIN.

Il y a aussi beaucoup de cerises, et sept ou huit poires.

M. GROSEILLON.

C'est un grand plaisir, quand on peut met-

tre sur sa table des fruits de son jardin. On dit : C'est de mon jardin... j'ai cultivé cela... Oh! la campagne! source de jouissances pures... de délassements sains et agréables.

MADAME GROSEILLON.

Mon ami, si tu veux que tout pousse bien, il faudra avoir grand soin d'arroser le jardin, car le terrain est sabonneux et sec par ici.

M. GROSEILLON.

Oh! j'arroserai. Joséphine arrosera... nous avons un puits ; c'est très-commode. Allons donc faire un tour dans le bois, avant la nuit... tu rangeras demain, ma femme ; allons jouir de notre voisinage... viens avec nous, Benjamin... Oh! comme tu vas t'en donner ici!...

BENJAMIN.

Puis-je prendre mon cerceau, papa?

M. GROSEILLON.

Prends tout ce que tu voudras, mon ami ; nous ne sommes plus dans les rues de Paris ; ici, nous sommes libres, libres comme l'air! Oh! comme nous allons nous amuser! José-

phine, arrosez un peu... le jardin est sec... les œillets ont soif. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE (seule).

S'il faut que je tire de l'eau au puits et que j'arrose, ça sera amusant... Cette maison, qui leur semble si gentille, je n'y ai encore trouvé que des araignées et des cloportes!.. ça m'a l'air bien triste!.. Avec qui donc causer?.. la maison à gauche est inhabitée... à droite j'ai vu une vieille dame... un vieux monsieur; si ce sont là tous nos voisins, je vas me périr d'ennui... Le plus souvent que j'arroserai!... je suis déjà éreintée... ça m'est bien égal que les œillets aient soif... Voyons c'te rue... (Elle se met à la fenètre.) Oh! que c'est monotone de ne voir que des champs... il ne passe pas un pauvre omnibus, pas une citadine... Peut-on, quand on demeure à Paris, sur le boulevard du Temple, où l'on jouit d'une vue gaie et vivante, que c'est comme une lanterne magique, peut-on être assez bête pour venir s'enterrer ici... voir des haricots et des pommes de terre...

comme si on n'en mangeait pas assez toute l'année!.. Tiens! qui donc qui vient d'entrer dans le jardin?..

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, ROSE.

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce que vous voulez, mamzelle?

ROSE.

Pardon, mamzelle... auriez-vous un peu de braise à me prêter, s'il vous plaît?

JOSÉPHINE.

Un peu de braise... et pour qui donc?

ROSE.

Pour chez nous. Je suis chez madame Potard... ici à côté.

JOSÉPHINE.

Ah! vous êtes la bonne de nos voisins? Vous êtes fièrement jeune.

ROSE.

J'ai quatorze ans et demi.

JOSÉPHINE.

Y a-t-il longtemps que vous êtes chez vos maîtres?

ROSE.

Bientôt un mois... mais je ne sais pas si j'y resterai... on ne me trouve pas assez forte... il y a de très-gros savonnages, et le jardin à soigner, qui est grand... et madame qui a un catarrhe, qu'il faut souvent se lever la nuit pour lui donner de la tisane, et monsieur qu'il faut que je frotte, parce qu'il a des rhumatismes...

JOSÉPHINE.

Pauvre petite! Et combien vous donne-t-on pour tout cela?

ROSE.

J'ai cent francs par an; mais je dois être augmentée, si j'apprends à bien faire la cuisine.

JOSÉPHINE.

Ah! queu baraque! Vous n'avez pas de cœur si vous restez là.

ROSE.

Oh! dès que je trouverai ailleurs, je compte

bien m'en aller; je voudrais seulement me former un peu au service.

JOSÉPHINE.

Moi, j'ai deux cent cinquante francs... et je vais au marché. M. Groseillon est rentier... très-gourmand, mais pas méchant; madame crie quelquefois... je la laisse crier, puis ça se passe... Je serais assez passablement, si ce n'est cette manie de campagne qui est venue à monsieur.

ROSE.

Pourriez-vous me prêter un peu de braise?

JOSÉPHINE.

Je n'en ai pas.

ROSE.

Ou un peu de charbon.

JOSÉPHINE.

Tenez, v'là du charbon.

ROSE.

Merci, mamzelle... je vous rendrai ça.

(Elle sort.)

JOSÉPHINE.

C'est sans gêne, quoique ça, de venir em-

prunter tout de suite à des voisins qu'on ne connaît pas encore... Mais voilà la nuit. Est-ce que monsieur et madame se sont perdus dans le bois?.. ça ne m'amuserait pas du tout de rester seule ici...

M. GROSEILLON (en dehors).

Joséphine... Joséphine... ouvrez-nous.

JOSÉPHINE.

Mais, monsieur, la porte n'est pas fermée.

SCÈNE V.

JOSÉPHINE, M. ET MADAME GROSEILLON, BENJAMIN.

(La famille Groseillon revient pâle et troublée; le petit garçon n'a plus son cerceau.)

MADAME GROSEILLON (se jetant sur une chaise).

On ne m'y prendra plus à me promener le soir dans le bois.

JOSÉPHINE.

Est-ce que vous avez été attaqués?

M. GROSEILLON.

Non... rien du tout!.. C'est ma femme qui

a toujours peur... parce que nous avons rencontré deux hommes... mal vêtus.

MADAME GROSEILLON.

Ils avaient des figures atroces.

M. GROSEILLON.

Tu as cru cela... c'est le clair de lune qui t'a trompée.

JOSÉPHINE.

Écoutez donc, monsieur, il y a ici près, du côté de Pantin, des carrières, des fours à plâtre, et les plâtriers... hum! ce sont des gens qui vous jetteraient dans leur four ni plus ni moins qu'un moellon.

M. GROSEILLON.

Ce sont des contes... il n'y a pas de voleurs par ici... (Il se met à la fenêtre.) Quel beau temps!..

BENJAMIN.

J'ai perdu mon cerceau, moi!.. on n'a pas voulu que je coure après.

MADAME GROSEILLON.

Oui, c'est cela, du côté de ces hommes, pour qu'ils te tuent ou t'emportent.

M. GROSEILLON.

Taisez-vous donc, madame Groseillon ; vous rendrez cet enfant poltron... je ne veux pas de cela... venez admirer le clair de lune.

BENJAMIN (à la fenêtre).

Ah papa ! ce grand arbre là-bas... on dirait un géant.

M. GROSEILLON.

C'est vrai... la lune produit des effets fantastiques...

MADAME GROSEILLON.

Mon ami... qu'est-ce que c'est donc que cette ombre-là... en face ?... ça me fait l'effet d'un homme arrêté qui regarde notre maison.

M. GROSEILLON.

Ah... ah... ça... c'est un lilas !

MADAME GROSEILLON.

Un lilas ! mais ça remue.

M. GROSEILLON.

Parbleu ! le vent peut bien agiter les branches.

MADAME GROSEILLON.

Ah ! c'est possible. Mais comme c'est triste

le soir à la campagne... ces ombres. . ces grandes masses noires...

M. GROSEILLON.

Il est certain que cela n'a pas le même aspect qu'au soleil.

MADAME GROSEILLON.

On n'entend aucun bruit... on ne voit plus de lumière nulle part... quelle heure est-il donc, mon ami?

M. GROSEILLON.

Il doit être tard... (Regardant à sa montre.) Neuf heures cinq minutes.

MADAME GROSEILLON.

Que neuf heures! et l'on croirait ici qu'il est minuit passé. A neuf heures, dans Paris, c'est encore si bruyant... si animé!..

M. GROSEILLON.

Veux-tu venir faire un tour au jardin?

MADAME GROSEILLON.

Non... non... tous les arbres me font peur... je les prends pour des hommes, je suis fatiguée;

il faut se coucher. Viens, Benjamin. Toi, mon ami, tu coucheras donc ici?

M. GROSEILLON.

Oui... Cette chambre me plaît. D'ailleurs, je serai à côté de toi... si tu veux quelque chose, tu n'as qu'à m'appeler... et Joséphine est de l'autre côté, à ta droite.

BENJAMIN.

Bonsoir, papa.

M. GROSEILLON.

Bonsoir, mon fils... je t'achèterai un autre cerceau.

MADAME GROSEILLON.

Moi, je vais m'enfermer à double tour... Joséphine, fermez bien en bas, fermez bien partout.

JOSÉPHINE.

Oh! oui, madame, car je ne suis pas très-rassurée non plus... avec cela que la porte de l'escalier ferme mal...

M. GROSEILLON.

Il fallait donc me dire cela ce matin, je l'aurais fait arranger.

JOSÉPHINE.

C'est qu'on pourrait bien venir nous assassiner ici sans que personne s'en doutât. Ces vieux voisins sont quasi impotents... l'autre maison est à louer... nous aurions beau crier...

M. GROSEILLON.

Allons, taisez-vous, Joséphine, ne dites pas de ces sottises-là... nous avons beaucoup de voisins... cette maison derrière la nôtre...

JOSÉPHINE.

Les personnes n'y viennent que le samedi soir, et s'en vont le lundi.

M. GROSEILLON.

Cette autre qui fait le coin de la ruelle qui conduit au bois.

JOSÉPHINE.

Ah ! c'est différent, là on n'y couche jamais; on y vient dîner par hasard, puis on s'en va bien vite.

M. GROSEILLON.

Ça ne fait rien, le bois est sûr, il y a beaucoup de maisonnettes habitées.

JOSÉPHINE.

Oui, mais ce n'est pas ceux-là qui se dérangeraient pour venir nous secourir ; ils ne nous entendraient pas d'ailleurs.

M. GROSEILLON.

Joséphine, laissez-nous tranquilles avec vos histoires.... Bonsoir, ma femme.... bonsoir, Ben...

BENJAMIN (poussant un cri).

Ah! mon Dieu, maman!

MADAME GROSEILLON (tremblante).

Qu'est-ce que c'est donc, mon ami?

M. GROSEILLON (troublé).

Qu'as-tu donc, Benjamin?

BENJAMIN.

Je viens de voir une grosse bête marcher là contre le lit de papa... Ah! que c'est vilain!

M. GROSEILLON.

Une grosse bête contre mon lit.... voyons cela... donnez-moi la chandelle, Joséphine... Eh bien! vous reculez!

JOSÉPHINE.

Ah! monsieur, c'est que... si c'est une araignée... je les z'haïs.

M. GROSEILLON.

Quelle faiblesse! trembler devant une araignée.

MADAME GROSEILLON (faisant un bond en arrière, puis courant au fond de la chambre).

Ah! je viens de la voir!.. Quelle horreur! c'est un crapaud.

JOSÉPHINE.

Un crapaud!

BENJAMIN (pleurant).

Hi... hi... hi... je veux m'en aller.

M. GROSEILLON.

Allons, qu'est-ce que c'est que tout ce bruit, pour un crapaud! Je conviens que celui-ci est un peu gros...

JOSÉPHINE.

Tuez-le donc, monsieur.

M. GROSEILLON.

Avec quoi voulez-vous que je le tue? Joséphine, donnez-moi les pincettes.

MADAME GROSEILLON.

Elles ne sont pas là, et le crapaud va se sauver. S'il entre dans ma chambre, je vous préviens que je ne me déshabille pas... je ne me couche pas de la nuit !

JOSÉPHINE.

Marchez dessus, monsieur.

M. GROSEILLON.

Non, je n'aime pas à marcher sur ces bêtes-là, ça me répugne, passez-moi mon fusil qui est là-bas.

BENJAMIN (pleurant).

Je veux m'en aller.

MADAME GROSEILLON.

Comment, est-ce que tu vas tirer sur ce crapaud ?

M. GROSEILLON.

Non, mon fusil n'est pas chargé d'ailleurs... mais à coup de crosse je vais me défaire de cette vilaine bête... Tiens, horrible animal... tiens... tiens... tu dois en avoir assez.

JOSÉPHINE.

Il a fait couic, couic...

M. GROSEILLON.

Il est bien mort! (Il le pique avec sa baïonnette et le jette par la fenêtre.) Tu ne feras plus peur à mon petit Benjamin... Va te coucher, mon ami... Pourquoi pleures-tu encore?

BENJAMIN.

C'est que j'ai peur de rêver du crapaud!... hi... hi!...

M. GROSEILLON.

Voilà de votre faute, madame Groseillon; vous rendez cet enfant poltron comme un lièvre; vous faussez son éducation.

MADAME GROSEILLON.

Joséphine, venez avec moi faire la revue dans tous les coins de ma chambre... nous assurer qu'il n'y a pas de crapaud. Bonsoir, mon ami.

M. GROSEILLON.

Bonsoir, et dormez bien.

VI.

M. GROSEILLON (seul).

Oh! ces femmes! cela s'effraie d'un rien. .

Je conviens que si l'on trouvait un crapaud dans son lit... on ne serait pas surpris agréablement. Cette chambre est gentille... on doit bien dormir ici... (Il range des livres sur son bureau, et chante :) *Là, retiré dans mon château, je coule des jours sans nuages.* Je ne vois pas mon tire-bottes... où diable l'a-t-on mis? Ah! je m'en passerai pour ce soir. (Il ôte ses bottes.) *Jeune fille aux yeux noirs, tu règnes sur mon âme*... Qui diable bourdonne comme ça dans ma chambre?.. *Tiens voilà des bijoux, des anneaux*... Est-ce une guêpe qui fait ce train-là?.. elle sera entrée par la fenêtre. Non, je crois que c'est un hanneton... (Il chasse le hanneton avec son mouchoir.) Veux-tu t'en aller?.. Ah! le voilà parti... refermons la fenêtre, sans quoi il pourrait en revenir d'autres... A la campagne les insectes sont nombreux. (Il ôte sa redingote et son gilet.) *Si tu voyais Rosette, soudain tu l'aimerais*... Où diable a-t-on mis un fichu pour ma tête?... (Il crie.) Ma femme, je n'ai pas de fichu pour me coiffer de nuit.

MADAME GROSEILLON (en dehors).

Je n'ai pas envie de me relever... mets un foulard pour ce soir.

M. GROSEILLON.

C'est ça... un foulard; ça les déchire... On oublie toujours ce qui est pour moi; mais pour elle, je réponds bien qu'elle a tout ce qu'il faut. (Il se coiffe de nuit et chante :) *L'hymen est un lien charmant, lorsque l'on s'aime avec ivresse.....* mais c'est qu'on ne s'aime pas longtemps avec ivresse... Enfin, que voulez-vous? puisque tout le monde y passe à peu près. M'a-t-on mis mon flacon d'eau de Cologne, au moins?.. Ah! bien oui... ce serait trop beau... on est capable de l'avoir oublié! et pourtant j'avais assez dit : N'oubliez pas mon flacon! Allumons ma lampe... à la campagne, il est bon quelquefois d'avoir de la lumière la nuit. (Il ôte son pantalon.) *C'est la princesse de Navarre que je vous présente en ces lieux*! Dieu! que c'est tranquille, ici... que c'est paisible! Ai-je une chemise de nuit, au moins?.. ah! oui; c'est bien heureux, en voici une... (Il change de chemise.) *Petit blanc, o bon maître!... O petit blanc si doux...* Ma foi, si ma femme est maigre, moi je ne le suis pas... je suis gras comme une petite caille! (Il se cou-

che.) Ah! comme le lit est humide... ah! c'est singulier... apparemment que c'est le serein du soir, la rosée qui est entrée dans ma chambre... oh! je vais réchauffer cela bien vite... je suis un vrai tison, moi. (On entend un chien aboyer) Qu'est-ce que cela?.. (Il écoute, un second chien aboie.) Ce sont des chiens... Pourquoi donc aboient-ils comme cela?.. ça fait un vilain effet la nuit d'entendre japper des chiens... Ah! ils vont se taire... (Tous les chiens des maisons de la route aboient et semblent se répondre.) Oh! quel tintamarre!... A qui donc en ont ces maudits chiens?

MADAME GROSEILLON (de sa chambre).

Mon ami, entends-tu?..

JOSÉPHINE (de sa chambre).

Monsieur entendez-vous?

M. GROSEILLON.

Parbleu!.. à moins d'être sourd!..

MADAME GROSEILLON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. GROSEILLON.

Ça veut dire que les chiens aboient, voilà tout.

JOSÉPHINE.

Oui, monsieur; mais quand les chiens aboient la nuit, c'est qu'ils sentent des malfaiteurs... des voleurs.

M. GROSEILLON.

Allons, Joséphine, ne faites pas peur à votre maîtresse. (A lui-même.) Le fait est que ces chiens semblent y mettre de l'acharnement...

MADAME GROSEILLON.

Mon ami, ton fusil est-il chargé?

M. GROSEILLON.

Non... je n'ai pas de plomb, je le chargerai demain... et le fusil de chasse aussi.

MADAME GROSEILLON.

C'est bien le moins d'avoir ses armes en état... Ah! que c'est triste d'entendre des chiens aboyer la nuit dans la campagne.

JOSÉPHINE.

J'aime bien mieux entendre rouler les voitures à Paris.

M. GROSEILLON.

Nous nous y ferons... dors, ma chère amie;

dormons tous... Que la peste étouffe les chiens!.. Malgré cela, je ferais peut-être bien d'en avoir un aussi pour nous garder... Ah! comme ce lit est humide!..

MADAME GROSEILLON (au bout de cinq minutes, d'une voix étouffée par la peur).

Au secours!... mon ami... Groseillon... Joséphine... levez-vous vite...

M. GROSEILLON (se levant et passant une robe de chambre).

Qu'est-ce qu'il y a?.. me voici...

MADAME GROSEILLON (arrivant dans le plus grand désordre.

Mon ami..... il y a..... du monde dessus nous.

M. GROSEILLON.

Dessus nous... c'est le grenier.

MADAME GROSEILLON.

Justement, dans le grenier.. Oh! j'ai bien entendu.

JOSÉPHINE (arrivant armée d'une lardoire).

Qu'est-ce que c'est, madame?

MADAME GROSEILLON.

Du monde dans notre grenier!.. Tenez, écoutez... Joséphine... ça vient par ici ..

(On écoute ; on entend un bruit, un roulement assez fort au plafond. Joséphine se cache derrière sa maîtresse, qui se met derrière son mari, qui se tient contre la porte.)

JOSÉPHINE.

Cette fois... ce n'est pas pour rire...

M. GROSEILLON.

En effet... il y a quelque chose...

MADAME GROSEILLON.

Je vais aller prendre mon fils dans mes bras, nous nous sauverons tous...

M. GROSEILLON.

Cependant ce grenier est si petit... si bas... on ne peut s'y tenir debout... Donnez-moi mon fusil... Joséphine...

JOSÉPHINE (ouvrant la fenêtre).

J' vas appeler au secours... à la garde... On nous entendra peut-être de queuque maison... Ah! qu'est-ce que c'est que ça!..

(Deux chats roulent du toit sur le balcon de la fenêtre, puis se sauvent en jurant; tout le monde se regarde; Joséphine se met à rire.)

JOSÉPHINE.

Ah!.. ah!.. c'étaient des chats!

MADAME GROSEILLON.

Des chats?

M. GROSEILLON.

Eh! oui... des chats qui probablement vont faire leur sabbat dans notre grenier... Madame Groseillon, vous êtes terrible avec votre poltronnerie... Vous vous rendrez malade!

MADAME GROSEILLON.

Est-ce qu'on pouvait deviner cela!.. Ah! c'est égal, je voudrais bien qu'il fît jour... Allons... puisque ce sont des chats... nous pouvons nous recoucher. Bonsoir, mon ami.

(Tout le monde se recouche; mais les chiens continuent à aboyer et la famille Groseillon ne s'endort qu'au petit jour.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

NOUVELLES.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

L.

Paris. — Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

UN HOMME
A MARIER,

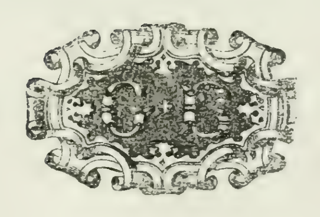
Suivi de

RECETTE POUR FAIRE UN MARIAGE, UN TOUR DE GRISETTES,
LE MAITRE D'ÉCOLE DE COUBERON, LE JARDIN TURC,
UNE MAISON OU L'ON A PEUR, LES PARISIENS AU CHEMIN DE FER,
LES CROIX ET LE VENT, LES CONCERTS D'AMATEURS,
LA VOITURE DU FARINIER, TYLER LE COUVREUR, PARIS DE MA FENÊTRE,
UNE SOIRÉE CHEZ UN MÉDECIN, UN SECRET;

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

TOME SECOND



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

UNE MAISON OU L'ON A PEUR.

ESQUISSE CHAMPÊTRE EN QUATRE JOURNÉES.

(Suite.)

DEUXIÈME JOURNÉE.

(On est dans le jardin donnant sur la route.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GROSEILLON, MADAME GROSEILLON, JOSÉPHINE.

MADAME GROSEILLON, passant sa tête à la fenêtre.

Joséphine, ayez soin que nous ayons de bon café.

JOSÉPHINE.

Oui, madame... où vais-je trouver du lait par ici?

M. GROSEILLON (qui descend).

Eh! mon Dieu! partout. Du lait à la campagne, c'est comme du vin à Paris... dans le bois, j'ai vu deux maisonnettes où il y a des vaches. (Joséphine sort.) C'est charmant le matin à la campagne... c'est bien plus gai que le soir.

SCÈNE II.

M. GROSEILLON; ROSE, entrant dans le jardin.

ROSE.

Monsieur, voudriez-vous, s'il vous plaît, nous prêter une poignée de persil?

M. GROSEILLON.

Du persil! très-volontiers, mademoiselle... cueillez-en ce qui vous fera plaisir .. C'est pour chez M. Potard?

ROSE.

Oui, monsieur... c'est que monsieur veut des œufs en persillade pour son déjeuner.

M. GROSEILLON.

Moi, il me faut le matin mon café; sans cela je suis lourd toute la journée...

ROSE.

Merci, monsieur... j'ai pris ce qu'il me fallait

(Elle sort.)

M. GROSEILLON.

Comment diable des gens qui ont un jardin quatre fois grand comme le nôtre n'y sèment-ils pas du persil?... ce sont de ces choses dont on a toujours besoin.

JOSÉPHINE (revenant).

Pas de lait.

M. GROSEILLON.

Qu'est-ce que tu dis?... pas de lait?

JOSÉPHINE.

Non, monsieur; les deux femmes qui en tiennent dans le bois le vendent à ceux qui y demeurent... et comme elles n'ont chacune qu'une vache, c'est bien vite placé, et il ne leur en reste pas du tout.

M GROSEILLON.

Voilà qui est fort désagréable; il nous faut du lait, pourtant. Va jusqu'au village de Ro-

mainville, Joséphine... c'est au bout de la route... c'est où demeurent toutes les laitières; le lait ne doit pas y manquer... Dépêche-toi; en un quart-d'heure tu peux y être.

JOSÉPHINE (en s'en allant).

C'est amusant de faire un quart de lieue pour avoir du lait.

BENJAMIN (accourant).

Bonjour, papa; as-tu bien dormi?..

M. GROSEILLON.

Bien dormi... à peu près.

BENJAMIN.

Moi, j'ai rêvé du crapaud... il me pinçait le nez.

M. GROSEILLON.

C'est signe que tu mangeras beaucoup de gâteaux.

MADAME GROSEILLON (arrivant).

Mon ami, notre café est-il prêt?..

M. GROSEILLON.

Pas encore; Joséphine n'a pas trouvé de

lait dans le bois, mais elle est allée au village.

MADAME GROSEILLON.

Ah! quel ennui d'attendre après son déjeuner... Je me meurs de faim, moi; je ne sais pas où l'on trouve ce qu'il faut ici... Nous avons fini le pâté que nous avions apporté... il n'y a plus que de la salade...

M. GROSEILLON.

Il doit y avoir des bouchers..... des fruitiers... il ne manque pas de traiteurs, au reste...

MADAME GROSEILLON.

Des traiteurs de campagne!... ça fait de jolie cuisine!..

BENJAMIN.

Je veux mon lait... j'ai faim, moi...

M. GROSEILLON.

Dans deux minutes, mon fils... si tu pleures, tu n'auras pas de sucre dedans. Ah! voilà Joséphine.

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, LES MÊMES.

JOSÉPHINE (arrivant tout en nage).

C'est joliment loin encore..... et aller pour rien!..

M. GROSEILLON.

Comment, pour rien! tu n'as pas trouvé de lait à Romainville?

JOSÉPHINE.

Non, monsieur; toutes les laitières le portent à Paris le matin, et il n'en reste pas une goutte dans le village.

M. GROSEILLON.

Il fallait t'en faire traire... il ne manque pas de vaches là...

JOSÉPHINE.

Oh! oui, les paysannes m'ont bien reçue quand je leur ai dit de me traire une vache! elles m'ont répondu : « On trait à cinq heures » du soir, nous n'allons pas changer nos heures » et faire du mal à nos vaches pour vous faire » plaisir. »

MADAME GROSEILLON.

Jolie campagne!.. pas de lait...

M. GROSEILLON.

Sans doute, c'est fort désagréable... mais désormais cela n'arrivera plus; on le prendra toujours la veille à cinq heures... Certainement, je suis aussi contrarié que toi de ne pas prendre mon café... Il faut déjeuner pourtant...

MADAME GROSEILLON.

Nous n'avons rien... que la salade du jardin... de la romaine... de la laitue... et je n'en veux pas... le matin, ça me fait mal à l'estomac...

MARIE-JEANNE (s'arrêtant à la porte avec son âne.)

Voulez-vous queuque chose?..

M. GROSEILLON.

Ah! nous sommes sauvés, voilà la paysanne d'hier .. prenez des œufs... des fraises... des légumes... des provisions enfin...

JOSÉPHINE (après avoir vu Marie Jeanne.)

Elle n'a plus que de la salade et des ognons.

M. GROSEILLON (se jetant sur un banc avec colère).

Que le diable emporte la paysanne et son âne!.. Joséphine... courez chez les traiteurs les plus voisins, faites apporter tout ce que vous trouverez.

JOSÉPHINE (à part en sortant).

Le plus souvent qu'on restera ici jusqu'au mois d'octobre.

MADAME GROSEILLON.

Tiens, Benjamin, mange du chocolat avec du pain en attendant que Joséphine revienne.

SCÈNE IV.

La famille GROSEILLON, M. POTARD, M. CROTONET.

M. CROTONET (s'arrêtant à la porte du jardin).

Il est gentil ce jardin, bien soigné...

M. POTARD.

Ah! fi donc... il n'y a que des soleils... c'est mal coupé... mal dessiné...

M. GROSEILLON.

Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer...

M. POTARD.

Nous admirions votre jardin...

M. GROSEILLON.

Oh! je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper, nous sommes arrivés hier ; mais j'en avais donné le dessin à un jardinier... Monsieur est mon voisin?

M. POTARD.

Oui, monsieur... dont je suis bien désolé...

M. GROSEILLON.

Comment?..

M. POTARD.

C'est que je déteste ce pays! On manque de tout... on paie tout plus cher qu'à Paris... Il faut aller à une lieue pour trouver une côtelette!..

M. CROTONET.

Et on parle beaucoup de voleurs depuis quelque temps...

M. POTARD.

Beaucoup... il arrive des événements toutes les nuits... Encore avant-hier... madame Le Long, dans le bois, on lui a volé trois lapins!

M. CROTONET.

Trois lapins... c'est conséquent; diable! j'ai peur qu'on me vole, alors.

M. GROSEILLON.

Mais pourquoi donc, monsieur, habitez-vous ce pays, si vous ne l'aimez pas?

M. POTARD.

C'est ma femme qui prétend qu'elle y tousse plus facilement... mais dès qu'elle sera morte, comme je m'en irai dans ma Bretagne!.. Vous n'avez pas payé cette maison cher?

M. GROSEILLON.

Huit mille francs.

M. POTARD.

C'est plus qu'elle ne vaut... Les propriétés perdent tous les jours dans ce pays.

M. GROSEILLON.

Monsieur habite-t-il aussi cet endroit?

M. CROTONET.

Oui, monsieur, dans le bois avec mes deux femmes... je veux dire avec mon épouse et ma

tante, dont voilà quatorze mois qu'elle est au lit, que c'est bien inquiétant, pour un mal de talon qui lui a gagné les z'hanches.

M. GROSEILLON.

A votre épouse?

M. CROTONET.

Oui, monsieur, plus un enfant de trois ans, une fille qui ne parle pas encore, que c'est bien inquiétant... Votre petit garçon parle, j'en suis sûr...

MADAME GROSEILLON.

Ce serait un peu fort si à huit ans il ne parlait pas.

M. CROTONET.

Il pourrait être sourd et muet...

MADAME GROSEILLON.

Mais, monsieur, comme mon mari et moi n'avons aucune infirmité, je ne vois pas pourquoi notre fils serait sourd et muet.

M. CROTONET.

Oh! ce n'est pas une raison... mon père était bègue, et je parle parfaitement ma lan-

gue... Votre fils pourrait très bien être sourd ou le devenir.

MADAME GROSEILLON (à part).

Mon Dieu, que cet homme est bête et ennuyeux!

M. POTARD.

Mon voisin, nous sommes venus aussi pour vous avertir que depuis quelques jours nous faisons des patrouilles dans le bois... entre nous, les habitants du bois seulement... c'est pour en chasser les mauvais sujets... mesure de sûreté ; nous pensons que vous voudrez bien vous joindre à nous quelquefois... c'est seulement depuis dix heures du soir jusqu'au jour.

M. GROSEILLON (faisant la grimace).

Avec grand plaisir, messieurs... Est-ce que le tour vient souvent?

M. POTARD.

Une fois ou deux par semaine, parce que nous ne sommes pas beaucoup d'habitants au bois. Vous avez un fusil?

M. GROSEILLON.

J'en ai même deux.

M. POTARD.

Alors, vous m'en prêterez un, car je fais ma patrouille avec un rateau...

M. CROTONET.

Et moi avec une bêche ; mais, chez les frères Matan, ils ont des armes ; je leur z'y ai dit de m'en prêter.

M. POTARD.

Au plaisir de vous revoir, mon voisin ; enchanté d'avoir fait votre connaissance ; madame, je vous salue de tout mon cœur.

M. CROTONET.

Salut, messieurs, mesdames et votre compagnie...

(Les voisins sortent.)

MADAME GROSEILLON.

Si c'est là un échantillon de la société du pays, cela promet !

M. GROSEILLON (soucieux).

Faire des patrouilles dans le bois, la nuit ! Je n'étais pas venu à la campagne dans cette intention.

SCÈNE V.

La famille GROSEILLON, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE.

Voilà du veau rôti... C'est ce que j'ai trouvé de plus frais...

M. GROSEILLON.

Je n'aime pas le veau, justement.

MADAME GROSEILLON.

Déjeunons sous ce bosquet, ce sera plus champêtre.

(On déjeune silencieusement; il tombe des chenilles dans l'assiette de madame Groseillon.)

MADAME GROSEILLON.

A l'horreur! des chenilles dans mon assiette... Je ne veux plus manger en plein air...

JOSÉPHINE.

On ne trouve rien dans les environs, je me suis informée... il faut aller à Belleville pour faire ses provisions...

M. GROSEILLON.

Comment donc dinerons-nous ?.. As-tu le temps d'aller à Belleville, Joséphine ?

JOSÉPHINE.

Par exemple, vous voulez donc me tuer, monsieur ; et le lait qu'il faut que j'aille chercher à Romainville !

MADAME GROSEILLON.

Pour aujourd'hui, on prendra chez le traiteur...

M. GROSEILLON.

Ma femme, allons promener pendant qu'il fait jour... J'achèterai du plomb pour charger mon fusil.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

(La chambre de la veille.)

La famille GROSEILLON, revenant de la promenade.

BENJAMIN.

J'ai faim !

MADAME GROSEILLON.

Je dînerai volontiers.

M. GROSEILLON.

Je mangerai comme quatre! Joséphine, le dîner... pas dans le jardin, ici. Qu'est-ce que nous avons pour dîner?

JOSÉPHINE.

Du veau rôti et de la salade... et du beurre... et des radis...

M. GROSEILLON (en colère).

Qu'est-ce que cela signifie, Joséphine!..... C'est une mauvaise plaisanterie... toujours du veau rôti!... Vous ne me ferez pas accroire qu'il n'y avait que cela chez les traiteurs des environs.

JOSÉPHINE.

Dame! c'est ce que j'ai vu de plus présentable... (A part.) Je t'apprendrai à avoir des idées de campagne, où je ne peux pas aller au marché.

M. GROSEILLON.

Si je n'étais pas las... j'irais y voir moi-mê-

me... Vous avez du lait pour demain, j'espère?..

JOSÉPHINE.

Oui, monsieur.

(On dîne tristement ; puis madame prend un livre. Monsieur charge ses deux fusils ; Benjamin va jouer dans le jardin.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE (en bas).

Mam'zelle, pourriez-vous me prêter un peu de beurre? je n'en ai pas assez pour faire la panade de madame.

JOSÉPHINE.

Sont-ils ennuyeux chez ces Potard! ils vous empruntent de tout, et je ne crois pas qu'ils rendent souvent... Faut-il en donner, madame?

MADAME GROSEILLON.

Oui, oui...

JOSÉPHINE (à Rose).

Pourquoi n'avez-vous donc pas acheté com-

me moi du beurre à cette marchande qui a passé tantôt?

ROSE.

Je ne l'ai pas entendue, mam'zelle...

JOSÉPHINE.

Tenez; vous remarquerez que je vous en donne près d'un demi-quart.

ROSE.

Merci, mam'zelle.

(Elle s'en va.)

M. GROSEILLON.

Le temps change, je crois que nous aurons de l'orage... ah! j'ai mal dans les jambes... On se fatigue, ici... on est toujours sur ses pieds... ah!..

(Il s'endort, la nuit vient.)

MADAME GROSEILLON (criant).

Monsieur Groseillon!

M. GROSEILLON (s'éveillant en sursaut).

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc? qu'est-il arrivé?

MADAME GROSEILLON.

Vous êtes bien aimable, vous vous endormez à côté de moi...

M. GROSEILLON.

Tu lisais...

MADAME GROSEILLON.

C'est égal, monsieur, c'est bien peu galant de s'endormir ainsi... Ah! il fut un temps où vous aviez toujours quelque chose à me dire... Nous ne sommes pas encore assez vieux pour que vous l'ayez oublié... mais il paraît que la campagne ne vous inspire pas!

M. GROSEILLON.

Mon Dieu, ma femme, je suis toujours le même... mais je n'ai guère dormi cette nuit... et puis, de n'avoir pas pris de café...

MADAME GROSEILLON.

C'est bon.. je n'ai pas besoin de toutes vos explications... vous me faites de la peine...

M. GROSEILLON.

Madame Groseillon, vous me piquez... mais je ne me fâcherai pas, j'aime trop la paix de mon intérieur pour cela...

BENJAMIN (accourant).

J'ai encore vu deux crapauds dans le jardin...

M. GROSEILLON.

Tu t'y habitueras...

JOSÉPHINE, (apportant des lumières.)

J'ai fermé partout le mieux possible... il faut espérer que les chats et les chiens nous laisseront tranquilles cette nuit.

M. GROSEILLON.

D'ailleurs on sait ce que c'est... on n'a plus peur... Est-ce que tu vas déjà te coucher, ma femme?

MADAME GROSEILLON.

Et que voulez-vous qu'on fasse ici quand la nuit est venue!... vous-même dormiez tout-à-l'heure ; bonsoir... Viens, mon fils.

BENJAMIN.

Bonsoir, papa.

M. GROSEILLON.

Allons, bonsoir alors... et que cette nuit répare les fatigues de la veille.

SCÈNE VIII.

M. GROSEILLON (seul).

Mes deux fusils sont chargés.... avec du

plomp, mais ça blesserait encore... Il fait bien du vent, ce soir... c'est triste, le vent. (Il se déshabille.) Mais quand on dort on n'y pense pas... (Il essaie de chanter.) J'*ai vu partout dans mes voyages*... Je suis enroué ce soir... je ne peux pas chanter... c'est l'humidité de ce lit... Le fait est que MM Potard et Crotonet ne me plaisent pas beaucoup... Allons, déjà les chiens qui se mettent en train... ces gredins-là attendent le moment où l'on se couche pour commencer leur tapage! M. Crotonet fait des cuirs d'une façon indigne! M. Potard a l'air mieux élevé; mais il se donne un ton tranchant en parlant... (Il se couche.) Dire que j'ai payé ma maison trop cher... Ce n'est pas l'embarras, si je tenais encore mes huit mille francs... Allons, voilà les chats à présent, on sait ce que c'est, et pourtant ça contrarie!... Ah! comme le vent s'engouffre dans les arbres...

MADAME GROSEILLON (de sa chambre)

Mon ami, entends-tu?

M. GROSEILLON.

Les chiens et les chats... Oh!... très-bien!

MADAME GROSEILLON.

Oh!... c'est autre chose... sur la route... des cris... on dirait quelqu'un qui se plaint, qui gémit...

M. GROSEILLON (se levant sur son séant).

En effet, j'entends quelque chose... dans l'éloignement...

MADAME GROSEIELON.

C'est quelque malheureux qu'on attaque, assurément...

M. GROSEILLON.

Ma foi, tant pis... Que veux-tu que j'y fasse?...

MADAME GROSEILLON.

Dormez-vous, Joséphine?

JOSÉPHINE.

Non, madame, est-ce qu'on peut dormir ici? On dirait que le vent va renverser la maison....

MADAME GROSEILLON (arrivant dans la chambre de son mari).

Oh! ça me fait mal d'entendre ces cris... Vos fusils sont-ils chargés?

M. GROSEILLON.

Oui tous les deux... (Il ouvre sa fenêtre). C'est par-là... du côté du garde... Je crois que ça s'éloigne... (Ils écoutent longtemps.) Je n'entends plus rien... que les chiens... Allez vous recoucher, ma chère amie; allez vous reposer...

MADAME GROSEILLON (s'en allant).

Je ne peux pas m'endormir quand j'ai peur... je ne crois pas que j'engraisserai dans ce pays-ci...

(Elle s'en va).

M. GROSEILLON (se recouchant).

Moi, qui suis venu à la campagne pour goûter du calme... du repos... si ça continuait ainsi... Allons, voilà un énorme papillon qui voltige après ma lumière... tant pis.... je veux dormir... ah!

MADAME GROSEILLON (dans sa chambre).

Mon ami... entends-tu?

M. GROSEILLON.

Quoi encore?

MADAME GROSEILLON.

La porte de l'escalier qu'on remue... qu'on a essayé d'ouvrir... oh! certainement il y a des voleurs dans la maison.

M. GROSEILLON (se levant).

Des voleurs? (Il écoute). C'est vrai .. la porte remue... Joséphine, levez-vous... François, Pierre, levez-vous tous!

MADAME GROSEILLON (accourant).

Qu'est-ce donc que Pierre et François, mon ami?...

M. GROSEILLON.

Chut! tais-toi donc... s'il y a des voleurs dans la maison, c'est pour leur faire croire que nous sommes beaucoup de monde ici. (Il ouvre sa fenêtre et crie d'une voix de Stentor.) Y a-t-il quelqu'un là-bas?

JOSÉPHINE (accourant).

Ne croyez-vous pas qu'on va vous répondre?

M. GROSEILLON.

Mais ça leur fait voir qu'on ne dort pas.

(M. et madame Groseillon restent une demi-heure à leur fenêtre en embuscade, et Joséphine écoute dans l'escalier.)

JOSÉPHINE.

Ça commence à m'ennuyer d'être l'oreille au guet... je vas me recoucher.

M. GROSEILLON.

Ma femme, je crois que c'est tout bonnement le vent qui agite la porte, parce qu'elle ferme mal. Nous serions mieux dans notre lit qu'à cette fenêtre.

MADAME GROSEILLON.

Allons, puisque tu crois que c'est le vent... je le désire... mais j'ai le cœur bien serré ! Bonsoir, mon ami.

(Chacun va se coucher, mais on ne s'endort qu'au jour.)

TROISIÈME JOURNÉE.

(Le jardin.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET MADAME GROSEILLON, BENJAMIN.

M. GROSEILLON (se promenant avec humeur).

Ce lait était détestable..... la moitié d'eau dedans... moi, qui croyais manger tout crème à la campagne...

MADAME GROSEILLON.

Et encore on le vend bien plus cher qu'à Paris !

ROSE (à la porte du jardin).

Pourriez-vous nous prêter un peu de café en

poudre?..... celui qu'on vend par ici ne plaît pas à monsieur, et je n'ai pas le temps d'aller à Belleville.

M. GROSEILLON (regardant sa femme).

Peux-tu prêter du café ?

MADAME GROSEILLON.

Ça commence à m'ennuyer de toujours prêter... ils sont trop sans gêne, ces gens-là... (A Rose). Je n'ai plus de café, mademoiselle.

ROSE.

Ah! pardon, madame...

(Elle s'en va.)

MADAME GROSEILLON.

J'attends encore mon beurre et ma braise...

M. GROSEILLON (ramassant les abricots).

Ah! mon Dieu! le vent a fait tomber presque tous mes abricots! moi, qui me faisais une fête de les voir mûrir!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE (arrivant avec deux grands paniers).

Ouf! en voilà des provisions... viande, vo-

lailles, légumes, fruits, œufs... j'ai de tout, mais je suis éreintée! ce Belleville est d'un loin!

MADAME GROSEILLON.

Et combien avez-vous dépensé?

JOSÉPHINE.

Dix-sept francs douze sous, madame.

MADAME GROSEILLON.

Ah! mon Dieu! que d'argent!

JOSÉPHINE.

Dame! c'est que tout est ben plus cher qu'à Paris, là.

M. GROSEILLON.

Allez donc vivre à la campagne par économie!..

MARIE-JEANNE (sur la route, avec son âne).

Voulez-vous queuque chose?

M. GROSEILLON.

Ah! voilà la fameuse marchande qui n'a que des ognons et de la salade.

MARIE-JEANNE (à la porte).

Oh! aujourd'hui je suis joliment pourvue;

j'ai des légumes... des fraises, des cerises, des œufs frais.

M. GROSEILLON.

C'est ça, aujourd'hui elle a de tout, parce qu'il ne nous faut rien ! Laissez-nous, paysanne, je vous dis que nous n'avons besoin de rien. (Marie-Jeanne s'en va.) Ça ne sait jamais venir à propos, ces paysans.

SCÈNE III.

LES MÊMES, POTARD, CROTONET.

POTARD.

Bien le bonjour, mes voisins; savez-vous l'événement ?

M. GROSEILLON.

Quel événement?

POTARD.

Ce dont tout le monde parle ici... Comment! vous ne savez pas?

CROTONET.

Moi, je l'ai su un des premiers.

M. GROSEILLON.

Mais quoi donc, s'il vous plaît?

POTARD.

Un homme s'est pendu dans le bois.

MADAME GROSEILLON.

On a pendu un homme... Ah! quelle horreur!

CROTONET.

Non, l'individu s'est fini lui-même par sa volonté ; on a trouvé sur lui une *messive* où il dit que ses infirmités physiques dont il jouissait le dégoûtent de la vie...

M. GROSEILLON.

Comment! on se pend aussi de ces côtés?.. Moi qui croyais qu'on ne venait à Romainville que pour rire, faire l'amour...

POTARD.

Ah! bien oui! c'était bon autrefois... les lumières du siècle ont changé tout cela.

CROTONET.

Ce pendu était un homme déjà âgé ; il avait le nez bleu , et...

MADAME GROSEILLON.

Ah! monsieur, assez, de grâce! vous me fe-

riez trouver mal avec vos détails ; changeons de conversation...

POTARD.

Le temps est remis, nous n'aurons pas d'eau.

CROTONET.

Vous croyez?..

M. GROSEILLON.

Tant mieux.

POTARD.

Tant pis, la terre est trop sèche.

M. GROSEILLON.

Moi, j'aime le soleil...

BENJAMIN.

Papa, irons-nous promener ?

M. GROSEILLON.

Oui, mon ami.

CROTONET.

Votre petit bonhomme parle très-bien.... C'est heureux d'avoir des enfants qui parlent... ma fille ne parle pas... c'est bien inquiétant,

POTARD.

Je vais donner de la tisane à ma femme. Au revoir, mes voisins.

CROTONET.

Messieurs, mesdames, la compagnie, je vous offre mes serviteurs.

(Ils sortent.)

MADAME GROSEILLON.

Ces deux hommes-là me donnent le spleen.

M. GROSEILLON.

Veux-tu venir promener, ma femme?

MADAME GROSEILLON.

Dans votre bois, peut-être! je n'oserai plus y aller depuis que je sais qu'on s'y est pendu; d'ailleurs je suis lasse.

M. GROSEILLON.

Viens nous deux, Benjamin; nous irons dans les champs... c'est plus gai.

(La chambre de M. Groseillon.)

(Il est nuit, tout le monde est couché; M. Groseillon commence à s'endormir, lorsque sa femme entre dans sa chambre, pâle et tremblante.)

MADAME GROSEILLON.

Mon ami, mon ami... Ah! mon Dieu! levez-vous...

M. GROSEILLON (se mettant sur son séant).

Quoi donc... est-ce encore de vos terreurs paniques?

MADAME GROSEILLON.

Ah! mon ami, cette fois je ne me trompe pas, je les ai vus...

M. GROSEILLON.

Vous avez vu quoi?

MADAME GROSEILLON.

Des voleurs... Je ne dormais pas, j'étais contre la fenêtre... il fait clair de lune; on distingue bien... J'ai vu deux ou trois hommes monter par-dessus le mur dans le jardin de M. Potard ici à côté... Venez... venez... de votre croisée nous pourrons voir...

(Ils se mettent à la fenêtre.)

M. GROSEILLON.

Je vois comme des ombres... du côté de la ruelle...

MADAME GROSEILLON.

Les entendez-vous parler tout bas?

M. GROSEILLON.

Oui... c'est vrai... on parle... et j'entends des pas..... Que faire? j'ai envie de tirer un coup de fusil de leur côté... ça réveillera les Potard.

MADAME GROSEILLON.

Oui... oui... tirez mon ami.

(M. Groseillon prend son fusil et tire à travers les arbres.)

UNE VOIX (en dehors).

Eh ben! en v'là une bonne!

MADAME GROSEILLON.

Entendez-vous courir, mon ami?.. Ils se sauvent, les brigands!

JOSÉPHINE (accourant).

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est donc?

M. GROSEILLON.

Un bande de voleurs que je viens de mettre eu fuite... mais ils ont tourné la ruelle... on dirait qu'ils viennent de ce côté.

MADAME GROSEILLON.

Oui... ils viennent devant la maison; ils vont nous attaquer.

M. GROSEILLON.

Joséphine... mon... autre fusil... vite... et rechargez celui-là.

JOSÉPHINE.

Ah! mon Dieu! monsieur, je ne sais pas charger ça, moi...

MADAME GROSEILLON.

Je me sens mourir!

UNE VOIX (sur la route).

Est-ce vous qu'avez tiré?

MADAME GROSEILLON.

Ne réponds pas, je t'en prie... ne dis rien!

LA MÊME VOIX.

Répondez donc... est-ce vous, monsieur Groseillon, qui avez tiré ce coup de fusil?

M. GROSEILLON.

Tiens, mais je reconnais cette voix... Qu'est-ce qui est là d'abord?...

CROTONET.

C'est moi, Crotonet, avec trois voisins du bois... Nous faisions une patrouille... votre plomb nous a passé sur la tête... Nous avons eu une fameuse venette...

M GROSEILLON.

Comment, c'est vous, monsieur Crotonet? figurez-vous que ma femme prétendait avoir vu des voleurs pénétrer dans le jardin de monsieur Potard, et j'ai tiré pour donner l'alerte... Que je suis désolé! Aucun de vous n'est blessé?..

UN DES HOMMES DE PATROUILLE.

Non, mais j'ai perdu mon sabot en courant. Une autre fois, faut pas tirer si étourdiment.

CROTONET.

Bonsoir, monsieur, madame et votre compagnie...

(La patrouille s'éloigne.)

M. GROSEILLON.

Ma femme, vous me faites tirer sur la patrouille; cela devient insupportable..

MADAME GROSEILLON.

Oh! je ne reste plus ici..... j'y mourrais de peur... j'y maigris... je n'y ai pas une minute de repos...

M. GROSEILLON.

Et moi aussi, j'ai assez de campagne comme ça... Toujours l'oreille au guet... on y deviendrait poltron... Joséphine, demain dès le matin vous irez nous chercher une voiture... n'importe où... et nous retournons à Paris.

JOSÉPHINE.

Oh! oui, monsieur! avec grand plaisir... Mon pauvre boulevard du Temple! ça me semblera le paradis...

(Tout le monde va se recoucher.)

QUATRIÈME JOURNÉE.

(A huit heures du matin, Joséphine, qui est sortie au point du jour, ramène une voiture de la barrière; la famille Grosseillon monte en fiacre en y jetant pêle-mêle des paquets.)

M. GROSEILLON.

Ferme les portes, Joséphine; demain, je vais chez mon notaire, et je le charge de vendre cette maison à tel prix que ce soit.

MADAME GROSEILLON.

Une maison où l'on ne dort pas, c'est inhabitable.

JOSÉPHINE (fermant la porte de la rue).

Ah! la v'là fermée... Bonsoir, la maison.

ROSE (arrivant au moment où Joséphine monte dans la voiture).

Mam'zelle, est-ce que vous ne pourriez pas nous prêter une cuillerée de farine ?

M. GROSEILLON.

Ma chère amie, il faudrait alors que vous vinssiez la chercher à Paris.

JOSÉPHINE.

Ne lui dites pas ça, monsieur, les Potard seraient capables de nous l'envoyer... Allez, cocher, emmenez-nous bien vite...

(Le cocher fouette les chevaux; la voiture part.)

MARIE-JEANNE (arrivant avec son âne et cognant à la porte).

Voulez-vous queuque chose ?

Après avoir lu ceci, ne croyez pas, lecteur, que nous ayons voulu faire une satire sur le bois de Romainville et dégoûter les habitants

de Paris de cette campagne ; telle ne fut jamais notre intention. Ce qui est arrivé à la famille Groseillon arrivera partout aux gens qui sont peureux, qui ne comprennent rien à la vie des champs et se laissent gouverner par leur domestique.

Quant à Romainville , cette campagne n'en sera pas moins une promenade charmante où l'on trouve des points de vue ravissants , des bosquets de lilas, de frais ombrages et de forts bons traiteurs ; où l'on a construit récemment de jolies maisons bourgeoises dont plusieurs sont habitées par des artistes , des gens de lettres, des médecins, des négociants et de jolies femmes ; où l'on viendra se promener sans avoir besoin de faire toilette, se divertir sans étiquette, rire sans crainte d'être ridicule, et danser le dimanche au bal du bois qui vaut bien tous les bals champêtres des environs de Paris.



LES PARISIENS AU CHEMIN DE FER.

« Par un si beau temps, et un dimanche! se » hasarder sur les chemins de fer! Ah! mon- » sieur, c'est bien imprudent, bien téméraire... » Il y aura trop de monde, on se foulera, on se » disputera pour avoir des places; ma robe et » mon mantelet seront chiffonnés; croyez-moi, » remettons la partie. »

Ainsi parlait une dame d'une cinquantaine d'années, qui avait été très-jolie et très-coquette, et qui avait conservé sa coquetterie en perdant sa beauté : c'était madame Grenat, femme d'un gros bijoutier de Paris. Pendant longtemps madame Grenat avait brillé à son comptoir. De beaux yeux, de belles dents, une jolie main, font trouver plus de charmes aux objets que l'on achète. Il faut avoir un

commerce très-solidement établi pour mettre une femme laide dans son comptoir. M. Grenat n'avait point à se repentir d'avoir fait le contraire. Les hommes du meilleur genre avaient donné la vogue à son magasin ; il avait fait de bonnes affaires; une bague, un anneau, un bouton, se payaient fort cher chez lui; mais la jolie bijoutière avait le talent d'y joindre un sourire qui, probablement, était sans prix; car avec elle on ne marchandait pas. Enfin M. Grenat avait acquis une fortune assez ronde; et il avait deux enfants qui ressemblaient beaucoup à sa femme.

La famille du bijoutier se composait d'une fille de dix-sept ans et d'un petit garçon de dix. La demoiselle était grande, mince, blanche et timide. On supposait qu'elle avait de beaux yeux, mais on n'en était pas certain, parce qu'elle les tenait constamment baissés. On avait laissé Adolphine en pension jusqu'à l'âge de seize ans. Depuis un an qu'elle était chez ses parents, elle regrettait bien souvent ses compagnes de classe et de récréation.

Quand au jeune Benjamin Grenat, c'était ce qu'on appelle communément un diable, un luron, un de ces petits garçons queleurs pa-

rents trouvent pleins d'esprit, parce qu'ils font sans cesse un tapage à vous assourdir, qu'ils cassent tout, touchent à tout, se mêlent de tout et ont toujours faim.

Je ne vous ai pas dit que le bijoutier était un gros homme de cinquante-cinq ans, à face réjouie, portant une belle perruque blonde et bouclée au-dessus de l'œil gauche; que sa manie était de parler sans cesse de son commerce, de vouloir faire de l'esprit et de se croire le maître chez lui, quoique le petit Benjamin fût réellement le seul maître de la maison depuis qu'il avait atteint sa cinquième année.

« — Si vous ne voulez pas aller aujourd'hui » sur le chemin de fer de Saint-Germain, » répondit M. Grenat en passant sa main sous son menton, « j'aime autant cela. Je n'y tiens pas. » Je n'y allais que pour vous faire plaisir. Et je » me rendrai ce matin chez un confrère qui » m'a demandé mon avis pour monter un rubis » qu'il dit très-beau. Je verrai bien ce que c'est.

» — Oui, jaime mieux aller aux Tuileries, » dit madame Grenat en allant jeter un coup-d'œil à son miroir, qui jadis lui répétait tant de jolies choses.

Mademoiselle Adolphine soupira lorsqu'elle entendit qu'on n'irait pas sur le chemin de fer. Était-ce simplement le regret d'une partie de plaisir, ou bien ce soupir avait-il quelque autre cause secrète? Quoi qu'il en soit, la jeune fille se tourna vers sa mère, et, sans lever les yeux, lui dit : « — Dois-je faire une autre toilette » pour aller aux Tuileries?

» — Vous êtes bien comme cela, » répondit madame Grenat. « A votre âge on ne doit pas » s'occuper sans cesse de sa toilette. »

La porte du salon s'ouvrit alors avec fracas. Un petit garçon, barbouillé de chocolat et de confitures, se précipite au milieu de la chambre en criant :

« — Eh bien! est-ce que nous n'allons pas » partir? est-ce que vous n'êtes pas prêts? Ah! » que vous êtes longs à vous apprêter! »

C'était M. Benjamin qui venait de faire un troisième déjeuner, et qui se présentait ainsi devant ses parents.

« — Mais oui, mon ami, » dit la maman en retouchant à la passe de son chapeau; « nous » allons aller aux Tuileries.

» — Comment! aux Tuileries! mais ce n'est

» pas là où je veux aller ; c'est au chemin de fer, » papa m'a dit que nous irions aujourd'hui sur » le chemin de fer, je veux y aller, ça m'ennuie » vos Tuileries, c'est toujous la même chose, » d'ailleurs tu m'as dit que tu me mènerais au » chemin de fer. Est-ce que tu m'as menti, pa- » pa? Ce serait beau !

» — Non, je n'ai qu'une parole ; et, au fait, » je ne vois pas pourquoi nous n'irions pas sur » le chemin de fer aujourd'hui. Il me semble » que je suis le maître ici.

» — Allons, » dit madame Grenat en prenant son mantelet, « puisque Benjamin en a tant » envie, allons au chemin de fer.

» — Qu'on aille chercher une voiture, » dit M. Grenat à sa domestique. « Êtes-vous prêtes, » mesdames?

» — Oui, mon ami. Ah! mon Dieu! le panta- » lon de Benjamin est déchiré au genou. Com- » ment avez-vous fait cela, polisson?

» — Dame ! je ne sais pas, moi ; ça s'est fait » tout seul.

» — Si ça s'est fait tout seul, il n'y a pas de » sa faute, murmure le bijoutier.

» — Mais il ne peut sortir comme cela.

» — Pourquoi donc ? » reprend le papa ; « avec sa veste, ça ne se verra pas.

» — Je veux en mettre un autre , » dit le petit garçon, « je veux en mettre un blanc.

» — Mais tu auras froid, mon ami, car la sai» son n'est pas avancée.

» — Tant mieux ! là ! c'est amusant d'avoir » froid.

» — Il est plein d'esprit, » se dit le bijoutier en se retournant du côté de sa femme.

La voiture était arrivée ; M. Benjamin avait un pantalon blanc. Toute la famille descendit l'escalier. Mademoiselle Adolphine n'osa pas donner un coup-d'œil dans la glace ; sa mère lui a tant dit qu'une jeune fille ne doit pas être coquette, que la pauvre enfant ignore encore si elle est jolie.

Au moment de monter en voiture, M. Benjamin, en voulant sauter sur le marche-pied, trouve moyen de glisser et de salir son pantalon contre une roue.

« — Quel cruel enfant ! » dit madame Grenat, « comme le voilà fait !

» — Est-ce ma faute si j'ai glissé? Est-ce que

» je l'ai fait exprès? » répond M. Benjamin d'un air impertinent.

« — Non, » dit le bijoutier, « on ne peut pas » supposer qu'il ait fait exprès de glisser. Mais » ce n'est rien : avec ton chapeau ça ne se verra » pas.

» — Du tout! » répond Benjamin, « tout le » monde se moquerait de moi; je vais aller met- » tre mon pantalon bleu.

» — Monsieur, vous me paierez à l'heure, » dit le cocher, pendant que le petit garçon est remonté pour changer une seconde fois de pantalon. « Voilà une demi-heure que je suis » devant votre porte.

» — C'est bon! c'est bon! ça repose vos che- » vaux. »

Enfin M. Benjamin remet un pantalon bleu, et cette fois il arrive sans accident dans la voiture; mais, au moment où l'on va fermer la portière du fiacre, il se met à crier :

« — Et Brusquet!... et Brusquet!... Nous » avons oublié Brusquet! »

M. Grenat regarde sa femme et semble lui demander s'il faut aller chercher Brusquet, énorme caniche vagabond que leur fils a re-

cueilli et pris en affection depuis quelques jours. Madame Grenat est indécise; mais le cocher, qui s'ennuie de ne pas partir, a déjà fermé la portière; il est remonté sur son siége et fouette ses chevaux sans faire attention aux cris du petit garçon, que l'on parvient à calmer en lui disant que les chiens ne sont pas admis sur le chemin de fer.

On part enfin; le fiacre s'arrête bientôt rue de Londres devant les bureaux.

La scène est curieuse à observer. A la porte de l'établissement où l'on prend ses billets de départ, vous voyez de braves gens disant solennellement adieu à leur famille, des pères embrassant leur fille, des maris serrant la main de leur femme, qui a des larmes dans les yeux comme si l'époux partait pour la Russie ou s'embarquait pour la Nouvelle-Orléans. C'est que nous ne sommes pas encore familiarisés avec cette route tantôt découverte, tantôt souterraine, et que dans Paris il y a encore des gens qui vous disent : « Aller en chemin de fer! » c'est se mettre entre la vie et la mort! »

Cependant M. Grenat a pris le bras de sa femme et la main de son fils, en faisant de la

tête un signe à sa fille pour qu'elle ait à les suivre. Toute la famille entre dans l'établissement, où, déjà étourdi par la foule qui se presse, par le bruit qui se fait autour de lui, M. Grenat se promène longtemps dans de grands corridors sans pouvoir trouver le bureau où l'on prend ses places.

« — Est-ce que nous sommes déjà dessus ? » demanda M. Benjamin en regardant son père.

« — Dessus quoi ?

» — Sur le chemin de fer!..... cette bê» tise !

» — Non, non, pas encore... C'est-à-dire » nous sommes dans l'établissement.

» — Qu'est-ce que nous faisons donc main» tenant ?..... Est-ce que nous n'aurons pas » bientôt fini de nous promener dans des cou» loirs ?

» — Il est certain, » dit madame Grenat, « que cela commence à devenir fatigant..... » Adolphine..... vous nous suivez..... n'est-ce » pas ?

» — Oui, maman.

» — Est-ce ma faute si je ne trouve pas le » bureau où l'on prend ses places ?

» — Il faut le demander, monsieur ; nous ne » pouvons point passer notre journée à chercher » ce bureau.

» — C'est juste... je vais demander... c'est » ce que je voulais faire. »

M. Grenat se décide à quitter un moment sa femme et son fils pour aller s'informer où est le bureau. On lui prouve qu'il a passé plusieurs fois devant. Enfin il va demander quatre places.

« — Pour quel endroit?.... » lui dit l'employé.

« — Parbleu, pour le chemin de fer...

» — Je vous demande où vous voulez al- » ler ?

» — Où....... Dame....... où vous vou- » drez...

» — Est - ce à Saint - Germain ou à As- » nière ?

» — Ah! très-bien... je comprends... je n'a- » vais pas compris tout de suite.... C'est à..... » Je n'ai pas pensé à demander à Benjamin s'il » voulait aller à Saint-Germain ou à Asnière.... » Quatre à Saint-Germain, tant pis!

» — De quelles places voulez-vous ?

» — De quelles places?... Je n'y suis pas du » tout.

» — Berlines ou wagons?

» — Ah! très-bien... des meilleures... des » plus solides.... Quand on fait tant que d'aller » en chemin de fer, il ne faut pas regarder à la » dépense. »

On donne à M. Grenat quatre places de berlines. Il revient d'un air tout fier vers sa famille en criant : « Nous avons des billets!.... » quatre places de berlines!... C'est coussiné, » c'est douillet; nous serons comme dans une » loge louée! Venez, venez, car au mouvement » qui se fait, je suppose que le départ ne tar- » dera pas à s'effectuer. »

La famille Grenat se met encore à parcourir des couloirs pour chercher le chemin de fer, et elle va de nouveau se perdre dans l'établissement, lorsque Benjamin s'écrie : « Il faut sui- » vre tout le monde! » Grâce à cette heureuse idée, la famille ne tarde pas à descendre le grand escalier qui conduit au point de départ.

Lorsqu'on voit pour la première fois ce hardi travail, cette invention si belle et si simple à la fois, on ne peut se défendre d'une secrète émo-

tion. La famille Grenat en éprouve une très-vive à l'aspect des voitures, de la locomotive et de la voûte souterraine.

« — Mon Dieu, monsieur, cela me fait un » drôle d'effet, » dit madame Grenat en s'appuyant sur le bras de son époux.

» — Bah! en vérité! ça vous fait peur! » répond le bijoutier en tâchant de sourire pour dissimuler la frayeur qu'il éprouve lui-même.

« — Comme cela sent la fumé!... le charbon » de terre! » dit Benjamin.

« — Toujours, mon ami, toujours. C'est » comme dans les ports de mer.

» — Est-ce que tu as été sur mer, papa?

» — Non, mais j'ai été à Saint-Cloud en va- » peur; c'est la même chose,»

Mademoiselle Adolphine ne disait rien, mais elle ne pouvait se lasser de regarder la route qu'elle allait parcourir. Pour la première fois elle levait ses beaux yeux : c'était déjà une amélioration due au chemin de fer.

« — Il s'agit à présent de savoir dans quelle » voiture nous devons nous mettre,» dit M. Grenat.

« — Dépêchons-nous, papa, on prend toutes
» les places.

» — Certainement... il faut nous dépêcher !
» Mais comment s'e reconnaître ? cette fumée
» vous étourdit ! »

Heureusement pour la famille du bijoutier, l'un des conducteurs vient demander à M. Grenat quelles sont ses places. Celui-ci montre ses billets, et on ouvre devant lui une berline dans laquelle il y a déjà quatre personnes. Benjamin saute le premier dans la voiture, puis madame Grenat monte en chancelant, puis mademoiselle, puis le chef de famille, qui se laisse aller sur le banc garni de coussins en murmurant d'un air résigné, qui n'avait rien de rassurant :

« — Il n'y a plus à reculer... nous y voilà !
» à la grâce de Dieu !

» — Ah ! mon Dieu ! » dit madame Grenat en roulant des yeux effarés autour d'elle, « j'ai bien envie de m'en aller !... de retourner
» chez moi !

» — Par exemple ! chère amie, vous plaisan-
» tez !.. Cependant, si vous en avez réellement
» le désir... je ne voudrais pas vous forcer à res-
» ter ici !

La grande Adolphine ne paraissait pas avoir peur; elle s'était assise près de son père, et déjà elle venait de s'apercevoir qu'elle avait pour vis-à-vis un jeune homme qui était employé dans un magasin de nouveautés situé précisément en face de la boutique de M. Grenat, et qui se tenait souvent sur le seuil de son magasin depuis que la fille du bijoutier était sortie de pension. Cela prouve que les jeunes filles voient parfaitement bien sans lever les yeux. En général, il est très-rare que les femmes aient la vue basse; c'est une infirmité réservée aux hommes : la nature a tout fait pour le mieux.

Pendant que M. et madame Grenat se consultaient pour savoir s'ils oseraient rester sur le chemin de fer, le petit Benjamin avait quitté sa place et s'avançait vers la portière restée ouverte, en disant, « On ne voit rien ici!... » moi, je veux voir!.. je veux aller sur la voi- » ture qui a un poêle!

» — Mon fils, » dit M. Grenat, « on ne va pas » sur la locomotive, ce serait imprudent.

» — Moi je veux y aller.

» — Benjamin, je t'expliquerai pourquoi on » ne va pas dessus...

» — Laisse-moi tranquille; je veux y aller! »

Et Benjamin descend lestement de la berline.

« Ah! mon Dieu, où va-t-il?... il va se faire » broyer dans quelque chose! » s'écrie madame Grenat en voyant disparaître son fils. « Monsieur » Grenat, courez donc après lui, retenez-le, ra- » menez-le bien vite, je vous en supplie!..

» — C'est un démon! » dit le bijoutier en sortant de la berline. « Il n'a peur de rien; il » tiendra de moi. Je vais le chercher. »

Quelques instants s'écoulent : le père et le fils ne reparaissent pas. Madame Grenat ne peut plus résister à son inquiétude : elle s'élance à son tour hors de la voiture et fait quelques pas en criant : « Benjamin, où es-tu ?»

Benjamin n'a pas répondu à sa mère, mais en revanche le bruit de la trompette se fait entendre pour donner le signal du départ. Les voyageurs accourent, la foule se presse contre les rails et se précipite dans les voitures. En vain les préposés cherchent à rétablir l'ordre et s'écrient : « Votre billet!.. vous n'êtes pas pour » ici! vous ne devez pas monter là!.. » On ne les écoute plus. Voitures, berlines, wagons,

en un instant tout est envahi, tout est plein, et madame Grenat, enveloppée dans un groupe, s'est trouvée poussée et presque portée dans un wagon, C'est vainement que la bijoutière, regardant autour d'elle, s'écrie : « Je n'étais pas » ici!.. Ce n'est pas là ma place!.. Je dois être » avec ma famille ! » On ne fait aucune attention aux lamentations de la pauvre dame ; une commotion légère annonce que la chaîne est lâchée: on est parti! Madame Grenat, qui ne sait plus où elle en est, veut ouvrir la portière et descendre ; une main très-rude la retient et la repousse à sa place, tandis que plusieurs voix s'écrient en même temps : « Eh ! madame ! que » faites-vous là !.. On ne peut plus descendre ! » nous sommes en route !

» — Ça m'est égal... je veux m'en aller !... » je veux être dans une berline !... Cocher, ar- » rêtez !... descendez-moi ! »

Des éclats de rire accueillent l'exclamation de la bijoutière qui regarde avec colère ses compagnons de voyage.

Madame Grenat se trouvait dans un wagon dont les banquettes n'étaient point garnies. Elle avait à sa gauche deux hommes en blouses

bleues, en bonnets de coton, en guêtres de cuir, qui sentaient la pipe, l'ail, le vin et l'eau-de-vie. A sa droite, une jeune femme très-jolie, fort occupée à causer avec un tout jeune homme ; deux enfants, une nourrice. En face, trois jeunes gens, tournure de mauvais sujets; deux petites paysannes qui n'avaient pas l'air pastoral, un petit-maître de soixante ans et deux ouvriers endimanchés.

Les deux paysannes regardaient la bijoutière en ricanant, les ouvriers en faisaient autant, le vieux petit-maître lui faisait des mines, les jeunes gens plaisantaient, et les deux charretiers juraient.

« Nous sommes un de trop, » dit le vieux beau-fils ; « on ne doit pas être autant que cela » dans un wagon.

» — Messieurs, je vous en supplie, » reprend madame Grenat au bout d'un moment, « faites » arrêter; je veux ma place avec ma famille !

» — Ça ne va pas encore bien vite, » dit un des hommes en blouse à son voisin.

» — Oh! ça va filer tout-à-l'heure, tu vas » voir ; on repasserait son couteau sur la route !

» — Ah! que c'est drôle! dit une des paysannes.

« — Oh! que c'est gentil!» dit l'autre, « on » ne se sent pas aller.

» — C'est ce qui en fait le charme, » dit un des jeunes gens.

« — Nous sommes un de trop! » répète le vieux petit-maître, en tâchant de se grandir les yeux pour regarder la jolie femme qui cause à part sans faire attention à ses voisins.

«C'est drôle, le bruit que ça fait,» dit un des ouvriers.

« — C'est l'effet de la machine dans les cho- » ses, » lui répond son camarade en prenant l'air connaisseur.

« — Tu crois que c'est ce qui produit ça?

» — Parbleu!... est-ce que je ne connais pas » la mécanique... même que j'aurais pu être » employé dans les travaux de la confection ; » mais je *m'ai* présenté trop tard, vu que je ne » savais pas.

» — Tiens! tiens! voilà que ça file crâne- » ment, « dit un des rouliers.

« — Je crois que je vais me trouver mal! » dit

madame Grenat, déséspérée de ce que l'on ne fait aucune attention à elle.

« — Nous sommes un de trop! » dit le petit vieux en mâchant un cure-dent, pour faire croire qu'il a encore une dentition.

« — Est-ce qu'il va toujours nous répéter la » même chose? » murmure une des paysannes en haussant les épaules.

« — Il m'ennuie, ce vieux pierrot déplumé! » il ne cesse pas de me regarder!

» — Fais-lui la grimace!

» — Ah! mon Dieu! où sommes-nous? on ne » voit plus clair! » s'écrie madame Grenat lorsque l'on arrive sous la voûte.

« — Taisez-vous donc, madame, » dit un des rouliers ; « vous nous assourdissez avec vos » cris!

» — Mais je ne vois plus clair, monsieur.

» — Eh bien, ni nous non plus!

» — Mais c'est très-inconvenant!... voyager » avec des étrangers dans l'obscurité!

» — N'ayez donc pas peur! Si vous aviez vingt » ans de moins, on comprendrait vos craintes ; » mais à présent, la maman, vous pouvez faire » cinquante lieues sans chandelle. »

Madame Grenat se mord les lèvres avec dépit ; son amour-propre blessé l'emporte sur sa frayeur. Elle murmure entre ses dents : « Les » gens sans éducation sont bien grossiers avec » les femmes !... » Mais elle dit cela assez bas pour que ses voisins ne puissent l'entendre. Ensuite elle donne un grand coup de coude à droite, un grand coup de pied à gauche et ne souffle plus un mot pendant le reste de la route.

Tandis que ces choses se passaient dans le wagon qui portait madame Grenat, son époux éprouvait aussi des tribulations. Après être sorti de la berline pour chercher son fils, le bijoutier avait couru vers une berline dans laquelle il avait vu monter un petit garçon qui ressemblait de loin à Benjamin. Ayant reconnu son erreur, il avait voulu descendre, mais alors le houra était venu ; M. Grenat s'était trouvé bloqué et intercalé entre deux voyageurs ; puis le départ s'étant effectué il lui avait bien fallu rester où le hasard l'avait placé.

La voiture où se trouvait M. Grenat était fort bien composée : il y avait une famille anglaise, une vieille comtesse accompagnée de sa nièce,

un banquier de la Chaussée-d'Antin et deux avocats. Il n'y avait qu'une seule personne qui faisait ombre au tableau ; c'était un petit homme assez malpropre, portant un chapeau qui n'avait presque plus de bords, un habit râpé dont les parements ressemblaient à de l'amadou, et un pantalon si court qu'on était libre de le prendre pour une culotte, malgré tous les efforts de son propriétaire pour le faire descendre à la cheville. Du reste, ce petit monsieur semblait comprendre lui-même qu'il était déplacé parmi cette fashion. Il se tamponnait le plus possible dans un coin de la voiture, regardait continuellement ses souliers, et pour se moucher se cachait la tête dans son chapeau, qu'il avait la précaution d'ôter tout exprès.

M. Grenat était tombé entre deux Anglais ; il leur avait souri en murmurant : « Je suis ici » malgré moi ; je cours après mon fils ; j'avais » cru le voir entrer dans cette voiture ; je me » suis trompé ; où peut-il être ! je suis très-in» quiet. »

Les Anglais avaient regardé M. Grenat sans sourciller, et ne lui avaient rien répondu. Alors le bijoutier s'était tourné vers le petit homme

peu dandy, mais celui-ci, ayant éternué, s'était vite caché la tête dans son chapeau.

Pendant quelques minutes la société garda le silence le plus complet. Cependant, en passant sous la grande voûte, une petite Anglaise ayant poussé un cri, un de ses compagnons lui dit à demi-voix :

« — Taisez donc vous tout suite ; c'était » mauvais genre de avoir peur ! »

L'Anglaise se tut. Mais M. Grenat, qui avait eu peur aussi, s'écria en voyant le jour : — « Ah ! saprebleu !... je suis bien aise d'en être » sorti ! On ferait bien de se faire assurer par le » Phénix avant de s'embarquer. »

La belle société ne souffla pas mot. Le petit homme râpé se retourna pour prendre du tabac dans une boîte d'étain, et M. Grenat, mystifié de voir que sa plaisanterie ne portait pas, rajusta sa perruque et se retira dans sa cravate.

Au bout d'un moment, la vieille comtesse dit en s'adressant à un Anglais : « Quels sont donc » ces hommes que l'on voit si souvent sur le bord » du chemin, près d'une petite guérite, et qui » lèvent le bras en l'air en nous regardant ?

» — C'étaient des cantonniers : il étaient pla-

» cés là pour avertir nous qu'on pouvait avancer » sans danger. Quand ils lèvent un petit drapeau noir, ça voulait dire que... il fallait pas.

» — Qu'il ne faut pas quoi?

» — Que... *it is for*... Je voulais dire... fallait » pas.

» — Ah! je comprends, » dit M. Grenat, qui voulait toujours se mêler à la conversation. « Quand ils prennent leur drapeau noir, ça veut » dire que la peste est à Saint-Germain : c'est » très-ingénieux! »

L'Anglais se tourna vers le bijoutier, le regarda d'un air dédaigneux, puis murmura : « Vous savez pas ce que vous disez! »

M. Grenat eut un moment envie de se fâcher, mais il préféra n'en rien faire. Pendant le reste du voyage le silence ne fut interrompu que par deux éternuements étouffés dans le fond d'un chapeau.

Revenons maintenant à M. Benjamin. Après avoir quitté ses parents, il s'était trouvé contre un wagon au moment du départ. Ne sachant plus que faire pour rejoindre son père, le petit garçon s'était mis à crier. Une main vigoureuse l'avait enlevé alors par le bras et porté dans le

wagon ; puis un monsieur décoré et à moustache lui avait dit :

» — Allons, petit, ne crie pas ; te voilà placé; » tu vas aller en chemin de fer.

» — Oui, mais je ne suis pas avec papa et » maman !

» — Pourquoi les as-tu quittés?

» — Pour voir la grosse machine qui fume. » Il sont dans une voiture à coussins.

» — Tu les retrouveras au Pecq.

» — J'aime mieux les retrouver tout de » suite.

» — C'est fini, on ne sort plus, nous roulons.

» — Mais je...

» — Silence !

» — Mais pourtant !...

» — Ah ! corbleu ! taisons-nous ou je me » fâche ! »

M. Benjamin se tut, car son voisin le militaire ne semblait pas disposé à le traiter avec l'indulgence à laquelle on l'avait accoutumé.

Bientôt la conversation s'engagea entre les personnes qui se trouvaient dans le wagon. C'était une grisette, plusieurs boutiquiers de la capitale, trois militaires et un monsieur entre deux

âges, qui tirait souvent de sa poche avec affectation une tabatière en cuivre doré, dans laquelle il plongeait deux doigts où brillaient de grosses bagues en pierres fausses. Il décrivait alors un demi-cercle avec son bras, de façon que lorsqu'il prisait, son voisin de droite était obligé de se faire tout mince pour ne point recevoir un coup de coude dans le visage.

« — Messieurs, » dit un des commerçants en regardant les voyageurs, « il faut avouer que » c'est une belle chose que l'industrie, et que » voilà une entreprise qui procurera de grands » avantages aux voyageurs.

» — Oui, c'est fort beau, » dit un des militaires ; « mais quand on pourra mettre de la cava- » lerie dans les wagons, ce sera encore plus » beau ; parce qu'alors on fera cent lieues sans » éreinter les cheveaux.

» — Je n'y vois rien d'impossible, monsieur; » on a bien mis la petite poste dans des omni- » bus.

» — Je veux m'en aller trouver papa ! » dit Benjamin.

« — Silence, enfant ! les mioches n'ont pas la » parole ici. »

L'homme aux pierres fausses décrivit un cercle avec son bras en disant : « Ce qu'il faut » désirer surtout, c'est que cette entreprise..... » hum! hum!... soit profitable aux théâtres. »

Et ce monsieur se met à chanter d'une voix de contralto et en battant la mesure sur sa tabatière : « *Ah! quel beau jour*..... une, deux, » *chantons la gloire*... une, deux, trois, quatre, » *pour son amour*... une, deux, *quelle victoire*!

» — Est-ce que nous allons passer dans un » grand souterrain? » dit la grisette pendant que le monsieur chantait encore.

« — Oui, mademoiselle, c'est-à-dire sous » une voûte, » répond le militaire qui avait fait monter Benjamin ; « mais soyez tranquille : il » n'y a aucun danger. Allons, petit, tenons nos » jambes tranquilles, ou je cogne, corbleu!

» —Ce doit être bien plus effrayant lorsqu'on » se trouve dans le *tunnel* qui est sous la Ta- » mise, » dit un marchand.

« — Ah! oui, » dit le chanteur, « j'ai beau- » coup entendu parler de ce chemin sous la » Tamise ; on assure que ce sera aussi brillant » que le passage des Panoramas. Il me semble » que l'on devrait y construire un théâtre d'o-

» péra... *Ah! quel beau jour*... une, deux... *pour*
» *son amour*, une, deux!... Monsieur en use-
» t-il?

» — Volontiers.

» — C'est du Virginie pur; je n'en prends
» jamais d'autre.

» — Monsieur, est artiste, je gage.

» — Vous ne vous trompez pas. Première
» basse chantante dans les opéras; c'est moi
» qui conduis...

» — L'orchestre?.

» — Non les chœurs. Je suis appelé dans ce
» moment à Périgueux, où l'on assure qu'ils ont
» de mauvais chœurs. Je ferai marcher tout
» cela!... *Ah! quel beau jour*... une, deux...
» *chantons la gloire*..... une, deux, trois,
» quatre. »

En ce moment on entrait sous la grande voûte. M. Benjamin poussa des cris affreux quand il ne vit plus clair; et comme il ne voulut pas se taire, son voisin le militaire lui appliqua une petite claque sur la joue en disant :

« — Il faut corriger les poltrons de bonne

» heure ; sans cela, quands ils sont grands, ils » deviennent des lâches. »

Benjamin n'avait jamais reçu une chiquenaude de sa vie. La correction produisit sur lui un tel effet, que pendant tout le reste du chemin il n'osa plus ni parler, ni remuer, ni bouger.

Enfin on arriva au Pecq au moment où l'artiste d'opéra comptait : une, deux, pour la vingtième fois. Le militaire fit descendre lui-même le petit garçon hors du wagon en lui disant d'un ton radouci :

« — Allons, nous avons fini par être bien » sage. Je savais bien que je ferais quelque » chose de toi. »

Benjamin ne répondit pas, mais il se mit à courir, car il venait d'apercevoir son père qui avait rejoint sa mère, qui avait retrouvé sa fille. On tomba dans les bras l'un de l'autre; il semblait que l'on ne s'était pas vu depuis dix ans. Madame Grenat embrassa même sa fille, ce qui ne lui arrivait que dans des circonstances extraordinaires. Du reste, le voyage en chemin de fer avait porté ses fruits : la bijoutière était infiniment moins coquette, le mari moins ba-

vard, Benjamin beaucoup plus obéissant, et la grande Adolphine savait qu'elle était jolie ; le commis du magasin de nouveautés le lui avait dit plusieurs fois pendant la route. Niez donc encore l'utilité des chemins de fer !



LES CROIX ET LE VENT.

Adèle Renneval avait vingt-quatre ans, et elle était encore demoiselle : cependant, sans être remarquable par sa beauté, sans avoir une de ces figures qui font sensation dans un bal, dans un concert, et sur laquelle se braquent toutes les lorgnettes dans une salle de spectacle (suffrage quelquefois embarrassant pour celle qui en est l'objet), mademoiselle Renneval était fort agréable ; sa physionomie spirituelle et distinguée prévenait favorablement ; ses yeux noirs n'étaient ni bien grands ni bien langou-

reux, mais ils étaient aimables, et leur expression ajoutait aux charmes de ses paroles, car mademoiselle Adèle s'exprimait avec grâce, avec élégance : en l'écoutant on la trouvait jolie... tandis que nous voyons dans le monde beaucoup de belles personnes qui ne gagnent pas à être écoutées.

Adèle avait reçu une brillante éducation. Fille d'un avocat de talent qui, en mourant, n'avait pas laissé de fortune, parce qu'il n'avait jamais voulu plaider contre sa conscience, et qu'en général les mauvaises causes sont payées bien plus cher que les bonnes, ce qui les aide nécessairement à triompher, mademoiselle Renneval, n'ayant avec sa mère que de quoi vivre dans une honnête médiocrité, avait cultivé avec fruit la musique et la peinture ; la poésie même ne lui était pas étrangère ; elle aimait passionnément la lecture, elle savait par cœur quelques-uns de nos bons auteurs ; enfin elle faisait aussi des vers, mais en secret, en cachette ; on ne les montrait qu'à quelques bons amis, sous la promesse qu'ils n'en diraient rien, et ces bons amis ne manquaient pas d'aller les communiquer à tout le monde, en faisant

la même recommandation. Dans la société, c'est toujours ainsi que se gardent les secrets.

Adèle Renneval était devenue ce qu'on appelle dans le monde une femme artiste : cela signifie assez habituellement une femme qui a dans la tournure, dans les manières, dans le langage, plus de franchise, d'abandon, de désinvolture que les autres dames ; cela promet encore une personne qui est exempte de préjugés, qui ne se soumet pas strictement aux lois de l'étiquette et des convenances, qui a le plus de liberté dans ses actions et dans son langage : enfin une femme artiste doit toujours avoir quelque chose d'original. C'est du moins ainsi qu'on les juge, qu'on se les représente, et j'en connais beaucoup qui ne ressemblent nullement au portrait que je viens de vous faire.

A dix-neuf ans, mademoiselle Renneval avait perdu sa mère, et elle était allée vivre avec une vieille tante, seule parente qui lui restât. La tante avait cinq mille livres de rente et était très-sourde. Mademoiselle Renneval devait un jour hériter de sa vieille parente, et, avec deux

mille francs de revenu qu'elle possédait déjà, c'était un parti fort convenable pour un grand nombre d'hommes à marier. Une demoiselle agréable, bien faite, spirituelle, ayant des talents et devant posséder un jour sept mille francs de rente, ne doit pas craindre de rester pour *coiffer sainte Catherine*, comme disent les bonnes femmes qui aiment les proverbes presque autant que *Sancho*.

Pourquoi donc à vingt-quatre ans mademoiselle Adèle Renneval n'avait-elle pas encore trouvé un mari ?

Trouvé ! il est probable qu'elle en avait trouvé beaucoup. Les laides, les sottes, les méchantes en trouvent bien, et Adèle n'était rien de tout cela. Elle les avait donc tous refusés ?.. Peut-être, ayant elle-même de l'esprit, des talents, avait-elle désiré rencontrer les mêmes avantages dans un mari, et en exigeant trop n'avait-elle rien obtenu. Mais non, les femmes d'esprit, les femmes aimables ne sont pas ordinairement les plus difficiles à contenter : indulgentes pour les défauts, compatissantes pour les faiblesses, elles savent bien que rien n'est parfait ici-bas, et qu'il faut prendre les hommes pour

ce qu'ils sont, les choses pour ce qu'elles valent, le temps pour ce qu'il est, les amants pour ce qu'ils promettent, et les maris pour ce qu'ils seront.

Alors pourquoi mademoiselle Renneval n'était-elle pas encore dame? On faisait là-dessus une foule de conjectures et parmi ceux qui jasaient le plus on remarquait M. Mollard, homme de cinquante-cinq ans, ancien sous-chef dans une administration, retiré avec sa pension, veuf de sa troisième femme, et n'étant occupé qu'à savoir ce qui se passait chez ses voisins, et même dans son quartier.

M. Mollard n'avait rien pour plaire : avec des yeux ronds et bêtes qui semblaient vouloir sortir de sa tête, avec une bouche de grenouille, un nez épaté, un menton crochu, un front rétréci et des cheveux en hérisson, on ne peut pas être beau, même à vingt ans; surtout lorsque l'on joint à tout cela un air important et prétentieux. M. Mollard avait donc toujours été laid, et, en vieillissant, l'expression désagréable de sa physionomie n'avait fait qu'augmenter. Cependant ce M. Mollard était veuf de sa troisième femme.

Oui, M. Mollard avait trouvé trois femmes! et trois femmes gentilles qui avaient consenti à l'épouser!... On dit que l'amour est aveugle, mais l'hymen l'est bien plus encore.

La première épouse de M. Mollard fut une jeune fille qui sortait de pension, et que sa mère, femme coquette, était bien aise d'éloigner d'auprès d'elle. Elle rêvait bals, fêtes, plaisirs. Son mari, horriblement jaloux, l'enfermait et ne l'amenait jamais dans le monde. Elle mourut d'ennui et de langueur au bout de deux ans de mariage.

Madame Mollard *deux* fut une grisette vive, espiègle, étourdie, qui avait accepté un époux pour être appelée madame, mais non pas pour vivre dans la retraite. M. Mollard, toujours jaloux, voulut enfermer sa seconde femme et la traiter comme la première, mais cette fois il ne fut pas le maître. Madame Mollard *deux* lui donna des chiquenaudes sur le nez et lui cassa des assiettes sur la tête. Ce fut elle qui enferma son mari pour aller au bal, passant les nuits dehors quatre fois la semaine, et brisant tout dans son ménage quand on osait lui faire un reproche ; elle mena trois ans une joyeuse vie que

termina brusquement une fluxion de poitrine gagnée à la suite d'un galop.

M. Mollard ne la regretta pas.

Madame Mollard *trois* était une douairière extrêmement passionnée. Elle avait eu quelques faiblesses étant demoiselle ; M. Mollard, craignant qu'elle n'en eût étant femme, voulut la tenir sous clé comme sa première. Madame Mollard *trois* n'aimait pas la solitude, et un beau matin elle s'enfuit avec un jeune artiste qui venait de jouer *Antony* à la banlieue. Quelques années après, M. Mollard apprit qu'il était veuf pour la troisième fois.

Trois mariages malheureux auraient dû guérir ce vilain monsieur de son penchant pour l'hyménée ; et cependant Mollard qui devenait vieux, Mollard qui ne pouvait pas devenir plus laid, mais qui pouvait être plus ridicule, osa porter ses vues sur mademoiselle Renneval.

Reçu chez la vieille tante, dont il faisait quelquefois la partie d'impériale, Mollard y vit Adèle. Il apprit qu'elle était libre, qu'elle avait déjà refusé plusieurs partis ; il fut séduit par ses grâces, émerveillé de son esprit, et se dit :

« Faisons-lui la cour, et tâchons d'en faire ma » quatrième. »

Adèle ne remarquait ni les œillades, ni les soupirs de Mollard ; elle ne pouvait supposer que ce monsieur fût un aspirant à sa main. S'apercevant qu'il soupirait en vain, un jour Mollard se décida à faire sa déclaration. La tante était présente, mais elle était sourde ; on pouvait, sinon agir, du moins parler devant elle.

Cependant, lorsque M. Mollard eut achevé sa déclaration d'amour, Adèle rit si fort et si longtemps, que la tante entendit quelque chose et demanda de quoi il s'agissait.

« Ce n'est rien, ma tante, » dit Adèle, « c'est » monsieur Mollard qui déclame une scène d'a» mour !... Il est encore très-gai pour son âge, » monsieur Mollard, et il fait de si laides grima» ces quand il veut jouer les amoureux, qu'en » vérité je ne suis pas étonnée qu'il ait fait » mourir ses trois femmes !... Elles auront trop » ri en le regardant. »

Mollard mystifié vit que ce serait en vain qu'il courtiserait Adèle ; il eut l'air de tourner lui-même en plaisanterie ce qu'il venait de lui

dire ; mais au fond du cœur il conserva un sentiment de dépit , et le désir de se venger : car l'amour-propre d'un sot est chose fort irritable ; il ne pardonne pas ce que les gens d'esprit oublieront facilement.

Mollard continuait d'aller chez madame Brémont, c'était le nom de la tante d'Adèle ; il écoutait, il observait, il questionnait. Un soir, que la vieille dame avait gagné à l'impériale et qu'elle était de meilleure humeur qu'à l'ordinaire, il parvint à la faire causer de sa nièce, et sut que mademoiselle Adèle avait été trois fois sur le point de se marier.

« — Trois fois! » dit Mollard, enchanté d'avoir fait cette découverte , » et quelles furent donc les causes qui empêchèrent ces » mariages?

» — Hein?.... » dit la vieille dame en penchant l'oreille vers Mollard.

Celui-ci colle sa bouche dessus, et répète sa question.

« — La cause , » dit madame Brémont ; « est-ce que j'en sais quelque chose?..... Ces » jeunes filles sont si fantasques..... ce qu'elles

» veulent un jour, elles ne le veulent plus le » lendemain.

» — Les prétendus lui déplaisaient donc?

» — Hein? »

Mollard se décide à embrasser l'oreille qu'on lui présente et recommence sa question.

« — Non! les prétendus ne déplaisaient pas » à Adèle... Bien au contraire; le premier était » un jeune homme fort joli garçon. Le contrat » allait se signer lorsque ma nièce se trouva » mal, puis elle ne voulut plus conclure. Le se- » cond était un militaire fort bien tourné. Au » repas des fiançailles, Adèle perdit connais- » sance et ne voulut plus se marier. Enfin le » troisième était un homme de lettres rempli » d'esprit, d'amabilité; mais un soir, en cau- » sant avec lui, ma nièce tomba en syncope, et » ce troisième mariage fut rompu comme les » autres.

» — C'est étonnant, c'est fort extraordinaire! » Mais pourquoi mademoiselle votre nièce se » trouvait-elle mal?... Il fallait qu'il y eût une » cause... On ne s'évanouit pas sans motif...... » surtout une artiste qui ne fait point la petite-

» maîtresse..... Elle a dû vous apprendre le
» motif?

» — Hein? »

Mollard entre presque sa figure dans l'oreille de la vieille dame, qui lui répond enfin :

« — Ma nièce ne m'a pas dit autre chose sinon :
« Je ne veux plus épouser ce monsieur... il ne
» me plaît plus... il n'est plus de mon goût. —
» Comme je n'ai pas l'habitude de la contrarier,
» je n'ai pas insisté. Et puis, si elle aime mieux
» rester demoiselle, je ne vois pas pourquoi elle
» se marierait. »

Mollard n'en peut pas savoir davantage. Las d'embrasser l'oreille de madame Brémont, il s'éloigne ; mais ce qu'il vient d'apprendre fait travailler son imagination. Une jeune personne qui s'évanouit, qui tombe en syncope, et qui ensuite ne veut plus de son prétendu, cela doit cacher quelque mystère, et Mollard en tire les conséquences suivantes :

« Ou mademoiselle Renneval a quelque dif-
» formité secrète qu'elle n'ose avouer à celui
» qu'elle doit épouser, ou elle a eu quelque in-
» trigue, quelque faiblesse dont elle appréhende
» qu'on ne parle à son futur, ou elle éprouve

» une invincible horreur pour le mariage, ou...
» c'est autre chose. Mais certainement il y a
» quelque chose.

Depuis qu'il sait l'histoire des évanouissements et des mariages rompus, M. Mollard emploie une nouvelle tactique pour tâcher d'en apprendre davantage. Lorsqu'il est chez mademoiselle Renneval, il a toujours quelque aventure à raconter; et, tout en parlant, il observe la jeune artiste pour voir si elle se trahira.

Un jour, c'est une demoiselle qui, au moment de se marier, a appris que son futur avait séduit et abandonné une jeune fille ; une autre fois c'est le prétendu qui a découvert que sa future avait eu déjà une inclination. Mais Adèle écoutait toutes ces histoires avec indifférence ; souvent elle n'y portait même aucune attention, et Mollard se donnait au diable pour deviner ce qui, trois fois, l'avait fait rompre avec son futur époux.

Une dame, jeune encore, devint la voisine d'Adèle et se lia avec la jeune artiste. Cette dame, qui vivait fort heureuse dans son ménage, où elle était dame et maîtresse, vantait

sans cesse à sa nouvelle amie les douceurs de l'hymen.

« — Pourquoi donc ne vous mariez-vous » pas? » dit un jour madame Duplessis à mademoiselle Renneval.

« — Je n'en sais rien!... » dit Adèle en riant.

« — Si mademoiselle n'est pas mariée, c'est » qu'elle ne l'a pas voulu, » dit Mollard qui était » présent, « car trois fois elle a été au moment » de s'engager.

» — Qui vous a dit cela, monsieur? » reprit Adèle en regardant Mollard avec humeur.

« — C'est madame votre tante, mademoi» selle... qui m'a dit que vous vous étiez trou» vée mal toutes les fois, et que...

» — C'est bon, monsieur, en voilà assez! » dit Adèle avec impatience; « ma tante est très-ba» varde, et vous bien indiscret!

» — Mademoiselle, je...

» — Si je ne me suis pas mariée, c'est » que probablement cela ne m'a pas con» venu.

» — C'est ce que j'ai pensé, mademoi-

»selle ; mais..... quand on ne sait pas les »causes....

» — Il me semble, monsieur, que je n'ai pas » de comptes à vous rendre.

» — Non, assurément, mademoiselle ; aussi »je...

» — En voilà assez, monsieur. »

Mollard se tait ; mais il fait une si piteuse figure, qu'au bout d'un moment Adèle part d'un éclat de rire et s'écrie :

» — En vérité, monsieur Mollard, je crois » que si je vous avais connu plus tôt, personne » n'aurait osé me faire la cour. Vous me faites » l'effet de ces objets qu'on place dans les jar» dins pour faire peur aux oiseaux.

» — J'aime mieux cela, mademoiselle, que » de vous faire tomber en syncope, » répond Mollard d'un air goguenard.

Mademoiselle Renneval se pince les lèvres, et le vieux monsieur s'éloigne enchanté d'avoir dit une méchanceté.

La voisine tenait à son projet ; elle aimait à faire des mariages : c'est une habitude dont bien des gens devraient se corriger. Elle revint bientôt à son sujet favori :

« — Ma chère Adèle, » dit madame Duplessis, « je connais un monsieur, ami de mon » mari, qui serait votre fait : il a trente-quatre » ans, il est fort bien de figure ; c'est un bel » homme..... cela ne nuit jamais dans un » mari ; car, en général, une belle figure » accompagne presque toujours un bon carac» tère.

» — C'est vrai, » dit Adèle, « j'ai remarqué » que les gens laids sont plus maussades que » les autres.

» — C'est bien naturel ; ils ont déjà de l'hu» meur d'être laids. Enfin ce monsieur a quel» que fortune qu'il fait valoir ; de plus, il a de » l'esprit, des talents, de l'amabilité. Permet» tez-moi de vous le présenter.

» — Volontiers. Lors même qu'il ne me con» viendrait pas comme époux, sa société peut » encore être agréable. »

Madame Duplessis ne tarde pas à présenter M. Perronin, et mademoiselle Renneval convient que le portrait que l'on a fait de lui n'est pas flatté. Ce monsieur est aimable, gai ; ses manières annoncent une bonne éducation, sa personne est agréable, enfin il a de ces dehors qui

plaisent sur-le-champ et bannissent bientôt la réserve sur laquelle on se tient avec une nouvelle connaissance.

Adèle trouve M. Perronin aimable, et elle ne le cache pas à madame Duplessis; de son côté, la voisine questionne ce monsieur, qu'elle a envie de marier; et elle apprend avec joie que mademoiselle Renneval lui plaît beaucoup.

Quant à la vieille tante, elle devenait tellement sourde qu'il n'y avait plus moyen de causer avec elle. Ne pouvant faire la conversation, la bonne dame voulait jouer aux cartes aussitôt après avoir déjeuné; et c'était pour lui être agréable que l'on continuait à recevoir M. Mollard qui voulait bien passer des journées à faire l'impériale ou le piquet, parce que, tout en jouant avec la tante, il écoutait et espionnait ce que faisait sa nièce.

La présence d'un nouveau personnage a d'abord étonné Mollard; M. Perronin lui a déplu tout d'abord. Ce monsieur est bien et il paraît aimable. Ce sont des défauts aux yeux des gens laids et sots. Les hommes sont tous comme le renard; ils critiquent ce qu'ils n'ont pas; ils tâ-

chent même quelquefois de tourner en ridicule ce qui, dans le fond du cœur, est l'objet de leur envie. Pauvres humains! la nature ne nous a pas faits bons, et l'éducation nous apprend seulement à cacher nos défauts.

Enfin mademoiselle Renneval semble écouter et voir avec plaisir M. Perronin : cela redouble le dépit de M. Mollard; lorsqu'on a été amoureux d'une femme, quoique l'on n'ait aucune espérance de réussir auprès d'elle, ce n'est jamais sans jalousie que l'on en voit un autre devenir plus heureux que soi.

M. Perronin devient assidu près d'Adèle. Celle-ci lui témoigne chaque jour plus d'amitié. Bientôt, il n'y a plus à en douter, ce monsieur est amoureux de mademoiselle Renneval, et il lui fait la cour.

Mollard examine, s'étonne et lâche de temps à autre quelque petite réflexion méchante,

« — C'est un mariage qui se fera, je n'en » doute pas, » dit madame Duplessis enchantée de la tournure que prennent les choses.

« — Un mariage!... » répond Mollard en secouant la tête. « Oh! il n'est pas encore fait.

» Mademoiselle Renneval en a déjà manqué » plusieurs.

» — Par sa volonté, mais cette fois, comme » M. Perronin lui plaît beaucoup, il n'est pas » probable qu'elle changera d'idée.

» — Les autres prétendus lui plaisaient aussi, » dit-on, et pourtant, au moment de conclure, » elle n'en a plus voulu.

» — Parce qu'elle aura découvert en eux » quelque défaut, quelque désagrément.

» — On ne se trouve pas mal parce qu'on dé- » couvre un défaut chez un homme. On parle, » on s'explique ; c'est plus naturel.

» — Que concluez-vous de cela, mon- » sieur ?

» — Je conclus... qu'il y a un mystère que » mademoiselle Adèle cache à tout le monde et » même à sa tante... qu'au moment de se marier » ce mystère l'étouffe, ce qui lui fait perdre con- » naissance ; et, ne voulant pas tout dire à son » époux, elle préfère ne pas se marier.

» — Vous êtes fou, monsieur Mollard.

» — Patience, madame, quand les choses se- » ront sur le point de se terminer, vous verrez » qu'on s'évanouira. »

Cependant les choses s'avançaient. M. Perronin avait fait sa demande à la vieille tante, qui d'abord lui avait répondu qu'il serait *capot*, puis enfin, comprenant qu'il s'agissait de marier sa nièce, avait donné son consentement, à la seule condition que son futur neveu ferait sa partie de piquet au moins une fois par semaine.

Déjà on est d'accord sur les détails de fortune ; déjà on fait ses plans, ses projets pour l'avenir ; enfin le jour est pris pour signer le contrat. Mollard, sans cesse aux aguets, a constamment les yeux fixés sur Adèle. Il s'attend toujours à la voir se trouver mal ; mais mademoiselle Renneval conserve sa gaîté et témoigne les mêmes sentiments à son futur époux.

Le jour de la signature du contrat, Mollard arrive un des premiers. Il a dans sa poche un flacon d'éther, du vinaigre des quatre voleurs et un rouleau d'eau de mélisse. Il rôde, il tourne sans cesse autour de la mariée. Au moindre mouvement qu'elle fait, il accourt avec ses flacons ; si elle prend son mouchoir, si elle s'assied il lui dit :

« Vous vous trouvez mal?.. vous avez besoin » d'air ? »

Mais Adèle repousse les services de Mollard, qui, à son grand regret, est obligé de remporter ses flacons.

Le contrat est signé, et Adèle ne s'est pas trouvée mal ; elle n'a pas même changé de couleur. Mollard est pétrifié ; il commence à croire que la tante s'est moquée de lui, ou n'a pas entendu ce qu'il lui disait.

Le vieil amoureux revient chez lui furieux. Rebuté par Adèle, il se flattait du moins que personne ne l'épouserait, et la voilà qui va devenir madame Perronin. Mais les cérémonies de l'église, de la mairie, n'ont point encore eu lieu ; M. Mollard espère faire manquer le mariage. Il se met à son bureau ; et écrit la lettre suivante à M. Perronin, en ayant soin de contrefaire son écriture.

« Rompez votre union projetée avec made» moiselle Renneval. Cette jeune personne ca» che un grand secret qui ferait le malheur de » votre vie. Déjà trois fois sur le point de se ma» rinr, ses remords lui ont fait perdre connais-

» sance. N'attendez pas qu'elle en fasse autant » avec vous, rompez sur-le-champ.

» Quelqu'un qui s'intéresse
» à votre bonheur. »

Ce billet mis à la poste, Mollard pense que s'il pouvait apprendre quelque chose qui fût défavorable à Perronin, cela changerait les intentions d'Adèle. Fâché de n'avoir pas eu plus tôt cette idée, il se presse de se mettre en course. Il connaît la demeure du futur, il ne s'agit que de faire jaser tous les voisins et voisines de M. Perronin; Mollard a l'habitude de ces sortes d'affaires.

M. Perronin demeure rue Saint-Honoré, dans une belle maison à portier. Mollard s'adresse au concierge d'un air mielleux, le chapeau à la main, comme s'il avait affaire au suisse d'un ministre.

« — M. Perronin ?

» — C'est ici, au second, sur le derrière.

» — Infiniment obligé... »

Mollard s'incline, fait semblant de s'éloigner, puis revient.

» — Ce monsieur est homme d'affaires?

» — Oui...

» — Je vous demande pardon si je vous fais » ces questions... mais comme il s'agit d'une » opération fort importante qu'on a intention » de confier à M. Perronin... on m'a chargé de » prendre quelques informations... »

Le concierge, qui n'est ni tailleur ni bottier, n'a pas l'air causeur ; il se rassied devant son poêle, reprend un journal qu'il tenait, et ne se donne plus la peine d'écouter.

Mollard entre dans la loge et poursuit :

» —Y a-t-il longtemps que M. Perronin occupe » un logement dans cette maison ?

» — Un logement ! » répond le concierge, « ça » fait parbleu bien le troisième.

» — Comment ! M. Perronin occupe trois lo» gements pour lui seul... il a donc considéra» blement de meubles?...

Le concierge hausse les épaules, se mouche, prise avec un air d'importance, et répond enfin :

» — Vous ne comprenez pas ce que je dis. «M. Perronin est à son troisième logement : je » ne vous dis pas pour ça qu'il en ait trois à la » fois... Il a d'abord demeuré au quatrième, en-

» suite il est descendu au troisième, et puis le
» voilà maintenant au second.

» — Oh ! oh !... » dit Mollard, « voilà qui
» est particulier... aller toujours en descen-
» dant...

» — Oui ; mais les prix montent quand on
» descend.

» — C'est justement pour cela que ça me
» semble assez original. Et en combien de temps
» M. Perronin a-t-il déménagé ainsi? »

Le concierge caresse son chien, joue avec son chat, bâille, étend les bras et répond enfin :

» — Dam ! il n'y a pas encore huit mois que
» M. Perronin habite cette maison...

» — Alors il n'est resté qu'un terme au qua-
» trième et qu'un terme au troisième... C'est
» très-drôle... Et pour... pour la moralité...
» les mœurs... croyez-vous... avez-vous remar-
» qué ?...

» — Ah ! je ne suis pas le mouchard des
» locataires, moi ! Qu'est-ce que vous voulez ?
» est-ce que vous venez pour la garde natio-
» nale ?

» — Non, monsieur, je vous ai dit que c'était

» pour une affaire que l'on désirait confier à » M. Perronin.

» — Eh bien ! tenez, voilà sa carte qu'il m'a » chargé de donner aux personnes qui ne le » trouvent pas... Ça vous détaillera tout ce que » monsieur fait... Je n'ai pas le temps de passer » ma journée à causée, moi. »

Et, présentant une carte au vieux monsieur, le concierge referme avec humeur la porte de sa loge et va reprendre son journal.

» — Impertinent portier ! » dit Mollard en s'éloignant. « Il n'a pas le temps de causer, » et ça lit le journal... un très-grand journal » même!... Je suis bien malheureux de ne pas » être tombé sur un portier tailleur ou un sa- » vetier, ceux-là parlent comme leur pie..... Je » sais bien que si j'avais glissé la pièce blanche » on aurait été plus aimable. Mais je préfère » garder mes pièces blanches. N'importe, je sais » que Perronin est un original; descendre com- » me ça des étages..... il ne sait donc ce qu'il » veut, cet homme-là? Voyons l'adresse..... » *Perronin, agent d'affaires, ci-devant rue du* » *Caire*... Oh! parbleu, voilà tout ce que je » voulais savoir; il a demeuré rue du Caire,

» couronons-y... Il n'y a pas encore assez long-
» temps qu'il est rue Saint-Honoré pour qu'on
» l'ait oublié rue du Caire. »

Mollard se remet en route, il ne craint pas de faire du chemin lorsqu'il s'agit de satisfaire sa curiosité. Il arrive rue du Caire, à l'adresse indiquée. Cette fois il trouve une portière jeune encore. Deux bambins jouent dans sa loge, un enfant dort dans un berceau, et elle en tient dans ses bras un quatrième.

Mollard salue la portière, il salue les enfants, même celui qui dort dans son berceau ; il regarde de tous côtés dans la loge pour s'assurer s'il n'y a pas autre chose à saluer. Pendant ce temps, la portière, qui n'a pas l'habitude de recevoir tant de politesses, s'empresse de serrer sa montre et de donner un tour de clé à sa commode.

» — M. Perronin ? » dit enfin Mollard.

» — C'est pas ici, monsieur... Il est déménagé... Allez rue Saint-Honoré... Tenez, v'là son adresse...

» — Oui, je sais... On m'a dit en effet qu'il avait déménagé.

» — Hé ben alors, pourquoi venez-vous ?

Et en disant cela, la portière marchait presque sur les pieds de Mollard et le forçait à reculer ; celui-ci se trouve ainsi obligé de sortir de la loge, mais il se cramponne à la porte, et, se rappelant qu'il a un morceau de sucre dans sa poche, il s'empresse de le présenter au marmot que la portière tient dans ses bras, en s'écriant :

« — Charmant enfant ! tout le portrait de » sa mère !... Tiens, mon ami, voilà du sucre.

Le morceau de sucre attendrit la mère de famille, qui d'ailleurs a moins de mauvaises pensées depuis que Mollard a les pieds dans la cour ; elle daigne le remercier, et celui-ci, profitant de cette bonne disposition, se hâte de recommencer ses questions.

« — Madame, si je suis venu dans cette mai» son, c'est que je désirais avoir quelques ren» seignements touchant M. Perronin ; rue Saint» Honoré, il est encore peu connu .. je n'ai ob» tenu que des réponses vagues... je pensais » chez vous être plus heureux. M. Perronin est » sur le point d'épouser une personne à laquelle » je suis fort attaché, et vous concevez qu'on ne » saurait prendre trop d'informations.

» — Ah! c'est différent, monsieur; excusez » si je vous ai répondu d'abord un peu brus» quement... C'est qu'il y a tant de voleurs à » présent! tant de filous qui s'introduisent » comme ça dans les maisons chez les por» tiers!

» — C'est vrai, madame, on ne saurait être » trop prudent...

» — Encore avant-z-hier on a volé la chienne » du concierge du numéro 15!

» — C'est indigne!

» —Une chienne superbe!... que sa maîtresse » la pleure tous les jours,.. pleine de talents... » couleur de feu la queue blanche...

» — Ah! c'est désolant!... Ce monsieur Per» ronin...

» — Et encore que sa maîtresse avait dépensé » beaucoup pour la faire guérir d'une maladie » chez un médecin de chiens!

» — C'est infiniment désagréable! Ce M. Per» ronin vous est-il...

» — Elle rapportait tout ce qu'on voulait » elle sautait après tous les cordons de sonnet» tes, et elle fumait un cigarre comme son » maître...

» — C'est bien touchant dans une chienne !
» Si ce M. Perronin vous est connu...

» — C'est un homme qui est entré comme
» vous dans la maison, sous un prétexte, qui
» l'aura volée... Pauvre bête ! .. on l'a fait affi-
» cher, mais bah !... on ne la reverra plus. »

Mollard se décide à attendre que la portière ait fini l'histoire de la chienne perdue, puis alors seulement il recommence ses questions.

« — Mon Dieu, monsieur, » dit la concierge en faisant danser son marmot, « je ne peux
» rien vous dire de M. Perronin ; il a demeuré
» trop peu de temps ici : trois mois au qua-
» trième étage, puis trois mois au premier...

» — Ah ! il a occupé deux appartements.

» — Oui, monsieur... du reste, il sortait ...
» et rentrait comme tout le monde... Mais avant
» de demeurer ici il a logé rue Montholon... vous
» en saurez peut-être davantage là... Tenez,
» v'là son ancienne adresse...

» — Je vous remercie beaucoup, madame ;
» je vais aller jusqu'à la rue Montholon... Mais
» vous êtes certaine que M. Perronin a logé ici
» d'abord au quatrième, puis ensuite au se-
» cond ?

» — Oh! oui, monsieur, j'en sommes ben » sûre.

» — Infiniment obligé. »

Mollard se remet en route en se disant :

« — Il y certainement quelque chose d'ex» traordinaire dans ce M. Perronin... déména» ger tous les termes... toujours descendre des » étages .. ce n'est pas naturel... Oh! si je pou» vais découvrir ce qui l'empêche de se tenir » tranquille dans un appartement! Patience, » j'en viendrai peut-être à bout. »

Rue Montholon, Mollard trouve un portier allemand qui rapièce une vieille redingote et chante en répondant à tout ce qu'on lui demande :

« — Ah! ma foi, ché zais bas... *Soyez sen» siples, sensiples à nos peines...*

» — Mais M. Perronin a demeuré dans cette » maison?

» — M. Perronin?... ché zais bas... *Un tissi » de ses cheveux!...*

» — Mais moi je suis certain qu'il a demeuré » ici... il n'y a pas fort longtemps.

» — Ché zais bas! *Fifre loin de ses amours, » n'est-ce pas mourir tout le jour?* »

Mollard, désolé de ne pouvoir obtenir d'autres réponses de l'Allemand, va s'éloigner tristement, lorsqu'une cuisinière, qui l'a écouté, l'arrête en lui disant :

« — Monsieur s'informe de M. Perronin, » homme d'affaires, un bel homme, jeune en- » core?

» — C'est cela même, mademoiselle..

» — Oh! je me le rappelle fort bien... Il a un » gros signe près de l'oreille gauche?

» — Je n'ai pas remarqué son signe; mais...

» — Oh! c'est bien celui-là... il était fort ai- » mable. Il a logé au cinquième... il avait tout » le carré... un superbe appartement! mais il » n'y est pas resté cinq semaines, il est descendu » au troisième où il est resté assez longtemps. » Si monsieur veut des renseignements sur lui, » il y a madame Mataud qui loge au second, elle » est dans la maison depuis quinze ans, elle a » bien connu M. Perronin, il demeurait au-des- » sus d'elle.

» — Je vous remercie beaucoup, mademoi- » selle... Pensez-vous qu'en ce moment ma- » dame Mataud pourrait me recevoir?

» — Oh! sans doute, elle ne sort jamais : » d'ailleurs elle a son catarrhe.

» — Alors je vais me présenter chez elle. »

Mollard quitte la cuisinière et se dirige vers l'escalier sans que le portier allemand se retourne ni interrompe sa tyrolienne.

« — Cela devient bien mystérieux, » se dit Mollard tout en montant les marches. « Ici il a » logé au cinquième, dans un bel appartement, » et il n'y est resté que cinq semaines... Cet » homme ne goûte pas un instant de repos... » Adèle ne l'épousera pas. »

Mollard sonne au second, une bonne vient lui ouvrir et l'introduit près de sa maîtresse. C'est une vieille dame longue et maigre qui dans sa mise a conservé les modes du temps du consulat.

Madame Mataud toussait en ce moment, Mollard attend que l'accès soit passé pour expliquer le motif de sa visite. Il se donne pour un parent de la personne que M. Perronin doit épouser. Madame Mataud présente un siége à Mollard, et, après avoir toussé de nouveau, lui dit :

« — En effet, monsieur, pendant trois ans

» environ, M. Perronin a demeuré au-dessus de » moi. C'est un homme qui paraît rangé ; il ne » passait jamais près de moi sans me saluer et » s'informer de ma santé... Ses habitudes étaient » fort réglées... on n'a jamais vu venir chez lui » de vilain monde..... ce doit être un honnête » homme... cependant...

» — Cependant..... » s'écrie Mollard, auquel ce mot vient de rendre l'espoir.

Madame Mataud semble hésiter, Mollard reprend :

« — Vous savez quelque chose, madame? » Oh! bien certainement vous savez quelque » chose... de grâce, veuillez ne me rien cacher.

» —Monsieur... c'est que... cela est bien dé» licat... je n'ai pu que former des conjectu» res... je ne sais rien de positif.

» — N'importe, madame, tout ce que vous » savez est précieux ! D'ailleurs il est si facile de » faire du positif en réunissant des circonstan» ces..... Je vous en supplie, madame, ne me » cachez rien, toute une famille vous devra » peut-être son bonheur !...

» — Monsieur, vos instances me décident. Je » vais vous apprendre ce que je sais.

» — Je ne suis qu'oreilles, madame.

» — Monsieur Perronin logeait au-dessus de » moi...

» — Après avoir déménagé du cinquième?

» — Oui, il avait logé au cinquième, mais il » était devenu mon voisin. Cette maison est fort » tranquille, moi je me couche de bonne heure, » mais mon maudit catarrhe me réveille sou- » vent la nuit, et m'empêche quelquefois de me » rendormir. Monsieur Perronin rentrait..... » comme tout le monde, je l'entendais parfai- » tement refermer sa porte; mais, au milieu de » la nuit, lorsqu'il aurait dû dormir paisible- » ment, car il n'a pas de catarrhe, lui, j'enten- » dais quelquefois un grand bruit au-dessus de » ma tête : on allait, on venait, je crois même » qu'on courait dans toutes les pièces... C'était » M Perronin qui faisait ce train-là !

» — Diable!... au milieu de la nuit?...

» — Oui, monsieur.

» — Et il était seul chez lui?

» — Parfaitement seul chez lui... la portière » me l'a juré, et alors nous n'avions pas pour » portier cet imbécile d'Allemand qui nous » garde à présent.

» — Et vous n'avez pas découvert...

» — Lorsque j'avais, dans la nuit, entendu » courir au-dessus de ma tête, en rencontrant, » le lendemain, M. Perronin, je lui demandais » ordinairement s'il s'était trouvé indisposé la » nuit. Mais il me répondait toujours négative- » ment, et je remarquai que mes demandes » semblaient lui être désagréables, le contra- » rier.

» — Oh! oh!... Cela devient extrêmement » intéressant... Poursuivez, je vous prie.

» — Enfin une nuit..... je toussais plus qu'à » l'ordinaire... il faisait de l'orage... un ouragan » très-fort!... Ne pouvant dormir, j'écoutais; » j'entendis courir, aller, venir chez M. Perro- » nin; puis il me sembla qu'il avait ouvert la » porte du carré, je me dis : Où peut-il aller si » tard? ce n'est pas à la cave, il ne mange pas » chez lui et n'a pas de cave. Curieuse de savoir » pourquoi il avait ouvert la porte, je me levai, » je passai une robe, je pris une lumière, et je » fus, tout doucement, ouvrir la porte de mon » carré : qu'est-ce que je vis sur l'escalier, à » deux pas de moi? M. Perronin.... en che- » mise... les cheveux en désordre.... n'ayant

» plus de bonnet de nuit... l'air égaré... boule-
» versé... et tenant à la main une lumière dont
» la flamme était toute vacillante, tant celui qui
» la portait était tremblant et agité!

» — Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!... c'est
» effrayant!...

» — Je vous avoue, monsieur, que j'eus un
» moment de terreur!

» — Il y avait bien de quoi!

» — C'était la première fois de ma vie que je
» voyais un homme en chemise...

» — Vous vous sauvâtes?

» — Non... je m'approchai : la curiosité sou-
» tenait mon courage. A mon aspect, M. Per-
» ronin changea de couleur... il parut interdit,
» stupéfait. Je lui dis : Eh! mon Dieu, mon
» voisin, où donc allez-vous au milieu de la
» nuit et sans avoir mis... vos bottes? Il se
» troubla, balbutia je ne sais quoi, que je ne
» pus bien entendre; puis, remontant l'escalier
» quatre à quatre, il disparut sans même me
» saluer. Le lendemain j'appris qu'il avait donné
» congé au propriétaire, et peu de temps après
» il quitta la maison.

» — Ah! madame, quelle histoire extraordi-

» naire! et combien je vous remercie de me
» l'avoir contée!...

» — Je n'aime pas à faire des propos; mais
» vos instances m'ont décidée, monsieur. Voilà
» tout ce que je sais sur M. Perronin.

» — C'est parbleu bien assez!... Madame,
» cet homme-là doit être un grand coupa-
« ble!...

» — Vous croyez, monsieur?

» — J'en suis persuadé, madame!.... Voyez,
» il a fui de cette maison aussitôt qu'il a été
» surpris en chemise par vous...

» — C'est vrai.

» — Et je sais, moi, je sais déjà sur lui des
» choses qui corroborent mes soupçons. Ce
» Perronin ne reste en repos nulle part. Il ne
» fait que changer de logement, il court d'étage
» en étage, probablement pour se dérober à la
» surveillance de ses voisins...

» — En vérité?...

» — Oui, madame, cet homme-là a commis
» quelque crime qui ne lui laisse pas de repos
» la nuit.

» — Ah! mon Dieu! j'avais un criminel sur
» ma tête!...

» — Estimez-vous bienheureuse qu'il ait » quitté cette maison!... Qui sait ce qu'il aurait » pu faire encore?

» — Vous me faites trembler!... C'est pour» tant à mon catarrhe que je dois de l'avoir sur» pris...

» — Eh! madame, voilà comme les causes » les plus simples amènent souvent de grands » effets!... Quant à moi, je vous réitère mes » remercîments; ce que vous venez de m'ap» prendre va, je l'espère, arracher une jeune » femme à la honte... au malheur qui l'atten» daient!...

» — Je m'en félicite beaucoup, monsieur.

» — Madame, je vous renouvelle l'expression » de ma gratitude... enchanté d'avoir eu l'avan» tage de faire votre connaissance.

» — Vous êtes trop bon. monsieur.

» — Faites acheter de la pâte de mou de » veau, c'est excellent pour les affections de » poitrine, et cela vous soulagera beaucoup.

» — Je vous remercie, j'en prendrai dès au» jourd'hui. »

Mollard quitte madame Mataud. Il est enchanté du succès de ses démarches; aussi il ne

marche pas, il court, il vole pour arriver plus vite chez madame Brémont. Il entre tout essoufflé dans le salon, où sont la tante et la nièce, et se jette dans un fauteuil en s'écriant :

« — Ah! mademoiselle, je viens vous sau» ver, vous arracher au plus grand des périls.

» — Me sauver, moi? » dit Adèle, qui ne semble aucunement effrayée par ce début.

« — Qu'est-ce qui s'est noyé? » demande la vieille tante en regardant Mollard avec effroi.

« — Et de quel malheur suis-je donc menacée? » reprend mademoiselle Renneval.

« — Du plus grand de tous, mademoiselle :
» cet homme que vous alliez épouser..... ce
» M. Perronin... qui, j'en conviens, n'a pas l'air
» d'un malfaiteur au premier abord... Ah! ma-
» demoiselle... si vous saviez!

» — Eh bien, monsieur?... voyons, achevez
» donc...

» — Eh bien... c'est un grand coupable... un
» grand criminel...

» — Qu'est-ce qu'on voit dans le ciel? » demande madame Brémont en s'efforçant d'entendre avec son cornet.

« — Monsieur, » dit Adèle d'un air sévère, « avant d'accuser quelqu'un, il faut d'abord » avoir des preuves de ce qu'on avance. Expli- » quez-vous : que savez-vous touchant M. Per- » ronin ?

» — Oh ! j'en sais bien long, mademoiselle ! » Je sais d'abord que c'est un homme qui ne » fait pas autre chose que déménager.... qui » fait tous les étages d'une maison. Je sais en- » suite que la nuit il ne dort pas... qu'il court » dans son appartement en faisant un vacarme » horrible... à l'instar d'un damné!... enfin » que, poursuivi par ses remords... il sort de » chez lui en chemise... et, dans cet état inci- » vil, se roule dans les escaliers en poussant des » hurlements affreux... Voilà ce que m'a appris » une dame, ci-devant voisine de M. Perronin, » dans la rue Montholon ; laquelle dame a été » témoin oculaire de ce que je viens de vous ap- » prendre... Épousez donc ce monsieur, main- » tenant ! »

Adèle part d'un éclat de rire en disant :

« — Est-ce là tout ce que vous avez décou- » vert ?

» — Tout !... mais c'est bien assez, il me

» semble; et, d'après cela, mademoiselle, vous » devez penser...

» — Je pense, monsieur Mollard, que vous » êtes un vieux fou, un faiseur de propos, et ce » que vous venez de me dire ne mérite pas que » je m'en occupe un moment.

» — Comment, mademoiselle, quand je vous » certifie que M. Perronin...

» — S'il déménage, c'est que cela l'amuse; » s'il se promène la nuit, c'est qu'il n'a pas en- » vie de dormir; s'il est allé dans son escalier » en toilette de nuit, c'est qu'à pareille heure on » ne pense pas être rencontré; et si c'est pour » me dire tout cela que vous avez tant couru, il » ne fallait pas vous déranger.

» — Obligez donc les gens, » se dit Mollard, « pour être remercié de la sorte! Après tout, » mademoiselle Adèle a peut-être ses raisons » pour ne pas être exigeante... si, de son côté, » elle cache quelque mystère à son mari.... En » tout cas, voilà une singulière union... mais » elle n'est pas faite encore, le futur doit avoir » reçu ma lettre. »

M. Perronin avait en effet reçu le billet dans lequel on l'engageait à rompre avec Adèle;

mais, ne donnant pas à cet avis plus d'importance que n'en mérite toute lettre anonyme, il l'avait jeté au feu, et le soir même il se rend chez sa fiancée dont chaque jour il est plus amoureux.

Mollard faisait le piquet de la tante; en voyant arriver Perronin qui est aussi aimable, aussi empressé que de coutume près de mademoiselle Renneval, le partner de madame Brémont tortille ses cartes avec colère, joue de travers, et s'arrange de manière à perdre vite la partie.

Au moment de se marier on a toujours mille choses à se conter; et c'est peut-être parce qu'on est trop bavard avant l'hymen qu'on ne trouve plus rien à se dire après. M. Perronin causait tendrement avec Adèle, il ne s'occupait nullement de la partie de piquet. Mollard parvient à quitter le jeu; il se rapproche des futurs époux et se frotte les mains en disant :

« — C'est singulier, combien j'ai vu de mariages qui, sur le point de se conclure, ont été rompus subitement!.. Encore ce matin, j'ai été témoin d'un événement de ce genre : un jeune homme devait épouser la fille d'un hon-

» nête artisan, tout était convenu... jusqu'au » mobilier que l'on devait donner à la demoi- » selle, et puis... au moment de signer!.. le » jeune homme s'est dédit.

» — Et pour quel motif? dit Adèle.

» — Pour quel motif? C'est qu'on lui avait » promis un mobilier en acajou et qu'on n'a » plus voulu le lui donner qu'en noyer. Il a dit » au père : J'épousais votre fille avec de l'aca- » jou, vous me la donnez avec du noyer... je » n'en veux plus. Et tout a été rompu. »

Les futurs époux rient beaucoup de l'histoire de M. Mollard, mais elle ne les empêche pas de se quitter avec le plus vif désir d'être bientôt unis.

Mollard espérait encore que le mariage ne s'accomplirait pas; mais le jour fixé est arrivé, mais tout le monde est réuni pour la cérémo- nie, et bientôt on part pour l'église.

« — Elle se trouvera mal, » dit à chaque instant Mollard, « je suis sûr que la mariée ne » supportera pas la cérémonie... elle s'éva- » nouira... et puis, en reprenant ses sens, elle » ne voudra plus de son futur. »

Mais la cérémonie a lieu et Adèle ne s'est

pas trouvée mal; la noce s'achève sans accident. Repas, bal, souper, tout se passe fort bien ; la mariée est toujours aimable, le marié toujours gai; tout le monde dit : « C'est un » joli couple, ils ont l'air de bien s'aimer. »

Mollard seul se dépite, se ronge, se désespère et murmure : « Les voilà mariés, c'est » bien ; mais nous verrons la suite ! »

Les premiers jours d'un mariage sont toujours beaux. C'est un voyage qui commence par un temps pur et ne promet que des plaisirs. Adèle est aimable, elle a des talents, monsieur Perronin a de l'esprit, son caractère est gai; tous deux s'aiment plus encore depuis qu'ils sont plus à même de s'apprécier.

Le seul défaut d'Adèle était une prétention excessive à n'avoir aucune des faiblesses de son sexe, à vouloir être une femme à caractère : celui de Perronin était un amour-propre qui allait quelquefois jusqu'à la susceptibilité ; ce qu'il redoutait le plus était de paraître ridicule. Mais comme madame n'avait aucune raison pour rire aux dépens de son mari, comme monsieur était des premiers à rendre hommage à l'esprit de madame, ils vivaient fort

bien d'accord entre eux, et rien n'annonçait que cette bonne intelligence dût cesser.

Cependant Perronin, qui aimait sa femme jusqu'à en être jaloux, si elle avait l'air de remarquer un jeune homme, se rappelait quelquefois la lettre qu'on lui avait écrite et dans laquelle on lui disait qu'Adèle cachait un mystère et avait des remords, ce qui voulait dire qu'elle avait commis quelque faute; et on devine assez quelle espèce de faute peut commettre une jeune et jolie demoiselle avant de se marier.

De son côté, Adèle, sans y ajouter foi, se souvenait aussi de ce que Mollard lui avait dit au sujet de son mari : son obstination à déménager, et ses courses nocturnes au milieu de la nuit.

Car la calomnie a beau être outrée, exagérée, on en a reconnu la fausseté, le ridicule, et malgré cela elle laisse toujours quelques traces de son passage. *Basile* savait bien ce qu'il disait! et Beaumarchais n'a point chargé le tableau.

Un des premiers effets de la médisance est de faire porter de l'attention sur des actions

fort simples qu'en tout autre temps on ne remarquerait pas.

Ainsi, au bout de quelques semaines de mariage, Perronin remarqua que sa femme changeait quelquefois de couleur au moment de se mettre à table et qu'elle ne dînait pas sous prétexte d'une indisposition.

De son côté, Adèle observa que son mari se levait souvent la nuit ; et lorsqu'elle se réveillait et lui demandait s'il était indisposé, Perronin semblait embarrassé et ne répondait que vaguement.

Enfin, un jour, dans une réunion où il y avait beaucoup de monde, Adèle perdit tout-à-coup connaissance après avoir jeté les yeux sur un assez joli garçon assis près d'elle : et en reprenant ses esprits elle voulut absolument quitter la réunion malgré les instances de la société. Pressée par son mari de dire ce qui lui avait causé cet accident, Adèle ne put donner pour motif que la chaleur et un étourdissement.

Perronin perdit alors de sa gaîté, la maudite lettre anonyme lui revint plus que jamais à la

pensée, et il fut moins aimable près de sa femme, quoiqu'il l'aimât toujours autant.

Puis, un beau matin, après une nuit pendant laquelle sa femme l'avait entendu se lever plusieurs fois, Perronin dit à Adèle :

« Il faut chercher un logement... Je ne veux » pas rester dans celui-ci.

» — Et pourquoi donc cela ? » dit Adèle en se rappelant aussitôt les propos de Mollard ; « il » me semble que nous sommes très-bien logés : » notre appartement est vaste, commode et » pas trop cher ; pourquoi voulez-vous démé» nager ? »

Perronin fit quelques tours dans la chambre, parut embarrassé, puis sortit en répétant : « Enfin je veux déménager. »

Dès ce moment Adèle devint soucieuse, inquiète, mille pensées la tourmentaient ; quand elle était près de son mari, elle l'examinait avec une attention qui était quelquefois ridicule, elle aurait voulu pouvoir lire au fond de son âme ; Perronin observait également sa femme ; or, quand deux époux passent leur temps à s'observer, ils ne s'embrassent pas et c'est infiniment moins gai.

Mollard fréquentait assidûment monsieur et madame Perronin, car la vieille tante demeurait avec les nouveaux époux ; et un homme qui voulait bien passer des soirées entières à faire le piquet ou l'impériale de madame Brémont était un ami précieux que l'on aurait difficilement remplacé et auquel on devait des égards.

Mollard, tout en annonçant un quatorze ou une tierce majeure, avait sans cesse un œil sur les nouveaux époux ; il remarquait avec une secrète joie que la tendresse conjugale devenait moins expressive, qu'une certaine froideur avait remplacé l'abandon et la gaîté. Mollard se frottait les mains (ce qui chez lui annonçait toujours une vive satisfaction) et se disait : « Il y » a déjà quelque chose ; il est impossible qu'il » n'y ait pas quelque chose... »

Puis, comme on aime assez à causer de ce qui préoccupe, un soir que son mari était absent, Adèle dit à Mollard :

« — C'est singulier, M. Perronin veut absolument déménager.

» — Bon ! voilà le commencement ! » s'écrie » Mollard en faisant un bond sur sa chaise ; « je

» vous avais prévenue... Oh! vous en verrez » bien d'autres.

» — Mais enfin, monsieur Mollard, quelle » idée avez-vous donc de mon mari?... certai- » nement il est fort aimable... il m'aime... je » n'ai rien à lui reprocher.

» — Aimable! qu'est-ce que cela prouve?... » les grands scélérats sont presque toujours ai- » mables.

» — Ah! monsieur Mollard, vous penseriez...

» — Que votre mari est bourrelé de remords, » qu'il ne peut trouver de repos nulle part...... » et que, comme le juif errant, il faut toujours » qu'il change de lieu... de place...

» — Allons, c'est impossible...

» — Enfin, pourquoi veut-il déménager? vous » en a-t-il dit la raison?

» — Non.

» — Vous voyez bien qu'il n'ose pas vous la » dire... Et la nuit... est-ce qu'il ne se lève pas » sans motif?...

» — Mais... je...

» — Vous ne voulez pas me l'avouer... mais » votre embarras me dit tout! pauvre femme!.. » Je vous avais avertie!..... vous avez méprisé

» mes conseils !.. Je frémis de ce qui peut vous » arriver ; à votre place, je ferais sur-le-champ » deux lits. »

Quelques jours après cette conversation. Perronin se trouvant seul avec Mollard lui dit : « Vous connaissiez ma femme lorsqu'elle était » demoiselle ?

» — Oh ! je la connais depuis longtemps.

» — Est-il vrai, monsieur Mollard, qu'Adèle » ait été plusieurs fois sur le point de se marier ?

» — C'est positif.

» — Et qu'au moment de conclure elle ait » perdu connaissance ?

» — C'est l'exacte vérité.

» — Quelle pouvait en être la cause ? quelle » raison donnait-elle pour rompre ensuite ?

» — Point de raison que sa volonté !... tout » cela fut toujours enveloppé d'un mystère im- » pénétrable.

» — Mais enfin, vous, ancien ami de la mai- » son, quelles sont vos idées à ce sujet ?

» — Mes idées !.. je n'ose pas les dire ?.. tout » ce que je sais, c'est que je n'aurais jamais » voulu épouser une femme qui est sujette à

» d'aussi étranges faiblesses... Cela ne promet » rien de bon à un mari...

Les discours perfides de Mollard n'étaient point de nature à faire renaître la bonne intelligence dans le nouveau ménage. Pour plaire à son mari, Adèle a consenti à changer de logement, et déjà Perronin parle encore de déménager ; la jeune épouse devient véritablement inquiète ; Perronin est jaloux parce que sa femme a pâli en regardant un fort joli garçon ; Mollard s'attend à quelque scène violente ; il n'y a que la vieille tante qui soit calme et ne s'inquiète de rien.

La belle saison est arrivée. Madame Brémont possède une assez jolie maison de campagne aux environs de Montmorency. Les nouveaux époux comptent y passer quelques temps, et pour faire plaisir à la vieille tante on invite Mollard à venir jouir des charmes de la campagne ; Mollard accepte ; il a su d'ailleurs se faire le confident du mari et de la femme.

La maison de campagne est dans une situation charmante ; de grands arbres l'entourent et de belles allées de peupliers encadrent agréablement le jardin.

» — Quel plaisir de se promener sous ces ar-
» bres! » dit Adèle à son mari ; « n'êtes-vous pas
» de mon avis, mon ami, ne trouvez-vous pas
» cette campagne délicieuse? »

En ce moment, un vent qui s'élevait agitait les grands arbres, et le bruissement du feuillage, se répétant dans la vallée, ressemblait assez au murmure des vagues, lorsqu'on approche de la mer.

Perronin serre fortement le bras de sa femme et, balbutiant quelques mots sans suite, l'entraîne vers la maison où il la fait rentrer. Adèle ne conçoit rien à la conduite, à l'humeur de son mari ; pour la première fois, depuis qu'ils sont mariés, elle se décide à le lui témoigner.

« — Cette campagne vous déplaît donc, mon
» ami? » dit Adèle.

« — Non... non, au contraire... je la trouve
» charmante.

» — Mais alors pourquoi me faire rentrer si
» vite, lorsque je vous vantais les agréments de
» la campagne? Pourquoi cet air inquiet, agité,
» en regardant autour de vous?

» — Moi, madame, j'ai l'air inquiet.....
» agité?...

» — Oui, mon ami, depuis quelque temps » d'ailleurs je vois bien que vous n'êtes plus » le même avec moi. Vous avez quelque chose, » vous me cachez un secret...

» — Non, madame, non... c'est vous plutôt » qui avez des mystères... qui n'êtes pas franche » avec moi.

» — Moi, monsieur? et qui peut vous faire » soupçonner cela ?

» — Ah! madame... j'ai observé aussi... je » vois bien que vous ne m'avez pas tout dit en » m'épousant...

» — Que signifie, monsieur?..

» — Suffit, madame, j'éclaircirai mes soup- » çons. »

Les époux se quittent mécontents l'un de l'autre, et Mollard qui les a entendus se quereller se frotte les mains plus fort que jamais.

Le dîner est triste : Adèle est rêveuse; Perronin soupire en regardant sa femme. Le soir, Mollard propose une promenade dans le jardin, mais un vent violent balançait les arbres et semblait présager une tempête.

« — Je crains qu'il ne fasse de l'orage, » dit

Adèle; « je crois que nous ferions mieux de » rester ; qu'en pensez-vous, mon ami? »

Perronin, qui depuis quelques instants paraît fort agité, balbutie des mots sans suite, en marchant à grands pas dans le salon. Adèle jette sur Mollard des regards inquiets ; Mollard lève les yeux au ciel et la vieille tante s'amuse à faire des réussites avec les cartes.

On annonce la visite de M. Luceval ; c'est un jeune artiste qui possède une propriété aux environs ; il a appris que madame Brémont et sa nièce étaient arrivées à leur campagne, et il vient comme voisin leur présenter ses hommages.

On se félicite de la visite de cet étranger ; on espère que sa présence ramènera un peu de gaîté dans la demeure de madame Brémont. M. Luceval est fort bien accueilli. C'est un jeune homme de bon ton et qui semble aimable; mais à peine a-t-il accepté un siége près d'Adèle, que celle-ci fait un mouvement de terreur et perd connaissance.

La vieille tante court à sa nièce, Mollard pousse des cris, appelle du monde, et Perronin,

tout en secourant sa femme, jette sur le jeune voisin des regards soupçonneux.

On transporte Adèle dans sa chambre, elle revient à elle, mais elle déclare ne plus vouloir retourner au salon.

« — Madame, » dit Perronin, avec l'accent de la colère, « vous m'expliquerez votre con-» duite...

« — Comment, monsieur?..

» — Ces évanouissements ne sont pas natu-» rels. Vous connaissez ce jeune homme qui » vient de venir!

» — Ce jeune homme, je vous jure, mon-» sieur, que c'est la première fois que je le vois.

» — Oh! n'espérez pas me tromper! mais je » saurai tout et je vengerai mon honneur ou-» tragé! »

Adèle veut répondre. Perronin n'écoute plus sa femme, il retourne au salon; le jeune voisin y est encore; il s'informe de la santé de madame, il est désolé que la connaissance commence sous de si fâcheux auspices.

Perronin répond à peine au jeune homme, son front est sombre, le feu de la jalousie brille dans ses regards. Au bout de quelques

instants, M. Luceval prend congé, en annonçant qu'il reviendra avant peu savoir des nouvelles de madame Perronin.

» — Que pensez-vous de tout ceci? » dit M. Perronin à l'oreille de Mollard.

« — Je pense... qu'à votre place je plaide» rais en séparation. »

Perronin se tait, et la société ne tarde pas à se séparer.

La nuit est avancée et le vent souffle avec plus de violence que jamais. Adèle s'éveille, son mari n'est point auprès d'elle; elle s'étonne, elle s'alarme, elle appelle à plusieurs reprises Perronin, et ne reçoit aucune réponse.

Adèle se lève, passe une robe, prend une lumière et se décide à aller à la recherche de son époux; elle sort de son appartement; dans l'escalier elle appelle de nouveau. Mollard paraît en pet-en-l'air et s'informe de ce qui se passe.

« — Je ne sais pas ce qu'est devenu mon » mari, » dit Adèle; « où peut-il être à trois » heures du matin... et par l'ouragan qu'il fait?

» — Votre mari est un damné. » dit Mollard; « il lui est impossible de trouver le repos... Il

» faut qu'il ait commis de grands crimes!...
» Mais tenez... tenez... regardez dans le jar-
» din... la lune éclaire assez pour distinguer..
» cet homme qui court comme un fou sur la
» pelouse... c'est votre mari...

» — En effet!... ô mon Dieu!... Que fait-il
» donc dans le jardin... à cette heure? Si j'al-
» lais le trouver.

» — Ne vous en avisez pas... Il a un de ses
» accès. il pourrait vous faire un mauvais parti.
» Croyez-moi... faites deux lits en attendant
» que vous soyez séparés entièrement. »

Adèle retourne dans sa chambre; elle veut d'abord attendre le retour de son époux pour le forcer à s'expliquer; mais le sommeil l'emporte et elle se rendort.

Le lendemain matin, M. Peronin est déjà descendu lorsqu'Adèle se lève; la jeune femme, encore toute préoccupée de la conduite extraordinaire de son mari, a résolu d'avoir avec lui une explication, et, dans cet espoir, elle se hâte de se rendre au salon; mais elle n'y trouve que Mollard dont la figure effarée annonce quelque grand événement. Il vient à elle en met-

tant un doigt sur sa bouche et parle à voix basse.

« — Je vous attendais, madame...

» — Qu'y a-t-il donc, monsieur Mollard?
» comme vous êtes troublé.

» — Ce qu'il y a!.. je sais tout!..

» — Vous savez...

» — Ce que votre mari a été faire dans la
» campagne au milieu de la nuit.

» — Se pourrait-il! Hé bien?

» — Malheureuse femme! vous allez frémir!
» moi-même j'ai senti mes cheveux se dresser
» d'horreur!

» — Ah! mon Dieu! mais qu'est-ce donc...
» parlez, de grâce!

» — Tenez, regardez ceci... »

Mollard montre à Adéle un chapeau d'homme et un mouchoir taché de sang.

» — Qu'est-ce que c'est que cela?

» — Le chapeau et le mouchoir de M. Luce-
» val... il n'y a pas à s'y tromper, voilà la mar-
» que au mouchoir et son nom dans le cha-
» peau.

» — Eh bien, ensuite?

» — Eh bien, je viens de trouver ce chapeau
» et ce mouchoir à quelques pas d'ici... sous des

» peupliers... Hier votre mari aura assassiné » ce jeune homme... et cette nuit il s'occupait » sans doute à faire disparaître la trace de son » crime.

» — Ah! quelle horreur!... mon mari un » assassin!... et quel motif?

» — La jalousie. Vous vous êtes évanouie » hier en regardant ce jeune homme... votre » mari a découvert vos intelligences.

» — Comment, monsieur! mon mari aurait » pu croire... Oh! mais c'est affreux.

» — Certainement que c'est affreux, quant » à moi, je vais aller porter ces objets au maire » de l'endroit en lui faisant part de ce que j'ai » vu cette nuit...

» — Ah! monsieur Mollard, arrêtez!...

Mollard vâ pour sortir, lorsque Perronin entre dans le salon. En apercevant son mari, Adèle court se jeter dans ses bras, et, les yeux pleins de larmes, lui dit :

» — Ah! mon ami, si vous êtes en effet cou» pable, sauvez-vous... sauvez-vous bien vite... » n'attendez pas qu'on vienne vous arrêter.

» — M'arrêter! » dit Perronin avec surprise, » et à quel propos? qu'ai-je donc fait pour cela?

» — M. Mollard assure que vous avez tué ce » jeune homme... notre voisin... et que c'est » pour cela que cette nuit vous couriez comme » un fou dans le jardin, dans la maison... Moi- » même, je vous ai vu... Ah! mon ami, est-il » donc vrai que ce soient vos remords qui vous » empêchent de goûter du repos, qui vous » obligent à changer sans cesse de logement? »

M. Perronin n'y peut plus tenir; il part d'un éclat de rire tel qu'il est forcé d'aller s'asseoir pour se calmer. Adèle est étonnée de cet accès de gaîté, cependant elle continue :

» — Quant à ce M Luceval... s'il est vrai » que vous en avez été jaloux, si vous avez pu » concevoir des soupçons offensants pour moi, » parce que je me suis trouvée mal en le regar- » dant, je dois vous apprendre enfin la cause » de cet incident... je dois vous dévoiler une » faiblesse... que jusqu'à présent j'avais tenue » soigneusement secrète!.. car je sens que l'on » se moquera de moi, et vous le savez, mon » ami, pour une femme, il est cruel d'être ridi- » cule.

» — Ah! parlez ma chère Adèle, » dit Perronin en prenant les mains de sa femme, « ces

» évanouissements dont je cherchais la cause...

» — Eh bien, mon ami... ils ont toujours été » produits par la vue d'objets en croix... depuis » que j'ai l'âge de raison je n'ai pu voir une » croix sans tomber en faiblesse. A table, des » couteaux, des couverts placés en croix m'em- » pêchent de dîner; mais ce qui surtout me » fait le plus de mal, c'est lorsqu'un homme » croise ses jambes... oh! alors il m'est impos- » sible d'y tenir, je perds connaissance, et je » prends sur-le-champ en aversion les personnes » chez lesquelles je suppose que c'est une ha- » bitude. J'ai dû trois fois me marier, mais au » moment de conclure je vis mes prétendus » croiser leurs jambes, et je ne voulus plus en- » tendre parler d'eux. Voilà, mon ami l'exacte » vérité : qu'elle vous semble folle, bizarre, ri- » dicule, je le conçois ; mais la nature a mis au » fond de notre âme des sensations dont nous » ne sommes pas toujours maîtres et que » l'esprit ou la raison s'efforcent en vain de » combattre. »

Perronin embrasse sa femme en s'écriant :

« — Comment, c'est pour cela que tu te » trouvais mal?... Ah! ma chère amie, si tu me

» l'avais dit plus tôt, nous nous serions épargné
» bien des ennuis ; car, te connaissant une fai-
» blesse, je n'aurais pas craint de te confier la
» mienne.

» — Que veux-tu dire, mon ami?

» — Que si tu as une aversion profonde pour
» les croix, moi, j'ai une peur horrible du vent,
» oui, peur est le mot, et pourtant je ne suis
» point un lâche ; en différentes circonstances
» j'ai prouvé que j'avais du cœur ; mais le vent
» produit sur mes sens un effet que je ne puis
» te rendre, je frémis, je souffre, je ne puis res-
» ter en place. Si j'ai souvent déménagé, c'est
» que je voudrais trouver un logement où l'on
» n'entendît pas le vent. Si je me lève la nuit,
» c'est que je ne puis rester au lit lorsque j'en-
» tends le vent ; alors il m'arrive quelquefois de
» sortir, de courir comme un fou pour fuir ce
» bruit qui me poursuit et me désespère : voilà
» ma chère femme, pourquoi cette nuit je cou-
» rais dans le jardin... Un homme avoir peur
» du vent!... oh! tu vas bien te moquer de
» moi!... mais je te répondrai avec tes propres
» paroles, sommes-nous maîtres de nos sensa-
» tions? Henri III ne pouvait rester dans une

» chambre où il y avait un chat ; le duc d'Éper-
» non s'évanouissait à la vue d'un levraut. Le
» maréchal d'Albret se trouvait mal dans un
» repas où l'on servait un marcassin. Uladislas,
» roi de Pologne, prenait la fuite quand il voyait
» des pommes. Érasme ne pouvait sentir du
» poisson sans avoir la fièvre. Scaliger tremblait
» de tout son corps en voyant du cresson. Le
» chancelier Bacon tombait en défaillance tou-
» tes les fois qu'il y avait une éclipse de lune.
» Bayle avait des convulsions lorsqu'il enten-
» dait tomber de l'eau d'un robinet. Lamotte-
» Levayer ne pouvait entendre le son d'aucun
» instrument. D'après cela, ma chère amie, il
» me semble qu'il n'est pas inconcevable que
» nous ayons aussi quelques infirmités, nous
» qui sommes bien obscurs près de tous ceux-là.

Adèle est dans l'ivresse, la confidence de son mari vient de la rendre au bonheur, et elle s'écrie :

« — Eh bien, monsieur Mollard, vous qui
» soupçonniez mon mari d'avoir assassiné mon-
» sieur Luceval par jalousie?... »

Mollard baisse le nez ; cependant il regarde le chapeau, le mouchoir, et ne semble pas encore convaincu. Mais la porte du salon s'ou-

vre, et le jeune voisin paraît. Il vient s'informer de la santé de madame Perronin et chercher un chapeau que le vent lui a emporté la veille pendant qu'un saignement de nez l'avait arrêté dans le jardin.

Mollard est confondu. Alors, par méchanceté sans doute, et pour s'assurer si Adèle a dit vrai, il s'assied et croise ses jambes l'une sur l'autre.

La jeune femme se sent défaillir; mais Perronin prend Mollard par le bras, et, le conduisant jusqu'à la porte, le prie fort poliment de vouloir bien à l'avenir ne plus se présenter chez lui.

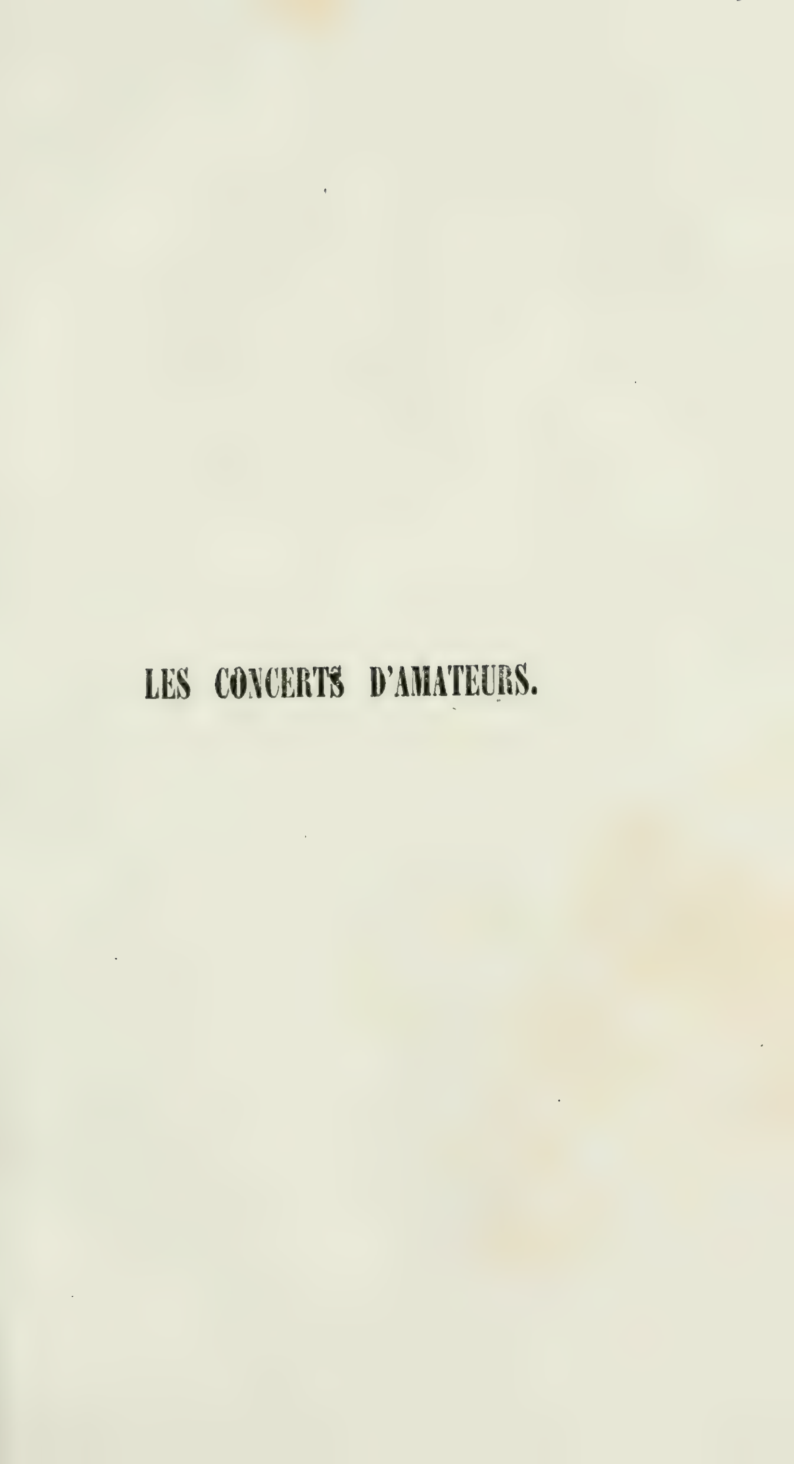
« — C'est égal, » crie Mollard en s'éloignant, « il faudra que vous fassiez le piquet de la » tante !

» — J'aime encore mieux cela, » dit Perronin que de recevoir un faux ami. »

Puis il retourne près de sa femme et lui dit :

« — Entre nous désormais plus de secret, » passe-moi le vent, et je te pardonnerai les » croix, »

Dès lors la paix, le bonheur, reviennent chez les nouveaux époux; car, pour être heureux en ménage, il ne faut que savoir se pardonner mutuellement ses faiblesses.



LES CONCERTS D'AMATEURS.

A Paris, on aime la musique. Les Français, sans avoir la voix flexible et mélodieuse des Italiens, l'oreille juste et l'organisation contrepuntiste des Allemands, savent tirer parti de leur voix, ils chantent avec goût, quelquefois avec grâce ; ils articulent bien, on entend les paroles, et quoique Beaumarchais prétende que : ce qui ne vaut pas la peine d'être dit on le chante, il n'y a rien de plus ennuyeux que d'écouter sans entendre, et d'être forcé de dire à son voisin, après un morceau de chant : « C'est » fort joli, mais qu'est-ce qu'on a dit! »

Le goût de la musique s'est si généralement

répandu dans toutes les classes de la société, que l'on voit des pianos chez des portières, des guitares chez des couturières, des harpes chez des enlumineuses. Le garçon épicier apprend à jouer de la flûte; il s'exerce le soir après avoir fermé la boutique de son bourgeois; il estropie *Ah vous dirai-je maman*, entre un tonneau de cassonnade et une caisse de raisins secs. Quand il est parvenu à jouer *Petit blanc* sans s'arrêter, il se croit fort; il dit à ses amis qu'il est musicien, il ne sort plus le dimanche sans avoir sa flûte en poche, et s'il mène sa tante, sa cousine, ou sa maîtresse promener aux Prés-Saint-Gervais, il ne manquera pas de leur jouer *Petit blanc* sous chaque ombrage où l'on se reposera.

Si cette mélomanie rend certaines gens ridicules, en revanche, le Conservatoire nous forme des virtuoses; de son école sont sortis une foule de talents du premier ordre.

En voyant des enfants de dix ans faire courir leurs mains sur le piano avec la légèreté et l'aplomb d'un professeur, en écoutant ces jeunes violonistes se jouer des difficultés et manier l'archet avec une perfection désespérante, l'a-

mateur qui jadis eût passé pour avoir un talent fort agréable n'ose plus se faire entendre ni toucher à son instrument.

Et cependant, à Paris, les concerts d'amateurs sont généralement suivis, on y entend de bonne musique; l'orchestre, bien conduit, a du nerf, de l'ensemble. Mais, un moment, entendons-nous : ce qu'on appelle concert d'amateurs est une réunion dans laquelle il y a toujours au moins moitié d'artistes, de professeurs, d'exécutants attachés à divers théâtres de la capitale; j'ai même assisté à des concerts d'amateurs dans lesquels il eût été difficile d'en trouver un seul parmi les musiciens. Dans la belle rotonde du Vauxhall, une société musicale a donné des concerts pendant plusieurs hivers. Ces réunions que l'on nommait aussi modestement concerts d'amateurs, étaient fort suivis; une société brillante, des femmes élégantes, une salle bien éclairée, des symphonies, des solos bien exécutés, des morceaux de chant qui ne déchiraient pas les oreilles, tout devait concourir aux succès de ces concerts. Mais dans cet orchestre qui venait d'enlever avec tant de précision une symphonie d'Haydn

je reconnaissais des musiciens de l'Opéra, des Bouffes ou de l'Opéra-Comique; cette chanteuse que l'on venait d'applaudir, je l'avais applaudie la veille dans *la Muette* ou la *Dame Blanche*; ce virtuose était du Conservatoire; ce jeune violoncelle y avait remporté le premier ou le second prix; un autre arrivait de Rome. A coup sûr la présence de ces dames et de ces messieurs ne nuisait point au charme de la soirée; mais pour moi ce n'était plus un concert d'amateurs, c'était une réunion d'artistes.

Le véritable concert d'amateurs, celui où l'on trouve du comique à défaut d'ensemble, de la prétention au lieu de talent, des cris pour du chant, du bruit pour de l'harmonie; celui enfin dont si vous avez l'oreille délicate, vous devez vous défier, comme un gourmand se défie de la fortune du pot, comme un gourmet des liqueurs de famille, et un auteur des pièces reçues à l'unanimité; savez-vous où il s'est réfugié? dans les soirées musicales, petites soirées hermaphrodites qui ne sont ni bals ni concerts, et dans lesquelles cependant on danse et on fait de la musique. Ces soirées là sont devenues fort communes à Paris : point de sa-

lons où il n'y ait un piano, point de demoiselle bien élevée qui ne sache en toucher; voilà déjà l'orchestre. Quand à ce piano vous pouvez joindre un amateur qui joue du violon, un autre qui souffle dans une flûte ou un hautbois, alors votre concert est formé; il y a toujours dans une réunion quelques personnes qui chantent, elles se chargeront de la partie vocale, et la maîtresse de la maison peut hardiment mettre dans ses billets d'invitation : On fera de la musique.

Je ne veux pas vous faire assister à une soirée de la Chaussée-d'Antin ou du faubourg Saint-Germain : on y sait chanter; Panseron ou Bruguière s'y font entendre; rien de ridicule, par conséquent rien de drôle; ce n'est pas encore là mon concert d'amateurs. Mais suivez-moi du côté de la Porte-Saint-Denis, chez une dame qui a la manie de donner des concerts, qui croit que ses soirées musicales font sensation dans le monde, qu'incessamment il en sera question dans le *Musée des familles*. Il y a chez cette dame concert deux fois par semaine, et les autres jours on n'est occupé que de la rédaction du programme de la pro-

chaine soirée. Vous pensez peut-être que la maîtresse de la maison est musicienne, qu'elle a une jolie voix ; détrompez-vous, cette dame ne joue d'aucun instrument, ne sait pas une note, et n'a jamais pu mettre *Portrait charmant* sur l'air. Mais c'est en cela que les amateurs aiment sa maison, dans laquelle ils se donnent rendez-vous de préférence ; ils savent qu'ils ne seront point obligés d'entendre la sonate éternelle et d'applaudir un morceau favori qu'ils connaissent par cœur, ce qui est presque inévitable lorsque l'amphitryon est lui-même musicien.

L'amateur véritable, celui qui est heureux lorsqu'il a fait son second violon dans un quatuor de Pleyel, ou risqué l'alto d'un quintette de Beethoven, ne s'inquiète nullement des personnes qui viendront l'écouter. Que lui importe que la réunion soit nombreuse et brillante, qu'il y ait de jolies femmes et du punch? Ce qu'il veut trouver, ce sont les pupitres prêts, la musique placée, les bougies allumées et ses partners arrivés. Voyez-le entrer dans le salon, tenant son instrument sous le bras : sa toilette est négligée; mais il n'est pas venu

pour faire le galant près des dames, il est venu pour faire de la musique; à peine si, en enteant, il jette quelques regards sur la société, il s'avance d'un air inquiet, il cherche la dame de la maison, et son salut est : « Ces messieurs » sont-ils arrivés? » Si la réponse est négative, sa figure s'allonge, ses sourcils se rapprochent, il murmure quelques mots qu'on n'entend point, et va s'asseoir dans un coin du salon où il fait la moue.

Mais les amateurs se font rarement attendre; pour eux, la soirée est toujours trop courte, il en est qui après trois quatuors sont encore fermes et vigoureux, et ne voudraient pas quitter la place. Ce sont des intrépides, des infatigables; ils feraient de la musique sur un carré s'il n'y avait pas de place dans l'appartement; ils ne se quittent jamais sans avoir leur rendez-vous pris pour le lendemain. Rien ne les émeut, rien ne les trouble lorsqu'ils sont devant le pupitre; que les dames rient, que les hommes causent tout haut, ils ne font pas attention et vont toujours leur train : c'est pour eux qu'ils jouent, et en vérité ils ont raison.

Assistons à cette soirée musicale, allons-y de bonne heure pour tout voir, la petite pièce et la grande. Vraiment, ce n'est pas tout plaisir de donner des concerts, la maîtresse de la maison est sur les dents avant que sa soirée ne soit commencée ; c'est que depuis le matin il a fallu s'occuper de l'accordeur, des instrumens qu'on envoie chercher chez les exécutants, des cordes pour la harpe, des romances, des nocturnes qui ne se retrouvent pas, parce qu'on a prêté les unes et oublié les autres, des pupitres qui forcent à déplacer des chaises, et enfin du morceau par lequel on commencera. C'est l'article le plus difficile, car en général personne ne veut commencer, si ce n'est les intrépides du quatuor, mais encore faut-il qu'ils soient tous quatre arrivés.

Je me trouve assis derrière une jeune personne qui n'est pas mal, qui pourrait même passer pour jolie si sa figure n'exprimait pas l'humeur, l'inquiétude, la contrariété ; une vieille dame placée près d'elle, sa mère sans doute, lui parle avec feu, et la jeune personne répond de même ; je puis savoir ce qui semble chagriner si fort cette demoiselle :

« Vous chanterez, ma fille.

» — Non, maman, je ne chanterai pas. Je
» vous assure qu'il me serait impossible d'ouvrir
» la bouche devant tant de monde.

» — Enfantillage que tout cela! Je vous ai
» donné un maître de musique... il dit que
» vous êtes en état de chanter en société. D'ail-
» leurs je vous entends assez à la maison ; vous
» chantez du matin jusqu'au soir.

» — Mais, maman, c'est que je suis seule
» ou qu'on ne m'écoute pas... si vous saviez
» quelle peur j'éprouve rien qu'à l'idée que tout
» le monde va avoir les yeux sur moi... J'étouffe
» déjà... j'ai une sueur froide..... Vous savez
» bien que je n'en ai pas pu dîner.

» — Raison de plus : il faut vaincre votre ti-
» midité... il faut vous habituer à chanter devant
» le monde. Je ne vous ai pas donné un maître
» de musique pour que vous ayez des sueurs
» froides.

» — Eh bien, si on me force à chanter.....
» vous verrez... je me mettrai à pleurer!...

» — Avisez-vous de cela, et demain je vous
» ôte votre piano. »

Pauvre fille! elle débutait déjà à faire sa

partie en mettant un mouchoir sur ses yeux. Pendant ce temps, une autre demoiselle entrait dans le salon d'un air radieux, souriant à droite et à gauche, tandis que son père, qui lui donnait la main et semblait jouir d'avance des triomphes de sa fille, criait dès la porte d'entrée :

« Nous voici... Ma fille a apporté tous ses » morceaux... italiens et français !... barcarol- » les et bolero. Hier, elle a chanté divinement » dans une soirée où il y avait des habitués de » l'Opéra... Dieu! quel succès elle a eu!... C'é- » tait étourdissant... »

La demoiselle reçoit les éloges comme un conquérant reçoit les clés d'une ville Elle salue à demi, traverse le salon avec monsieur son père qui ne cesse de répéter : « Dieu ! comme » ma fille a chanté hier!... » et elle va s'assoir dans une bergère d'où elle semble planer sur la compagnie qui la regarde comme une célébrité!

Mais attention! voici les intrépides : le premier violon, ancien employé dans une administration, se consolant d'être à la retraite parce qu'il peut se donner entièrement à la musique;

répétant le matin ce qu'il jouera le soir; ayant pour son violon tous les petits soins, toutes les attentions d'un amant pour sa maîtresse; le mettant près de lui dans son lit, parce que la chaleur des draps rend, dit-on, les sons plus doux, et se promettant de faire le voyage d'Italie pour rapporter des cordes de Naples.

Le second violon est un jeune homme pâle, brun, nerveux; il a l'air en jouant d'avoir des crispations, on croirait qu'il est en colère; il y a de la fureur dans son coup d'archet, de l'emportement dans ses arpéges, de la brutalité dans sa mesure, et cependant tout cela vient du plaisir qu'il éprouve à faire de la musique.

L'alto est un gros réjoui, souriant à chacun, riant d'avance en prenant le *la* très-fort sur son instrument, mais enchanté quand il a escamoté un trait, et cherchant alors un sourire de satisfaction sur chaque physionomie. C'est un homme d'affaires qui n'en fait jamais, qui ne connait même rien aux siennes, mais qui termine tout par son mot favori : « *Ça ira.* » Et ça ne va pas mieux que son archet sur l'alto.

Silence! voici venir la basse! c'est un personnage très-respectable qu'une basse! on le

flatte, on le choie, on le complimente. Pourquoi? A-t-il plus de talents que les autres amateurs? Non, il en a moins quelquefois, mais il joue de la basse, et l'on trouve une foule de violonistes, pianistes, etc. , tandis qu'il est fort difficile de trouver un amateur qui se soit adonné à la basse, instrument ingrat et qu'il n'est pas commode de porter avec soi.

Le concert va commencer : la maîtresse de la maison va et vient, tâche de faire asseoir tout son monde, afin qu'on se tienne tranquille, car il faut se défier dans un concert des jeunes gens qui restent debout. Ils chuchotteront entre ux, ils remueront, ils changeront de place si le morceau les ennuie ; ils sont même capables de s'en aller tout-à-fait, et cela fait toujours un mauvais effet.

Enfin, le coup d'archet est donné. La société garde un religieux silence pendant les vingt premières mesures ; mais bientôt s'etablissent les conversations à demi-voix qui font le tour du salon, comme le bourdonnement d'une chauve-souris ; les dames se regardent, pour se critiquer; les hommes parlent politique ou théâtre. Quelques amis ou parents des

exécutants lâchent bien des *chut*! *silence*!... puis font entendre des *bravo*!... *très-bien*!.. *enlevé*!... mais cela fait peu d'impression sur la société. Au reste, les intrépides, qui sont tout leur musique, ont trop à faire avec leurs instruments pour s'occuper de ce qui se passe autour d'eux; c'est déjà beaucoup de tâcher d'aller tous quatre ensemble; quant à l'alto, il est presque continuellement de deux mesures en arrière; mais cela le fait rire, et lorsqu'il finit sans s'être rattrapé, il ne manque pas de dire : *Ça ira*.

Le quatuor est terminé. Les claques obligées partent de plusieurs points de la salle. Ces messieurs sont contents d'eux et prêts à recommencer; mais déjà un beau monsieur s'est placé au piano, et, avec cette assurance de quelqu'un qui se croit infiniment plus de talent que tous ceux qui l'écoutent, il nous chante l'air d'*Il Barbiere*. Cet air-là a passé par de bien cruelles épreuves; on veut le chanter partout. Je l'ai même entendu aux *Folies-Dramatiques*, dans une représentation à bénéfice, et Dieu sait la figure que faisaient ces messieurs et ces dames

du Paradis, pendant que l'on chantait : *Figaro si, Figaro la.*

Dans un concert d'amateurs, on est toujours poli, du moins on tâche de ne pas rire tout haut. Néanmoins, ce beau monsieur n'obtient qu'un pâle succès, ce qu'on appellerait au théâtre succès d'estime. Cela ne saurait satisfaire quelqu'un qui pensait qu'on allait se pâmer en l'écoutant : aussi se lève-t-il du piano d'un air piqué ; en s'éloignant il fait tomber les mouchettes et ne les ramasse pas ; il marche sur les pieds du père enthousiaste de sa fille, et c'est celui-ci qui lui demande excuse : enfin il bouleverse les pupitres du quatuor et va se jeter sur une ottomane en murmurant : « Je n'aurais pas dû chanter cela ici !... C'est trop fort pour eux. »

La dame de la maison, qui met tous ses soins à varier les morceaux, est allée prendre dans un coin du salon un petit garçon qu'elle ramène en s'écriant : « A votre tour, petit ami. Une sonate... un air varié sur le piano. Messieurs et dames, vous allez l'entendre... il n'a pas encore onze ans... et... vous allez l'entendre. »

Cette dame me rappelait en ce moment ces gens qui font voir des phénomènes, des monstres, des animaux savants; j'avais cru d'abord que *petit ami* allait faire la roue au milieu du salon. En le voyant s'asseoir sans hésitér devant le piano, je prête une oreille attentive, et j'entends un petit bonhomme de onze ans qui touche du piano comme un enfant de dix ans; c'était bien amusant pour la société.

Vient aussi un monsieur bossu, qui donnait du cor. Il entonne un air de chasse, des fanfares, des rappels, et son air est coupé par des repos pendant lesquels il imite les aboiements des chiens, les cris des traqueurs, les gémissements du cerf; c'est un tapage à ne pas s'entendre.

« Je crois que ce monsieur a l'intention de » nous *chasser* tous, » dit une dame que cette musique ne semble pas amuser. « S'il continue, » il y réussira. »

J'étais tout-à-fait de l'avis de cette dame. Enfin, le monsieur bossu a terminé son morceau; mais, en revenant s'asseoir à sa place, il promet d'imiter le sanglier à la prochaine soirée. Et moi je me promets de ne pas y venir.

C'est le tour de la demoiselle qui a si bien chanté la veille, à ce que dit monsieur son père. Un jeune homme qui va l'accompagner, la conduit au piano.

« Mon père, voulez-vous m'apporter ma » musique ? » dit la demoiselle d'un air grandiose.

» — Tout de suite ! sur-le-champ ! » répond le papa en courant à travers le salon, en bousculant tout le monde pour se faire faire place, et en courant dans l'antichambre d'où il revient avec un énorme rouleau qu'il développe en chemin.

» — Voilà... voilà ta musique... Quel mor- » ceau chantes-tu ?

» — Mais... je ne sais pas... Qu'est-ce que » je vais chanter ?

» — Oh ! tu as de quoi choisir là-dedans. . » Voici de l'italien... *la Donna du lac.*

» — Non, je chanterai du français ce soir.

» — Alors voici le morceau du *Pré-aux-Clercs* » que tu as si bien chanté hier... c'est superbe » cela.

» — Oh ! mais... je suis fatiguée de le chan- » ter...

» — Tiens... veux-tu l'air : *Quel plaisir d'être* » *en voyage*! de *Jean de Paris ?..* » (Le papa fredonne en battant la mesure avec sa tête) : « Quel plaisir d'être... en voy... age... Jamais... » l'œil...

» — Papa, j'aimerais mieux autre chose...

» — Autre chose?... Attends, c'est cela qui » est beau! un air de *la Vestale*... Je les sais » tous moi! » (Le papa fredonne de nouveau) : « *Oh!... des infor...tunés! dé...esse tu...uté...* » *lai...re.*

» — Ah! c'est trop triste cela! »

Pendant cette conversation entre le père et la fille, la société se regardait, les uns en souriant, les autres en bâillant; et l'un des intrépides disait d'un air d'impatience : « Nous au» rions pu faire un quatuor pendant que cette » demoiselle se serait décidée pour ce qu'elle » veut chanter. »

Enfin, le choix est fait : c'est l'air du *Serment* qu'on va nous faire entendre. Avant que sa fille commence, le papa veille à ce qu'on soit assis, que les portes soient fermées et les conversations terminées, puis il s'assied lui-même presqu'au milieu du salon pour mieux juger

de l'effet que sa fille va produire ; mais le succès ne répond pas à son espérance. La chanteuse fausse plusieurs passages, en manque d'autres, se trompe de mouvement, et déjà quelques personnes disent à demi-voix : « C'est » bien dommage que nous ne l'ayons pas enten- » due chanter hier.

» — Elle a un chat, » s'écrie le papa qui est mystifié du peu de succès de sa fille... « Certai- » nement elle a un chat dans la gorge.

» — Elle en a au moins deux ou trois ! » dit le monsieur qui a chanté l'air du Barbier. Enfin les chants ou plutôt les cris ont cessé. Le papa va chercher sa fille en lui disant : « Tu es » fatiguée !... Tu avais trop bien chanté hier ! » Puis il fait le tour du salon pour affirmer à toutes les personnes de la société que sa fille a un chat.

De tels incidents ne sont pas la partie la moins amusante d'un concert d'amateurs ; les réunions seraient froides sans de tels épisodes ; que dire en effet d'un monsieur qui vient ensuite nous donner un solo de flûte ? ce n'est pas assez bien pour fixer, captiver l'attention ; ce n'est pas assez mal pour faire rire, et en toutes

choses l'absence de défauts ou de qualités produit la monotonie.

J'espérais pour cette jeune personne que j'ai vue pleurer que l'on ne penserait pas à la faire chanter ; mais la maman a fait signe à la maîtresse de la maison ; celle-ci vient la chercher ; elle veut résister... mais l'une la tire en avant, l'autre la pousse par derrière, il faut quelle cède. Elle marche au piano comme une victime irait à l'autel.

Je veux essayer de calmer sa frayeur. Je m'approche du piano, et je dis à cette pauvre petite qui semble prête à s'évanouir :

« Mademoiselle, vous craignez de chanter de-
» vant le monde, mais remettez-vous... Si cela
» vous est agréable, on ne vous écoutera pas...
» Je vais faire causer... rire ces messieurs... Je
» ferai du bruit... je casserai même quelque
» chose si cela est nécessaire ; pendant ce temps-
» là vous pourrez chanter sans qu'on s'en aper-
» çoive.

» — Ah! monsieur, que vous êtes bon, » me répond la jeune personne en joignant les mains. Je fais aussitôt ce que j'ai dit. Je vais causer bien haut, j'ai l'air d'avoir quelque chose

de fort intéressant à raconter; on se lève, on m'entoure; pendant ce temps, ma demoiselle chante sa modeste romance. Il y a bien quelques personnes qui me crient : « Mais, monsieur. on chante!... » Je vais toujours mon train. Ce n'est qu'au dernier couplet que je me tais, car j'ai entendu que la voix se rassurait, que la frayeur se dissipait; je crois que l'on osera être écoutée. En effet, elle a chanté fort bien son dernier couplet, et cependant on ne faisait plus de bruit. Pauvre petite! elle est rouge comme une cerise en finissant, car elle s'est aperçue qu'on l'écoutait; mais on l'applaudit, et elle est bien contente en retournant se placer près de sa mère.

Après viennent les duos, puis les chansonnettes de *Jean-Jean;* c'est un ancien parfumeur qui se charge d'égayer la société, parce que sa femme prétend qu'il est très-fort sur la gaudriole; mais déjà l'on songe à la retraite, et tandis que ce monsieur fait rire sa femme, son fils et sa sœur, qui se sont groupés autour de lui, la société prend congé en promettant de revenir au prochain concert.

Que conclurons-nous de tout cela? Que la

musique faite par les amateurs n'amuse guère que ceux qui la font ; qu'à Paris les concerts d'artistes, nommés modestement concerts d'amateurs, ont tué ces derniers ; et qu'enfin, dans une soirée musicale, ce qu'on entend avec le plus de plaisir, c'est une contredanse.



LA VOITURE DU FARINIER.

C'était par une belle journée du mois d'août ; le soleil était brûlant, et, à Paris, il est difficile d'avoir de l'ombre, de la fraîcheur, à moins de se contenter de cette ombre que l'on trouve le long des maisons, dans ces rues populeuses et bruyantes où l'odorat est désagréablement frappé du voisinage des ruisseaux, même par les temps secs. Veuillez vous rappeler que je vais vous conter ce qui m'arriva il y a une douzaine d'années au moins, et qu'alors Paris n'étalait pas encore ses orgueilleux trottoirs, qui seront bien commodes dans les rues où l'on pourra y marcher plus de deux de front.

Nous étions enfin dans la saison où l'on désire avec ardeur quitter la grande ville pour se

trouver loin, bien loin du monde, assis sur l'herbe épaisse, à l'entrée d'une forêt, ou tout au moins dans le fond d'un bois; pour respirer la fraîcheur, l'odeur suave des champs, pour s'étendre à l'ombre... et celle-là est bien différente de celle des rues de Paris, ou d'ailleurs il ne serait pas séant de s'étendre.

Moi aussi je désirais aller à la campagne, mais non pas seul; je n'ai point de goût pour la solitude. Je trouve qu'il faut avoir quelqu'un avec soi pour lui faire part des sensations que l'on éprouve. Qu'est-ce qu'un bonheur que l'on goûte seul, qu'il faut renfermer dans son âme, sur lequel on ne peut causer... s'étendre, s'identifier? Le plaisir est peut-être la seule chose qui se double en se partageant, et quand la personne qui nous accompagne est une femme que nous aimons, qui nous aime, c'est alors que nous connaissons vraiment le beau idéal du bonheur. Du moins telle est mon opinion... on sait que les opinions sont libres.

Cette personne qui devait m'accompagner à la campagne était une jolie petite femme de vingt ans, gaie, aimable, spirituelle... pas trop bonne, mais on assure qu'il ne faut pas qu'une

femme le soit trop. Il n'y a qu'aux hommes que cela est permis. Il y avait déjà deux ans que nous nous connaissions, et un motif bien puissant... et que je ne vous dirai point, parce que je n'écris pas mes confessions, nous faisait désirer d'aller à Ermenonville.

Ermenonville est un pays charmant, devenu fameux par le séjour, la mort et le tombeau de Jean-Jacques, et qui, sans cela même, eût encore mérité d'être cité pour ses promenades, ses eaux, ses bois, ses vues délicieuses. *Ermenonville*, *Morfontaine*, *Maupertuis* et *Méreville*, voilà, dit-on, les quatre plus beaux séjours des environs de Paris. Aller à Ermenonville était donc une partie charmante dont nous nous promettions un grand plaisir, moi et ma petite compagne que je nommerai Lise, si vous voulez bien le permettre.

Mais, s'il y a sept lieues de Paris à Pontoise, il y en a bien onze d'Ermenonville à Paris. On ne fait pas un tel trajet en se promenant, surtout par un soleil d'août. Je pensais à prendre la voiture de Morfontaine; de là à Ermenonville on nous avait dit qu'il n'y avait qu'une lieue

qui se fait dans un chemin presque toujours ombragé.

Cependant j'avoue que j'aime peu ces voitures publiques dans lesquelles on vous entasse comme une marchandise. Vous n'êtes pas assez de monde pour être libre, et pourtant vous y êtes trop pour être seuls. Souvent un voisinage grossier et malpropre vous fait trouver bien long un voyage que vous aviez entrepris pour votre plaisir. Il faut entendre un bavardage ennuyeux auquel il est impossible d'imposer silence, et l'on ne peut causer librement entre soi. Ces désagréments m'ont toujours fait faire la grimace lorsqu'on me propose une partie de campagne entreprise dans une voiture publique.

Lise connaissait et partageait mes idées à cet égard. Louer une voiture pour nous seuls et la garder trois jours, car nous voulions en passer un tout entier à Ermenonville, c'était un peu cher pour un romancier qui commence : de telles dépenses ne sont permises qu'aux vaudevillistes!

Mais un matin Lise me dit : « Si tu voulais, » j'ai trouvé un moyen pour aller à Ermenon-

ville sans prendre les voitures publiques, et
» pourtant sans aller à pied...

» — Voyons ton moyen.

» — Oh! mais..... c'est que tu ne voudras
» pas.

» — Pourquoi cela?...

» — Parce que... tu trouveras que c'est
» trop... que ce n'est pas assez...

» — Je ne sais pas ce que je trouverai ; mais
» voyons toujours ton moyen.

» — Écoute... Tu connais bien le Petit-Saint-
» Martin?

» — Nullement ; je n'ai jamais été lié avec les
» saints, pas plus avec le Petit-Saint-Martin
» qu'un autre.

» — Le Petit-Saint-Martin est une auberge,
» un roulage, enfin un endroit où descendent
» assez habituellement les Lorrains qui arrivent
» à Paris.

» — Quel rapport avec notre partie d'Erme-
» nonville?

» —Attends donc : le farinier d'Ermenonville
» vient directement au Petit-Saint-Martin. Il
» arrive à Paris avec sa voiture pleine de sacs
» de farine, mais il s'en retourne à Ermenon-

» ville avec sa voiture vide. Comprends-tu à pré-
» sent?

» — Oh! parfaitement!... nous irons à Er-
» menonville dans la voiture du farinier?...

» — Oui, si tu le voulais, car j'ai déjà de-
» mandé à cet homme s'il voudrait bien prendre
» deux personnes avec lui pour les conduire à
» Ermenonville, et il m'a répondu qu'il ne de-
» mandait pas mieux.

» — Eh bien! ma chère amie, va pour la
» voiture du farinier!

» — Tu y consens! ah! que je suis con-
» tente!... j'avais si peur que tu ne le voulusses
» pas!

» — Pourquoi donc?... cette partie me plait
» infiniment, au contraire, et je m'en fais une
» idée charmante... Va, je ne pousse point l'a-
» ristocratie jusqu'à dédaigner une voiture qui
» nous apporte de la farine; je la respecte beau-
» coup, et je monterai dedans sans rougir...
» Eh! ma bonne amie, combien de voitures
» dorées, d'équipages brillants, transportent
» des gens qui ne valent pas un sac de farine!
» allons, fais tes préparatifs, moi je vais faire
» les miens... Ils consisteront dans l'achat d'un

» pâté... il faut toujours songer au solide. Quand » part le farinier?

» — Demain, à six heures précises du ma- » tin, il partira de Paris pour Ermenonville, où » il arrive, dit-il, sur les six heures du soir.

» — C'est douze heures pour faire onze » lieues... on a le temps d'examiner le pays par » où l'on passe. Eh bien! demain à six heures » du matin nous monterons dans la voiture du » farinier.

» — Que nous irons prendre au Petit-Saint- » Martin.

» — C'est entendu. »

Tout étant décidé, j'arrange mes affaires afin de pouvoir être libre de m'absenter de Paris pendant trois jours; puis je vais à la recherche d'un pâté et d'un saucisson, comestibles un peu communs, direz-vous peut-être, mais qui conviennent parfaitement à des gens qui voyagent dans la voiture d'un farinier.

Le lendemain, bien avant six heures du matin, nous étions, Lise et moi, au Petit-Saint-Martin. Lise en robe blanche, en chapeau de paille, ses petits pieds dans des souliers d'étoffe grise, était rayonnante de joie, de bon-

heur. Elle tenait sous son bras un panier assez grand dans lequel étaient nos provisions. Nous y avions mis une bouteille de vin et jusqu'à du pain, car pour nous, habitants de Paris, c'était un grand voyage que nous allions faire... nous n'étions pas bien persuadés que nous trouverions du pain sur notre route... nous pouvions avoir des déserts à traverser avant d'arriver à Ermenonville.

Heureux temps que celui où l'on possède à la fois de la jeunesse, de la santé, de l'amour et de la bonne humeur! Avec de tels compagnons de voyage on se trouve bien partout; on ne s'ennuie nulle part.

Nous arrivons au Petit-Saint-Martin. Lise portant le panier, moi le lui prenant pour le porter à mon tour, elle voulant le ravoir...Nous n'avions fait que ce manége tout le long du chemin.

Nous entrons dans une immense cour, où il y avait des charettes, des pataches, des gabions; mais Lise me prend par la main et me mène près d'une immense voiture couverte en toile, en me disant : « Voilà notre équipage. »

Figurez-vous une grosse charrette longue comme les premiers *omnibus* dans lesquels on tenait dix-neuf personnes; et cette charrette, surmontée de cerceaux sur lesquels est une forte toile qui couvre hermétiquement le dessus et les côtés de la voiture; le fond même était fermé par la toile, qu'il fallait déranger pour voir derrière. Dans l'intérieur, rien que quelques bottes de paille bien éparpillées, mais que l'on pouvait rassembler à sa fantaisie afin de se faire un siége plus doux.

« Que dis-tu de cela, mon ami? » me dit Lise en me regardant comme quelqu'un qui craint d'avoir fait une sottise.

« Je dis, ma chère amie, que nous serons » fort à notre aise là-dedans... la place ne nous » manquera pas!... Peut-être ne serons-nous » pas assis bien douillettement... mais, en re- » vanche, nous aurons la faculté de nous éten- » dre, de nous coucher même quand cela nous » fera plaisir ; c'est un avantage que l'on ne » trouve pas dans les autres voitures, et qui » nous empêchera d'avoir des inquiétudes dans » les jambes. D'ailleurs, avec toi je suis toujours » bien.

» — Moi de même... et puis le plaisir d'être » ses maîtres.... de rire, de chanter, de manger » quand nous le voudrons...

» — Et de s'embrasser, dont tu ne parles » pas!...

» — Oh oui! mon ami, c'est une charmante » voiture que celle-ci!... »

Nous cherchons des yeux le farinier; il était encore dans un cabaret voisin, à boire avec des pays. Nous brûlons d'impatience de partir, et déjà ma gentille compagne a été deux fois jusqu'à l'entrée du cabaret crier au farinier : « Nous sommes-là..... monsieur, partez-vous » bientôt? »

Mais n'espérez jamais faire partager votre impatience à un roulier, à un maçon ou à un portefaix ; ces gens-là ont une manière de procéder dont rien au monde ne les ferait départir; vous pouvez être pressés, ils n'en iront pas plus vite. Il faut donc tâcher de prendre son parti lorsqu'on a affaire à eux.

Lise est revenue deux fois en faisant la moue et en murmurant :

« Il me répond toujours : « Je vous suis!.. » » et il ne se dérange pas!...

» — Allons, ma chère amie, ne prenons
» point d'humeur, ce serait un mauvais début
» pour notre voyage. Il faudra bien que cet
» homme parte, puisqu'il doit être ce soir à
» Ermenonville ; que nous arrivions un peu plus
» tôt, un peu plus tard, qu'importe !... Mais si
» tu veux, nous monterons tout de suite dans
» notre voiture... Cela vaudra mieux que de
» rester au milieu de cette cour.

» — Tu as raison, montons en voiture. »

Notre équipage n'avait point de marche-pied ; je prends Lise dans mes bras ; je l'aide à atteindre le haut du brancard, je lui passe le panier et je grimpe. Nous voilà dans l'immense charrette. On peut très-facilement s'y promener. Il y aurait de quoi établir là un appartement complet ; c'est aussi grand que la voiture nomade : nous rions, nous nous asseyons sur la paille ; nous serons un peu durement quand la voiture roulera... mais nous serons seuls... c'est toujours là notre refrain, et ce qui embellit à nos yeux la voiture du farinier.

Enfin notre conducteur arrive. Je ne l'avais pas encore vu, et je l'examine pendant qu'il achève d'atteler ses chevaux.

Le farinier d'Ermenonville était un homme de trente ans environ, très-grand, robuste, épaules larges, bien bâti; des mains dont une seule aurait caché sans peine les miennes et celles de ma compagne de voyage ; une figure régulière, de beaux traits, le teint un peu enluminé, ce qui donnait encore plus de brillant à son regard; tout dans cet homme annonçait un gaillard, qui me rappelait les muletiers des contes de La Fontaine. Son costume se composait d'une blouse bleue, bonnet de coton de même couleur, sous lequel passaient une queue et des nattes bien poudrées; ajoutez à cela un pantalon de toile, de gros souliers ferrés et un fouet à la main, vous aurez le portrait exact de notre conducteur.

Je le salue; il nous regarde à peine : il n'est occupé que de ses chevaux. Je dis tout bas à Lise :

« Tu lui as, j'espère, fait entendre qu'il ne » nous mènerait pas pour rien...

» — Oh! oui... mais il n'a pas l'air intéressé; il m'a répondu que cela ne valait » pas la peine, et que nous ne le gênions en » rien. »

Pendant que nous causions, notre grande maison s'ébranle, tourne, et sort de la cour. Nous sautons d'abord sur notre paille ; chaque cahot nous fait faire une singulière grimace, et la rue Saint-Martin n'est pas très-unie : mais bientôt nous nous y faisons. D'ailleurs, quoique nous ayons quatre forts chevaux, qui sont attelés à la queue l'un de l'autre, notre voiture ne va qu'au pas : c'est l'allure adoptée par le farinier. En allant de la sorte je ne puis pas me figurer que nous arriverons à Ermenonville.

Nous descendons la rue Saint-Martin, où l'on ne voit encore que des laitières, des portiers qui balaient leur devant de porte, des ouvriers qui entrent chez l'épicier prendre la goutte, et quelques grisettes matineuses qui viennent chercher leur petit pot de crème et leur demi-once de café.

Nous montons le faubourg : tout en n'allant qu'au pas, je finis par croire qu'on avance. A mesure que nous approchons de la barrière, le faubourg prend un air de campagne. Nous sourions, Lise et moi, en apercevant l'enceinte de Paris, enceinte que l'on a reculée tant de fois,

que l'on reculera sans doute encore, ce qui me fait trembler pour ces pauvres champs qui sont si sains, si utiles, et où cela me fait toujours de la peine de voir bâtir des maisons.

Avant d'être dans la campagne, nous avons encore La Villette à traverser. Qu'elle est longue cette Villette! que je plains les personnes forcées d'habiter cet endroit, qui n'est ni la ville, ni la campagne!

Enfin nous en sommes sortis!... Nous voici sur une route large, belle, bordée d'arbres... Des arbres!... de la verdure... ah! c'est cela qu'on veut voir en sortant de Paris.

Lise et moi nous sommes tout joyeux d'être enfin à la campagne. Nous sautons sur notre paille; nous disons adieu à Paris, à ses usages, à ses toilettes, à ses sujétions. En plein champ, et dans la voiture d'un farinier, nous sommes nos maîtres; rien ne nous gêne : l'univers est à nous.

Tout-à-coup notre conducteur, qui ne nous avait pas encore adressé la parole depuis notre départ du Petit-Saint-Martin, saute sur le brancard, s'y asseoit, et entame la conversation.

« Eh ben! comment vous trouvez-vous là-
» dedans ?

» — Pas trop mal... on serait mieux s'il y
» avait plus de paille ; cependant...

» — Oh! queuque fois j'en avons pas du
» tout. J'ons mis ça là-dedans pour que vous
» soyez mollement ; du reste, j'avons pas besoin
» de paille pour mes sacs de farine!...

» — C'est juste ; mais nous ne sommes pas
» difficiles.

» — Et puis, nous sommes si contents
» d'aller à Ermenonville!.. » dit Lise en souriant.

Le farinier regarde ma petite compagne, et sourit aussi. Puis il tire de sa poche une pipe, du tabac, un briquet. Il fait du feu et se met à fumer ; pendant ce temps, les chevaux continuent d'aller leur pas ordinaire : on n'a pas besoin de s'occuper d'eux. Si cette manière de voyager est plus longue que d'autres, au moins éloigne-t-elle toute crainte de verser, et on ne taxera pas notre conducteur d'imprudence.

Au bout d'un moment, je m'adresse au farinier, qui se contentait de nous envoyer des bouffées de fumée et ne parlait plus.

» Dites-moi donc, monsieur... je ne sais pas » votre nom?

» — Je m'appelle Pierre Lagacé.

» — Eh bien! monsieur Pierre Lagacé, fai- » tes-vous souvent le voyage d'Ermenonville à » Paris?

» — Quatre fois par semaine; je viens à Pa- » ris chargé le lundi et le jeudi; je retourne à » Ermenonville à vide le mardi et le vendredi... » C'est aujourd'hui mardi, après demain je re- » tournerai à Paris avec de la farine.

» — Est-ce que vos chevaux vont plus » doucement encore quand votre voiture est » pleine?

» — Non... ils vont la même chose... et si je » les faisais trotter un peu, vous seriez ben pus » secoués... tenez... »

Pour nous en donner la preuve, le farinier donne un coup de fouet au limonier; les chevaux prennent un temps de trot. Lise et moi nous sautons dans la voiture, nous sommes obligés de nous tenir aux côtés de la charrette; si cela durait, nous serions disloqués. Pierre Lagacé rit de nos contorsions.

« Oh! assez! assez! monsieur, je vous en

» prie! » s'écrie Lise, « nous aimons mieux al-
» ler doucement.

» — J'en étions bien sûr!... Holà!... holà!...
» Zéphyr! »

Zéphyr, c'était le limonadier, se remet au pas, ses camarades l'imitent, et nous cessons de danser dans la voiture. Et moi que tout-à-l'heure me plaignais de la lenteur de nos chevaux! Il n'y aurait pas moyen d'y tenir s'ils allaient toujours au trot! Le docteur Pangloss a raison : *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles!* N'allez pas en charrette si vous voulez brûler le pavé.

Pour nous remettre, Lise et moi, nous sortons nos provisions du panier, nous fêtons le pâté, le saucisson. Rien de meilleur que le grand air et une charrette pour vous donner de l'appétit. Pendant que nous mangeons, notre conducteur qui a fini sa pipe, se met à siffler; puis, d'une voix forte, mais assez harmonieuse, nous régale de la chanson suivante, dont il était difficile de comprendre l'air, mais dont voici exactement les paroles et la prononciation.

C'est le vieillard du petit pont,
On dit qu'il se marie

A uné jeuné fille
Qui n'a pas cor quinze ans.
Hélas! la pauvre fille
Pass'ra bien mal son temps.

Toute la première nuit
Qu'ils ont couché ensemble,
Le vieillard lui tourna le dos.
La belle est mal contente :
« Prenez, prenez la belle,
« Prenez votre répos :
« A l'heure de *ménuic*
« Nous chang'rons de propos. »

Quand est venue l'heure de *ménuic*
La belle se réveille;
Ell' pince le vieillard au dos,
Ell' le mord à l'oreille.
« Finissez donc, la belle,
« Finissez tout cela!
« Si vous êtes amoureuse,
« Moi, jé né le suis pas. »

Le lendemain de bon matin,
La petite épousée
S'en va, d'un air vexé un brin,
Trouver monsieur son père ;
« Bonjour, monsieur mon père,
« N'avez-vous pas grand tort
« De me donner un homme
« Toute la nuit qu'il dort? »

La chanson nous a fait rire : chantée par *Odry*, je suis persuadé qu'elle aurait un grand succès. Le farinier, qui paraissait flatté de l'effet que produisait sa voix, enjolivait chaque couplet d'un agrément nouveau et jetait ensuite un regard dans la voiture. Quand

il a fini, je lui propose de goûter du pâté avec nous.

« — Non, non, merci… j'ai satisfait à la na-
» ture avant de partir de Paris, je déjeunerons
» à Vauderlant.

» — A Vauderlant, est-ce loin d'ici?

» — Nous v'là au Bourget, c'est à trois lieues
» pus loin.

» — Nous nous y arrêterons?

» — Pardi! une bonne heure pour reposer
» les chevaux. »

Nous étions en effet arrivés au Bourget, grand village où il y a de fort belles maisons; mais, à la campagne, je cherche le pittoresque, le rustique; je ne veux pas y retrouver rien qui me rappelle Paris. Le Bourget peut plaire à ces personnes qui, lorsqu'elles ont une maison de campagne, ne sortent jamais de leur jardin.

Notre route est toujours belle, mais toujours uniforme, bien large, bordée d'arbres, de fossés; en deçà des plaines, des blés, des terrains plats. Rien de remarquable, rien qui puisse vous faire reconnaître un site, une place; on ne sait jamais si l'on approche, si l'on a fait beau-

coup de chemin. Les belles routes sont bien ennuyeuses!

Heureusement Lise et moi nous savons nous créer ce que nous ne voyons pas; nous bâtissons en idée de jolies fermes, de délicieuses retraites, aux endroits où nous ne voyons rien. Pour peu que Lise aperçoive au loin un petit bouquet de bois, une touffe d'arbres, elle me dit: «Que j'aimerais à demeurer là, dans une »petite chaumière... avec des poulets, des ca-»nards et toi!...»

Je m'amuse des projets de ma jeune compagne, qui, dans ses rêves de bonheur, ne me sépare jamais des poulets et des canards. Je ris, je la lutine, je lui dérobe un baiser... Le farinier se retourne, siffle, chantonne, et se permet aussi d'avoir un air malin. Est-ce que je ne suis pas libre d'embrasser Lise?.... Je sais bien que M. Pierre Lagacé n'a pas l'air de le trouver mauvais, mais je remarque seulement qu'il regarde trop souvent ma petite compagne. Il est vrai que Lise est bien gentille, et ce farinier a des yeux... de forts grands yeux même! et qui ne sont pas timides.

Quand le farinier regarde trop longtemps du

côté de Lise, je lui adresse la parole pour le distraire.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes farinier,
» monsieur Pierre Lagacé?

» — Trois ans environ.

» — Et avant... vous faisiez quelque chose?

» — Oh! que oui?... j'en ont fait de ces cho-
» ses... et de toutes les couleurs,.. eh! eh!...

» — Demande-lui donc quelles choses il a
» faites, » me dit tout bas Lise, « cela nous amu-
» sera.

» — Oui, mais ces choses-là ne sont peut-
» être pas toutes de nature à être racontées... à
» une femme.

» — Oh! mon ami, à la campagne on n'est
» pas susceptible.

» — Cet homme n'a pas l'air bavard. ... je
» crois qu'il aime mieux te regarder que parler.

» — Est-ce que tu vas être jaloux du farinier?

» — Jaloux! .... non certainement, mais je
» voudrais bien qu'il ne te regardât pas si sou-
» vent. »

Ah ! que Rose est jolie !...
Que je l'aimerais bien...
R'lin tin tin!...

C'était le farinier qui chantait en regardant Lise de côté. Je n'aime pas cette chanson-là, et je m'empresse de l'interrompre.

« Avez-vous servi, monsieur Lagacé?

» — Servi?... oh! que oui!... mais pas long- » temps... ça me déplaisais d'être commandé; » javons eu une jeunesse tumultueuse, comme » dit c' t'autre.

» — Mais vous êtes jeune encore.

» — Trente-et-un ans à la mi-carême.

» — On aime toujours à s'amuser à cet âge-là!

» — J'crois ben!... mais c'est pas les occa- » sions qui manquent... Si je suis un peu moins » turbateur qu'autrefois... ça n'empêche pas » qu'on ne soit bon là tout d'même!..... Oh! » Dieu!... en ai-je fait de ces fariboles!...

Le corset de ma belle
Contient deux pommes d'or...
R'lin tin tin!

» — Je suis sûr que vos aventures sont amu- » santes?...

» — Oh! qu'oui, elles ne sont pas tristes!... » et je puis dire sans artifice que le beau sexe » en fait les honneurs.

» — Vous êtes amateur des dames?

» — Les dames! des demoiselles! des ser-
» vantes! ça m'est ben égal à moi!.,. pourvu
» qu'elles ne soient pas trop rafalées. Oh! mais
» c'est que j'm'y connais... et qu'on m'en fait
» pas accroire!... que je me connais en beauté
» comme en farine!. . et v'là madame ou mam-
» zelle là-bas... qu'est ben gentille tout de
» même.. . et fièrement qu'elle est gentille!... et
» c'est que je m'y connais!... eh! eh!...

Lise me regarde en riant; moi, je vois avec
» plaisir que nous approchons de Vauderlant.

« Ce village... là-bas... est-celui où nous
» nous reposerons?

» — Oui, c'est Vauderlant.

» — Ça m'a l'air bien pauvre, il y a bien peu
» de maisons.

» — C'est pas un gros endroit, mais il y a
» une auberge... on trouve à manger. »

L'aspect de Vauderlant rappelle ces misérables villages d'Italie dans lesquels tous les habitants sont voleurs ou mendiants, moins la beauté du paysage et l'originalité des costumes. A Vauderlant, on ne trouve rien qui repose agréablement la vue, si ce n'est un petit cimetière mal entretenu et planté de croix qui me-

nacent de vouloir s'enterrer aussi ; c'est l'endroit qui m'a semblé le plus gai du village.

Nous descendons de notre équipage. Il est alors plus de onze heures, et nous ne sommes pas à moitié chemin. Pendant que le farinier s'occupe de ses chevaux et de lui, nous entrons dans l'auberge, car nous avons faim.... En voyage nous avons presque toujours faim, et nous ne voulons pas nous en tenir aux provisions du panier, qui ne sont que pour l'amusement de la route.

Une femme presque aussi laide que le village nous offre d'abord ce que nous désirons, mais elle finit par nous avouer qu'elle n'a que du veau rôti et des œufs. Il valait autant nous dire cela tout de suite. Va donc pour le veau rôti et l'omelette de rigueur. Nous mangeons avec tant de plaisir, que l'aubergiste a l'air tout étonné de l'accueil fait à son veau rôti.

Notre repas terminé, nous sortons de l'auberge ; nous avons encore trois quarts d'heure devant nous, il faut les employer à nous promener, à voir les environs. Quand on a déjà passé plus de cinq heures en voiture, on est bien aise de se dégourdir les jambes.

Nous allons au hasard dans le premier chemin qui s'offre à nous ; il nous conduit dans des champs plantés de blé et de pommiers. Ce pays n'est point pittoresque ; presque pas d'ombre pour se garantir du soleil ; mais, avec une femme que l'on aime, il n'y a point de pays ennuyeux : la nature a toujours un beau côté, il ne s'agit que de le trouver.

Le temps passe vite pour nous, et nous quittons presque à regrets les blés, les bleuets et les pommes ; mais nous craignons de faire attendre le farinier, qui serait homme à partir sans nous.

M. Pierre Lagacé déjeunait ou dînait encore. Nous lui disons qu'il y a plus d'une heure que nous sommes à Vauderlant, mais cet homme-là ne partagera jamais notre impatience.

Enfin les chevaux sont remis à la lourde voiture. Nous sommes de nouveau sur notre paille, nous voilà en route..... et toujours un chemin superbe, bien droit, bien uniforme ; ce serait à périr d'ennui si Lise n'était pas avec moi.

Le farinier semble plus en train de causer, sa figure est plus enluminée, c'est probablement l'effet de son repas ; il lorgne encore plus sou-

vent Lise, en fredonnant des : *Qu't'es jolie, ma Manon, je t'aime tout de bon* ! ou : *Le soir il fera noir, nous pourrons nous revoir.*

Tous ces refrains me semblent dits avec intention, Pierre Lagacé est revenu s'asseoir à l'entrée de la voiture ; voulant toujours l'occuper, j'entame la conversation :

« — Vous avez une voix superbe... je gage » que vous êtes un des beaux chanteurs d'Er» menonville.

» — Oh ! dam' i' disent tous comme ça que » je prends des leçons de gazouillement à Pa» ris !.... que je vas aux *espectacles* où l'on fait » des bêtises en musique !..... mais c'est pas » vrai... j'aime mieux un demi-setier que toutes » les comédies... et d'ailleurs j'en avons assez » vu autrefois des comédies... que même j'avons » manqué de jouer dans queuque chose dont je » ne sais pas le nom.

» — Vraiment !.. vous piquez ma curiosité...

» — Voulez-vous que je vous conte ma vie ? » j'vas vous la conter tout de même..... si ça » n'ennuie pas c'te jolie petite mamzelle...

» — Non, monsieur le farinier, ça ne m'ennuiera pas ; au contraire.

» — Eh ben! alors, j'vas vous défiler ça. Fi« gurez-vous d'abord que je sommes né dans le » pays des fameux pruneaux...

» — A Tours?

» — Oui, z'a Tours; c'est ça, que mon père » en vendait dans des petits paniers tout plats, » que ma mère s'allait promener avec les beaux » garçons du village, disant qu'elle ne voulait » point passer sa jeunesse au sein des pruneaux, » et que moi, pendant ce temps-là, je mangeais » tout ce que pouvais attrapper dans les petits » paniers. On me mit dans une pension... une » école... ça ne m'allait pas; j'aimais mieux » jouer aux noyaux, au bouchon, que d'appren» dre l'écriture. A dix ans, on me retira de l'é» cole; je ne savais pas encore épeler, mais j'é» tais déjà de force à rosser tous mes camara» des. Ma mère était morte, mon père voulut » me mettre dans son état, mais je ne savais » qu'embrasser les petites servantes qui venaient » acheter leur cassonade chez nous. Et plus je » grandissais, et plus j'en embrassais!... si ben » que les pères et mères de l'endroit, qui étaient » des gens ridicules, qui n'aimaient point à rire, » allèrent prier mon père de me renvoyer de la

»ville. Mon père ne se le fit pas dire deux fois; »il m'envoya à Pontoise, chez un fermier de ses »amis.

»J'avais quinze ans lorsque j'arrivai à la fer»me. Il n'y avait pas six mois que j'étais à »Pontoise, que j'avais déjà embrassé toutes les »filles du pays...

»— Monsieur Pierre Lagaçé, vous faites un »terrible embrasseur, à ce qu'il me paraît!

»— C'est ma nature, quoi!... on ne se fait »pas soi-même!... on me pria encore de m'en »aller de Pontoise. Bref, pendant près de qua»tre ans, je courus le monde. A Meaux, on me »surprit en tête-à-tête avec la fille du maire; le »père voulut se facher, je lui enfonçai deux »côtes et je m'enfuis. A Beauvais, le maître de »poste trouva mauvais que sa femme me don»nât des rendez-vous à la brune, je lui démis »le genou en le jetant sur une meule de foin. »A Nanterre, le frère d'une petite paysanne »ben gentille voulut se fâcher parce que j'entrais »chez sa sœur par la fenêtre au lieu d'entrer »par la porte, je lui cassai la jambe en le pous»sant doucement de côté.»

Lise se serre contre moi en me disant à l'o-

» reille : « Ah! mon ami! quel vilain homme!.. » mais c'est épouvantable tout cela... je com- » mence à en avoir peur... »

Je rassure Lise, quoiqu'au fond je ne sois pas » très satisfait du récit du farinier. Celui-ci con- » tinue :

« Oh! dam, partout où je m'arrêtais j'eus » comme ça des petites drôleries...

» — Vous appelez cela des drôleries, mon- » sieur Pierre, enfoncer des côtes, casser des » jambes!...

» — Histoire de rire! faut ben que jeunesse » se passe... car, dans le fond, je ne suis pas » plus méchant qu'un pigeon. Mon père mou- » rut, j'étais alors à Paris, j'héritai de deux mille » trois cents francs... Je les mangeai en quinze » jours! oh! ça allait-il ben, je régalais tout le » monde, les amis de mes amis!... leurs maî- » tresses!.. leurs parents!.. si ben que les pru- » neaux furent vite dépensés. Vint la conscrip- » tion, il fallut partir. D'abord ça m'amusait » d'être soldat, et sous l'uniforme je faisais en- » core plus de conquêtes. Mais, un matin, mon » sergent me vit embrasser une cantinière qu'il » reluquait. Il voulut me mettre la main au col-

» let ; moi, je lui mis trois pouces de mon sa-
» bre dans le ventre. Après cela, il ne me res-
» tait plus qu'à déserter ; c'est ce que je fis, et
» j'allai me cacher dans un moulin où l'on me
» donna de l'ouvrage. Vinrent ensuite les dé-
» faites de l'empereur, l'invasion des armées
» étrangères, les Cosaques qui approchaient de
» Paris ; je sortis de mon moulin et j'allai me
» battre en simple amateur, et comme ça ne
» servit à rien, je ne tardai pas à revenir à ma
» farine, et me voilà tranquille à Ermenonville,
» embrassant encore les filles quand elles sont
» gentilles et toujours disposé à rosser celui à
» qui ça ne plairait pas. »

M. Pierre Lagacé a terminé son récit, qui ne m'a pas amusé ; Lise aussi semble inquiète, se tient contre moi et ne rit plus. Nous sommes arrivés à Louvres.

« Nous v'la dans le pays du ratafia, » dit le farinier, « c'est ici qu'il est fameux... en pre-
» nez-vous ?

» — Non... nous n'en désirons pas.

» — Tenez, là... dans c't'auberge il y a une
» servante bien avenante !... j'ons eu une drôle
» de scène il y a quinze jours dans c't'auberge

» là... Une voyageuse avec qui je riais dans la » cour... oh! une femme superbe!... son mari » ou son père... j'sais pas! enfin un petit gros, » arrive et me demande de queu droit je ris avec » la dame... oh! de queu droit! que je lui ré- » ponds... et je lui donne une chiquenaude qui » le fait tomber dans le puits... »

Lise fait un bond sur la paille; je m'écrie : « Mais on l'a retiré du puits, j'espère?

» — Ah! j'sais pas!... je l'ons pas demandé. » C'est que, voyez-vous, je suis fort comme un » lion... je déracine un arbre de dix ans... rien » qu'en le secouant.

» —C'est Roland-le-Furieux que cet homme- » là, » me dis-je en moi-même. « Diable!.. dia- » ble!.. on n'est pas si bien que je croyais dans » la voiture d'un farinier.

Un peu après Louvres, nous prenons sur la droite, et la route, perdant de son uniformité, devient plus pittoresque. Tantôt le chemin est bordé de petites fabriques; tantôt il descend dans une vallée. Les points de vue deviennent charmants. Nous admirerions tout celà si nous n'étions pas si préoccupés; mais Lise tient ses yeux baissés pour ne pas rencontrer ceux du

farinier, qui sont constamment braqués sur elle, et moi je me dis que cela deviendrait fort désagréable s'il prenait fantaisie à M. Pierre Lagacé, qui aime tant à embrasser les jolies femmes, de vouloir embrasser celle qui est avec moi. Car, certainement, je ne le souffrirais pas; mais je sens bien que je ne serais pas le plus fort. N'importe ! je me ferai battre s'il le faut... mais si j'étais mis hors de combat, et que ma pauvre petite compagne... hum !... cette pensée me fait sauter sur la charrette ! Je regarde Lise... de beaux yeux, de jolis trais fins, espiègles, une petite bouche... un petit pied... elle est trop bien !... et le rustre le moins amateur ne la verrait pas avec indifférence !... j'aurais dû prendre la voiture de Morfontaine.

Nous passons par un petit village où l'on fait des briques. Là, Pierre Lagacé nous montre une chaumière en nous disant : « Le maître » de c'te maison a passé aussi par mes mains... » il voulait m'empêcher d'embrasser sa ména- » gère, j'lui ai cassé les pattes d'manière à en » boîter longtemps...

» — A sa ménagère?

» — Oh ! non , à lui..... j'aime trop le sexe

» pour lui faire du mal... Eh ben! vot' petite
» dame ne dit rien... savez-vous qu'elle est fiè-
» rement gentille, votre petite dame... et que
» je m'en accommoderais ben tout d'même!

» — Vous n'êtes pas difficile!... approchons-
» nous de Morfontaine?

» — Oh! qu'oui... encore une petite lieue et
» j'y serons...

» — C'est qu'il est près de six heures... nous
» arriverons tard à Ermenonville?

» — Ah ben! queu que ça fait!... est-ce que
» vous avez peur?

» — Non, certainement.

» — Avez-vous des armes sur vous?

» — Ma foi! non, je n'en ai pas...

» — Vous avez aussi ben fait, quoiqu'après
» Morfontaine nous fassions plus d'une lieue à
» travers les bois... mais j'vaux trois hommes,
» moi! »

Lise me pousse le bras en me disant à l'oreille : « Il fallait lui faire croire que tu avais
» des armes... des pistolets...

» — C'est vrai, tu as raison... j'ai répondu
» étourdiment!... mais le fait est que je n'en
» ai pas... rien, pas même une canne!..

» — Oh! mon ami, je voudrais bien être » arrivée et que nous ne fussions pas la nuit » dans les bois avec cet homme.

» — Rassure-toi... je suis là...

» — Mais s'il allait te casser quelque chose » aussi, à toi..... que deviendrais-je? mon » Dieu!..

» — Ne te fais donc pas de telles terreurs... » tiens, regarde ce paysage... que c'est beau... » majestueux!... on se croirait à cent lieues de » Paris!

» — Qu'est-ce donc que ces grosses pierres » qui bordent la route?

» — Ce sont des rochers...

» — Des rochers!... serait-il possible!... oh! » que je suis contente de voir des rochers..... » mais comment sont-ils là?...

» — Parce qu'ils y ont poussé...

» — Quoi! cela pousse un rocher?..

» — Oui, ma chère amie.

» — Oh! je dirai à toutes mes connaissances » que j'ai vu des rochers!... »

Nous sommes arrivés à Morfontaine, mais nous n'avons pas le temps de nous y arrêter pour voir ses délicieux jardins qui rivalisent

avec ceux d'Ermenonville. Nous passons devant l'auberge où l'on prend des voitures ; j'ai envie d'y entrer et de retenir deux places pour le surlendemain, mais Lise pense que cela nous retardera : il est six heures et demie, et l'on vient de nous dire qu'il y avait encore deux lieues à faire pour être à Ermenonville. D'ailleurs, il est rare que la voiture soit complète quand elle part de Morfontaine dans la semaine, et nous trouverons toujours bien deux places. Je me rends aux avis de ma compagne de voyage. Pendant que nous causons sur ce sujet, Pierre Lagacé nous montre une petite auberge en s'écriant : « C'est là qu'on boit d'un petit vin » fameux et pas cher !... c'est dommage que je » n'pouvions plus entrer m'y raffraîchir.

» — Eh! qui vous en empêche ?...

» — Une petite affaire que j'ai eue avec le fils » de la maison, qui voulait s'opposer à ce que » j'badinions avec la servante... Nous avons » combattu à coups de poings... pauvre garçon! » qui voulait lutter avec moi!... en un instant » il a eu son compte.. si ben qu'il en est en- » core sur son lit!

» — Il me paraît que partout où vous passez » vous laissez un souvenir de vous ?

» — Dam ! faut ben rire un peu !.. n'est-ce » pas, ma petite dame, qu'il faut rire ?... sur- » tout quand on est gentille comme vous..... » eh ! eh !... »

Lise ne répond pas. Nous sommes alors sur une route bordée de noisetiers, de buissons ; le farinier cueille des noisettes et nous demande si nous n'avons pas envie de descendre pour en cueillir aussi ; nous le remerçions, nous préférons rester dans la voiture.

A chaque instant Lise me demande l'heure. Elle trouve que le jour est bas, il lui semble déjà que la nuit approche. Et ces maudits chevaux ne vont pas plus vite, lorsque maintenant nous voudrions être cahotés.

Tout-à-coup le farinier se remet d'un bond sur le brancard, et avance le bras vers Lise en disant : « Tenez... v'là des noisettes... vous ver- » rez comme elles sont bonnes !... »

Lise prend la poignée de noisettes que lui tend le farinier ; il m'a semblé qu'en la lui donnant cet homme lui avait serré les doigts. Déjà le sang me monte au visage.

« Est-ce qu'il s'est permis de te prendre la » main ? » dis-je tout bas à Lise.

» — Non, mon ami...

» — Il t'a pressé les doigts.

» — Je ne crois pas, mon ami.

» — Comment, tu ne crois pas !... tu n'en es » pas sûre...

» — Mon Dieu ! ne te mets pas en colère, » mon ami !..... — Ah ! que je voudrais être à » Ermenonville ! »

En ce moment, notre voiture, qui côtoyait le bois depuis quelque temps, tourne et entre dans un étroit sentier où il n'y a que bien juste la place pour la charrette, et dont nous n'apercevons pas la fin.

« Ah ! nous y v'là ! » dit Pierre Lagacé d'un air de satisfaction.

» — Où sommes-nous donc ?

» — Dans le bois d'Ermenonville.

» — Et ce sentier est-il long ?

» — Un quart de lieue au moins. »

Un quart de lieue à faire dans des bois où l'on ne rencontre personne ! et la nuit qui approche. Je ne suis pas content ; Lise, qui serre ma main dans la sienne, me dit tout bas : « J'ai-

» merais mieux être seule avec toi... et à pied,
» nous irions bien plus vite...

» — C'est vrai, depuis que nous sommes dans » ce maudit sentier, les chevaux avancent à » peine! Dites donc, monsieur Pierre, est-ce que » vous ne pourriez pas donner quelques coups de fouet à vos chevaux pour qu'ils aillent un » peu plus vite? ils ralentissent encore leur » pas.

» — Oh! c'est que le chemin est mauvais... » l'ornière profonde... il y a du tirage ici... je » ne veux pas forcer mes chevaux.

» — Mais il fera nuit avant que nous n'arri- » vions.

» — Eh ben!... queu mal... la nuit tous les » chats sont gris, v'là tout!.. *R'lin, r'lin, tin tin.*

» — Ah! mon Dieu!... » me dit Lise, « que » je suis fâchée que nous ayons pris la voiture » du farinier... c'est moi qui en suis cause!..

» — Allons, ne te chagrine pas...

» — Remarque donc cet homme..... comme » il regarde à droite et à gauche dans le bois... » on dirait qu'il veut s'assurer si personne ne » vient, et s'il pourra tout à son aise accomplir » ses infâmes desseins. »

En effet, le farinier ne cessait de regarder derrière et dans l'éloignement. Tout-à-coup Lise pousse un cri, une couleuvre assez grosse venait de traverser le sentier en sautant devant notre voiture.

« Ah ! j'allons la couper en quatre avec mon » fouet, » s'écrie le farinier, « pour lui apprendre » à venir danser devant mes chevaux. »

En disant ces mots, il saute du brancard à terre, et court vers l'endroit du bois où la couleuvre s'est jetée. Mais probablement le reptile a déjà gagné du terrain, je vois le farinier s'enfoncer dans le bois en faisant claquer son fouet; et les chevaux, comme s'ils ne voulaient point avancer sans leur maître, se sont spontanément arrêtés pour l'attendre.

« Mon ami ! mon ami ! » me dit Lise, « il n'est » plus là... Profitons de ce moment... descen» dons et mettons-nous à courir jusqu'à Erme» nonville, il ne pourra nous rattraper, il ne peut » pas abandonner sa voiture...

» — Comment... tu veux...

» — Oui, oui, je le veux... Oh ! si tu savais » combien j'ai peur de cet homme !... je n'ai » pas encore osé te le dire... D'abord, si tu ne

» veux pas venir avec moi, je me sauve toute » seule. »

Déjà Lise est sur le bord de la voiture; ma foi, je ne balance plus, je prends le panier, je saute à terre, je reçois ma jolie compagne dans mes bras, et aussitôt, prenant notre élan, nous nous lançons dans le sentier, et courons pendant près de dix minutes, sans nous arrêter que pour reprendre haleine.

Dans les premiers moments de notre fuite, nous avons entendu la voix du farinier qui nous appelait, puis des coups de fouet, puis le pas des chevaux, et, au lieu de nous arrêter, cela nous a fait aller plus vite. Enfin, le bruit, le fouet, la voix, tout a cessé, nous sommes plus tranquilles. Et au bout d'un moment Lise pousse un cri de joie. C'est la fin du sentier que nous apercevons.

« Maintenant, » dis-je à Lise, « ne courons » plus, je crains que tu ne te rendes malade.

» — Oh! mon ami, courons encore jusqu'à » ce que nous soyons sortis du bois.

» — Mais cependant, si nous fuyons un danger » imaginaire... si cet homme n'avait pas les in» tentions que nous lui supposons...

» — Il vaut mieux fuir un danger imaginaire » que d'en attendre un réel. D'ailleurs je gage» rais bien que ce vilain homme avait de mé» chantes intentions... Il me faisait des yeux... » Oh ! et puis il m'a serré les doigts très-fort » en me donnant des noisettes... et puis, dans » ce sentier, les chevaux qui avançaient à peine » pour que nous soyons surpris par la nuit... » et tous ces pauvres malheureux auxquels il a » cassé les jambes... Oh ! mon ami, courons » toujours, je t'en prie. »

Nous sortons enfin du bois ; au bout du sentier, nous nous trouvons dans une immense plaine parsemée de bruyères, de touffes de genêts ; la terre est couverte d'une épaisse fourrure de serpolet et de thym qui répand au loin une odeur aromatisée.

« Le charmant paysage, vois donc, ma chère » amie.

» — Oh ! c'est bien joli ; mais ne nous arrê» tons pas et marchons vite ; si la nuit nous sur» prenait, nous nous perdrions par ici.

» — Je ne sais pas quel chemin il faut pren» dre... je n'en vois pas de tracé dans cette » plaine.

» — Allons tout droit devant nous. Vois-tu » comme le terrain va en pente... je suis sûr » qu'Ermenonville est au bas de cette plaine. »

Nous marchons au hasard ; de temps à autre nous voyons fuir devant nous des lièvres craintifs dont notre approche a troublé la sécurité, et qui me paraissent être en grande quantité dans cette plaine.

« Ces pauvres lièvres ! » dit Lise, « ils nous » prennent pour des chasseurs, ils se sauvent » devant nous, et pourtant nous ne songeons » pas à leur faire du mal.

» — Ma bonne amie, dans ce moment-ci, » nous faisons peut-être tout comme les liè- » vres !.. »

Après avoir marché assez longtemps, nous arrivons à la fin de cette plaine. Des bois se dessinent sur notre droite, devant nous est un chemin ombragé d'arbres, c'est l'entrée d'un village ; nous apercevons des maisons ; nous sommes à Ermenonville ; toutes nos terreurs sont oubliées. Nous ne songeons plus qu'au plaisir et au motif qui nous a conduits dans ce village.

Nous nous logeons à l'auberge de Jean-Jac-

ques. On y est assez bien. Le lendemain fut employé par nous à visiter ce délicieux pays. Je ne vous en ferai point ici la description. J'avais déjà résolu de prendre mes personnages à Ermenonville dans le premier roman que je ferais, et dans un roman il faut avec exactitude peindre le pays où l'on place ses héros.

Le temps que nous avions à rester à Ermenonville s'est écoulé bien vite. Le surlendemain est arrivé, il faut repartir pour Paris. Nous faisons nos adieux aux bons paysans que nous avions été voir, mais le fils de l'un d'eux va nous servir de guide jusqu'à Morfontaine, et doit nous y faire arriver plus vite en nous faisant passer par la route anglaise, chemin qui coupe les bois, et dans lequel, sans un guide, nous pourrions nous égarer.

On nous a dit que la voiture de Morfontaine ne partait pas avant huit heures. Il n'en est pas sept quand nous quittons Ermenonville, et le petit paysan qui nous conduit nous assure que nous pourrons être arrivés à temps.

Je prends le bras de Lise, notre panier n'est plus lourd, il ne renferme qu'une petite galette que les villageois nous ont donnée. Nous nous

remettons gaîment en marche à travers les bois. Cette fois notre conducteur ne nous inspire pas de frayeur.

Le plaisir d'être à Ermenonville nous avait fait totalement oublier le farinier ; mais, tout en marchant dans les bois, son souvenir revient à ma pensée, et je dis au jeune paysan qui nous accompagne :

« Vous êtes d'Ermenonville, mon ami?

» — Oui, monsieur.

» — Y connaissez-vous Pierre Lagacé?

» — Pierre Lagacé... le farinier, qui va deux » fois la semaine à Paris...

» — Justement.

» — Oh! oui, monsieur! je le connais ben... » c'est un fameux farceur!..

» — C'est cela, un vilain farceur même, qui » bat, qui rosse, qui casse les bras ou les jambes » partout où il s'arrête.

» — Lui?.. Pierre Lagacé... casser queuque » chose! Oh! ben, par exemple!.. c'est le meil- » leur enfant du pays!.. i'n'ferait pas de mal à » un cochon.

» — Mais c'est un terrible enjôleur de filles,

» et quand les parents ou les maîtres se fâ-» chent...

» — Lui!.. en conter aux filles! . lui qui est » marié depuis dix ans, qui a une femme qui » n'est pas trop bonne, et qui le fait aller droit. » Lui! qui a six enfants qu'il aime comme des » petits *moigneaux*!

» — Il y a dix ans qu'il est marié, dites-» vous?

» — Oui, monsieur.

» — Alors, ce n'est pas celui-là.

» — Oh! il n'y a qu'un Pierre Lagacé dans » Ermenonville.

» — Mais vous venez de dire que c'était un » fameux farceur.

» — Oh! oui, pour faire des histoires, pour » faire aller le monde! pour se moquer des Pa-» risiens!.. oh! gni'en a pas de plus malin que » lui dans l'endroit. »

Nous nous regardons, Lise et moi. Aurions-nous été dupes de monsieur le farinier? je n'y conçois rien; mais Lise prétend que le petit paysan ne sait ce qu'il dit, et que ce n'est pas le même farinier.

Nous marchons longtemps. La route an-

glaise, que l'on nous avait dit être si courte, me semble plus longue que celle par laquelle nous sommes venus. Je regarde ma montre, il est huit heures. Si la voiture était partie!..

« Tenez, monsieur, v'là Morfontaine! » me dit le petit paysan; « ces maisons là-bas... à » gauche...

» — Oui, je les vois.

» — Vous n'avez plus besoin de moi, je m'en » retourne.

» — Merci, mon garçon. »

Je paie notre guide, et nous doublons le pas, Lise et moi, pour arriver bien vite à Morfontaine. A peine y sommes-nous que je cours au bureau des voitures... celle de Paris était partie depuis cinq minutes; mais, pour me consoler, on me dit : « Elle était pleine, monsieur, et vous » n'auriez pas pu y avoir une seule place. »

Je reviens vers ma petite compagne, que j'ai laissée devant l'entrée du parc.

« Ma chère amie, voici un autre événement, » la voiture de Paris est partie... il est vrai » qu'elle était pleine.

» — Eh bien! mon ami, il n'y a qu'à nous » en aller en nous promenant, je ne suis pas

» lasse, et le chemin est si joli. D'ailleurs nous
» sommes nos maîtres, nous nous reposerons
» toutes les fois que nous en aurons envie.

» — Mais songe donc que dix lieues à pied...
» par la chaleur qu'il fait... c'est effrayant.

» — Nous trouverons sans doute quelque voi-
» ture en route.

» — Oui, à Louvres on m'a dit que la voiture
» de Senlis passait...

» — Allons! du courage, monsieur, et en
» route!

» — Avant de repartir, je voudrais déjà me
» rafraîchir. Entrons dans cette maison où le
» farinier nous a dit que l'on vendait de si bon
» vin, et où il a si bien rossé le fils de la maison.

Nous entrons dans une espèce de cabaret; mais à la campagne il faut déposer toute fierté, sous peine de payer triple. On nous sert un vin qui ferait sauter les chèvres; la servante est une grosse fille qui n'a qu'un œil d'ouvert. Je lui parle de Pierre Lagacé, et lui demande comment va le fils de son maître. Cette jeune fille ouvre son œil tant qu'elle peut, et me dit: « Le fils de mon maître... tiens! vous savez
» donc qu'il a la coqueluche?..

» — La coqueluche !..... mais je vous parle » d'un grand garçon qui s'est battu avec le fari- » nier...

» — Battu... avec le farinier!... le seul gar- » çon de not' maître a quatre ans..... à pro- » pos de quoi qu'on l'aurait battu, ce petit.

» — Comment ! Pierre Lagacé n'a pas eu » une querelle ici... parce qu'il embrassait une » jeune fille !

» — Oh! oh! oh!... en v'là d'une histoire !.. » on s'est joliment gaussé de vous !... »

Je regarde Lise :

« Ma chère amie, qu'en dis-tu ?...

» — Je dis que je n'y conçois rien. »

Nous quittons Morfontaine. Nous sommes encore frais et dispos, la marche nous semble un plaisir, et, tout en avançant, Lise me dit :

« Tiens, fais le plan d'un roman, cela nous » occupera... Tu m'as promis *un Mauvais sujet*, » tu le feras venir à Ermenonville...

» — Oui, sur un cheval qui s'appellera Zé- » phyr.

» — Il fera mille folies...

» — Mais il aura pourtant un sentiment pro- » fond pour quelqu'un...

» — Pour une petite paysanne...

» — Ah ! mon Dieu ! qu'il fait chaud ! .. j'ai » soif !

» — J'ai faim !

» — Voilà le petit village aux briques. Il faut » y déjeuner. Je reconnais la chaumière que » Pierre Lagacé nous a montrée, en nous di- » sant qu'il avait cassé les jambes du maître du » logis qui voulait l'empêcher d'embrasser sa » ménagère... Demandons-y à déjeuner. »

Nous entrons dans une maisonnette petite, mais propre. Nous sommes fort bien accueillis par deux jeunes gens, homme et femme, qui s'empressent de nous offrir une omelette et du fromage. Je vois qu'en voyage, il faut tâcher d'aimer l'omelette.

Pendant que nous déjeunons, je questionne nos hôtes :

« Vous êtes mariés ?

» — Oui, monsieur.

» — Vous habitez seuls cette maisonnette ?

» — Oui, monsieur.... elle n'est pas trop » grande pour nous !...

» — Connaissez-vous Pierre Lagacé, le fari- » nier d'Ermenonville ?

» — Oui, monsieur, il s'est encore rafraîchi » ici ce matin en passant avec sa voiture.

» — Est-ce que vous n'avez pas eu il y a » quelque temps une querelle, une bataille avec » lui au sujet de votre femme?

» — Moi!... une querelle avec Lagacé... oh! » ben!..... par exemple!... jamais!.... j'som- » mes amis comme les deux doigts de la » main!... »

Je vois que décidément le farinier s'est moqué de nous ; mais dans quel but ?

Voilà ce que nous nous demandons, Lise et moi, en nous remettant en route. Mais le soleil devient brûlant, ma compagne commence à se fatiguer, et cela nous oblige à nous arrêter souvent. Cependant nous ne sommes pas encore à Louvres... et là, si nous ne trouvions pas de voiture!... cela me désole!... une femme mignonne, délicate... s'il fallait faire onze lieues par cette chaleur.... dans un chemin où il y a rarement de l'ombre!.... avec de minces souliers d'étoffe... c'est désespérant!

Lise, qui voit que je me chagrine, cherche à me distraire en me parlant de mon roman :

» — Comment l'appelleras-tu, mon ami?

» — *Gustave, ou le Mauvais sujet.*

» — Tu lui feras parcourir cette route-ci...

» — Oui, mais je tâcherai qu'il la fasse plus » agréablement que nous.

» — Je t'ai conté l'histoire d'une noce au » *Boisseau fleuri*... tu la mettras dedans.

» — Oui.

» — Et puis cette aventure de patrouille arri- » vée dernièrement au Marais, tu la mettras » aussi?

» — Oui.

» — Et puis ce dîner de jeunes gens qui veu- » lent traiter leurs maîtresses et qui n'ont pas » d'argent...

» — J'y mettrai tout ce que tu voudras....... » Maudit farinier !... c'est lui qui est cause que » je n'ai point retenu de places à Morfontaine » pour ne pas nous retarder !...

» — Il s'est moqué de nous tout le long de la » route !... »

Nous arrivons enfin à Louvres. Il était temps, nous étions accablés de fatigue et de chaleur. Nous entrons à l'auberge où s'arrête la voiture de Senlis... Nouveau malheur, la

voiture est passée il y a un quart-d'heure, et il y avait plusieurs places dedans.

Nous nous regardons Lise et moi. Il n'y a pas moyen de rattraper la voiture. « Nous cou-» cherons ici, » dis-je en soupirant.

En attendant, nous nous reposons, nous nous rafraîchissons, et, au bout d'une demi-heure, Lise s'écrie :

« Du courage, remettons-nous en route.....
» gagnons Vauderlant, nous y trouverons peut-» être quelque voiture... une charrette... fût-ce
» même la voiture du farinier, s'il peut nous
» placer sur ses sacs de farine, je t'assure que
» cela me semblera délicieux. »

J'achète une petite bouteille de ratafia, afin de nous fortifier en chemin, et nous voilà de nouveau sur la route.

Ma pauvre petite compagne dissimulait sa fatigue. Mais je voyais ses forces trahir son courage, alors je lui présentais la bouteille de ratafia et je la suppliais d'en boire un peu. J'en faisais autant, puis nous bâtissions en marchant un chapitre de *Gustave*. Mais l'excessive chaleur et ce malheureux ratafia dont je l'ai engagée à boire, loin de faire du bien à Lise,

produisent un effet contraire. Tout à-coup je la vois pâlir, s'arrêter, puis se laisser tomber au bord d'un fossé en me disant : « Mon » ami... je ne sais ce que j'ai... mais je me sens » bien mal !... »

Que l'on se figure alors ma situation. Nous étions entre Louvres et Vauderlant, sur une route où il n'y a pas une seule habitation. Un soleil ardent dardait sur notre tête, et je voyais étendue devant moi et sans connaissance une femme que j'adorais. Je ne savais que faire, que devenir !... je criais, j'appelais. . personne ne passait.. j'embrassais celle que je ne pouvais secourir, je lui tapais dans les mains, et, faute d'autre ressource, je lui frottais encore le front et les tempes avec le malheureux ratafia.

Cette situation dura près de cinq minutes, qui me semblèrent cinq heures... de ma vie je ne l'oublierai. Enfin, Lise rouvrit les yeux et me dit : « Je me sens mieux... cela ne sera » rien... mais, je t'en prie, ne me frotte plus » avec du ratafia. »

Je jetai la bouteille sur la route. Au bout de quelques minutes, nous nous remîmes en marche. A un quart de lieue de là, nous trouvâ-

mes une maison isolée où l'on nous donna de l'eau fraîche : c'était pour nous la manne dans le désert. Sans ce verre d'eau nous n'aurions jamais pu gagner Vauderlant.

Il était quatre heures du soir lorsque nous arrivâmes à ce village que l'avant-veille nous avions trouvé si laid. Comme la position où l'on se trouve change l'aspect des objets! Vauderlant nous apparut cette fois comme un séjour céleste, comme une oasis, et ses murailles enfumées nous semblèrent des palais.

Il était grandement temps que nous arrivassions à Vauderlant; ma compagne avait les pieds en compote, et moi-même je ne marchais plus que difficilement.

La première personne que nous apercevons dans le village est Pierre Lagacé. Il allait repartir avec sa voiture chargée de farine. Nous courons à lui.

« Monsieur le farinier, deux places, de grâce, fût-ce sur le sommet de vos sacs... ou du moins une place pour elle.. voyez..... elle est épuisée de fatigue..... Nous arrivons d'Ermenonville à pied.

» — Ah! vous v'là... Eh! pourquoi donc que

» vous vous êtes sauvés comme ça dans le » bois?... j'vous ons appelé, vous n'avez pas ré- » pondu...

» — Eh! pourquoi vous êtes-vous moqué de » nous tout le long du chemin avec vos histoi- » res d'embrassades et de querelles?

» — Eh! eh! eh!... que voulez-vous?... j'ai- » mons à rire... à faire aller un peu les Pari- » siens. Quand vous avez été dans ma voiture, » je m'sommes aperçu tout d'suite que ça vous » taquinait quand je regardais vot' petite fem- » me... Attends, que j'avons dit, j'vas t'en don- » ner du taquinage.... et là-dessus j'vous avons » conté des vanteries.... où qu'i avait pas plus » un mot de vrai que dans mon histoire.... eh! » eh!... j'suis un farceur, moi!... Allons, c'est » fini, n'm'en voulez plus.... J'suis fâché qu'ça » vous ait fait revenir à pied... mais j'allons » vous faire deux bonnes petites places là. . sus » des sacs... en bas... sus le devant de ma voi- » ture, et vous arriverez à Paris comme dans » vot' lit. »

Ce n'était pas le moment d'avoir de la rancune; le farinier me tend la main, serre la mienne, puis nous fait monter sur le devant

de sa voiture. Nous y sommes assis et adossés sur des sacs de farine ; nous serons nécessairement tout blancs en descendant, mais c'est ce dont nous nous inquiétons guère... En ce moment, nous nous trouvons si heureux d'être en voiture, que nous ferions en plein jour notre entrée dans Paris, étendus sur les sacs de farine.

Mais nous n'arrivâmes qu'à la nuit, et nous ne descendîmes de la voiture du farinier qu'à la Porte-Saint-Martin.

TYLER LE COUVREUR,

ANECDOTE HISTORIQUE.

C'était en l'année 1382, l'Angleterre jouissait alors d'une profonde paix, d'une entière tranquillité, et, comme le dit si bien La Bruyère : « Quand le peuple est paisible, on ne voit pas » par où le calme peut sortir; et quand il est en » mouvement, on ne comprend pas comment » le calme peut y rentrer.

Mais il suffit souvent d'une cause légère pour amener un incendie qui produit un embrasement général; ici encore l'insolence d'un simple commis produisit un grand mouvement populaire, dont la Grande-Bretagne a dû garder le souvenir.

Le roi Richard II avait établi un nouvel impôt qui frappait sur toutes les personnes; du

moment que l'on avait passé l'âge de l'adolescence, que l'on était considéré comme homme ou femme, en état de gagner soi-même sa vie, il fallait payer l'impôt, payer parce que l'on vivait, parce que l'on respirait l'air épais et brumeux de la Grande-Bretagne, et que l'on avait l'honneur d'être sujet ou sujette du roi Richard II. Cet impôt faisait probablement partie des contributions directes.

La femme de *Tyler*, couvreur du comté Dartford, était au moment de payer l'impôt pour elle, son mari et ses domestiques (car Tyler était un couvreur aisé qui ne vivait pas misérablement). Mais elle ne voulait pas payer pour sa fille, qui n'avait que douze ans à peine, prétendant que la loi ne l'atteignait pas encore, et que jusqu'à ce qu'elle fût femme, elle n'était point sujette à la contribution, et pouvait respirer sans payer. Le commis chargé de percevoir cet impôt était un homme méchant, brutal, aimant à vexer les malheureux, à faire couler des larmes, et toujours insensible aux prières du pauvre, aux supplications de l'indigent.

Il était désolé lorsque ceux chez lesquels il

allait réclamer la taxe avaient leur argent tout prêt à donner; car alors point de vexations, point de menaces à proférer, de prières à repousser, il fallait s'éloigner sans avoir vu répandre des pleurs, et le percepteur n'était point satisfait.

Un auteur a dit : « Chacun prend son plaisir où il le trouve. Mais il y a malheureusement trop de gens dont les plaisirs ne sont point généreux. La femme de Tyler était d'une humeur peu accommodante; elle venait de payer, et indiquait déjà au commis la porte de sa maison, lorsque celui-ci aperçoit la petite Betzy, la jeune fille du couvreur. Cette charmante enfant n'avait encore que douze ans et quelques mois; mais pour la taille, les formes et l'élégance, elle paraissait quinze ans accomplis. Figurez-vous une blonde et jolie tête, un teint blanc et rose tout à la fois, des yeux bleus, gracieux et doux, enfin des dents semblables à des perles : telle était cette jeune fille. C'était l'idéal de la beauté anglaise; c'était un de ces types que l'on retrouve, et devant lesquels on aime tant à s'arrêter, lorsque l'on considère un portrait de *Court* ou de *Lawrence*.

Il s'arrête, examine Betzy, et prétend qu'on n'est pas quitte avec lui, puisqu'on n'a pas payé pour elle.

« Ce n'est encore qu'une enfant, » répond la mère de Betzy en souriant à sa fille.

« — Oh! c'est bien une femme! » répond le percepteur; et aussitôt, avec un sourire farouche, il s'approche de la jeune Betzy, lui prend le bras, et se dispose à l'attirer vers lui. Mais déjà la mère s'était précipitée entre sa fille et le commis, et, poussant un cri de désespoir, lui avait dit avec cet accent qui part de l'âme : « Ah! vous ne voudriez pas faire le moindre » outrage à mon enfant! »

Sans avoir égard à la prière d'une mère, aux larmes qui roulent déjà dans les yeux de la jeune fille, l'homme sans pitié va de nouveau s'emparer de l'enfant, lorsqu'une main, bien autrement forte que celle d'une femme, le repousse et le précipite durement sur le carreau.

Tyler travaillait à la couverture d'une maison voisine, mais il avait entendu le cri de sa femme, les supplications de sa fille; prompt comme la foudre, il était arrivé pour les secourir contre les violences du commis. Celui-ci, furieux d'avoir été terrassé, se relève, et va pour frapper Tyler avec l'arme qu'il portait. Le couvreur évite le coup, et, saisissant un de ses outils, fend la tête au commis.

Tous les habitants de l'endroit sont bientôt instruits de cet événement. Le peuple applau-

dit au courage de Tyler et jure de le défendre, de faire cause commune avec lui.

A partir de ce moment, Tyler le couvreur voit si bien grossir le nombre de ses défenseurs, de ses partisans, qu'en peu de jours il se trouve à la tête de plus de cent mille hommes, qui le reconnaissent pour leur chef, et jurent la mort de tous les fermiers collecteurs d'impôt, de tous les gens de loi : enfin, l'effervescence va si loin, que toute personne sachant lire et écrire, ou qui portait une écritoire dans sa poche, était sur-le-champ mise à mort lorsqu'elle tombait entre leurs mains. C'était porter un peu loin le ressentiment ; mais un homme est rarement juste lorsqu'il est en colère ; comment voulez-vous que des masses d'hommes irrités entendent raison ? C'est pour cela qu'il est dangereux d'irriter les masses.

Le roi, ayant été informé de ces événements et de l'épouvante que ces furieux répandaient sur leur passage, voulait aller lui-même à leur rencontre, afin de s'entendre avec Tyler. L'archevêque de Cantorbéry détourne Richard de ce dessein, en lui disant qu'un grand monarque : « Ne doit point se commettre avec de » vils factieux. »

Les rebelles, ayant eu connaissance de la conduite de l'archevêque de Cantorbéry, jurent

de l'en punir et marchent droit sur Londres. C'est en vain que le lord-maire essaie de leur en fermer la porte ; Tyler les guide, Tyler est invincible, et d'ailleurs le peuple de Londres accueille avec confiance les rebelles, car il partage leur haine contre les impôts et les collecteurs. D'ailleurs Tyler et les siens ne se permettaient aucun pillage; bien au contraire, ils punissaient sur-le-champ de mort celui d'entre eux qui se rendait coupable de la plus légère vexation.

Après avoir brûlé le palais du duc de Lancastre, le plus bel édifice de Londres, Tyler, craignant qu'on ne leur soupçonnât le projet de le piller, fit publier qu'il était défendu, sous peine de la vie, de s'approprier la moindre chose prise dans le palais, et que l'argenterie immense qui s'y trouvait devait être brisée et jetée dans la Tamise.

Les rebelles auraient fait subir le même sort à la Tour de Londres, si le roi n'eût enfin consenti à venir lui-même entendre leurs propositions; mais lorsque ce prince parut, les portes de la Tour ayant été ouvertes, Tyler et les siens entrèrent pêle-mêle avec les gardes et la suite du roi.

La garnison de cette forteresse n'était que de douze cents hommes, et se composait de gens d'armes et d'archers ; elle n'osait rien entre-

prendre contre la troupe de Tyler, qui allait et venait librement partout ; mais ces rebelles, qui jusqu'alors avaient gardé quelque frein, ces hommes qui, en se présentant comme redresseurs de torts, comme vengeurs de la tyrannie, devaient bien se garder d'être tyrans eux-mêmes, ne tardèrent point à perdre toute retenue, à se porter aux plus coupables excès! Tant il est vrai que dans les révolutions les passions se mêlent à la politique, et qu'après avoir commencé d'agir pour sa patrie, on finit bientôt par ne plus agir que pour soi.

L'archevêque de Cantorbéry fut découvert au fond d'une chapelle, où il était en prières ; les rebelles le traînèrent jusqu'à l'esplanade de la Tour, où il fut mis à mort. Le grand trésorier et le confesseur du roi subirent le même sort.

La troupe de Tyler étendit ses cruautés jusque sur les étrangers et surtout les Flamands ; pour les reconnaître, Tyler faisait prononcer, à ceux qu'il soupçonnait tels, deux mots anglais qui ont beaucoup de ressemblace avec deux mots de la langue flamande ; ils ont la même signification, et cependant rendent un son différent ; ce qui fait qu'il est extrêmement difficile aux Flamands de les prononcer absolument de la même manière que les Anglais. Ces deux mots en anglais : *Breed and cheese*, et en fla-

mand : *Brod an kase*, signifient du pain et du fromage. Dès qu'on ne les prononçait pas bien au gré des rebelles , Tyler arrachait le bonnet au malheureux qui venait de parler, et il était livré au supplice.

Certes, le pain et le fromage jouaient là un vilain rôle, et pour lequel ils n'ont point été faits.

Cependant le roi avait eu des entrevues avec les rebelles, et leur avait en vain demandé une suspension d'armes ; Tyler s'y refusait, et insistait sur plusieurs points que Richard ne pouvait accorder. Le couvreur voulait que le roi lui donnât une commission pour faire couper la tête à tous les gens de loi. Il avait même juré qu'il n'y en aurait plus d'autres en Angleterre que celles qu'il aurait établies. Maître Tyler devenait despote à son tour.

Enfin une nouvelle entrevue fut accordée par le roi au chef des rebelles. Celle-là eut lieu dans une vaste plaine où toute la troupe de Tyler était rassemblée.

Le couvreur était à cheval lorsqu'il s'avança près du roi, et il s'approcha si près du prince, que la tête de son coursier alla heurter contre la tête du cheval richement caparaçonné de Richard.

« Sire roi, » dit Tyler, « vois-tu tout ce monde

» là-bas ?.... » et le couvreur indique sa troupe qui n'était qu'à peu de distance.

« Oui, sans doute, » dit Richard, « je vois tes » amis qui sont aussi tes sujets.... quel est ton » but... que voulez-vous ?..

» — Tous ces gens sont à mes ordres, et ils » ont juré de m'être dévoués jusqu'à la mort, » de faire enfin tout ce que je leur comman- » derai... »

Richard ne répondit rien, mais sa figure n'exprimait aucun trouble, il écoutait avec le plus grand calme Tyler, qui reprit :

« Je te déclare qu'ils ne se retireront point » que tu ne leur aies donné les chartes qu'ils » demandent. »

Richard se disposait à faire entendre à Tyler qu'il était prêt à faire rendre justice à ses sujets, lorsque le couvreur trouva mauvais que sir *John Newton*, qui portait l'épée du roi, fût à cheval en sa présence ; il l'appela traître en le menaçant de son poignard. Le chevalier tira aussitôt le sien et s'apprêtait à s'en servir, lorsque le roi, l'arrêtant, lui ordonna de descendre de cheval et de remettre son poignard à Tyler.

Le couvreur n'est point satisfait de cette marque de condescendance, il veut voir aussi l'épée que porte le chevalier, il ose porter sa main dessus.

« C'est l'épée du roi ! » s'écrie sir Jon Newton.

« tu n'es pas digne de la toucher, et si nous » étions seuls, tu n'oserais pas renouveler ta de-» mande.

« — Je n'oserais, » dit Tyler furieux, « ah! » j'oserai bien davantage, car je jure devant ton » roi, devant ton maître, de ne point manger » que je ne t'ai fait sauter la tête! »

En disant ces mots, le couvreur se disposait à fondre sur le chevalier, lorsqu'il vit arriver le lord-maire de Londres, suivi d'un grand nombre de gentilshommes et d'écuyers, qui, alarmés de la position du monarque, venaient pour lui prêter main-forte.

« Sire, » s'écria le lord-maire, « il serait aussi » honteux qu'inouï de laisser assassiner un si » vaillant chevalier en présence de son souve-» rain. Permettez-moi de punir cet insolent re-» belle. »

Le roi fit signe au lord-maire d'arrêter le coupable; avant qu'on n'en eût le temps, Tyler avait déjà enfoncé son poignard dans le sein de John Newton, mais presque au même moment la masse d'armes du maire écrasait sa tête, et le chef des rebelles renversé de dessus son cheval, tombait sans vie aux pieds de sa victime.

Toute la multitude qui formait la troupe du couvreur remplit alors l'air de ses cris. Richard, la voyant prête à lancer sur sa troupe une grêle

de flèches, mit son cheval au galop et se présenta brusquement aux rebelles, en leur disant :

« Qu'allez-vous faire, mes amis, voulez-vous » tuer votre roi pour venger la mort d'un homme » qui venait de se déshonorer par un lâche as- » sassinat !..... Faites mieux, prenez-moi pour » votre chef, et je vous promets de vous accor- » der tout ce qui vous a mis dans le cas de pren- » dre les armes. »

Frappés de la noble hardiesse de ce jeune prince (Richard n'avait alors que dix-huit ans), et désarmés par ses prouesses, tous les rebelles obéirent à l'instant même, et se remirent en route pour leur province.

Ce qui paraîtra peut-être aussi surprenant, c'est que le monarque leur tint parole, et rejeta avec une espèce d'indignation le conseil que lui donnèrent ses courtisans, de faire exécuter au moins quelques-uns des rebelles pour effrayer ceux qui pourraient être tentés de l'imiter.

Ainsi mourut Tyler le couvreur, dont la carrière politique fut courte. Il commença par un acte de justice et finit en commettant lui-même un acte de lâche tyrannie. Suffit-il donc d'avoir un moment la puissance, pour faire ce qu'on a blâmé dans les autres ?

PARIS DE MA FENÊTRE.

D'abord il faut vous dire que ma fenêtre a vue sur le boulevard; non pas sur cet élégant boulevard, rendez-vous des dandys et de toute la gent fashionable, où se tient tous les jours une seconde Bourse; où l'on décide la nouvelle que l'on répandra le lendemain, afin d'obtenir sur la rente une hausse ou une baisse, tout en admirant un nouvel attelage qui vient de sortir de la rue Lafitte ou du pâté des Italiens.

N'allez pas croire non plus que je sois relégué sur les boulevards du Marais, devant les rues de la Roquette ou Saint-Sébastien; n'ayant pour perspective que de vieux arbres fort beaux, mais fort tristes; que des contre-allées souvent désertes, et dans lesquelles apparaissent de loin à loin quelques respectables habitants de la rue du *Pas-de-la-Mule* ou des *Trois-Pistolets*.

Ce quartier deviendra très-gai, très-vivant peut-être, lorsque le théâtre Saint-Antoine sera en pleine activité ; mais jusque-là vous trouverez bon que je ne m'y arrête pas.

Prenez le milieu entre ces deux positions, et vous serez positivement sur le boulevard Saint-Martin ; vous n'aurez ni le dandysme de la Chaussée-d'Antin, ni la tristesse du Marais ; mais vous verrez un peu de tout : vous aurez un petit Paris fort gai, fort animé, très-varié, un peu bruyant le dimanche, mais très-supportable dans la semaine.

C'est une espèce de lanterne magique dont j'ai le spectacle et dont je vais vous décrire quelques tableaux, en supprimant toutefois *monsieur le soleil et madame la lune*, parce que je ne les regarde jamais ni l'un ni l'autre, pour ne point me faire mal aux yeux.

Plaçons-nous à la lanterne, ou plutôt à ma fenêtre, à sept heures du matin... C'est le premier tableau.

Alors le boulevard est presque calme ; les boutiques ne sont pas encore ouvertes, car quelles sont en général les boutiques du boulevard? Des magasins de nouveautés, des marchands d'estampes, de gravures, de livres, de jouets, de bonbons ; des fabricants de billard, et autres objets que l'on va rarement acheter à sept heures du matin ; c'est pourquoi tous ces

marchands ne se pressent point d'ouvrir leur boutique : ils savent que les personnes qui leur achèteront ne se mettent pas en route de si bonne heure.

Vous remarquerez que les épiciers et les marchands de vin sont fort rares sur cette promenade ; les coins de rues sont spécialement affectés à ce genre de commerce, ce qui est fort heureux pour les boulevards.

En revanche, cette promenade a une multitude de cafés. Pour ma part, j'en ai un sous moi, un en face, un à ma droite, deux à ma gauche ; j'en aperçois encore deux un peu plus loin. Sans sortir de mon boulevard, je puis entrer dans dix cafés. On peut juger, d'après cela, du grand nombre de ces établissements dans Paris. Voilà qui donne un nouveau démenti au pronostic de madame de Sévigné, qui annonçait que : « le café passerait comme » Racine, ou que Racine passerait comme le » café. »

Comme ces établissements deviennent chaque jour plus brillants. plus élégants, plus riches... (à la vue du moins) ; comme les yeux y sont fatigués par l'éclat des glaces, des dorures et du gaz, vous comprenez que les propriétaires de ces fastueux caravansérails ne se lèvent pas comme le marchand de vin et l'épicier qui vendent le petit verre au commis-

sionnaire. Les garçons, fatigués d'avoir veillé tard, suivent l'exemple de leur maître; c'est pourquoi à sept heures du matin les cafés ne sont pas ouverts.

Les fiacres, les cabriolets sont encore rares, ce qui donne à ce moment un calme qui étonne même ceux qui passent. Déjà l'ouvrier matinal court à son travail, en tenant sous son bras le tiers d'un pain de quatre livres, qu'il mangera à son déjeûner, et avec lequel l'homme du monde ferait six repas. Mais les gens qui se lèvent de bonne heure ont ordinairement bon appétit.

Voici les manœuvres retardataires; ceux qui n'ont pas d'ouvrage ou qui sont à leurs pièces; puis ceux qui flânent au lieu de travailler.

Deux hommes s'accostent; il est aisé de voir que ce sont deux ouvriers. Mais l'un est propre; sa veste a des bontons, sa casquette est posée de manière à couvrir sa tête, enfin il a des bas dans ses souliers et son pain sous son bras; l'autre a un mauvais bonnet rouge mis sur l'oreille, en tapageur; il est tout débraillé; son pantalon même semble ne pas tenir sur lui; enfin, il a à la bouche un *brûle-gueule* (c'est le mot consacré). Écoutons leur conversation; c'est le second qui commence :

« Où donc que tu cours comme ça, Poulard?

» une minute donc... on ne passe pas devant les
» amis sans faire une pose.

» — Tiens, c'est toi, Balochet ; tu te promènes les mains dans tes poches... est-ce que tu fais le mercredi aussi, toi?...

» — Ah! ma foi, la semaine est trop avancée. C'est pus la peine de la commencer. Viens donc arroser la conversation...

» — Pas possible... je suis déjà en retard, et l'ouvrage presse...

» — Viens donc... as-tu peur d'être grondé, clampin?...

» — J'ai besoin de travailler... j'ai quatre enfants à nourrir.

» — Eh bien! et ta femme, est-ce qu'elle ne doit pas veiller à ça?... est-ce que c'est dans la dignité de l'homme de s'occuper des mioches?... Vois-tu, Poulard, il faut toujours que l'homme conserve sa dignité. Je suis pour les idées nouvelles, moi!....

» — Et moi je pense à nourrir mes enfants, vu que ma femme a ben assez à faire de les débarbouiller, de les soigner, et de nous préparer la pâtée à tous.

» — Est-ce que ce n'est pas l'état de la femme de balayer les chambres et de nourrir la marmaille?... Dieu! Poulard, que t'es arriéré pour ton époque!... Viens donc chez le marchand de vin... c'est moi qui paie...

» — Merci, je ne veux pas.

» — Tu fais encore un fameux *faignant!*....
» T'aurais besoin d'être éclairé de mes lumières,
» Poulard; vois-tu... il faut connaître ses droits
» et sa dignité... les hommes doivent comman-
» der et se promener, et s'occuper de politique
» toutes les fois qu'ils en auront l'envie.

» — Et les enfants mourront de faim pen-
» dant ce temps-là...

» — Est-ce que les femmes ne sont pas res-
» ponsables... tu ne comprends donc pas!...
» moi, vois-tu, je suis pour le respect de mon
» autorité, et je suis susceptible d'aller très-
» loin...

» — Tu me diras le reste un autre jour...
» adieu! Balochet.

» — Écoute donc, Poulard!... »

L'ouvrier qui travaille est déjà loin; celui qui flâne hausse les épaules et se dirige du côté d'un marchand de vin, en murmurant: « Il n'y a pas moyen de faire entendre le rai-
» sonnement à cet être-là...on n'en fera jamais
» rien. »

Ces deux hommes sont remplacés par de jeunes filles qui, avant de se mettre à l'ouvrage viennent chercher leur tasse de lait pour le déjeuner quotidien.

Voyez cette grosse paysanne, à la mine joufflue, aux joues vermeilles et rebondies : elle

arrive tous les matins de Noisy-le-Sec avec son âne, chargé de boîtes de ferblanc pleines de lait et de quelques petites cruches, dans lesquelles on veut nous persuader qu'il y a de la crème. L'âne est placé chez un gardien, car les ânes n'ont pas la permission de stationner au coin des rues ou des boulevards : on a craint l'affluence.

La laitière est établie contre une maison voisine ; elle est entourée de ses boîtes et de ses cruches. Il y a un moment de presse où elle ne sait à qui répondre : toutes ces jeunes filles toutes ces bonnes veulent être servies en même temps.

« — Mon lait, Thérèse, je suis pressée.

« — Mon lait, Thérèse, j'ai travaillé très-tard » cette nuit, et j'ai besoin de prendre mon » café.

» — La laitière ! vous ne m'avez pas donné » ma mesure.

» — Et moi donc, je n'ai pas eu ma petite » goutte

» — Moi, mon lait a tourné hier, ça m'a » rendu bien malheureuse ! »

La laitière, toujours calme au milieu de ce déluge de paroles, n'en va pas plus vite, sert chacune de ses pratiques, en assurant que son lait est toujours excellent (quand il tourne, c'est la faute des vaches), et après s'être débarras-

sée de la foule qui l'assiége, donne un sourire à un assez beau garçon, en costume très-léger qui s'est arrêté devant elle.

C'est le garçon boulanger qui vient de porter du pain aux pratiques de son bourgeois. Vous saurez que le garçon boulanger aime beaucoup à rire et qu'il a ordinairement un faible pour les laitières, qu'il se croit très-séduisant et qu'il fait des calembours.

Les laitières ne comprennent pas les calembours, mais elles rient de confiance, et le mitron a toujours sa petite cruche particulière lorsque par hasard il veut prendre du café.

Mais le tableau devient plus animé. Paris s'éveille ; les boutiques s'ouvrent, les jeunes marchandes se montrent sur leur porte, encore en papillottes, en fichu du matin, et déjà curieuses de voir si leurs voisines ont étalé quelques marchandises nouvelles.

Les portiers et les portières se dessinent de distance en distance, comme les réverbères. Appuyés sur leur balai, ils écoutent les bonnes et leur distribuent les nouveaux cancans qu'ils ont pu recueillir. Le portier de Paris est essentiellement cancanier, mauvaise langue. J'en sais un qui s'amusait à écrire des lettres anonymes aux locataires de sa maison, et comme il voyait bien des choses, il mettait la discorde

dans les ménages, au lieu de balayer le devant de sa porte.

Mais l'heure avance : le garçon boulanger reprend son panier plein de pains, et qu'il a déposé près des cruches de la laitière. Il fait à la grosse marchande un des sourires les plus séducteurs ; elle lui répond avec gaîté, et puis ils se séparent ; lui, pour porter son pain, elle, pour rassembler ses cruches vides.

La laitière est partie ; elle va reprendre son âne et retourner à Noisy-le-Sec ; la laitière ne connaît de Paris que la route qui mène à la place où elle vend son lait.

Maintenant ce ne sont plus les ouvriers, ce sont les employés que nous voyons passer.

L'un marche vivement, son petit pain dans sa poche, l'habit boutonné jusqu'au menton, et parlant tout seul comme un vaudevilliste.

L'autre se dandine, flâne, regarde dans chaque boutique, s'arrête quand deux chiens se battent, et devant une maison qu'on bâtit, et à chaque colonne-affiche.

Il y en a qui filent comme des fusées, sans regarder ni à droite ni à gauche, l'air très-affairé, des rouleaux de papiers sous le bras, toujours bien brossés, bien cirés. Généralement l'employé est bien tenu.

Mais le moment de l'employé passe vite. Voici maintenant les personnes qui sortent

pour leurs affaires, leur commerce. Mise négligée, bottes crottées, cela se reconnaît tout de suite. S'il fait mauvais temps, ces personnes-là seront sans parapluie, tandis que le commis de bureau ne marche pas sans cela, pour peu que le ciel soit nébuleux.

Les petites boutiques viennent étaler sur le boulevard.

Là, c'est de la porcelaine ; tasses, théières, assiettes, tout semble à très-bon marché : mais vous ne faites pas attention que ces pièces sont de rebut, et qu'elles ont toutes quelque défaut.

Quels sont ces messieurs en redingotes boutonnées jusqu'au menton, et coiffés avec des casquettes dont la visière leur descend presque sur le nez? À leur accent, au cachet national empreint sur leur physionomie, vous devez sur-le-champ reconnaître des descendants du grand Abraham, des fils d'Israël, de cette nation si longtemps persécutée et qui n'en fait pas moins son chemin dans le monde. En général les gens que l'on persécute acquièrent toujours ou de la gloire ou de la fortune. Les Juifs sont nés commerçants, et ce n'est point un reproche que je prétends leur faire, bien au contraire, c'est un éloge que je leur adresse, car le commerce est la seule véritable richesse qu'il y ait au monde. Toutes les autres sont de

convention. L'or, l'argent et les billets de banque n'ont de la valeur que parce que nous voulons bien leur en donner. Mais le commerce qui fait mouvoir tout cela, qui donne de l'activité à tant de millions d'hommes, qui fait voyager d'un pôle à l'autre les produits de nos fabriques et les denrées de nos climats, voilà la richesse qui n'est pas de convention et qui donne la vie aux autres.

Nous disons donc que les descendants d'Israël sont nés commerçants, comme les Italiens sont nés musiciens, les Anglais penseurs, les Allemands fumeurs, et les Français moqueurs. A l'âge de huit ou neuf ans, vous voyez des petis garçons juifs qui se promènent avec un éventaire devant eux ; ils ont commencé par trouver une épingle. Ils en ont cherché d'autres ; lorsqu'ils en ont amassé un cent, ils commencent à s'établir : c'est-à-dire à se faire marchands d'épingles ; et, au bout de quelques années, ces petits marchands ambulants auront une boutique ; un peu plus tard des magasins, puis des commis, et peut-on savoir où cela s'arrêtera !... Mais revenons à ces messieurs qui viennent de stationner sur le boulevard.

L'un d'eux sort de dessous sa redingote une espèce de pliant en bois sur lequel il pose une boîte plate et carrée, dont le dessous se relève et laisse voir une foule de bagues et d'épingles

avec des pierres de toutes les couleurs; vous voyez que cela fait tout de suite une boutique. Ce monsieur se met à crier :

« Voyez, messieurs, mesdames, choisissez » dans la boutique. Tous bijoux fins, pierres fines, » montés en or... C'est contrôlé, messieurs, » le contrôle y est, vous pouvez vous en assu- » rer... on ne veut pas vous tromper... A trente » sous des bagues en or... C'est par suite d'une » faillite, c'est pour rien, profitez de l'occa- » sion. »

Pendant que ces monsieur fait ainsi l'éloge de sa marchandise, deux de ses camarades, chargés du rôle de compère, sont arrêtés devant la petite boutique qui a été déposée juste au milieu du boulevard; ils semblent très-occupés à choisir des épingles. Ils les admirent ils s'extasient. Puis ils fouillent à leur poche, tirent une pièce de cinq francs, se font rendre de la monnaie, et tout cela dure très-longtemps, parce que l'on espère que cela attirera quelques badauds, quelque jobard qui se laissera entraîner par l'exemple et voudra faire cadeau d'une bague à sa femme ou à sa fille. En effet, les badauds s'arrêtent, regardent, écoutent, mais très-peu achètent. Le Parisien devient difficile à attraper.

Mais, outre les compères qui entourent la boutique et font semblant d'acheter, il y en a

d'autres placés de distance en distance sur le boulevard ; ce sont des vedettes chargées de donner l'alarme, dès qu'un sergent de ville ou agent de police se montre à l'horizon. Il paraît que les bijoux si bien contrôlés craignent beaucoup les regards de l'autorité ; car, aussitôt qu'une vedette donne l'alarme, il faut voir avec quelle dextérité le marchand de bijoux ferme sa boîte, relève son pliant, fait disparaître sa boutique et se sauve à travers les passants et les promeneurs. J'en ai vu, dans leur précipitation, laisser tomber une partie de leur marchandise et ne pas vouloir s'arrêter pour la ramasser.

Ceci vous prouve qu'il existe à Paris de singulières industries, et que tout ce qui reluit n'est pas or.

Les voitures, les cabriolets se croisent, les omnibus, les algériennes passent presque à chaque instant. Il devient si facile et si peu coûteux de faire ses courses en voiture, que je suis étonné de voir encore autant de piétons dans Paris.

Il est deux heures, le tableau est à son apogée. Quel mouvement, quelle variété, quels constrastes dans ces personnages! Là de jeunes et jolies femmes, élégantes, gracieuses, sortant pour se promener, pour faire admirer leur figure et leur toilette ; ici, la pauvre rentière

s'enveloppant avec peine dans un vieux châle usé.

Puis un jeune homme moyen-âge, ayant de belles moustaches qui rejoignent d'énormes favoris, une royale au menton, du chapeau dont la forme est un peu pointue du bout, et sous lequel flottent des cheveux bouclés et frisés avec soin. Là-bas un particulier en veste de velours, pantalon pareil, pas de gilet, et très-peu de boutons de mis au pantalon et à la veste, avec cela une chemise ouverte qui laisse voir la poitrine de ce monsieur, et qui nous apprend que cet individu a beaucoup de ressemblance avec un ours, connaissance dont nous nous serions bien passé.

Et ce personnage débraillé, dont la figure est avinée et la démarche chancelante, parle tout haut, chante même assez souvent en marchant, et il affectera de tenir les propos les plus libres, de faire entendre les paroles les plus indécentes, lorsqu'il passera près d'une femme qui aura l'air honnête, ou près d'une jeune fille au maintien modeste, et il ne se trouvera personne pour arrêter un tel misérable ! Est-ce que ces gens qui veulent nous souffler au visage leurs vices, leur infamie, leur haleine empestée, ne sont pas aussi punissables que ces petits marchands non patentés ? En France, on n'est pas assez sévère pour ce

genre de délits qui devient extrêmement commun, depuis que nous avons le bonheur d'avoir la liberté que tant de gens traduisent par la licence.

Mais quel est ce vieux couple qui débouche par le coin du boulevard, et semble vouloir tout renverser sur son passage?

La femme est fort laide; mais en revanche elle a l'air très-désagréable. Elle est grande, maigre, longue, sèche et jaune; elle a un immense chapeau sur lequel il y a des fleurs, des plumes, des marabouts; de la blonde et de gros nœuds de rubans; ce chapeau-là doit bien fatiguer la personne qui le porte, et lorsque le vent s'engouffre dans tout cela, il faut nécessairement que cette dame ait quelqu'un qui la retienne à terre, sans quoi son chapeau lui ferait faire une ascension.

Mais nous n'avons pas encore tout vu. Sous le chapeau il y a un bonnet, et ce bonnet est orné de fruits artificiels. Vous savez que la mode a pendant quelque temps remplacé les fleurs par les fruits, cette dame aura probablement trouvé que cela allait très-bien à sa physionomie, car elle a sur chaque côté des joues une grappe de raisin et sur le front un paquet de groseilles rouges. Figurez-vous maintenant cette vieille et maigre figure jaune entourée de raisin, de groseilles, couverte de plumes et de

fleurs, et vous ne serez pas étonné si tout le monde se retourne en passant près de cette dame, et si quelques personnes s'écrient :

« Qu'est-ce que c'est que cela... avez-vous » vu ce grand corps qui vient de passer?

» — Oui, cela m'a fait peur... on dirait une » momie qui marche.

» — Moi, cela m'a fait l'effet d'un singe dé» guisé en femme.

» — C'est quelque dame étrangère qui prend » l'air pour sa santé.

» — Ah Dieu! elle a l'air bien malade. »

Et la grande dame, qui entend quelquefois ce que l'on a dit d'elle, jette des regards furibonds sur la foule et serre le bras de son mari, en lui disant :

« Marchez donc, monsieur Mollet, vous nous » faites rester au milieu de ce petit monde.... » on me volera mon cachemire sur mes épau» les, et certes ce n'est pas vous qui courrez » après le voleur. »

M. Mollet est un homme court, replet, rouge, cagneux, qui porte constamment un maillot entier en flanelle, et par là-dessus deux chemises, un caleçon en finette, un pantalon en cuir de laine, deux gilets, un habit et une redingote et un paletot. Vous comprenez que cette grosse masse a beaucoup de peine à se remuer; quand M. Mollet veut chercher son

mouchoir dans sa poche, il commence par soupirer, puis il s'arrête, lâche le bras à sa femme, lui donne sa canne à tenir et tâche de faire usage de ses mains, mais il n'est jamais bien certain dans laquelle de ses poches il a mis son mouchoir, et l'examen en est tellement long que madame Mollet y met souvent fin en prêtant son mouchoir à son mari qui le prend d'un air reconnaissant en murmurant.

« Merci, bobonne... je ne te le salirai pas, ce » n'est que de l'eau. »

M. Mollet reprend sa canne et le bras de sa femme ; le vieux couple se remet en marche : la dame persuadée qu'on doit se ranger devant elle parce qu'elle porte sur ses épaules un véritable cachemire des Indes ; le mari, aussi bête que sa moitié. et croyant que tout le monde admire sa belle épingle en diamant et sa belle canne à pomme d'or.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ces gens-là ne sont ni comtes ni marquis. La vraie noblesse peut être altière, fière, orgueilleuse, mais elle n'est jamais ridicule.

La Rochefoucault a dit : « L'accent du pays » où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le » cœur comme dans le langage. »

Moi, je crois que l'on garde aussi l'*accent* de l'état que l'on exerce, celui-là demeure dans

les manières et dans la tournure, comme dans le langage.

Ce monsieur et cette dame sont d'anciens boulangers retirés du commerce avec trente mille francs de rente. Certainement on peut être fort estimable tout en vendant du pain et des flûtes, mais il ne faut pas ensuite vouloir se donner des airs impertinents.

Laissons passer le vieux couple. Regardons ces enfants que conduit une bonne; ces enfants si frais, si roses, si gentils, qui sautent et bondissent avec tant de plaisir devant chaque étalage de jouets. Le petit garçon a un cerceau, il veut le faire manœuvrer à travers cette foule incessante qui lui barrera souvent le passage. La petite fille a une balle qu'elle jette devant elle pour avoir le plaisir de courir après. Mais elle n'a que trois ans, et sa bonne ne devrait pas la laisser courir seule; malheureusement pour l'enfant, la bonne vient de rencontrer une payse, et il est bien plus agréable de savoir des nouvelles de son *endroit* que de courir avec un enfant pour attraper une balle.

Cinq minutes ne se sont pas écoulées, et le petit garçon est renversé en voulant ravoir son cerceau qui est dans les jambes d'un maçon, et la petite fille tombe sur le nez en courant trop fort après sa balle.

Des passants ramassent les enfants que la

bonne n'entendait même pas crier, parce que la payse lui contait le mariage de son frère Jean-Louis avec la fille du meunier. Enfin quelqu'un lui fait apercevoir les deux enfants qui pleurent, en lui demandant s'ils sont avec elle. Alors la bonne court au petit garçon et à la petite fille; elle les gronde tous les deux; elle leur promet le fouet s'ils disent à leur maman qu'ils sont tombés, et les enfants, le cœur gros, le visage barbouillé de poussière, promettent à leur bonne de ne rien dire; alors celle-ci, pour les guérir de la bosse qu'ils ont à la tête, les conduit vers le marchand de coco et leur dit: « Je vais vous régaler. »

Le marchand de coco est un homme classique, comme le marchand de plaisirs, et les enfants sont classiques, car ils aiment toujours le plaisir et le coco.

Il n'y a point de bonne fête populaire, de spectacle gratis, de queue à un théâtre, de revue au Champ-de-Mars, de foire aux environs de Paris, de cortége sur les boulevards, sans que le marchand de coco y soit. Voyez-le avec sa fontaine argentée, bien polie, bien brillante, et puis les fleurs, les pompons, les grelots, les sonnettes qui pendent après; c'est une petite Samaritaine ambulante.

Le marchand de coco a ordinairement le nez aussi rouge que son tablier est blanc, ce qui

ferait croire que l'honnête industriel ne se désaltère pas avec sa marchandise, et qu'il ne mange pas son fond. Mais son air est avenant, sa démarche assurée, malgré la fontaine qu'il porte sur ses épaules; il crie d'une voix un peu aigre quelquefois :

« Qui veut boire? à la fraîche, qui veut » boire? » mais il accompagne cela en secouant les sonnettes et les gobelets, ce qui produit une petite musique turque fort agréable. Je suis surpris qu'on n'ait pas encore employé le marchand de coco dans les concerts monstres.

Le monde passe toujours. Nous laissons échapper bien des originaux : d'abord, ce petit monsieur bossu, qui marche en se dandinant avec prétention, lorgnant les dames d'un air malin, et se figurant qu'on ne voit pas la difformité de sa taille, parce qu'il est toujours mis à la dernière mode.

Le monde va plus vite : c'est l'heure du dîner, il est rare qu'à ce moment il ne s'opère pas dans la marche un mouvement accéléré. L'un est attendu par sa femme qui le grondera s'il revient tard. L'autre doit dîner en ville, et il faut d'abord faire sa toilette.

Un cabriolet élégant passe rapidement sur la chaussée, un petit-maître le conduit; prenez garde, il ne vous criera pas : Gare. Il vous écrasera si vous ne vous rangez pas à temps.

Faites donc place, pauvres piétons! ne voyez-vous pas que ce monsieur est un entrepreneur qui, au lieu de payer ses actionnaires, trouve plus agréable de les éclabousser?

Un moment : voilà une petite femme grosse, courte, ramassée, qui veut rejoindre un omnibus. Le conducteur ne la voit pas, la petite dame est bien malheureuse; elle ne peut pas crier, parce qu'elle est enrhumée, elle ne peut pas courir, parce qu'elle porte un panier et un carton; elle se place au milieu de la chaussée et joue la pantomime la plus expressive, jusqu'à ce qu'une grosse voix lui crie aux oreilles: « Rangez-vous donc ! »

Ce sont des commissionnaires qui font un déménagement : la pauvre dame est obligée de quitter la chaussée, et d'attendre que la Providence lui envoie un autre omnibus, ce que la Providence fait toutes les cinq minutes.

Mais où va ce couple joyeux, mise bourgeoise, tournure un peu commune? La femme a un bonnet, l'homme a des anneaux à ses oreilles; ils poussent de côté tous ceux qui les gênent pour avancer; ils renverseraient les étalages, les boutiques, les marchands mêmes, plutôt que de ne pas arriver à temps.

Ce sont de petits marchands qui vont au spectacle, au spectacle qu'ils adorent, et où leurs moyens ne leur permettent pas d'aller

plus de quatre fois par an. Mais aussi ils ne veulent pas manquer une pièce, une scène, un mot. Ils ont choisi le théâtre où l'on donne le spectacle le plus long. A l'*Ambigu-Comique* il y a sur l'affiche trois mélodrames bien complets, bien fournis. Si un autre théâtre eût donné quatre mélodrames, ils y auraient été; mais comme jusqu'à présent on n'a encore été que jusqu'à trois, nos jeunes gens vont à l'Ambigu.

Ils arrivent avant les pompiers, avant la garde municipale; ils voient poser les barrières pour la queue; ils voient entrer les ouvreuses; ils sont seuls encore devant le bureau, et malgré cela, ils ne cessent pas de dire : « *Pourvu que* » *nous ayons de la place!* »

Ne nous moquons pas de ces gens-là! ils auront au spectacle un plaisir que nous ne comprenons pas et que nous ne goûterons plus, nous, blasés sur les illusions de la scène; nous qui, les trois quarts du temps, n'écoutons pas, et qui voyons l'acteur tandis que ces bonnes gens ne voient que le personnage.

Mais le jour baisse, les cafés s'éclairent, brillent, resplendissent de gaz!... les boutiques deviennent aussi plus belles, et il est rare que les marchandises étalées ne gagnent pas à être vues aux lumières. C'est le véritable moment de la promenade; le soir on ne sort plus guère pour ses affaires, mais on sort pour son plaisir.

C'est le moment où le mari galant mène sa femme choisir le châle en bourre de soie dont il veut lui faire cadeau ; aussi voyez comme ces dames ont l'air aimable en se penchant au bras de leur cavalier, et en lui désignant, dans un magasin, une étoffe de robe ou de manteau qui est charmante à la lumière.

Voyez aussi les employés qui vont au café faire leur partie de billard ou de domino, et ceux qui s'asseyent dans la barrière, sur le boulevard, pour y prendre de la bière que le garçon a soin de faire mousser, de manière à ce qu'un tiers de la bouteille se répande sur la table.

Comme tout le monde a l'air gai, satisfait, content! en vérité, les habitants de Paris, vus au gaz, semblent bien heureux, et un étranger qui se promène le soir sur nos boulevards, si brillants par les boutiques et les cafés, si animés par les théâtres, les promeneurs et les marchands ambulants, un étranger doit prendre une idée bien favorable de notre ville et de ses habitants.

Mais l'apparence est souvent trompeuse. Ces hommes, qui sont entrés au café pour se divertir, s'échaufferont avec du punch, se querelleront, et sortiront peut-être pour se battre ; ces deux époux qui semblaient si bien d'accord rentreront chez eux en se faisant la moue, parce que monsieur n'a pas voulu satisfaire toutes les envies de madame. Les marchands fermeront

leur boutique en se plaignant, parce qu'ils n'auront rien vendu dans la journée, et les pompiers reviendront en jurant contre les spectacles qui finissent trop tard.

Puis, derrière ces jeunes gens qui se promènent en chantant, en riant, à la suite du dîner qu'ils viennent de faire aux *Vendanges de Bourgogne*, un pauvre père de famille ne sait comment rentrer chez lui, parce qu'il n'a pas de pain à porter à ses enfants, ou un vieillard honteux et tremblant s'approchera de vous sans oser mendier, mais en murmurant quelques mots que vous comprendrez bien vite si vous êtes compatissant Alors vous sentirez que tout n'est pas joie dans tout ce qui est devant vos yeux, qu'il y a plus de mouvement que de bonheur dans ce tableau ; que les uns veulent afficher un luxe au-dessus de leurs moyens, tandis que les autres se disent gênés pour ne pas être obligeants; qu'il y a plus d'ostentation que d'aisance dans ces magasins si bien éclairés; qu'il y a plus d'ennui que de plaisir chez ces gens qui veulent avoir l'air de s'amuser, et qu'enfin le naturel est ce qu'on rencontre le moins dans une grande ville, où il semble que l'on craigne même de marcher et de se promener naturellement.

Mais les spectacles finissent : c'est encore un moment de vente pour les pâtissiers ; presque

tous les habitués du paradis vont se faire servir de la galette ; on fait un moment queue pour avoir de la marchandise toute chaude. Le commerce de la galette a pris depuis quelques années beaucoup d'extension ; on y fait fortune en peu de temps. Vous pouvez voir tous les soirs, à l'orchestre de l'Opéra-Comique, parmi les abonnés fidèles de ce théâtre, un ci-devant marchand de galette. Cela prouve que, tout en faisant cette pâte ferme, ce monsieur avait du goût pour la musique ; je suis fâché, seulement, qu'il ne soit pas abonné aux Bouffes.

Le monde devient rare, les boutiques se ferment ; le gaz s'éteint ; quelques cafés brillent encore, mais bientôt ils s'éteignent aussi, et, de tous ces feux qui éclairaient les boulevards, il ne reste plus que les réverbères qui brillent fort peu et qui éclairent fort mal.

Avant de quitter la croisée, attendez un moment. Je crois que nous allons voir encore quelque chose, car des hommes se promènent là-bas, devant cette grande maison, et ce n'est pas sans intention.

Vous pensez peut-être que je vais vous faire assister à une scène de voleurs ? Rassurez-vous, cela n'aurait rien de piquant et de neuf dans une grande ville ; vous allez voir quelque chose de plus original.

Tenez : on ouvre une fenêtre au troisième

dans la grande maison, un monsieur y paraît et regarde sur les boulevards ; les hommes en bas lui crient : « Va ! dépêche-toi !... »

Pif!... pan!... pouf!... en quelques secondes, trois matelas sont jetés par la fenêtre, puis une couchette, puis une commode, puis deux chaises et deux paquets sont jetés sur les matelas Tant pis si les meubles se brisent, on préfère les voir cassés à ce qu'ils soient vendus par le propriétaire. Vous comprenez à présent que vous assistez au déménagement d'un pauvre diable qui n'a pas pu payer son terme, et auquel le propriétaire a signifié qu'il n'emporterait pas ses meubles. Le malheureux locataire a répondu en soupirant : Je ne les emporterai pas !

En effet, il se contente de les jeter par les fenêtres. et ce sont deux de ces amis qui les emportent. En quelques secondes le déménagement s'est effectué, et le lendemain le locataire sortira de grand matin, mais par la porte, pour aller rejoindre ses meubles qui sont sortis par la fenêtre.

Vous ne vous doutiez pas peut-être qu'à Paris il se fît des déménagements aussi tard. Mais il s'y fait encore bien des choses que nous n'avons pas vues, et si ces tableaux vous ont amusé, vous pourrez une autre fois en voir la suite en vous mettant à ma fenêtre depuis minuit jusqu'à sept heures du matin.

UNE SOIRÉE CHEZ UN MÉDECIN.

Il était huit heures du soir; c'était en hiver; le temps était humide, l'air chargé de brouillards ; on avait plus froid que quand il gêle ; on ne pouvait pas marcher vite, parce qu'il faisait glissant ; on ne voulait pas aller doucement, parce qu'on respirait le brouillard. C'était un de ces temps tristes, contrariants, par lesquels on a la tête lourde, les nerfs agacés, irritables, l'humeur querelleuse et le caractère très-mal fait ; c'était un temps à spleen, un te[illegible]nglais.

A Paris, tel temps qu'il fasse, il y a toujours mille moyens de se procurer des distractions ; à huit heures du soir, vous n'avez que l'embarras du choix. Dix-huit salles de spectacle vous sont ouvertes, qui sont bien éclairées, bien chauffées, et dans lesquelles vous ne vous apercevez pas du brouillard qui règne dehors ; et dans ces

dix-huit salles je ne comprends pas les petits théâtres de troisième ordre, tels que les *Lazary*, *Saqui*, *Debureau*, etc., etc. Dans ces derniers, à la vérité, il fait souvent du brouillard ; il est chaud au lieu d'être froid, mais n'en est pas plus agréable.

Vous avez ensuite les cafés... Je n'en ai pas fait le compte, ce serait trop long, mais vous n'irez pas loin sans en trouver un... à moins que vous ne vous amusiez à vous promener sur les boulevards neufs ou sur les bords du canal; mais par un temps de brouillard je ne suppose pas que vous quittiez le centre de Paris.

Vous avez encore les concerts... Aimez-vous la musique? on en a mis partout! les concerts où l'on n'exécute que des contredanses; ceux où l'on ne joue que de la musique savante; ceux où l'on vous promet des surprises et où l'on fait tout autre chose que de la musique; ceux où il y a deux cents musiciens qui font du bruit comme quatre ; ceux où il y a des chanteurs qui ne chantent jamais ou des instrumentistes qui s'accordent toujours; ceux où les jolies femmes se donnent rendez-vous..... ces derniers méritent certainement la préférence, quelle que soit la musique que l'on y exécute.

Vous avez ensuite la réunion de société, d'amis, de connaissances, car enfin, à moins

que vous ne soyez un paria, un ours, un sauvage, vous devez avoir des amis et des connaissances chez lesquels vous pouvez passer votre soirée, soit à jouer, soit à causer, soit à observer ; vous avez même le droit de n'y rien faire du tout.

Et les cabinets de lecture que j'allais oublier ; les cabinets de lecture ! cette providence des rentiers, des gobe-mouches, des politiques, des nouvellistes, des niais, des gens qui ne savent que faire de leur temps ; où vous pouvez, pour dix centimes (dans beaucoup de cabinets de lecture la séance ne coûte pas davantage) ; où, dis-je, vous pouvez, pour deux sous, lire une vingtaine de journaux, et peut-être plus ; savoir ce que l'on fait en Turquie, en Russie, en Angleterre, en Autriche, en Prusse ; avoir des détails sur la dernière représentation donnée à l'Opéra, et des nouvelles du grand serpent de mer dont on n'a jamais pu voir ensemble la tête et la queue ; lire les débats de la Chambre des communes en Angleterre, et savoir quelle sera la couleur des manteaux de dames pour cet hiver ; apprendre où en est la question d'Orient, et de quelle manière on peut obtenir un résultat avec le Daguerréotype ; savoir combien d'argent on a déposé à la caisse d'épargnes, et où se vend la dernière pommade du lion, faite avec un des acteurs du théâtre

de la Porte-Saint-Martin. Que de choses vous pouvez savoir pour deux sous! en vérité, il faudrait ne pas avoir deux sous dans sa poche pour se priver de connaître tout cela.

Vous voyez donc bien que, même par un temps triste et nébuleux, on peut toujours s'amuser, se distraire à Paris, à moins d'y mettre de la mauvaise volonté. Mais c'est ce qui arrive lorsqu'on est mal disposé; on ne sait ce qu'on veut, on ne se décide à rien; on fait cinquante pas d'un côté, puis on rebrousse chemin, jusqu'à ce que la rencontre imprévue d'une personne de connaissance vous fasse enfin prendre un parti; alors la rencontre est reçue à bras ouverts.

C'est ce qui m'arrive; au coin d'un boulevard, je suis arrêté par un avocat de mes amis.

« — Où allez-vous comme cela?

» — Ma foi je n'en sais rien. Je ne sais ce » que je veux faire... Vous savez qu'il y a des » jours où l'on est triste sans savoir pourquoi... » où tous les comiques de Paris ne réussiraient » pas à vous faire rire.

» — Venez avec moi chez le docteur B...., » cela vous distraira... vous y verrez plusieurs » médecins de ses amis... c'est sans façon, sans » toilette, il n'y a pas de dames... on fait une » partie de bouillotte très-douce.

» — Mais... aller chez le docteur B ..

» — Il vous a déjà engagé plusieurs fois, vous » lui ferez plaisir... Allons, venez. »

Je me laisse conduire. Cependant une soirée avec des médecins m'effrayait un peu ; dans la disposition d'esprit où j'étais, il me semblait qu'on devait peu s'amuser dans une réunion d'hommes que je me figurais devoir être graves, toujours préoccupés de leurs malades, dissertant sans cesse sur toutes les infirmités qui affligent la pauvre espèce humaine.

Nous arrivons chez le docteur, qui me fait un accueil fort aimable. Il y avait huit messieurs dont quatre faisaient déjà une bouillotte. Je demande à mon introducteur quelques détails sur les personnes que je vois pour la première fois ; car il faut toujours tâcher de savoir à qui l'on a affaire.

Mon avocat ne demande pas mieux que de me mettre au courant ; les avocats aiment à parler. C'est fort naturel, c'est leur état. Le mien commence ainsi :

« A la bouillotte, ce monsieur qui vous » tourne le dos est le vieux docteur... Il est fort » savant, très-renommé pour les maladies de » peau, les affections chroniques. Il aime beau» coup la bouillotte et la littérature, il est ai» mable ; mais il joue serré.

» Le premier à sa droite, ce grand bel homme,

» beau garçon, est un fournisseur des armées.
» Bon enfant, beau joueur; mais un peu douil-
» let de sa personne; quand il tousse deux fois
» dans la soirée, il se croit perdu.

» Après lui, ce monsieur entre deux âges,
» d'une figure agréable, c'est le docteur V... il
» demeure dans le quartier. C'est un gaillard
» qui a eu bien des bonnes fortunes! Je le con-
» nais depuis longtemps, moi, et je le rencon-
» trais souvent dans des rues solitaires, causant
» avec de jolies femmes... maintenant il est
» marié, père de famille et fort sage, je n'en
» doute pas : du reste ses aventures galantes ne
» sauraient lui être nuisibles; les succès près
» des dames ne font jamais tort.

» Le dernier des joueurs, ce monsieur grand,
» gras, au teint rose, à la figure riante, est un
» marchand de chevaux; c'est un homme tout
» rond, tout sans façons. Ah! comme il con-
» duit bien une calèche ou un tilbury! Mais, à
» la bouillotte, il a un jeu diabolique : il
» fait son tout avec un flux; il me décave tou-
» jours.

» Maintenant, ce jeune homme que vous
» voyez assis sur le divan, c'est un élève en chi-
» rurgie .... il est attaché à un hôpital, je ne
» sais plus lequel .. il aime passionnément le
» théâtre, les actrices surtout, ce qui ne l'em-

» pêche pas cependant de s'occuper de sa pro-
» fession et de travailler beaucoup.

» Près de la table de bouillotte... ce petit
» monsieur, joli garçon, les cheveux rasés à la
» malcontent... à l'œil vif, à l'accent méridio-
» nal, c'est un pharmacien... fort gai, bon vi-
» vant, bon viveur, qui se plaint toujours de ce
» que l'on joue trop cher et qui est celui qui
» pousse le jeu le plus haut.

» Enfin là, près du maître de la maison, ce
» jeune homme à la figure douce, aux maniè-
» res si polies, si distinguées, c'est le docteur
» T..., l'élève et le suppléant de monsieur B...,
» lorsque celui-ci est obligé de faire quelque
» absence. C'est un garçon rempli de talent, de
» savoir et de modestie. Mais il a vingt-cinq ans
» et n'en paraît pas plus de dix-huit. Mainte-
» nant, pour sa profession, cela lui fait du tort;
» plus tard ça lui fera du bien.

» Il ne me reste plus à vous parler que du
» maître de la maison. Mais vous le connaissez
» déjà, vous savez que c'est un homme d'un
» grand mérite, qui a donné des preuves de son
» savoir et de sa philanthropie, lorsque le cho-
» léra épouvantait la France. C'est de plus un
» homme aimable, obligeant, et ne faisant au-
» cun embarras. Par exemple, il est moins ai-
» mable quand il joue que quand il cause. Vous
» voilà au fait, j'ai fini; s'il vient d'autres

» personnes, je continuerai mon métier de
» cicerone ; mais il n'est pas probable maintenant que la réunion devienne plus nombreuse. »

A peine mon avocat avait-il fini de parler, que le maître de la maison, qui avait fait disposer une autre table de jeu, dit :

« Nous allons faire une seconde bouillotte ; nous sommes plus qu'il ne faut maintenant.

» — Attendez que nous ayons fini, » dit le fournisseur, « nous nous mêlerons, ça vaudra mieux... nous n'avons plus que cinq minutes de notre demi-heure.

» — Soit, mais à neuf heures juste, vous tirerez.

» —Ce diable de Léonard qui ne tient pas !...
» je lui fais cent sous et il file !... et moi tout à
» l'heure je lui ai tenu son tout avec vingt, dernier !... »

C'était le monsieur que l'on m'avait désigné comme marchand de chevaux qui s'appelait Léonard ; il répond en souriant au fournisseur :

« Mais mon bon, je ne pouvais pas vous tenir... comment, j'avais deux as, dernier, et
» je portais à la retourne...

» — Ah ! c'est égal, vous êtes un fileur ! ou
» un filard, les deux se disent.

» — A la bouillotte il faut savoir fuir, dit le » vieux docteur X... Il y a de belles retraites, » messieurs ! au jeu comme à la guerre ! *si parva* » *licet componere magnis.*

» — Ah ! si le docteur nous parle latin, » je n'en suis plus ! » dit le marchand de che- » vaux.

« — Messieurs, qu'est-ce qui a vu la salle des » Variétés ? » dit le jeune élève en chirurgie..... « elle est bien jolie, n'est-ce pas ;... une élé- » gance... un confortable... et la dernière pièce » du théâtre du Palais-Royal, *Déjazet* joue- » t-elle dedans ?... moi, je déclare que j'adore » *Déjazet.*

» — Oh ! vous, Saint-Elme, vous adorez tou- » tes les actrices, » dit le docteur B... en sou- » riant ; « et ce jeune ouvrier que je vous ai en- » voyé, qui s'était cassé le bras en deux endroits, » comment va-t-il ?

» — Il a fallu couper le bras... une pièce qui » m'a bien amusé, c'est *Passé-Minuit* !... Ah » bien ! ai-je ri en voyant cette pièce-là.

» — Comment a-t-il supporté l'opération ?

» — Très-bien..... beaucoup de courage..... » c'est surtout au moment où *Arnal* voit qu'on » a jeté sa montre par la fenêtre. . il y a de quoi » se tordre !...

» — Croyez-vous qu'il en revienne ?...

» — Hum ! .... je ne sais pas trop... et quand

» l'autre met sa redingotte, lorsqu'il lui dit :
» Surtout, monsieur, ne croisez pas vos bras...
» Ah ! ah ! j'en ris encore !...

» — Messieurs, » dit le vieux docteur X..., « je vais fort peu au spectacle maintenant, mais » autrefois les *Jocrisses* me faisaient bien rire ! » Ah ! que *Brunet* était bon, qu'il était naturel » dans les Jocrisses ; je doute que l'on fasse » mieux que cela à présent !... et les *Cadet-* » *Roussel* ! c'était encore fort drôle ! un acteur na- » turel ; ce n'est pas si commun !... *apparent* » *rari nantes in gurgite vasto...*

» — Messieurs, voilà neuf heures qui son- » nent ; vous avez fini votre demi-heure.

» — C'est juste... faisons le tour du roi. Qui » est-ce qui avait le roi ? c'est le docteur B...

» — Eh bien ! je donne et je ne donnerai » plus.

» — A vous à partir, Léonard.

» — Je vois.

» — Je vois aussi.

» — Parole.

» — Tout.

» — Non, mon bon... ça ne se peut pas.

» — Quand je vous disais que j'étais sûr de le » faire filer.

» — C'est fini..... moi, je perds quinze » francs.

» — Moi, vingt.

» — Moi, je perds peu de chose.

» — Moi, je ne gagne pas!

» — Il paraît que tout le monde perd, » dit en riant le maître de la maison. « C'est toujours comme cela! il n'y a jamais de gagnants. » Allons, messieurs, tirez vos cartes... en voilà » huit... les rouges seront là... et les noires » ici... T..., vous ne jouez pas?

» — Non, merci, docteur, je ne suis pas en» core de force. J'ai une dame...

» — Moi, un as... Je suis rouge.

» — Moi aussi.

» — Ah! je suis avec ce scélérat de Raffi» gnac! » dit le fournisseur en frappant sur l'épaule de l'avocat. « Eh bien! cher ami, com» ment vont les procès?

» — Pas mal, pas mal... ça donne, ça s'em» brouille assez bien.

» — Et les amours .. hein... on dit que vous » allez vous marier?

» —Mais on en parle dans le hameau! Eh! eh!

» — Est-ce un bon parti?

» — On vous dira cela en temps et lieu.

» — Ah çà, j'espère que vous nous ferez aller » à la noce, que nous danserons, que nous » nous en donnerons?

» — Soyez tranquille, quand je me marierai, » je veux m'amuser. C'est bien le moins de se » divertir le premier jour!

» — Vous avez raison; d'ailleurs il n'y a rien » de plus sain qu'un bon repas !... Ma foi, mes- » sieurs, il faut avouer que l'existence est une » chose bien agréable!

» — Placez-vous donc, messieurs; le temps » se passe pendant que vous bavardez!

» — C'est juste! » répond le vieux docteur » X..., et le temps est une chose si précieuse... » c'est l'étoffe dont on fait la vie. J'aime beau- » coup les vers de Jean-Baptiste Rousseau sur » le temps...

« Ce vieillard qui, d'un vol agile,
» Fuit, sans jamais être arrêté,
» Le temps, cette image mobile
» De l'immobile éternité! »

» Pour être *rococo*, ce n'est pas trop mauvais » cela, messieurs... J'ai une dame... Eh bien!... » B..., vous ne jouez pas?

» — Non, non, j'ai le temps, je jouerai plus » tard. »

J'ai pris une carte et je me trouve à la partie du pharmacien, du marchand de chevaux et du jeune chirurgien; l'autre table est occupée par les deux docteurs X... et V... le maître de la maison ne joue pas.

Le jeune élève en chirurgie m'adresse souvent la parole pour avoir des renseignements sur l'intérieur de divers théâtres, ce qui fait

murmurer nos deux bouillotteurs, qui lui disent alors : « Soyez donc à votre jeu, Saint-
» Elme..., vous ne parlez jamais à votre tour.

» — Parbleu ! messieurs, il n'est pas défendu
» de causer... Oh ! je voudrais bien avoir mes
» entrées sur un théâtre..... j'y serais tous les
» soirs !

» — Vous croyez cela ! vous iriez peut-être
» très-rarement. Du moment qu'on a la liberté
» de faire une chose, vous savez bien qu'on en a
» moins envie.

» — Oh ! c'est égal, voir les actrices de près,
» dans leur costume..... ce doit être bien amu-
» sant...

» — Parlez donc, Saint-Elme... c'est à vous, »
dit le pharmacien.

« — Eh bien ! je vois...

» — Ensuite... je vous attends, puisque je
» suis carré...

» — Je triple le carré.

» — Reste !

» — Je tiens. »

Le jeune chirurgien gagne le va-tout du pharmacien, qui remet de l'argent en disant :

« — Je ne peux plus jouer ce jeu-là ; je n'y
» gagne pas une seule fois .. L'hiver dernier j'y
» ai perdu constamment. Je finirai par y renon-
» cer. Et puis, nous jouons trop cher... on se

» réunit pour s'amuser, il ne faudrait pas jouer » si gros jeu.

» — Je vois.

» — Moi aussi.

» — Parole.

» — Cent sous...

» — Reste...

» — Tenu. »

C'est le marchand de chevaux qui a reçu le tout du pharmacien ; en abattant son jeu, il dit :

« — Ah! j'ai perdu... je n'en trouve pas.... » ah! si... j'ai quarante ; j'ai gagné.

» — C'est cela! il commence toujours par » dire qu'il a perdu et il se trouve ensuite qu'il a » a gagné.

» — Mais, mon bon, je ne voyais pas votre » neuf..... je croyais rester avec mes trois car- » tes.....

» — Enfin, me voilà encore décavé ; quand » je vous dis que je ne puis pas tenir un » coup.....

» — C'est vous qui avez fait votre reste!

» — Parbleu!... il me semble que j'avais as- » sez beau jeu pour cela.

» — Messieurs, une tasse de thé?

» — Merci, je n'en prendrai pas.

» — Allons donc! une tasse de thé, cela ne » fait jamais de mal.

» — Moi, j'en veux bien, » dit le fournisseur en prenant tu thé et de la brioche. « Ma foi, » messieurs, il faut avouer que l'existence est » une chose bien agréable.

» — Oui, quand on a un bon estomac.

» — Et des brelans carrés. »

En ce moment on entend sonner.

« — Voilà encore un entrant, » dit le docteur B... « messieurs, vous n'avez plus que cinq » minutes. »

Mais ce n'est point un rentrant, c'est la domestique du maître de la maison qui entr'ouvre la porte et dit :

« — On demande monsieur le docteur V... » pour aller chez madame Moncérand. »

Le docteur V... fait une moue très-prononcée, puis s'écrie :

« — Dites que je n'y suis pas.

» — Ah! il faut dire que monsieur...

» — Oui, dites que je suis parti depuis long-» temps. »

La bonne se retire et le docteur V... continue de jouer en disant :

« — Je ne peux pas m'en aller, je suis en » perte...

» — Et madame de Moncérand ?

» — Ah! elle n'a rien du tout! je l'ai vue ce » ce matin; elle se figure qu'elle est malade....

» si on l'écoutait, on irait la voir quatre fois par » jour.

» — Docteur V... je vous fais votre tout.

» — Je veux bien..... J'ai perdu..... tenez, » prenez...

» — Comment! vous étiez au tapis? je suis » volé.

» — Mon cher ami, *Nemo dat qui non ha-* » *bet.*

» — Messieurs, l'heure est passée, faites vo- » tre tour du roi.

» — Et que faites-vous de Raymond? » dit le jeune docteur T... en s'asseyant près du chirurgien, « est-il toujours médecin d'un théâ- » tre?

« — Raymond! Oh! il lui est arrivé une » aventure bien plaisante... Je passe... Vous sa- » vez qu'il était très-amoureux d'une dame soi- » disant épouse d'un soi-disant négociant, un je » ne sais pas quoi? je crois que c'est un homme » qui faisait le commerce de fourrures; peut- » être vendait-il tout bonnement des peaux de » lapins... bref, le négociant était en voyage... » Je passe... Il ne devait revenir qu'à la fin du » mois, et Raymond se trouvait chez cette dame » à une heure assez avancée de la soirée; tout- » à-coup on frappe, on sonne à la porte; c'était » l'industriel; il entre et trouve chez lui Ray- » mond qu'il ne connait pas, qu'il n'a jamais

» vu. Mais la dame ne perd pas la tête ; il y avait » justement une noce dans la maison, elle dit à » son mari :

» Monsieur est de la noce qui a lieu chez nos » voisins du quatrième, il est envoyé pour me » prier de me rendre au bal ; mais je le remer- » ciais, je n'ai pas envie de danser..... d'ail- » leurs, il est trop tard, je ne veux pas m'ha- » biller.

» Le négociant se confond en remercîments, » en saluts, et Raymond se hâte de sortir. Vous » pensez bien qu'au lieu de grimper au qua- » trième, il descend l'escalier et quitte bien vite » la maison. Mais le marchand de fourrures, » après s'être reposé un moment, dit à sa » femme :

» Pourquoi donc n'irions-nous pas à cette » noce ? c'est dans la maison, c'est une poli- » tesse de nos voisins : il faut y aller.

» La dame change de couleur, elle prétend » qu'elle a des crampes d'estomac, qu'elle souf- » fre beaucoup, qu'elle veut se coucher.

» En ce cas, j'irai sans toi, dit l'industriel ; » j'aime les noces, moi, et je ne suis pas fâché » de prendre un peu d'agrément.

» La femme veut retenir son mari ; pas moyen » de le faire changer d'idée. Voilà donc notre » homme qui monte chez ses voisins, qu'il ne » connaît que de vue, entre dans un salon rem-

» pli de monde, et salue, tout en cherchant de » l'œil le monsieur qu'il a trouvé chez lui, et » qu'il est fort surpris de ne pas apercevoir; » puis, remarquant l'étonnement que cause son » arrivée, il s'empresse d'aller remercier son » voisin de la politesse qu'il lui a faite, et lui » présente les excuses de sa femme, qui n'a pas » pu monter parce qu'elle est indisposée.

» Le voisin écoute le négociant d'un air tout » surpris, et lui répond :

» Je suis fort aise de vous avoir à ma noce, » mais, cependant, je dois vous avouer que je » n'ai envoyé personne chez vous pour vous en- » gager à monter... c'est peut-être une plaisan- » terie qu'un de nos jeunes gens aura voulu » faire... Voyez, cherchez dans ma réunion, et » dites-moi quel est celui qui a été chez vous.

» Le négociant examine tous les hommes qui » sont chez son voisin; il va dans toutes les » pièces, regarde partout, et ne trouve pas le » jeune homme qui était chez lui. Il pousse une » exclamation et ouvre de grands yeux, en di- » sant à son voisin :

» Il n'y est pas! qu'est-ce que cela veut » dire?

» Le voisin regarde sa femme, celle-ci regarde » d'autres dames; quelques-unes sourient ma- » lignement en détournant la tête. Cependant » la voisine dit au négociant :

» Puisque madame votre épouse ne connais-
» sait pas ce monsieur... il faut que ce soit un
» voleur !...

» C'était un voleur! » s'écrie le négociant ; « il
» avait pris un prétexte pour s'introduire chez
» moi, sachant sans doute que j'étais absent, et
» si je n'étais pas arrivé inopinément, il est pro-
» bable qu'il aurait assassiné mon épouse !...
» Pauvre chère amie ! je suis venu à temps pour
» la sauver. Messieurs et mesdames, je vous de-
» mande un million de pardons de vous avoir
» dérangés ; je vais apprendre à ma femme
» qu'elle a couru les plus grands dangers.

» Et le monsieur redescend quatre à quatre
» près de sa moitié, et lui crie du plus loin qu'il
» l'aperçoit :

« Ma chère amie, cet homme qui est venn ici
» n'était pas envoyé par nos voisins ; ils ne le
» connaissaient point ; il n'est pas chez eux.
» C'était bien certainement un voleur, et si je
» n'étais pas revenu si à propos, Dieu sait ce qni
» serait arrivé. Désormais, le soir, quand tu
» seras seule , n'ouvre plus sans savoir qui
» sonne.

» La dame promet de suivre les conseils de
» son époux, et l'affaire semblait heureusement
» terminée. Mais, trois semaines après cette
» aventure, notre négociant, étant au spectacle
» avec son épouse, aperçoit dans une loge en

» face de la sienne un monsieur qu'il reconnaît
» parfaitement pour être celui qu'il a trouvé un
» soir chez lui. Aussitôt il le montre à sa femme,
» en lui disant :

» Voilà notre voleur!

» La dame pâlit, se trouble et répond :

» — Tu te trompes, ce n'est pas lui.

» — Si, je le reconnais parfaitement.

» — Je le reconnaîtrais bien mieux, moi, car
» il me parlait depuis dix minutes quand tu es
» arrivé.

» — Je suis sûr que c'est lui... je vais le dé-
» signer au commissaire de police.

» Notre homme n'écoute pas sa femme; il
» quitte sa place, demande le commissaire, le
» trouve, le conduit près de la loge où est le
» monsieur qu'il a reconnu, et, le lui montrant,
» lui dit :

» Monsieur le commissaire, voulez-vous me
» faire le plaisir d'arrêter ce beau jeune homme
» qui est dans cette loge?...

» — Que j'arrête ce monsieur!... et pour-
» quoi?

» — Parce que c'est un voleur.

» — Ah! ah! la plaisanterie est bonne! c'est
» le médecin du théâtre.

» — C'est le médecin du théâtre... vous en
» êtes certain?

» — Comment! si j'en suis certain! je suis

»fort lié avec lui... je le quitte à l'instant. Si »vous voulez, je vais l'appeler.

» — Non, c'est inutile, » répond le négociant, dont la figure s'est singulièrement allongée, « j'en sais assez... Si ce monsieur est le méde-»cin du théâtre, je vois que j'avais grand tort »de le prendre pour un voleur.

« Le négociant salua le commissaire; il re-»joignit sa femme, dont l'inquiétude était ex-»trême, et se contenta de lui dire :

»Tu avais raison, ce n'est pas notre voleur.

»Et depuis cette époque, il a pris un com-»mis-voyageur, afin de n'être plus obligé de »s'absenter. »

L'histoire racontée par le jeune chirurgien avait assez amusé la société pour que la bouillotte fût pendant quelques instants suspendue. C'était un grand succès; l'avocat en fait la remarque comme d'un incident extraordinaire.

Le vieux docteur X... se retire en nous souhaitant à tous de beaux jeux. On a reformé les tables. Cette fois, je fais la partie du maître de la maison, du fournisseur et de l'avocat.

« — Messieurs, » nous crie le pharmacien qui est à l'autre table, « je vous préviens qu'à onze »heures et demie je m'en vais!... Oh! d'abord, »je ne reste pas cinq minutes de plus! je ne »veux plus veiller jusqu'à des deux heures,

» trois heures du matin !... Après cela, le lende-
» main on est fatigué, on a mal aux yeux, et on
» n'est pas en train de travailler... et ma femme
» me gronde.

» — Je me retirerai en même temps que
» vous, » dit le docteur V...

« — Sont-ils étonnants! est-ce qu'on les re-
» tient de force! » dit Raffignac. « A vous à par-
» ler, docteur.

» — Mon argent.

» — Je file!

» — Oh! vous êtes aussi un fileur! Je vous
» déclare que je ne tiendrai plus jamais avec
» vous. »

L'avocat rit en regardant le fournisseur. En ce moment on sonne avec violence.

» Qu'est-ce qui vient ici si tard!... » dit le docteur B... « Ah! c'est peut-être mon voisin
» le compositeur... avez-vous vu son dernier
» opéra ? il est très-bien... charmante musique,
» bien appropriée au poëme! »

La domestique ouvre la porte et s'adresse cette fois à son maître :

« On demande monsieur chez madame Des-
» granges, qui est en mal d'enfant!

» — Ah! elle prend bien son temps! » répond le docteur. « C'est bon... dites que je vais y
» aller. »

La bonne referme la porte, et nous continuons notre partie.

A la table voisine, j'entendais à chaque instant le pharmacien dire : reste! en appuyant sur les *r* d'une manière toute méridionale. Puis le marchand de chevaux abattre son jeu, en s'écriant : « J'ai perdu!... Ah! ma foi non, » j'ai gagné... Je n'avais pas vu toutes les car- » tes. »

A celle où j'étais, le maître de la maison était en malheur, l'avocat perdait aussi, et le fournisseur jouait avec un bonheur constant, puis, tout en ramassant l'argent, il riait et se frottait les mains en disant :

« Messieurs, il faut avouer que l'existence » est une chose bien agréable. »

Cependant il s'était écoulé plus d'une demiheure, on ne parlait plus de changer les places parce que de chaque côté le jeu était plus animé. Moi, je pensais à cette dame qui avait fait envoyer chercher le docteur et qui était en mal d'enfant.

Bientôt la sonnette se fait entendre avec un redoublement de violence.

« C'est insupportable! on ne nous laissera » pas tranquilles, ce soir, » dit le docteur B...

La porte s'ouvre, la domestique paraît de nouveau et dit à son maître : « C'est encore de

» chez madame Desgranges... il paraît que cela » presse.

» — Ah! bah!... elle croit cela... messieurs, » j'ai fait mon argent... personne ne tient... » quelle mauvaise chance !... j'avais trente-un » de cœur.

» — Je vous portais deux trèfles, » dit Raffignac en riant.

« — Ah! comme c'est joli!

» — Monsieur, qu'est-ce qu'il faut répondre reprend la domestique en s'adressant au docteur B...

« — Mon cher T..., allez à ma place chez » madame Desgranges... vous ferez l'accouche- » ment.. D'ailleurs je ne me soucie plus d'en » faire... et puis ce ne sont pas de mes clients.. » Cette dame m'envoie chercher ce matin... J'ai » passé... je ne suis pas son médecin... allez-y, » T..., c'est ici à deux pas dans la rue voisine. »

Monsieur T.... se lève et sort; nous continuons notre partie : au bout de vingt minutes, le jeune médecin revient et dit en riant :

« Trop jeune!

« Comment? » demande le docteur.

« — Oui, je n'ai pas encore assez de barbe; » enfin on m'a trouvé trop jeune, on n'a pas » voulu de moi... le mari en voulait bien, c'est » la femme qui n'a pas voulu.

» — Allons, je vais m'y rendre alors!...

» — Oh! vous avez le temps, c'était une » femme alerte, les douleurs ont cessé, je vous » garantis que cette dame n'accouchera pas » cette nuit.

» — Oh! parbleu, j'en étais bien sûr! c'est » une petite-maîtresse... une femme qui s'é- » coute, son mari m'avait prévenu, il m'avait dit: » Monsieur, voilà, je crois, neuf mois que ma » femme est enceinte, et il y en a six qu'elle » prétend toujours être sur le point d'accou- » cher... Je double le jeu...

» — Passe.

» — Passe.

» — Comme c'est gentil!... trois neuf! vous » le paierez, messieurs. »

Onze heures et demie venaient de sonner, le pharmacien dit : « Messieurs, il faut que je » m'en aille, moi....

» — Oui, tout-à-l'heure...

» — Oh! tout de suite.

» — Encore cinq minutes, et je m'en irai avec » vous, » dit le docteur V...

« — Va pour cinq minutes, mais pas plus. »

Les cinq minutes s'écoulent, dix autres » avec; le pharmacien reprend :

« Messieurs, il est l'heure de partir.

» — Ah! parbleu, nous pouvons bien aller

» jusqu'à minuit, il ne s'en faut que de sept mi-
» nutes.

» — Soit, jusqu'à minuit, mais pas plus. »

Quand minuit sonne, on n'y fait pas attention, il y avait un coup piquant qui captivait l'attention de la société, et puis Raffignac était en train de conter des bouffonneries ; le fournisseur y ripostait par des calembours, le jeune chirurgien nous lançait de temps à autre quelque anecdote dramatique, le marchand de chevaux connaissait aussi parfaitement l'itinéraire des actrices du quartier. Le docteur B... était un des premiers à rire des boutades qui lui échappaient après un mauvais coup, et le pharmacien de son habitude de dire : rrr... reste.

A minuit et demi, le docteur V... jette les yeux sur la pendule et s'écrie :

« Ah ! mon Dieu, mais il est plus de minuit.
» Oh ! il faut quitter, messieurs. »

Le pharmacien, qui a retrouvé une bonne veine, lui répond :

« Écoutez, puisque nous avons tant fait, al-
» lons jusqu'à une heure. Mais à une heure,
» sans rémission, tout le monde se lèvera.

» — C'est convenu. »

Les parties continuent. Lorsqu'une heure

sonne, je ne sais pas si c'est faute de l'entendre, mais personne ne se lève.

A une heure et demie, le pharmacien jette un regard furtif sur la pendule et ne dit rien, le jeune chirurgien en fait autant et se contente de sourire. Alors, c'est le maître de la maison qui nous dit :

« Messieurs, je vous accorde jusqu'à deux » heures, mais pas plus, à deux heures, je vous » mets tous à la porte.

» — Oui, docteur, et vous ferez bien. »

A l'heure dite, un brelan décave quelqu'un et on se lève enfin. Récapitulation faite des pertes et des réussites, tout cela se réduisait à fort peu de chose, et on s'était beaucoup animé.

« — Messieurs, » nous dit le fournisseur en descendant l'escalier, « j'avais donc raison de » dire : l'existence est une chose...

« — Très-bien, nous savons le reste, » dit Raffignac en l'interrompant, « ce diable de S.., » il gagne toujours. Et vous, Léonard, qu'est-ce » que vous avez fait?

» — Moi, j'ai perdu... ah! non, j'ai gagné » quelque chose.

» — Bonsoir, messieurs, bonne nuit.

» — Eh bien, » me dit mon avocat en passant son bras sous le mien, » comment avez- » vous passé votre temps?

» — Fort agréablement ; je vois que j'avais
» tort de redouter une soirée chez un docteur
» Nous ne sommes plus au temps des médecins
» de Molière. je préfère ceux que j'ai vus ce
» soir : graves et réfléchis quand les circonstan-
» ces l'exigent, cela ne les empêche pas d'ê-
» tre aimables et gais dans le monde : et ils
» guérissent doublement, par la science et par
» la parole ; si je ne craignais de passer pour un
» pédant, je leur appliquerais le vers d'Horace :

« Omne tulit punctum qui miscuit utile dulcit. »



UN SECRET.

Nathalie de Hauteville avait vingt-deux ans, et depuis trois années déjà elle se trouvait veuve. Nathalie était une des plus jolies femmes de Paris : brune piquante, dont les grands yeux, noirs avaient un charme indéfinissable. C'était une de ces délicieuses têtes dans lesquelles on trouve tout à la fois la vivacité d'une Italienne, l'âme brûlante d'une Espagnole et la grâce d'une Française ; de ces traits fins et spirituels qui plaisent plus encore par leur expression que par leur régularité.

Mariée à dix-huit ans à un homme qui avait près de trois fois son âge, Nathalie, très-enfant de caractère, n'avait songé alors qu'au plaisir de faire une grande toilette, de recevoir une corbeille, de porter un bouquet de fleurs d'oranger et d'être appelée madame. M. de Hauteville était riche ; il avait comblé sa femme

de présents. Une année s'était écoulée au milieu des fêtes, des plaisirs; puis tout-à-coup une maladie de quelques jours avait emporté M. de Hauteville, et laissé veuve une jeune femme qui avait regretté son époux comme on regrette un ami et un protecteur.

Mais à dix-huit ans le chagrin passe vite; l'âme est encore si neuve d'illusions et de sentiments! Madame de Hauteville se voyait recherchée, invitée partout; le monde la désirait; elle était appelée par sa fortune, par sa position à faire l'ornement de la société. Cependant Nathalie sentit qu'elle était trop jeune pour vivre sans mentor, pour aller seule dans ces brillantes réunions où elle se plaisait beaucoup. Elle pria son oncle, M. d'Ablaincourt, de venir demeurer avec elle.

M. d'Ablaincourt était un vieux garçon; il n'avait jamais eu en sa vie qu'une passion, et c'était lui-même qu'elle avait pour objet. Il s'aimait au-dessus de tout, et si parfois il avait un peu aimé quelque autre, c'est que probablement cet autre avait eu pour lui des soins, des attentions, des prévenances, qui avaient rendu leurs relations tout à son avantage. M. d'Ablaincourt était un profond égoïste, mais égoïste de bon ton, de bonnes manières; ayant l'air de ne faire que vos volontés, tout en ne

faisant que ce qui lui était agréable; paraissant s'intéresser à vous, mais ne s'intéressant jamais qu'à lui; trop insouciant pour faire du mal, mais peu disposé à faire du bien, à moins que cela n'eût pour lui quelque résultat avantageux; enfin aimant ses aises et tenant à toutes ces petites jouissances de la vie que le luxe sait inventer. Tel était M. d'Ablaincourt, qui avait consenti à venir demeurer chez sa nièce, parce qu'il savait que Nathalie, qui était aimable et bonne, quoique un peu vive et légère, le comblerait de prévenances et de petits soins.

M. d'Ablaincourt accompagnait sa nièce dans le monde parce qu'il aimait encore ses plaisirs; cependant quand on avait reçu une invitation d'une maison où il présumait ne pas s'amuser, le vieux garçon tournait autour de sa nièce, en lui disant :

« Je crains que tu ne te plaises pas à cette » soirée... Il n'y aura pas de jolies toilettes..... » On n'y fera que jouer. Moi, je suis tout dis- » posé à t'y conduire, tu sais que je fais tout » ce que tu veux!... mais j'ai bien peur que tu » ne t'y ennuies ! »

Et Nathalie, qui avait toute confiance en son oncle, se laissait persuader, et ne manquait pas de dire : « Vous avez raison ; je crois que nous

» ferons bien mieux de ne pas aller à cette réu-
» nion. »

Il en était ainsi de tout. M. d'Ablaincourt, qui était très-gourmand, sans vouloir le paraître, avait dit à sa nièce :

« Ma chère amie, tu sais que je ne suis pas
» gourmand ; je m'inquiète peu comment une
» table sera servie, et je suis toujours satisfait de
» ce qu'on me donne. Mais ta cuisinière accom-
» mode tout trop salé !... C'est malsain pour une
» jeune femme ; et puis elle sert ses plats sans
» élégance, sans soins ; et cela me contrarie
» pour toi, qui donnes souvent à dîner. Der-
» nièrement tu avais dix personnes à table, et
» elle a servi des épinards mal dressés. Que
» veux-tu qu'on pense de ta maison quand on y
» voit de telles négligences ?... On dit : Madame
» de Hauteville ne sait pas se faire servir. Cela
» peut te faire beaucoup de tort : il y a des per-
» sonnes qui prennent garde à tout !...

» — Cela est bien vrai, mon oncle ; serez-
» vous assez bon alors pour me chercher un
» cuisinier ?

» — Oui, ma chère amie ; pour t'être agréa-
» ble tu sais bien que je ne regarde pas à ma
» peine.

» — Mon oncle ! que je suis heureuse de vous

» avoir près de moi pour surveiller mille petits » détails qui m'échappent encore!

» — Sois tranquille, j'y aurai l'œil pour toi. »

Nathalie embrassa M. d'Ablaincourt, et on renvoya la cuisinière qui servait mal les épinards, pour prendre un excellent cuisinier qui faisait fort bien les friandises que le cher oncle aimait beaucoup.

Une autre fois, c'était le jardin dans lequel il fallait faire des changements; pr exemple, couper les arbres qui étaient devant les fenêtres de la chambre du vieux garçon, parce que leur ombre donnait de l'humidité qui pouvait être dangereuse pour Nathalie ; ou bien c'était l'élégante calèche qu'il fallait remplacer par un landau, voiture dans laquelle une jeune femme est beaucoup plus à son aise ; et c'était ainsi que M. d'Ablaincourt s'occupait d'être agréable à sa nièce.

Nathalie était coquette, habituée à captiver les regards, à charmer, à séduire; elle écoutait en riant les nombreuses déclarations qui lui étaient adressées, et renvoyait à son oncle tous ceux qui aspiraient à sa main en leur disant : « Avant de vous donner aucune espé- » rance, je veux savoir si vous plairez à mon- » sieur d'Ablaincourt. »

Il est probable que Nathalie aurait répondu

autrement si son cœur eût éprouvé quelque préférence ; mais jusqu'alors elle avait trouvé qu'il était plus doux de plaire et de garder sa liberté.

De son côté, le vieux garçon, qui était maître chez sa nièce, ne désirait pas qu'elle se remariât. Un neveu pouvait être moins soumis, moins complaisant pour lui que Nathalie ; c'est pourquoi M. d'Ablaincourt ne manquait jamais de découvrir quelque défaut grave chez chaque nouvel aspirant à la main de la jolie veuve.

Celui-ci était un homme d'un caractère trop sévère, trop sérieux pour Nathalie ; celui-là aimait beaucoup le jeu ; il était à craindre que cette passion ne l'entraînât un jour à faire quelque folie ; un autre avait eu une série d'aventures galantes, on devait redouter qu'il ne fût pas corrigé ; enfin, chacun des amoureux était bien poliment éconduit par le cher oncle, qui, en ceci comme en toute autre chose, semblait n'avoir pour objet, pour seul but que le bonheur de sa nièce.

Outre son égoïsme et sa gourmandise, le cher oncle avait depuis quelques années une autre passion, c'était celle du tric-trac. Ce jeu l'amusait beaucoup, il le préférait à tous les autres ; jouer au tric-trac était pour M. d'Ablaincourt le plus doux passe-temps. Mais ce jeu est peu

répandu ; les dames ne l'aiment point dans un salon, parce qu'il fait passablement de bruit ; les jeunes gens préfèrent la bouillotte ou l'écarté; M. d'Ablaincourt trouvait rarement l'occasion de faire cette partie qu'il aimait tant. Quand par hasard une des personnes qui venaient chez sa nièce savait jouer au tric-trac, il s'en emparait pour toute la soirée ; il n'y avait plus moyen de lui échapper Mais on ne se souciait pas de venir chez la jolie veuve pour y faire la partie du vieil oncle, et M. d'Ablaincourt soupirait quelquefois longtemps après un joueur de tric-trac.

Pour plaire à son oncle, Nathalie avait essayé d'apprendre ce jeu qu'il aimait tant ; la jeune nièce n'avait pu y réussir : elle était trop étourdie, trop distraite, pour prèter l'attention nécessaire ; elle *casait* mal, elle faisait *école* sur *école.* Le cher oncle grondait, et Nathalie avait jeté de côté les dés et le cornet en s'écriant : « Décidément, mon oncle, je ne comprendrai » jamais ce jeu-là !

» — Tant pis ! » avait répondu M. d'Ablaincourt, « car c'est un jeu qui t'aurait beaucoup » amusée, et je ne voulais te l'apprendre que » pour te procurer un agrément de plus. »

Les choses en étaient là lorsque, dans une soirée brillante où Nathalie remportait tous les suffrages par ses grâces, ses attraits et le charme

d'une toilette ravissante, on annonça M. d'Apremont, capitaine de vaisseau.

Nathalie s'attendait à voir un vieux marin bien brusque, bien sévère, ayant au moins une jambe de bois et un œil couvert d'un bandeau noir : à son grand étonnement, elle vit entrer un homme de trente ans au plus, fort bien de figure, dont la haute stature et la tourneur martiale n'étaient nullement dépourvues de grâces, et qui n'avait ni jambe de bois, ni bandeau sur l'œil.

Armand d'Apremont était entré de très-bonne heure au service; passionné pour la marine, il était parvenu, quoique fort jeune, au grade de capitaine. Déjà riche par sa famille, il avait encore augmenté sa fortune. Cependant il venait d'avoir trente ans. Depuis quinze années il courait les mers, et il se sentait quelquefois le désir de prendre du repos. On lui conseillait de se marier; mais jusqu'alors le capitaine d'Apremont n'avait fait que rire de l'amour, qu'il regardait comme une passion indigne d'un marin.

La vue de Nathalie changea tous les sentiments du capitaine; une révolution soudaine s'opéra en lui. Il regardait danser la jeune veuve et ne pouvait plus porter ailleurs ses regards. Il suivait tous les mouvements de madame de Hauteville. dont la danse gracieuse et légère le

transportait et ne lui permettait plus de remarquer d'autres femmes. Enfin M. d'Apremont dit à quelqu'un qui était près de lui :

« Quelle est donc cette jolie femme qui danse » avec tant de grâce?

» — C'est madame de Hauteville... une jeune » veuve... Vous la trouvez bien, n'est-ce pas, » capitaine?

» Oh! oui!.. je la trouve... ravissante.

» — Elle a autant d'esprit que de charmes; » invitez-la à danser, vous pourrez causer avec » elle, et vous en jugerez.

» — Que je l'invite à danser... moi... mais je » ne sais pas danser.

» — Ah! c'est différent. »

Pour la première fois de sa vie Armand regretta de ne pas savoir danser; il tournait autour de la jolie femme et cherchait un prétexte pour entamer avec elle une conversation; mais quand il pensait l'avoir trouvé, un jeune cavalier venait prendre Nathalie par la main et l'emmenait à la danse.

M. d'Apremont se mordait les lèvres et se contentait encore d'aller admirer la charmante danseuse.

La soirée se passa ainsi. Le capitaine n'osa

point parler à madame de Hauteville, mais il ne la perdit pas de vue un instant.

Nathalie s'aperçut de la conduite du capitaine ; les femmes voient bien vite l'effet qu'elles produisent ; mais elle n'eut pas l'air d'y faire attention, quoiqu'en secret elle en fût flattée ; car, en parlant de M. d'Apremont, on lui avait dit : « C'est un homme très-peu aimable avec » les femmes ; on ne l'a jamais entendu leur » adresser un compliment. »

Et Nathalie s'était dit : « Cela m'amuserait » de l'entendre me faire la cour. »

D'Apremont, qui, avant d'avoir vu Nathalie, allait très-peu dans le monde, et surtout aux bals, ne manqua plus de se rendre où il espérait rencontrer la jolie veuve. Il trouva moyen de lui parler, et fit tous ses efforts pour être aimable. On remarquait le changement de conduite du capitaine, ses assiduités près de Nathalie, et on lui disait :

« Prenez garde de vous laisser enflammer ! » Madame de Hauteville est coquette, elle s'a» musera de votre amour et se moquera de vos » soupirs. »

Ensuite on disait à Nathalie : « Le capitaine » est un original, un ours, qui a tous les dé» fauts des marins : il est colère, emporté ; il

» fume, il jure ; vous ne parviendrez pas à le » rendre aimable. »

Malgré ces charitables avertissements, qui n'étaient peut-être que le résultat de la jalousie et de l'envie, le marin et la coquette avaient beaucoup de plaisir à se retrouver ensemble. Lorsque d'Apremont allait s'oublier et laisser échapper une expression trop marine, Nathalie le regardait en faisant un petit mouvement de sourcil ; aussitôt le capitaine s'arrêtait, balbutiait et n'osait plus achever, tant il avait peur de voir la jolie figure prendre une expression de sévérité. Et que l'on ne s'étonne pas de cette timidité dans un marin, l'amour change les caractères, il fait des miracles ; n'en avons-nous pas eu mille preuves depuis Samson, le destructeur des Philistins, jusqu'à monsieur *Coradin*, le tyran de l'Opéra-Comique ?

Il était venu quelques bruits aux oreilles de l'oncle sur la nouvelle conquête que sa nièce avait faite. M. d'Ablaincourt n'y avait apporté que peu d'attention, présumant qu'il en serait de ce soupirant comme des autres, et qu'il lui serait facile de le faire disgracier. Cependant les rapports devenaient plus fréquents, et lorsqu'un jour Nathalie annonça à son oncle qu'elle avait engagé le capitaine à venir chez elle, le vieux garçon se mit presque en colère, et dit à sa nièce :

« Vous avez fort mal fait, Nathalie, vous agis-
» sez trop sans me consulter. On dit le capi-
» taine d'Apremont brusque, maussade, que-
» relleur... Je ne l'ai aperçu dans le monde
» que derrière votre chaise... il ne m'a jamais
» demandé seulement comment je me portais...
» il n'était pas nécessaire de le recevoir chez
» vous... C'est dans votre intérêt que je parle,
» ma nièce ; mais vous êtes trop légère. »

Nathalie, craignant d'avoir agi inconsidérément, était sur le point de faire dire au capitaine que sa soirée n'aurait pas lieu : son oncle n'exigea pas cela ; il pensa qu'il saurait empêcher que le capitaine ne vìnt trop souvent.

Mais à quoi tiennent les résolutions, les événements les plus importants de notre vie? souvent à un hochet, à une bagatelle que le hasard envoie sur notre chemin ; ici le jeu de tric-trac fut cause que la charmante Nathalie devint madame d'Apremont.

Le capitaine était très-fort au tric-trac ; il en laissa échapper quelques mots ; aussitôt monsieur d'Ablaincourt lui proposa une partie ; d'Apremont accepta. La partie dura presque toute la soirée, parce que le marin avait compris qu'il fallait être agréable à l'oncle de Nathalie.

Quand tout le monde fut parti, la jolie veuve

se plaignit du capitaine qu'elle avait trouvé fort peu galant, et qui ne s'était presque pas occupé d'elle.

« Vous aviez raison, mon cher oncle, dit-elle » avec dépit, les marins ne sont pas aimables du » tout, et j'ai eu tort d'engager M. d'Apremont » à venir chez moi.

» — Au contraire, ma nièce, » répondit le » vieux garçon, ce capitaine est fort aimable, » fort bien élevé ; nous l'avions mal jugé... aussi » je l'ai engagé à venir souvent faire ma partie... » c'est-à-dire te faire la cour...C'est un homme » plein d'esprit... et d'un ton parfait. »

Nathalie vit que le capitaine avait fait la conquête de son oncle ; elle lui pardonna d'avoir été moins empressé près d'elle. D'Apremont revint ; grâce au tric-trac, il était désiré par M. d'Ablaincourt.

A force d'amour, de soumission, il captiva aussi le cœur de la jolie veuve, et un matin Nathalie vint en rougissant dire à son oncle :

« Le capitaine veut m'épouser..... que me » conseillez-vous? »

Le vieux garçon réfléchit quelques minutes ; il se dit : « Si elle refuse, d'Apremont cessera » de venir ici... plus de tric-trac. Si elle accepte, » il sera de la maison, je l'aurai toujours sous la » main pour faire ma partie. »

Et la réponse fut : « Tu feras fort bien d'é-
» pouser le capitaine. »

Nathalie ne demandait pas mieux, car elle aimait Armand. Cependant, comme une femme ne doit pas avoir l'air de céder trop vite, celle-ci fit venir le capitaine et lui dicta ses conditions.

« — S'il est vrai que vous m'aimiez...

» — Ah! madame! je jure par tout...

» — Chut!... laissez-moi parler, s'il vous
» plaît : s'il est vrai que vous m'aimiez, il m'en
» faut des preuves...

» — Tout ce que vous exigerez, je...

» — Mais, monsieur, ne m'interrompez donc
» pas toujours. Il ne faut plus jurer .. comme
» cela vous arrive encore quelquefois, ce qui est
» très-vilain devant une femme ; ensuite il faut,
» et c'est surtout à cela que je tiens beaucoup,
» il faut ne plus fumer, car je déteste l'odeur de
» la pipe... du tabac... enfin, je ne veux pas
» d'un mari qui fume.

Armand poussa un léger soupir, mais il répondit :

« — Je me soumets à tout pour vous plaire, je ne fumerai plus.

» — Alors, voilà ma main. »

Les noces furent bientôt célébrées. D'Apremont était au comble de ses vœux ; Nathalie partageait l'amour de son époux. Lorsque, dans le monde, on les revit mariés, on se dit :

« — Comment! cette petite-maîtresse a pu » épouser un marin !

» — Eh quoi!... ce sévère capitaine s'est » laissé séduire par les coquetteries de la jolie » veuve ! Voilà un couple bien mal assorti. »

Pauvres juges du cœur humain que ceux qui croient qu'il faut se ressembler de caractère pour s'aimer ! Ce sont les contrastes qui produisent les plus heureux effets ; il faut de l'ombre à la lumière, de la force pour soutenir la faiblesse, des éclats de gaîté pour dissiper la mélancolie ; mais si vous mettez ensemble deux humeurs, deux organisations semblables, quel résultat en obtiendrez-vous? *Sic cæcus cæcum ducat.*

Les premiers mois du mariage se passèrent donc très-bien. Cependant, je dois le dire, au milieu des plaisirs, du bonheur qu'il goûtait près de sa Nathalie, brillante de jeunesse et d'attraits, quelquefois Armand devenait soucieux, son front se rembrunissait, une certaine inquiétude se lisait dans ses yeux ; mais cela ne durait pas : c'était comme un nuage qui

passait sans laisser de traces ; la jeune femme ne s'en était même pas aperçue.

Pourtant, au bout de quelque temps, ces moments de sombre, d'inquiétude vague, devinrent plus fréquents, et Nathalie le remarqua.

« — Qu'as-tu donc, mon ami? » dit-elle à son mari un jour qu'elle le voyait frapper du pied avec impatience. « Qui te cause de l'hu-
» meur... de l'ennui?...

» — Moi!... rien, je t'assure! » répondit le capitaine, comme honteux de n'avoir pas été maître de lui. « Je n'ai ni ennui... ni hu-
» meur... Contre qui veux-tu que j'aie de l'hu-
» meur?

» — Mon Dieu, mon ami! je n'en sais rien...
» mais voilà plusieurs fois que j'ai cru remar-
» quer que tu avais quelque chose... Si je t'ai
» fâché sans le savoir, dis-le-moi, afin que cela
» ne m'arrive plus. »

Le capitaine embrassait tendrement sa femme en lui répétant qu'elle se trompait, et pendant quelques jours il ne lui échappait aucun de ces mouvements qui inquiétaient Nathalie ; mais ensuite cela revenait, Armand s'oubliait de nouveau, et sa femme se creusait la tête pour deviner le sujet des moments de tristesse de son mari.

Nathalie fit part de ses remarques à son oncle, et le vieux garçon répondit : « C'est vrai...
» je crois que d'Apremont a quelque chose...
» plusieurs fois en jouant au trictrac je l'ai vu
» regarder autour de lui d'un air inquiet, puis
» passer sa main sur son front... et alors il fait
» école sur école !...

» — Mon Dieu, mon oncle! que signifie ce
» mystère ? Mon mari a quelque secret qui l'op-
» presse... qui le chagrine, j'en suis certaine, et
» il ne veut pas me le confier !...

» — Cela est possible... il y a des choses
» qu'on ne peut pas dire à sa femme !...

» — Qu'on ne peut pas dire à sa femme !...
» mais je n'entends pas cela ! je veux que mon
» mari me dise tout; qu'il n'ait point de mys-
» tère avec moi. . car je n'en ai pas pour lui...
» je ne puis pas être heureuse si celui auquel
» j'ai donné mon cœur a un secret pour moi. »

M. d'Ablaincourt promit de tout tenter pour connaître le sujet des préoccupations de son neveu, mais il se borna à tâcher de le faire jouer plus souvent au trictrac, moyen qu'il pensait excellent pour conserver la bonne humeur.

On était alors au commencement de l'été...

On quitta Paris pour se rendre dans une jolie propriété que le capitaine possédait aux environs de Fontainebleau.

D'Apremont semblait être toujours aussi amoureux de sa femme : il mettait tous ses soins à lui plaire, à prévenir ses désirs. Cependant, comme Nathalie préférait le repos à la promenade, son mari lui demanda la permission d'aller après le dîner faire quelques tours dans la campagne. Cette demande était trop naturelle pour qu'on pût la lui refuser. Tous les jours après le dîner, que l'on eût ou non de la sociéte, Armand s'éclipsait pour aller faire sa promenade ; mais en revenant il était d'une humeur charmante, et les moments de tristesse, d'impatience, d'ennui, avaient entièrement disparu.

Malgré cela, Nathalie n'était pas satisfaite ; ses soupçons renaissaient, elle se disait : « Mon » mari n'a plus de ces airs sombres, soucieux, » comme à Paris, mais c'est depuis qu'il sort » tous les soirs après son dîner... il est quelque- » fois deux heures absent... où va-t-il?... il » préfère sortir seul... il y a du mystère dans sa » conduite ! Je ne serai pas heureuse tant que » je ne découvrirai pas ce mystère-là. »

Quelquefois Nathalie avait pensé à faire suivre son époux ; mais elle éprouvait de la répu-

gnance pour cette action; mettre des domestiques dans sa confidence, faire espionner les pas d'un homme qui ne semblait occupé qu'à lui plaire, c'eût été mal; la jeune femme le sentait et ne le faisait pas. Ce n'était qu'à son oncle qu'elle osait conter ses inquiétudes, et celui-ci se contentait de répondre : « Ton mari » joue moins au trictrac avec moi, c'est vrai; » mais enfin il y joue encore, et je ne puis pas » essayer de le suivre dans ses promenades, car » j'ai de mauvaises jambes, et il en a de très- » bonnes; je me fatiguerais inutilement. »

Un jour qu'il y avait du monde chez madame d'Apremont, un jeune homme dit en riant au maître de la maison :

« Que diable faisais-tu donc hier, mon cher » Armand, déguisé en paysan, à la fenêtre d'une » petite chaumière à un quart de lieue d'ici?... » si mon cheval n'avait pas été lancé, j'aurais » voulu te demander si tu gardais là quelques » troupeaux...

» — Mon mari... déguisé en paysan! » dit Nathalie en fixant sur son époux des regards pleins d'étonnement. « — Edouard se trompe,» répondit le capitaine, en cherchant à cacher un embarras assez visible, « ce n'est pas moi » qu'il a vu!

» — Ce n'est pas toi!... c'est possible, » dit le

jeune homme fâché de l'impression que ses paroles ont produites sur Nathalie, et s'apercevant qu'il a été indiscret; « j'ai fort bien pu me » tromper...

» — Comment donc était mis cet homme? » demande Nathalie, « où est cette chaumière?

» — Ma foi, madame... il me serait assez » difficile de retrouver l'endroit, car je connais » peu le pays... Quant à l'homme, il avait une » blouse bleue... une espèce de casquette. Ah! » je ne sais où diable j'ai été penser que c'était » le capitaine, car enfin nous ne sommes pas » en carnaval. »

Madame d'Apremont ne dit plus rien, mais elle demeura persuadée que c'était bien son mari que l'on avait vu, et puisqu'il était obligé de se déguiser, il fallait qu'il fût engagé dans une intrigue bien extraordinaire, et la jeune femme versa quelques larmes en répétant : « Que je suis donc malheureuse d'avoir épousé » un homme qui a des mystères avec moi! »

La jalousie ne tarda pas à s'en mêler, car du moment que l'on a des secrets pour elles, les dames sont persuadé s qu'il s'agit de quelques infidélités; est-ce qu'elles n'auraient pour nous que de ces secrets-là?

Madame d'Apremont voulut revenir à la ville.

Toujours docile aux moindres volontés de sa femme, le capitaine se hâta de la ramener à Paris ; là, pendant quelque temps, les mouvements d'impatience, d'ennui, reparurent dans la conduite d'Armand, mais un jour il dit à sa femme :

« Ma chère amie, la promenade le soir me » fait beaucoup de bien... je m'en étais parfai- » tement trouvé pendant notre séjour à la cam- » pagne ; moi, ancien marin, tu conçois que j'ai » besoin de prendre de l'exercice, et que je ne » puis rester enfermé dans un salon ou dans un » spectacle aussitôt après mon dîner.

» — Oui, monsieur, oui, je conçois très-bien » cela, » répondit Nathalie en se mordant les lèvres de dépit. « Allez vous promener, puisque » cela vous fait du bien.

» — Cependant, ma bonne amie, pour peu » que cela te contrarie....

» — Non, monsieur, non... allez vous pro- » mener... je ne m'y oppose pas. »

Le mari fut se promener tous les soirs pendant deux heures, et sa bonne humeur revint, et ses moments d'impatience, de tristesse, disparurent de nouveau.

« Mon mari a quelque intrigue!... il aime

» une autre femme, et il ne peut pas se passer » de la voir, » se dit Nathalie en pleurant en secret. « Voilà tout le mystère de ses humeurs... » de sa conduite, de ses promenades... Ah! je » suis bien malheureuse... d'autant plus mal» heureuse qu'il est toujours aimable... aux pe» tits soins près de moi, et que je ne sais com» ment m'y prendre pour lui dire qu'il est un » monstre... un perfide... Cependant il faut que » je le lui dise, car cela m'étouffe!... mais au» paravant si je pouvais avoir des preuves irré» cusables de sa trahison... oh! oui, il me faut » absolument des preuves!...

Et Nathalie va trouver son oncle; elle a le cœur gros, les yeux rouges, et elle s'écrie en l'abordant : « Ah! je suis la plus malheureuse » des femmes!

» — Qu'est-ce donc! » dit le vieux garçon en s'enfonçant dans sa bergère, « qu'est-il ar» rivé ?

» — Mon mari va se promener tous les soirs » après son dîner!... cela dure deux heures... » comme à la campagne, et il revient gai, ai» mable... et il est toujours de bonne humeur, » et il me fait mille caresses... me jure qu'il » m'adore comme le jour de son mariage!... » ah! mon oncle, je ne puis plus y tenir... vous » voyez que tout cela n'est que fausseté, per-

» fidie... Armand me trompe... il a quelque
» intrigue.

» — Il joue beaucoup moins au trictrac avec
» moi, cela est vrai, mais cependant...

» — Mon oncle, si vous ne m'aidez pas à dé-
» couvrir ce mystère... je mourrai de chagrin...
» je ferai quelque malheur... je me séparerai de
» mon mari...

» — Mais ma nièce...

» — Mon cher oncle, vous qui êtes si bon,
» si obligeant, rendez-moi encore ce service,
» que je sache au moins où mon mari va tous
» les soirs.

» — Sans doute j'aime beaucoup à rendre
» service... j'ai passé ma vie à cela... mais je
» ne vois pas comment...

» — Je vous le répète, mon oncle, il faut que
» je perce ce mystère, ou vous n'avez plus de
» nièce. »

M. d'Ablaincourt tenait à conserver sa nièce, et même son neveu ; il sentait bien qu'une rupture entre les deux époux troublerait la vie paisible qu'il goûtait chez Nathalie, il se décida à simuler quelques démarches pour ramener la paix. Il fit semblant de suivre le capitaine dans ses promenades ; mais, comme cela le fati-

guait, il revint tout doucement après avoir perdu Armand de vue, et dit à sa nièce : « J'ai » suivi ton mari plus de six fois, il se promène » fort tranquillement tout seul.

» — Où cela, mon oncle?

» — Mais... tantôt d'un côté... tantôt de » l'autre; ainsi tes soupçons n'ont pas le moin- » dre fondement... »

Nathalie ne fut pas dupe de cette réponse ; elle eut l'air d'ajouter foi à ce que lui disait son oncle; mais, décidée à tout tenter pour savoir la vérité, elle fait appeler près d'elle un petit commissionnaire qui stationnait au coin de sa maison, et dont plusieurs fois elle avait entendu vanter l'intelligence.

Après s'être assurée qu'il connaissait son mari, elle lui dit :

« M. d'Apremont sort tous les soirs.

» — Oui, madame.

» — Demain tu le suivras, tu sauras bien où » il va... et tu viendras me le dire... surtout » qu'on ne se doute de rien !...

» — Oh! madame peut être tranqnille. »

Nathalie attend le lendemain avec cette impatience qu'un jaloux seul peut comprendre.

Enfin le moment est arrivé : le capitaine est sorti, et l'on doit être sur ses pas.

La jeune femme compte les minutes, les instants ; elle brûle et tremble de voir revenir son commissionnaire. Trois quarts-d'heure s'écoulent ; il arrive enfin, couvert de sueur et de poussière.

« — Eh bien ! » dit Nathalie d'une voix altérée, « que sais-tu ? parle..... dis-moi tout..... » n'oublie aucune circonstance.

» — Madame, j'ai donc suivi monsieur en » prenant bien garde pour ne pas être remar» qué. Monsieur m'a mené loin !... jusque dans » le Marais, dans la Vieille rue du Temple ; en» fin il est entré dans une maison..... pas trop » belle... je ne sais pas le numéro, mais je re» connaîtrai bien la maison..... c'est comme » une allée ; il n'y a pas de portier...

» — Pas de portier..... une allée !..... quelle » horreur !... enfin...

» — Je suis entré aussi, un moment après » monsieur ; je l'entendais monter toujours, il » s'est arrêté au troisième : c'est le dernier » étage ; là, il a mis une clé dans une serrure, » et il a ouvert une porte...

» — Il a ouvert lui-même... Il n'a pas frappé, » tu en es sûr...

» — Oh ! oui, madame...

» — Le monstre !.. il a une clé !.. et mon oncle qui le défendait !... mais achève donc..,

» — Quand j'ai entendu qu'on refermait la » porte, je suis monté tout doucement... et je » me suis ingéré de regarder au trou de la ser- » rure... Comme il n'y avait que deux portes » sur le carré, j'ai eu bientôt trouvé celle par où » monsieur était entré...

» — Tu auras vingt francs de plus, achève...

» — J'ai aperçu monsieur qui traînait un » grand coffre dans une chambre.

» — Un coffre ?

» — Ensuite j'ai vu monsieur qui se désha- » billait.

» — Il se déshabillait ?.. Mon Dieu ! que je » suis malheureuse !.. Après ?

» — Je ne pouvais pas toujours bien voir, » mais, au bout d'un moment, j'ai revu mon- » sieur ; il était vêtu d'une espèce de blouse » grise, et avait un bonnet grec sur la tête...

» — Un blouse grise à présent ?... mais, mon » Dieu ! qu'est-ce qu'il fait donc avec toutes » ces blouses ?... Et puis...

» — Alors, madame, j'ai pensé que vous se-

» riez déjà bien aise de savoir tout cela, je som-
» mes bien vite accouru vous le dire.

» — Il suffit. Va chercher un fiacre... qu'il » m'attende en bas... tu monteras près du co- » cher, et tu le feras arrêter à la maison d'ou tu » viens. »

Le commissionnaire va chercher la voiture. Nathalie met à la hâte un chapeau. un châle, et entre chez son oncle en s'écriant :

« Je suis trahie... j'en ai les preuves... mon » mari est chez sa maîtresse en ce moment... » il a une blouse grise... il en avait une bleue à » la campagne... mais je vais le confondre.

» — Ensuite...

» — Oh! ensuite vous ne me verrez plus. »

Le vieux garçon n'a pas le temps de répondre, de retenir sa nièce. Déjà Nathalie est partie, elle est montée dans le fiacre, et le commissionnaire est près du cocher.

On s'arrête Vieille rue du Temple. « C'est là, » dit le petit bonhomme, et Nathalie descend, pâle, tremblante, pouvant à peine se soutenir.

« Voulez-vous que je monte avec vous, madame? » dit le commissionnaire.

» — Non, c'est inutile, j'irai seule ; tu m'as » dit au troisième...

» — Oui, madame, la porte à gauche.

» — C'est bien. »

La jeune femme se tient après la rampe, car elle a besoin de soutien. Elle monte un escalier étroit et sombre ; elle arrive au troisième ; mais, parvenue devant le logement où est son mari, elle sent ses forces lui manquer, et ne peut plus que se jeter contre la porte, en s'écriant :

« Ouvrez-moi, de grâce, ou je vais mourir! »

La porte s'ouvre, le capitaine reçoit sa femme dans ses bras, et Nathalie n'aperçoit dans la chambre que son mari, seul, vêtu en blouse, en bonnet grec, et fumant dans une superbe pipe turque.

« — Ma femme! » s'écrie Armand en regardant Nathalie avec surprise.

« — Oui, votre femme, monsieur, qui sait » que vous le trahissez... que vous vous dégui- » sez... et qui veut enfin connaître le mystère » de votre conduite...

» — Comment, Nathalie, tu as pu penser que » j'en aimais une autre!... Le mystère de ma » conduite... Eh bien! tiens, le voici... » (Et

le capitaine montrait sa pipe à sa femme.) « Avant notre mariage, tu m'avais défendu de » fumer et je t'avais promis de t'obéir. Pendant » quelques mois je tins religieusement ma pro- » messe... mais si tu savais ce qu'il m'en coû- » tait, il me manquait quelque chose... j'avais » des moments d'humeur, de tristesse que je ne » pouvais vaincre... c'était ma pipe... ma bonne » pipe que je cherchais en vain... et après la- » quelle je soupirais. Enfin, n'y pouvant plus » tenir, à la campagne, je découvris une chau- » mière dans laquelle un bon paysan fumait. Je » lui demandai s'il pourrait me prêter une blouse, » un chapeau ; car je voulais bien fumer, mais » il ne fallait pas que tu pusses t'en apercevoir, » et c'est surtout aux vêtements que s'attache la » fumée ; pour la bouche, je sais mille moyens » qui empêchent qu'elle ne conserve aucune » odeur de la pipe. Tout fut bientôt convenu » entre moi et le paysan. Arrivé chez lui, je » changeais de costume, je mettais même un » bonnet sur ma tête pour que mes cheveux » fussent garantis, et, grâce à ma précaution, » tu ne te doutais de rien. Tu voulus revenir à » Paris : il me fallut trouver un nouveau moyen » pour fumer en secret. Je louai cette chambre » dans un quartier éloigné du nôtre ; j'y appor- » tai moi-même un costume de rechange, et » avant de fumer j'ai soin d'enfermer bien her-

» métiquement dans un coffre les habits que je » viens d'ôter. Voilà tout le mystère, ma chère » amie; pardonne-moi de t'avoir désobéi, tu » vois que j'avais fait tout mon possible pour te » le cacher. »

Nathalie est déjà dans les bras de son mari, qu'elle embrasse tendrement en s'écriant :

« Il se pourrait !... ce n'est que cela... ah! » que je suis heureuse !... Oh! désormais, mon » ami, tu fumeras... tu fumeras chez toi tant » que cela te fera plaisir... oh! je ne m'y op- » poserai plus, et tu n'auras pas besoin de te » cacher pour cela ! »

Et Nathalie revient vers son oncle, rayonnante de joie, lui dire : « Il m'aime toujours, » mon cher oncle, il m'adore... c'est qu'il fu- » mait, et voilà tout... mais je veux qu'il fume » tout à son aise à présent, je suis si contente !

» — Il y a un moyen de tout arranger, » dit M. d'Aldaincourt, « ton mari fumera en jouant » au trictrac avec moi.

» Et comme cela, » pensait le vieux garçon, « je suis sûr de faire ma partie tous les soirs.

» — Ma chère Nathalie, » dit le capitaine, « tout en profitant de la permission que tu me » donnes, j'aurai toujours soin que cela ne t'in-

» commode pas, et je prendrai chez moi les pré-
» cautions que je prenais dehors.

» — Oh! mon ami, tu es vraiment trop
» bon... mais je suis si heureuse de savoir que
» tu n'es pas infidèle! Ah!.... il me semble
» maintenant que j'aime l'odeur de la pipe. »

FIN.

TABLE.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

